

# La Revue Populaire

15<sup>c</sup>

Histoire – Littérature – Sciences

Vol. 18, No 8

AOUT 1925



Nos ROMANS

HENRI DE BORNIER : La Lizardière  
DELLY : Coeurs ennemis

## 4 sur 5 ont la pyorrhée

La loi des moyennes est immuable. Les statistiques dentaires démontrent que quatre personnes sur cinq de plus de 40 ans—et des milliers plus jeunes—sont atteintes de la pyorrhée. Voulez-vous y échapper ?



Il était  
"trop occupé"



Elle négligea le  
plus grand "des  
secrets de beauté"



Son miroir le lui  
révéla—trop tard!



Un peu de soin  
les aurait sauvées

## Il faut des gencives saines pour tenir les dents saines

Le saignement des gencives est le premier avertissement de la nature. Puis, les gencives commencent à amollir et à perdre leur riche et saine couleur rose. Des poisons s'amassent dans des poches de pus et se répandent souvent dans tout l'organisme, amenant l'indigestion, l'anémie, le rhumatisme, et certaines autres graves maladies de l'âge mûr. Dans les phases finales, les dents se déchaussent et tombent.

Employée à temps et avec persévérance, la Forhan prévient la pyorrhée ou enraie ses progrès. Elle contient l'exacte proportion d'astringent Forhan (tel qu'employé par les dentistes dans le traitement de la pyorrhée). Elle est sûre, efficace et agréable au goût. Lors même que vous ne tiendriez pas à mettre de côté votre dentifrice préféré, commencez au moins à faire usage de la Forhan une fois par jour.

*La Forhan est plus qu'une pâte dentifrice ordinaire; elle enrave la pyorrhée. Des milliers de personnes en bénéficient depuis des années. Dans votre propre intérêt, procurez-vous la Forhan pour les gencives. Chez tous les pharmaciens, en tubes de 35 cents et de 60 cents.*

Formule de R. J. Forhan, D. D. S.  
Forhan's Limited, Montreal.

# Forhan's

### POUR LES GENCIVES

Plus qu'une pâte dentifrice ordinaire  
— elle enrave la pyorrhée



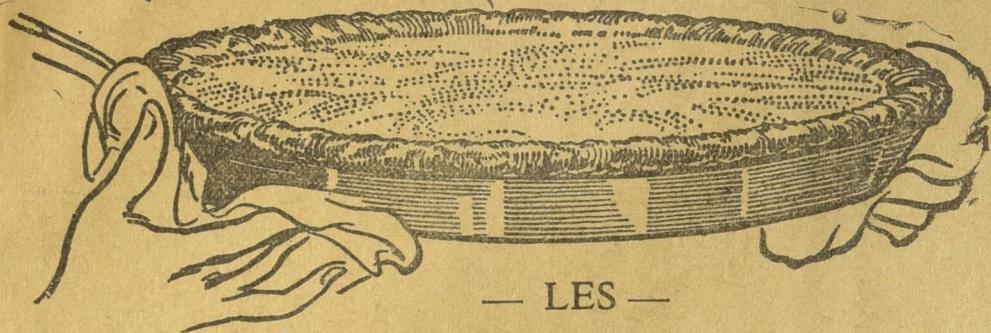
Les dents demandent autant de soins sous les gencives qu'un navire sous la ligne de flottaison.



# INCOMPARABLE POUR LES TARTES !

— elles réaliseront votre attente, vous donneront des tartes succulentes, veloutées, crémeuses, fondantes dans la bouche. Vous ne saurez jamais combien une tarte peut être délicieuse avant d'en avoir goûté une apprêtée avec les Garnitures de Tartes

“ MEADOW - SWEET ”



— LES —

## GARNITURES DE TARTES

( PIE FILLERS )

“Meadow-Sweet”

au CITRON  
FRAMBOISES

ORANGE  
FRAISES

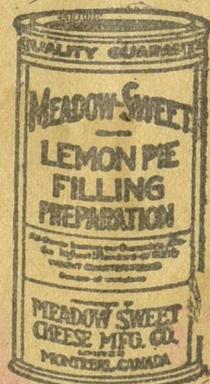
ANANAS  
CERISES

— sont des plus économiques — chaque boîte contient une quantité suffisante pour remplir 4 tartes. Essayez-les aujourd'hui même — elles sont en vente chez votre épicier. Méfiez-vous des imitations.

LE MODE D'EMPLOI EST INDIQUE SUR CHAQUE BOITE.

FABRIQUE PAR

“Meadow-Sweet” Cheese Mfg. Co. Ltd.,  
MONTREAL, P. Q.



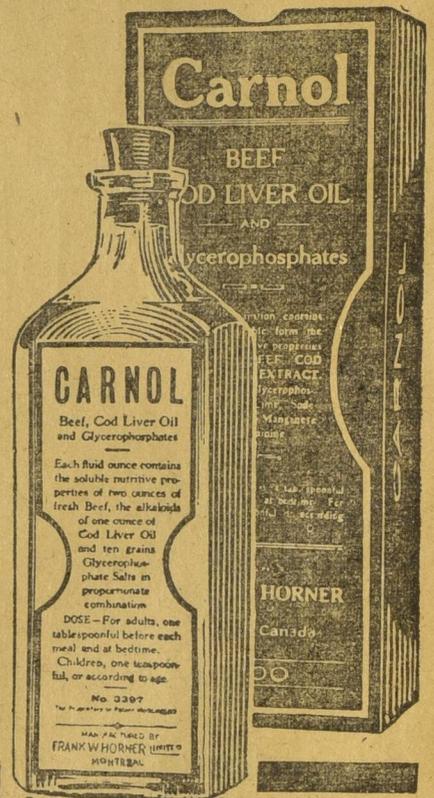
Le Produit original  
et authentique.

## Mme Leeman dit :

“Carnol m’a sauvé la vie —  
reconnaissance au Carnol.”

Mais lisez sa lettre. Elle raconte son histoire mieux que nous ne le pouvons, — «Je me considère en devoir de vous dire quel merveilleux remède est le Carnol. En janvier, je subis une opération pour l’appendicite. Les douleurs que j’avais endurées avant l’opération et la perte de sang après l’opération me laissèrent tellement faible et épuisée que je ne pouvais pas me tenir sur mes jambes. Il fallait rester coucher tout le temps. Le docteur me prescrivit du fer parce que mon sang était trop pauvre. L’anémie me gagnait et les gens disaient que je ne vivais pas longtemps. Carnol m’a sauvé la vie — reconnaissance au Carnol. J’ai gagné environ dix livres en trois mois. Après chaque repas je souffrais d’indigestions et de brûlements d’estomac qui me causaient des douleurs intenses. Une dose de Carnol me soulageait immédiatement. Maintenant ces deux maux sont tout à fait disparus. Je souffrais beaucoup de maux de tête et de douleurs dans le dos et ils ont aussi disparu.

« Voici comment j’ai commencé à prendre du Carnol. Je parlais du Carnol à une amie. Elle me dit que c’était épatant. J’ai téléphoné à notre pharmacien pour m’en avoir. Il me recommanda le Carnol, mais il en manquait dans le moment et m’offrit une bouteille de vin tonique au bœuf et au fer, mais je lui dis que non, je voulais du Carnol. Il répondit qu’il en enverrait chercher pour moi. Aussitôt que je l’eus, je commençai à en prendre et il m’a renouvelé le sang et donné un merveilleux appétit. Je n’ai jamais besoin de laxatif avec du Carnol. Je ne peux recommander votre remède assez hautement. C’est justement ce qu’il faut au système. » — Mme. Wilson H. Leeman. Toanboe, Ont. 9-24



ABONNEMENT

Canada et  
Etats-Unis

Un an . . . \$1.50

Six mois . . . .75c

Montréal et  
banlieue exceptés

Directeur :

JEAN CHAUVIN

SCIENCES  
LITTÉRATURE  
HISTOIRE

# La Revue Populaire

MENSUEL  
ILLUSTRE

LA REVUE  
POPULAIRE

est expédiée par la  
poste entre le 1er  
et le 5 de chaque  
mois.

POIRIER,  
BESSETTE & CIE  
Edits.-Props.

131, rue Cadieux,  
Montréal, Qué.

Vol. 18, No 8

Montréal, août 1925

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt, U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

## LES VOYAGES EN EUROPE

Ce n'est plus un luxe ni une aventure de traverser l'Atlantique. La folie des voyages s'est emparée de nous et tout contribue à l'exciter. On peut, aujourd'hui, pour \$330 visiter en un mois trois pays d'Europe, grâce à une innovation des grandes compagnies transatlantiques. Ces accommodements nouveaux et la baisse subite du franc expliquent que depuis le mois de mai jamais, depuis l'année 1912, tant d'Américains et tant de Canadiens n'ont traversé l'océan pour parcourir hâtivement les vieux pays.

Disposez-vous d'un mois de vacances, vous pouvez, sans que le voyage vous coûte beaucoup plus cher qu'un séjour dans une station de villégiature à la mode, faire une courte promenade en Europe.

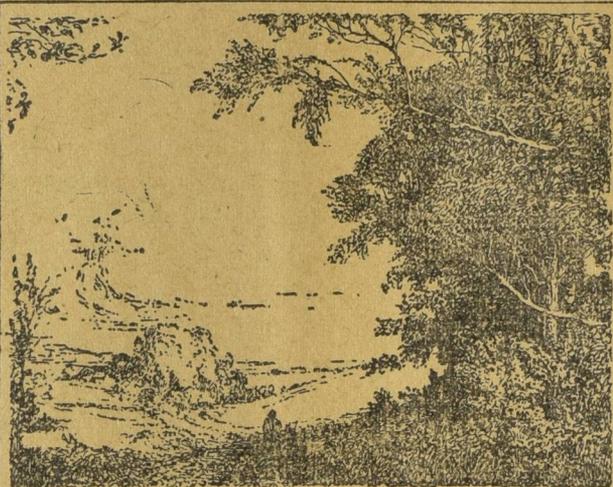
En effet, depuis que le gouvernement américain a apporté de si fortes restrictions à l'immigration, maintes compagnies maritimes sont privées d'une importante source de revenus; il leur fallait trouver autre chose et ils imaginèrent de convertir les troisièmes classes d'immigrants en troisièmes classes-tourisme. De sorte que maintenant l'entrepont des paquebots qui naviguent entre l'Amérique et

l'Europe est occupé par des passagers d'aussi bonne compagnie que les premières et qui se recrutent parmi les étudiants et étudiantes, les artistes, les sténographes et petits employés en voyage d'études ou d'agrément. Le prix du voyage, pour l'aller et le retour, n'est que de cent cinquante dollars.

Une autre innovation, antérieure à celle dont nous venons de parler, détermina, après la guerre, la mode du voyage en Europe, devenu une promenade à la portée de toutes les bourses: nous voulons dire le paquebot d'une seule classe. Tous les passagers y sont sur le même pied, mangent dans la même salle à manger et se partagent les mêmes salons. On fait ainsi le voyage, du Canada en France, aller et retour, pour un peu moins de trois cents dollars.

Voilà donc la traversée de l'Atlantique devenue quelque chose de vraiment démocratique! Le beau pays de France dont vous rêvez, chers lecteurs et lectrices, n'est plus une contrée inaccessible. Quelques mois, un an de bonnes économies et votre voyage est fait!

Jules JOLICOEUR.



## APPARITION

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs  
 Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs  
 Vaporeuses, tiraient de mourantes violes  
 De blancs sanglots glissant sur l'aqur des corolles.  
 —C'était le jour béni de ton premier baiser.  
 Ma songerie aimant à me martyriser  
 S'enivrait savamment du parfum de tristesse  
 Que même sans regret et sans déboire laisse  
 La cueillaison d'un Rêve au coeur qui l'a cueilli.  
 J'errais donc, l'oeil rivé sur le pavé vieilli,  
 Quand, avec du soleil, aux cheveux, dans la rue  
 Et dans le soir, tu m'es en riant apparue.  
 Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté  
 Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté  
 Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées  
 Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

Stéphane MALLARME.

## LE REPAS DES ROMAINS

**Les repas ordinaires de la vie quotidienne chez les Romains.—Renseignements absolument complets sur ce sujet peu connu.—Un repas ordinaire de trois convives coûtait à Lucullus, le plus célèbre gastronome de l'antiquité, la somme de huit mille dollars.**

### I—LE SOUPER DES ROMAINS

Les Romains faisaient en général trois repas par jour. Le premier, le déjeuner du matin, était très modeste: il se composait généralement de fromage et de fruits avec peu de vin. Vers le milieu du jour, on faisait une collation; mais le véritable repas, c'est le souper (coena) qui se prend vers la tombée du jour, quand les tribunaux sont fermés, que les affaires sont terminées, qu'il n'y a plus personne au forum. C'est à souper qu'on se réunit, qu'on invite ses amis, qu'on parle d'affaires et de politique. Un souper en règle devait avoir trois services: le premier comprenait des oeufs durs, des laitues, des olives, des figues et tout ce qui, aux yeux des Romains, était de nature à provoquer l'appétit. Le deuxième service constituait la partie substantielle du repas, les viandes bouillies ou rôties, et le troisième se composait des desserts, consistant en pâtisseries ou fruits, etc.

Les Romains avaient, comme les Grecs et les Etrusques, l'habitude de se coucher sur des lits, pour manger. Il y avait ordinairement trois lits pour

chaque table: c'est ce qu'on appelait le triclinium. Le triclinium régulier était composé pour neuf personnes. Il arrivait souvent que les lits, disposés pour trois personnes, n'en avaient qu'une ou deux chacun, mais il eût été malséant d'en mettre plus de trois. Cependant, cela se faisait quelquefois quand il s'agissait de clients peu considérés, que les riches Romains voulaient bien recevoir à leur table, mais qu'ils avaient toujours soin d'humilier un peu pour leur faire sentir leur infériorité.

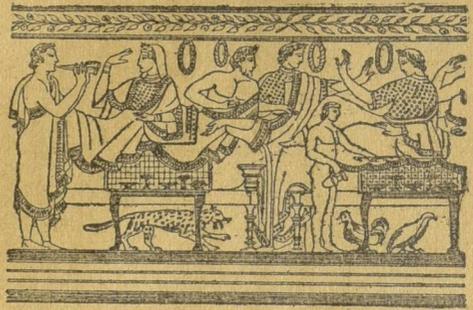


Fig. 1.—Repas, d'après une peinture étrusque

Il y avait en effet un ordre déterminé pour le placement des convives; la place dite consulaire était considérée comme la plus honorable, mais on n'est pas absolument d'accord sur l'endroit qu'elle occupait par rapport à la table. Notre figure 2 montre la disposition des convives telle qu'elle est admise le plus généralement: les lits étaient placés sur trois des côtés de la table, et le quatrième était réservé pour les besoins du service.

Quoique les tables fussent presque toujours de forme circulaire, on en

voyait aussi qui étaient ovales, longues, carrées, ou même en forme de fer à cheval. Ces dernières tables étaient très à la mode au temps de Théodose ou d'Arcadius. Elles étaient entourées d'un lit plus ou moins grand, fait de même en demi-cercle selon le diamètre de la table, et c'était par le vide du demi-cercle que le service se faisait.

## II.—LE SERVICE DES CONVIVES

L'usage des portions assignées à chaque convive existait dans l'Italie primitive comme dans la Grèce, et plus tard il se transforma d'une façon qui blesserait singulièrement nos délicatesses modernes. Ainsi, à Rome, non seulement les places étaient proportionnées au rang des invités, mais les mets eux-mêmes n'étaient pas les

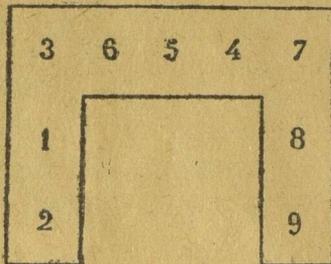


Fig. 2—Plan d'un triclinium

1—Le maître de la maison. 2—Sa femme. 3— Le convive préféré. 4—Place consulaire. 5— Convive. 6—Convive. 7—Convive. 8—Convive. 9— Convive.

mêmes pour tous les convives. Les riches voulaient, par ostentation, avoir du monde à leur table, mais tout le monde n'était pas servi de la même façon, et Juvénal nous en donne la raison: "Tu te crois, dit-il, un personnage libre et le convive de ton patron, mais il pense que tu n'es attiré que par l'odeur de sa cuisine, et il ne se trompe pas." Plus loin, il nous

montre comment ces chercheurs de diners, ceux que nous nommons aujourd'hui pique-assiette, pouvaient être exposés à de singuliers mécomptes.

Cet usage de servir un repas différent à des convives réunis à la même table n'était pourtant pas universel à Rome, et nous voyons par une lettre de Pline à Avitus que certains per-



Fig. 3—Danse étrusque

sonnages les plus haut élevés ne l'approuvaient pas.

On établissait également un ordre suivant lequel chaque convive devait être servi.

## III.—LA VAISSELLE

Les Romains faisaient un grand étalage de luxe dans leur vaisselle qu'ils disposaient sur des buffets comme celui qui est représenté figure 4. Il était de bon goût d'en admirer les pièces à mesure qu'elles apparaissaient sur la table, mais certains convives délicats trouvaient quelquefois que ces magnifiques plats promettaient plus qu'ils ne tenaient, et les poètes latins nous ont transmis l'écho de ces plaintes indiscrettes.

Les amateurs de bonne chère devaient aussi compter avec les amateurs d'antiquités, qui étaient fort nombreux à Rome, et dont l'érudition semblait un peu creuse aux véritables gastronomes.

## IV.—LES AMIS A TABLE

C'est à souper qu'on pouvait causer entre amis, après les affaires terminées: aussi le souper était considéré comme le repas par excellence et celui pour lequel on s'adressait des invitations, qui portaient généralement l'heure du rendez-vous. Il était malhonnête de refuser l'invitation d'un ami, ce qui devait néanmoins arriver assez fréquemment chez les gens un peu répandus dans le monde: quand on ne voulait pas se rendre à un souper où on était invité, il fallait du moins trouver quelque bonne excuse; sans cela celui qui vous avait invité était porté à croire que vous aviez refusé sa table pour aller à une autre plus richement servie.

Outre les personnes qui avaient reçu des invitations directes, il arrivait souvent des convives inattendus, car, si un parent ou un ami intime venait vous rendre visite, il était du plus mauvais goût de ne pas le retenir à souper.

L'arrivée inattendue d'un ou de plusieurs convives qu'on n'attendait pas devait bien quelquefois causer un certain embarras à celui qui recevait ou à son cuisinier. Mais cet embarras n'existait que pour les personnes de fortune médiocre, car les riches Romains, pour qui la liste civile de nos rois modernes ne constituerait qu'un maigre revenu, n'étaient pas embarrassés pour si peu de chose.

On raconte que Lucullus fut un jour abordé par Cicéron et Pompée, alors qu'il se promenait tranquillement sur la place publique. Cicéron et Pompée, s'invitèrent pour le soir même, faisant promettre à Lucullus de ne prévenir aucun de ses domestiques et de leur servir son souper ordinaire.

Lucullus tint parole. Quelques heures plus tard, quand Cicéron et Pompée se présentèrent chez Lucullus, celui-ci arriva en même temps qu'eux. Ce repas "à la fortune du pot" coûta à Lucullus cinquante mille drachmes, soit huit mille dollars!! On dépensa cette somme ce soir-là.

## V.—LES CIVILITES

Quand un Romain arrive dans une maison où il doit souper, les esclaves s'occupent de sa toilette de convive. On lui ôte ses chaussures, on lui par-

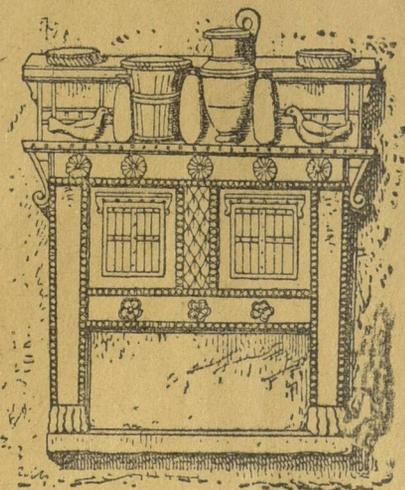


Fig 4—Buffet chargé de vaisselle

fume les pieds, et on le revêt d'une synthèse, tunique blanche sans ceinture, fournie par le maître de la maison, et qui se portait dans les festins. L'invité apportait habituellement une serviette dans laquelle il emportait en sortant de table quelques friandises pour les offrir à ses parents et à ses amis.

Parmi les usages romains, il y en a un qui consistait à faire certaines petites réserves, lorsqu'on était invité à souper. On suppliait la personne qui vous invitait de ne pas se mettre en

frais; en acceptant, c'était toujours sous la condition expresse qu'on aurait un petit repas intime, sans cérémonie, tout en sachant qu'il n'en serait rien.

## VI.—LES PARASITES

De tous les usages relatifs aux repas, le plus curieux est celui des parasites, sorte de gens qui faisaient leur état de dîner en ville, et qu'on invitait pour divertir la société. Ils n'avaient pas les honneurs des lits, et se tenaient ordinairement sur des bancs. Il y avait

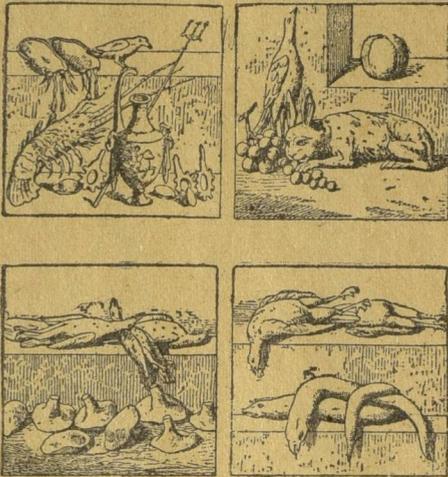


Fig. 5.—Un menu romain, d'après des peintures de Pompéi, langoustes, coquillages, raisin et gibier, grues et champignons, perdrix et poissons.

trois espèces de parasites : les railleurs, dont la profession était de se moquer de tout, de raconter les nouvelles et de faire de bons mots ; les flatteurs, qui devaient à tout propos faire des compliments ou trouver des mots aimables, et les souffre-douleurs, qui étaient spécialement chargés de supporter non seulement les quolibets, mais encore les farces de toute sorte et même les coups pour amuser les convives.

## VII.—LES COMESTIBLES

Si l'on excepte les mets importés d'Amérique ou d'autres contrées inconnues dans l'antiquité, on peut dire que les anciens connaissaient à peu près tous les aliments que l'on sert sur nos tables, et ils avaient même des raffinements culinaires que nous ignorons aujourd'hui. Ils ne négligeaient rien pour éveiller l'appétit, et les murailles de leur salle à manger étaient décorées de peintures représentant des fruits, des légumes, des animaux morts ou vivants, mais destinés à l'alimentation.

— o —

## “LE CARRELAGE MONSTRE”

Le général Mariano Viamonte Fernandez, ancien ministre des Finances de l'ancien gouvernement du Mexique (lequel gouvernement change avec toutes les saisons), durant sa captivité dans la prison de Merrimac, bâtit le plus grand carrelage (crossword) du monde.

Le damier que représentent ces mots carrés est aussi grand qu'une page de journal. Il contient 947 mots et 2,430 espaces, dont 1898 en lettres et 532 en noir.

Les étudiants espagnols du Concord High School travaillent aux mots carrés que ce général leur fournit chaque semaine.

Le général a composé en plus deux lexiques pour les fins de ce jeu, l'un renfermant tous les mots de deux lettres de la langue anglaise, et l'autre tous les mots de trois lettres.

Voilà un prisonnier qui ne reste pas inactif!

## MME ALBANI ET LA REINE VICTORIA

La femme qui illustra le plus brillamment en Europe, pendant près de cinquante ans, le nom canadien fut Marie-Emma Lajeunesse, connue sous le nom de Albani. On donna à son bénéfice, le 25 mai dernier, deux concerts, l'un à Covent-Garden, Londres, auquel assistèrent le roi et la reine, l'autre, au théâtre Saint-Denis, Montréal, présidé par le premier ministre du Canada.

Albani, âgée aujourd'hui de 73 ans, est pauvre; il était juste que le Canada, sa patrie, et l'Angleterre où elle connut des amitiés brillantes, où elle chanta de longues années et se maria, lui vinsent en aide.

Nous donnerons tout à l'heure quelques souvenirs d'Albani sur les incidents les plus remarquables de sa carrière et aussi sur l'amitié que lui témoigna la feuë reine Victoria.

Albani est née en 1852, à Chambly, près Montréal. C'est dans la cathédrale d'Albany qu'elle remporta ses premiers succès et les citoyens de cette ville ayant pourvu à son éducation musicale, en signe de reconnaissance, elle fit sien le nom de cette ville américaine. Elle se rendit ainsi à Paris où elle reçut les leçons de Duprez, chanteur dramatique français, compositeur et l'un des plus grands professeurs du Conservatoire de Paris, puis à Milan, où elle eut pour maître Lamperti. Elle débuta au théâtre de Messine, puis se fit entendre à Florence, à Londres, à Saint-Pétersbourg, à New-York, etc. En 1877, elle revint à Paris et y fut reçue aussi

chaleureusement que le méritait sa voix étonnamment belle. En 1878, Mme Albani a épousé Ernest Gye, fils du directeur de Covent-Garden, et, depuis, elle s'est fixée à Londres.

Dans le "Tit-Bits", de Londres, Mme Albani raconte ces charmants "souvenirs du jeune âge":

"A huit ans, je jouais de la harpe et du piano et je chantais tout en jouant. Toute jeune, je participais à de grands concerts dans la plus grande salle de spectacle de Montréal. Je jouais, chantais et lisais la musique la plus ardue, à première vue, aussi facilement que je pleurais ou riais. Quand j'entrai au couvent du Sacré-Coeur, les religieuses furent émerveillées de mes aptitudes musicales. Là l'on me faisait chanter à la chapelle et devant les élèves et professeurs.

Je me rappelle encore toutes les tendres et naïves romances que je leur chantais, et je crois bien que je n'en ai jamais appris de plus jolies, depuis lors. Les chansons modernes sont plus savantes mais non plus mélodieuses. Aux jours de ma jeunesse, l'on chantait devant de vastes auditoires de vieilles choses qui étaient toujours aussi applaudies, "Souvenirs du jeune âge", et toutes les chansons canadiennes.

Plus tard, toutes ces mêmes chansons, je les disais à la feuë reine Victoria, qui fut mon amie pendant plusieurs années, jusqu'au jour de sa mort. Elle ne se lassait de m'entendre, et voulait apprendre tout mon répertoire de chansons. Je possède encore,

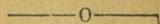
au nombre de mes souvenirs les plus précieux, plusieurs lettres écrites de sa main et j'ai dans ma chambre à coucher une demi-douzaine de photographies dédicacées qu'elle me donna. Elle adorait la musique de Mendelssohn. Il avait d'ailleurs été, ainsi que Lablache, son professeur de musique, dans les premières années de son mariage. Je chantai à Saint-Pétersbourg (c'est ainsi que s'appelait la capitale russe, en ces jours heureux)—au mariage du duc d'Edinburgh, fils de la reine Victoria, avec la fille unique du tsar. Nous occupions une galerie en face de la table impériale, dans la vaste salle blanche du Palais. Ce décor était éblouissant; jamais je ne l'oublierai. On devait chanter durant le banquet. Chaque santé était précédée d'une sonnerie de trompettes, ce qui n'était pas fait pour aider les chanteurs. Les solos avaient peine à se faire entendre, à cause du bruit des couverts.

Il y a vingt-cinq ans aujourd'hui que je me fis entendre, pour la première fois, au Festival de Haendel, au Crystal Palace. Je craignais qu'un si vaste auditoire ne pût m'entendre, l'orchestre et les chœurs étant composés de plus de trois mille personnes. Mais j'appris par la suite que les notes les plus douces de "Anges purs, anges radieux" avaient été entendues très distinctement par les vingt et un mille auditeurs.

A l'époque, c'était là l'auditoire le plus considérable qu'on pût rêver. Aujourd'hui, les grands chanteurs, grâce au radio, peuvent chanter pour un pays tout entier.

Deux fois par année, j'allais chanter à Balmoral, au château de la reine. Une fois, je me mis au piano pour m'accompagner, mais aussitôt l'une

des pattes du tabouret se brisa et je roulai par terre aux pieds de la reine. Elle parut tout effrayée de ma chute, mais quand, grâce à l'habitude que j'avais prise à l'opéra de tomber sans jamais me blesser, elle me vit sur pied, elle éclata de rire et moi avec elle."



### EN 1801, LE ROI D'ANGLETERRE RENONCE A SON TITRE DE ROI DE FRANCE...

Saviez-vous que jusqu'à l'an 1801, le roi d'Angleterre portait le titre de roi de France ? Aussi étrange que cela paraisse, tous les rois d'Angleterre portèrent, de Edouard III à George III, le titre de rois de France. Ce dernier l'abandonna en 1801 pour ne garder que le titre de: George III, par la grâce de Dieu, roi du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, Défenseur de la Foi."

Aujourd'hui, à ces divers titres s'ajoutent ceux de roi des Dominions britanniques au-delà des mers et Empereur des Indes.

Guillaume le Conquérant, après sa victoire d'Hastings, en 1066, s'intitula Roi des Anglais et des Normands; Henri II, roi d'Angleterre, duc de Normandie et d'Aquitaine, et comte d'Anjou. Puis, à partir de l'an 1337, Edouard III s'intitula roi de France et d'Angleterre, lord d'Irlande, et duc d'Aquitaine; à ce titre, Edouard IV ajouta celui de: Défenseur de la Foi qui avait été accordé à son père, le roi Henri VIII.

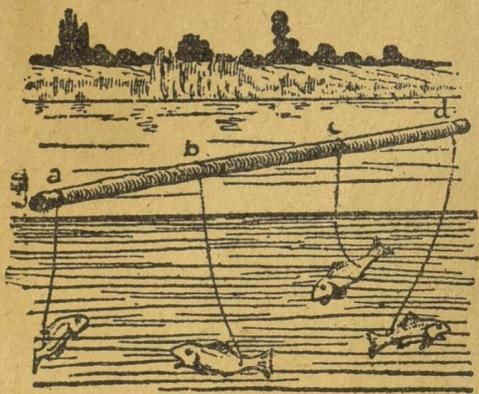
Ce sont les Stuarts qui, les premiers, substituèrent au mot "Angleterre" celui de "Grande-Bretagne".



## AUX AMATEURS DE PECHE

### La pêche au bâton flottant

Cette pêche ne doit se pratiquer que dans les étangs ou les cours d'eau sans grand courant appréciable. Pour cela, on se sert de bâtons de roseau sur lesquels on monte deux, trois ou quatre lignes à fils inégaux. On amorce au vif. Les lignes doivent être espa-



cées de telle façon que les poissons qui servent d'amorces ne puissent pas croiser les fils. Les bâtons doivent être placés à la tombée de la nuit. On vient les relever le lendemain, de bon matin, en bateau, car les grosses pièces qui viennent se prendre aux appâts traînent souvent les bâtons à une assez longue distance. Les meilleurs bâtons sont ceux en canne de roseau dont on bouche les extrémités avec des lièges. Ils sont absolument insubmersibles et leur couleur les fait facilement découvrir quand on vient les relever.

### Comment on fait la pêche au vif

La pêche au "vif" est celle qu'on pratique avec un petit poisson vivant comme amorce. Lorsqu'on pêche dans une rivière poissonneuse, on risque de capturer de belles pièces. Pendant le jour, c'est le brochet, la perche, qui mordent le plus souvent. Pendant la nuit, en plus des espèces citées précédemment, vous capturez de la sorte de l'anguille.

Il s'agit de savoir bien tendre sa ou ses lignes et de placer le poisson-appât sur l'hameçon, de façon à ne pas l'abîmer. Il faut qu'il conserve sa vigueur et la liberté de ses mouvements, pour qu'il puisse circuler li-

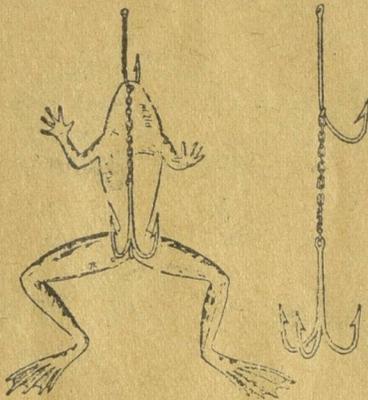


brement dans l'eau. Les poissons dont on se sert pour appâter sont principalement le goujon et l'ablette qu'on prend à la nasse ou à la bouteille, et qu'on conserve dans un seau rempli d'eau souvent renouvelée. Pour placer un petit poisson sur l'hameçon, on commence par le percer (fig. 1), près

de la queue, sans toucher la colonne vertébrale, ce qui paralyserait l'animal, puis on tire le fil en faisant passer (fig. 2) l'hameçon par la partie inférieure de l'ouïe, et on ramène la pointe en dehors, dans un des coins de la bouche. On tire le fil en arrière, pour qu'il vienne bien s'appliquer contre le corps du petit poisson, et il ne reste plus qu'à mouiller sa ligne. Pendant la journée, pêchez dans les endroits calmes et profonds. Pendant la nuit, tendez vos lignes presque au bord.

### La grenouille-appât

Pour les gros poissons, il faut avoir, dans ses agrès de pêche, des hameçons de bonne taille. Nous entendons ici par gros poissons, la truite de lac et la perche, par exemple, du moins une certaine catégorie de perches. L'amorce qu'illustre notre croquis est pour servir à la pêche en eaux pro-

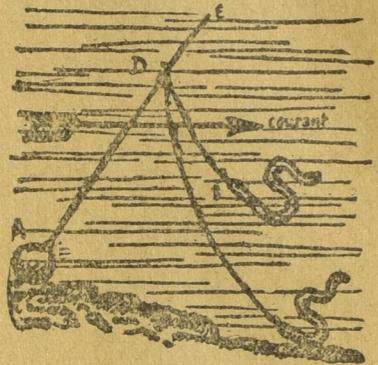


fondes, durant les mois d'août et de septembre, alors que le poisson se tient au plus profond des eaux. On utilise comme appâts des grenouilles, qui n'ont pas besoin d'être en vie. Vous avez tout au bout de votre ligne un hameçon à trois crocs et plus haut, relié à ce dernier par une chaînette un hameçon simple. Vous y fixez

vosre grenouille de la manière indiquée. Chanceux est le poisson qui sort de là !

### Quelques bons conseils pour pêcher à la ligne de fond

Pour monter l'extrémité d'une ligne de fond, pour le gros poisson, rien n'est plus facile. Point n'est besoin de plomb à boucle. Prenez simplement une balle de plomb. Percez-la sur le milieu, ou à peu près. Introduisez dans le trou l'extrémité de votre ligne A, puis faites un gros noeud, au-des-



sous de la balle, en c, pour arrêter l'extrémité du fil. Au-dessus, en b, faites un second noeud assez volumineux: voilà votre balle bien fixée. Plus haut, nouez encore votre ligne.

C'est à cet endroit D que vous fixez deux crins de Florence qui retiennent chacun un hameçon: O et I. Lorsque votre ligne sera en place, dans l'eau, elle prendra la position indiquée par le dessin. Le plomb A reposera sur le fond. Les deux hameçons sont montés sur des crins volontairement inégaux. Le premier, O, retombe sur le fond, avec son appât, tandis que le second, I, beaucoup plus court, prend la direction du courant. Il est évident que toute attaque ou toute traction exécutée sur l'un des deux appâts O ou I,

a sa répercussion en D. Comme le fil se continue en E, jusqu'au flotteur qui est à la surface de l'eau, il est évident que ce dernier indiquera l'attaque, même si le plomb A reste immobile sur son fond.

— 0 —

### “ENGUEULER” EST FRANÇAIS

—

Puisque “gueule” avait déjà droit de cité sous la Coupole, en toute justice, il n'y avait aucune raison de repousser un membre de sa famille, “engueulade”, qui venait timidement solliciter son admission. Les Immortels accueillirent donc ce substantif sonore, acceptant du même coup le plus éclatant des verbes : “engueuler”. O ironie des mots ! Désormais, on s'engueulera académiquement ! L'action, du reste, a précédé le terme. Les engueulades homériques sont là pour nous le démontrer.

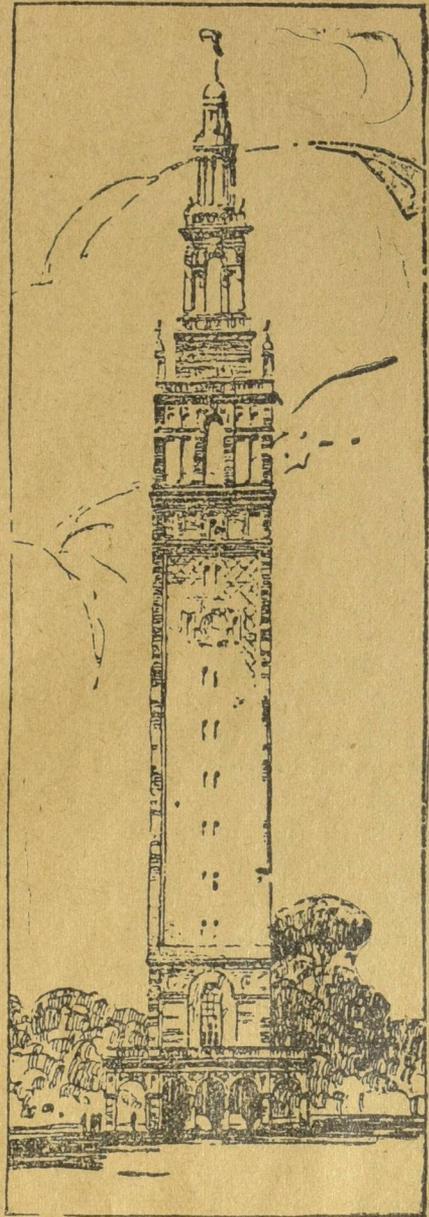
Il est possible qu'une autre considération ait emporté la décision des Quarante, qui, d'ailleurs, n'étaient que vingt-cinq. Non loin d'eux, sur les rives fleuries qu'arrose la Seine, s'élève un monument où grondent les orages. Le fracas des voix parlementaires troubla-t-il la noble Compagnie ? Si oui, ayant enregistré le bruit, pouvait-elle refuser de le qualifier ? Le mot “engueulade”, importé directement du Palais-Bourbon, fut ainsi introduit au dictionnaire sans autre forme de procès. Il y figurera sagement, à égale distance d'“énergumène” et d'“enragé”, enveloppant sa tonitruance dans le mol et paradoxal écrin de ses trois “e” muets...

(Les Annales)

— 0 —

La discipline et le contrôle de soi-même sont le commencement de la sagesse pratique; et c'est dans le respect de soi que ces vertus doivent avoir leurs racines.

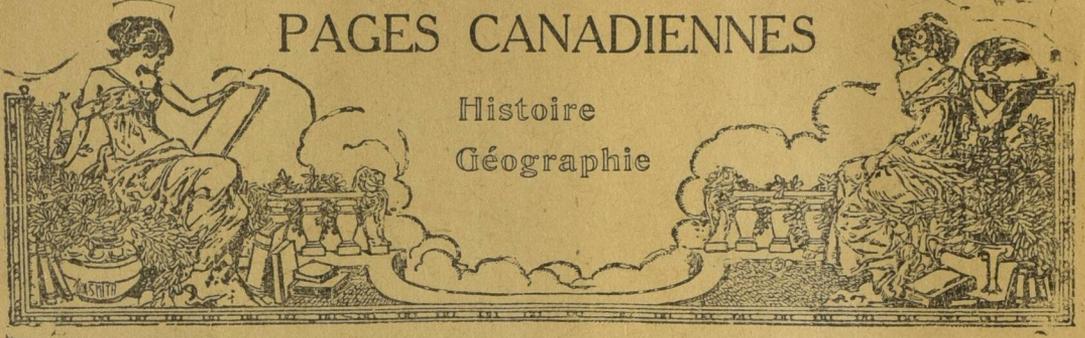
### L'ODYSSEE D'UNE STATUE



La tour de Madison Square Garden, avec à son sommet la belle statue de Diane qu'on a changée trois fois de place depuis son arrivée aux Etats-Unis. Cette tour sera réunie à l'un des pavillons de l'Université de New-York.

# PAGES CANADIENNES

Histoire  
Géographie



## NOS MARTYRS CANADIENS

Le 21 juin, notre pays a vu monter sur les autels ses premiers Bienheureux. Huit de nos missionnaires Isaac Jogues, Jean de Brébeuf, Gabriel Lalemant, Antoine Daniel, Noël Chabanel, Charles Garnier, prêtres de la Compagnie de Jésus, René Goupil, religieux de la même Compagnie et Jean de la Lande, donné de cette Compagnie, ont été proclamés Bienheureux par Sa Sainteté Pie XI, à Saint-Pierre de Rome, en la fête de saint Louis de Gonzague, l'une des plus grandes gloires de la Compagnie.

Isaac Jogues, né à Orléans le 10 janvier 1607 ; arrivé au Canada en 1636 ; torturé par les Iroquois à Ossernenon (aujourd'hui Auriesville, Etat de New-York, à 40 milles d'Albany) pendant que l'on met à mort son compagnon René Goupil ; gardé comme esclave, tout mutilé par les sauvages ; revient à Québec, puis retourne en France ; va à Rome où il est reçu avec honneur par Urbain VIII, qui lui accorde de dire la messe avec ses pauvres doigts mutilés ; revient en Nouvelle-France en 1644 ; ambassadeur de Montmagny chez les Iroquois ; mis à mort en haine de la foi, après d'affreuses tortures, par les Iroquois, à Ossernenon, dans la vallée de la rivière Mohawk, N. Y., en 1646.

Jean de Brébeuf né à Condé-sur-Vire le 25 mars 1593 ; arrivé en Nouvelle-France en 1625 ; un an missionnaire chez les Montagnais du Saint-Laurent ; en 1626, part pour la Huronie des Grands Lacs (péninsule de la Baie Georgienne) ; revient à Québec en 1629 et repasse en France ; de retour au Canada en 1632, il regagne les missions huronnes de la Baie Georgienne, où, après un fructueux ministère, il est mis à mort en haine de la foi par les Iroquois au milieu de supplices épouvantables, à la bourgade Saint-Ignace, en 1649.

Gabriel Lalemant, né à Paris le 30 octobre 1610 ; arrivé au Canada en 1646 ; se rend bientôt aux missions de la Huronie ; mis à mort en haine de la foi par les Iroquois, à la bourgade Saint-Ignace, avec le P. Lalemant, en 1649, portant au cou un collier de haches rougies.

Antoine Daniel, né en Normandie en 1593 ; arrivé au Canada en 1632, partit pour les missions de la Huronie en 1635 ; vécut quinze années parmi les Hurons au milieu des plus grandes privations ; mis à mort en haine de la foi en 1648 par les Iroquois, qui criblèrent son pauvre corps de flèches et l'achevèrent d'une balle en pleine poitrine.

Charles Garnier, né à Paris le 25 mai 1613 ; arrivé à Québec en 1636 ;

prend la route de la Huronie, où il fait, comme ses frères en religion et en gloire, de nombreuses conversions; mis à mort en haine de la foi, à la bourgade d'Etharita, par les Iroquois, en 1649, alors que, déjà blessé d'une balle, il est achevé d'un coup de hache qui lui fend le crâne pendant qu'il s'efforçait de rejoindre un Indien pour le préparer à la mort. A ceux qui lui conseillaient la fuite, à l'arrivée des terribles Iroquois, il répondit: "Nous allons mourir, mes frères, priez Dieu, gardez la foi, et que la mort vous trouve occupés de Dieu!"

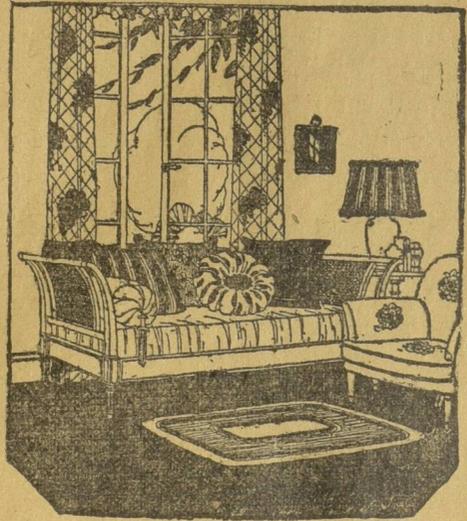
Noël Chabanel, né au diocèse de Mende le 2 février 1613; arrivé au Canada en 1643; partit pour la Huronie en 1644; mis à mort en haine de la foi par un apostat de la tribu des Hurons, après avoir fait le voeu de stabilité dans les missions huronnes.

René Goupil, né dans l'Anjou autour de 1607; se consacra à la Compagnie de Jésus à titre de donné; fut attaché pendant quelque temps à la mission algonquine de Sillery, près Québec; s'offrit généreusement au P. Jogues pour les missions de la Huronie; capturé par les Iroquois près des Trois-Rivières, fut affreusement torturé par eux, prononçant alors ses voeux dans la Compagnie de Jésus; se mit en marche tout meurtri pour aller secourir un Iroquois malade et fut achevé par un coup de hache à la tête, martyr de la foi.

Jean de la Lande, qui se donna à la Compagnie de Jésus, fut mis à mort en haine de la foi en 1646, par les Iroquois, qui le torturèrent cruellement, à Ossernenon (Auriesville, N.-Y.) où il avait accompagné le P. Jogues dans sa mission évangélicatrice sur les rives de la Mohawk.

## LE BON ENTRETIEN DES MEUBLES

Du bon entretien des meubles dépend leur conservation. Ils doivent être époussetés journellement et assez souvent frottés avec un linge imbibé d'une composition variant suivant qu'ils sont vernis ou polis à la cire. On obtient une excellente composition pour l'entretien des meubles, en faisant dissoudre dans l'essence de térébenthine assez de petits morceaux de cire jaune ou de cire blanche, pour former une bouillie un peu épaisse. On prend avec un chiffon de laine



une petite quantité de cette pâte, on l'étend bien sur le bois, et l'on frotte avec un autre morceau de laine. En n'employant qu'une petite quantité de composition à la fois, et en répétant plusieurs fois l'opération, on donne aux meubles un très beau brillant. Cette pâte s'applique à toute espèce de bois, ainsi qu'au marbre, au cuir des bureaux, aux métaux vernis, aux parquets et aux pavés de briques. On peut, d'ailleurs, lui donner différentes nuances. Ainsi, par exemple, quand il s'agit d'un meuble en acajou, il faut

la colorer en faisant infuser de l'orcanette dans la térébenthine, avant d'y mettre la cire. S'il s'agit de cirer un meuble pour la première fois, promenez dessus, en tous sens, un morceau de cire, comme on le ferait avec un savon. Quand la partie à cirer en est sillonnée, passez-y un fer chaud de tailleur, pour fondre la cire, l'étendre également partout et la faire pénétrer dans le bois. Avec un morceau de liège, achevez de l'étendre dans les parties que le fer n'a pas pu atteindre. Cela fait, enlevez la cire avec un racloir non tranchant ou avec le revers de la lame d'un couteau, car la cire ne doit pas paraître sur un meuble. Après cela, repassez le liège partout en frottant fortement, et finissez d'obtenir le brillant avec un morceau d'étoffe.

On obtient un "vernis léger" pour les meubles en faisant un mélange avec parties égales d'eau et de blancs d'oeufs. Ce mélange doit être employé immédiatement, à moins qu'on ne le tienne dans une bouteille bien bouchée. On en passe deux couches sur les objets peints à l'huile pour leur donner du lustre. Le bois dur, qui a reçu un couche ou deux d'huile de lin cuite, sans mélange de couleur, rend parfaitement ses veines, si on le recouvre de deux couches de ce vernis. Il faut observer de ne pas passer la seconde couche, soit d'huile, soit de vernis, qu'après que la première est complètement sèche. Le vernis d'oeuf, a l'avantage de l'économie, ajoute celui de ne pas se fendiller. S'il vient à se ternir par l'eau ou par suite du temps, on lave l'objet avec une éponge ou un chiffon et on le vernit de nouveau.

On tient les "meubles de cuisine" propres en les frottant après chaque

repas et en les lavant au moins deux fois par semaine. Jamais on ne se sert, pour les blanchir, de sable ni autres matières graveleuses qui rendraient le bois pelucheux et propre à s'imprégner facilement de graisse ou à se brunir. Si les meubles de cuisine ont besoin d'être dégraissés, il est préférable d'employer de l'eau chaude et du savon. Ils conservent ainsi leur poli et se tiennent plus facilement propres.

—o—

### **POUR ENLEVER LES TACHES DE GRAISSE, HUILE, CIRE, SUR LES FEUILLES D'UN LIVRE**

Il est nécessaire d'enlever tout d'abord le plus possible le corps qui a produit la tache.

Pour cela, on applique une feuille de papier brouillard sur laquelle on passe un fer chaud; dès que la feuille est salie, on en prend une autre et ainsi de suite jusqu'à ce que le papier brouillard n'absorbe plus rien, c'est-à-dire lorsqu'il n'est plus couvert de taches transparentes.

On promène ensuite doucement, des deux côtés du papier taché, un pinceau trempé dans de l'essence de térébenthine presque bouillante. On continue cette opération aussi longtemps que cela semble nécessaire. Il faut rendre ensuite au papier sa première blancheur en trempant un autre pinceau dans l'alcool rectifié et en le promenant doucement sur la tache et surtout vers ses bords pour enlever tout ce qui peut paraître encore.

Si cette opération est bien faite, le papier doit reprendre sa première blancheur et les caractères qui se trouvent sur le papier ne doivent pas être altérés.



## LES INCENDIES DE FORETS



Nous ne sommes pas seuls au Canada à être alarmés par les incendies de forêts, durant les mois d'été. Les mêmes catastrophes se produisent en Europe et les mêmes problèmes de moyens préventifs à trouver. Il vaut mieux, évidemment prévenir un incendie que de le combattre; la tâche est plus facile. Mais comment le prévenir. Voilà la question. Nous connaissons diverses mesures élémentaires, comme celle qui consiste à creuser des tranchées de séparation aussi larges que possible dans les massifs un peu considérables, afin que le feu, privé d'aliment, ne puisse les franchir. Ensuite, veiller à ce que de larges bandes d'essartement, complètement débarrassées de broussailles, soient établies le long des lignes de chemins de fer traversant les forêts. Que de fois, en effet, l'incendie n'a-t-il pas été allumé par une escarbille enflammée, échappée de la cheminée d'une locomotive.

On distribue dans tout un pays des conseils pour les campeurs et les touristes les priant de ne pas fumer en de certains endroits et de bien éteindre leurs feux.

Il y a les gardes-forestiers et les hydravions de surveillance. Le gouvernement, dans le Québec, s'emploie de toutes les manières à prévenir ces feux. Espérons qu'ils seront moins nombreux à l'avenir.

En Amérique, il y a quelques années, la magnifique région des Adi-

rondaks fut littéralement dévastée par d'épouvantables incendies.

Les Adirondaks sont ce pays pittoresque entre tous où les milliardaires américains vont se livrer au pays de la chasse et où, si nous en croyons notre confrère le "Wild World Magazine", "les hommes qui ont des goûts simples peuvent, à peu de frais, se procurer l'illusion d'un retour à la vie primitive."

C'est un pays d'une merveilleuse beauté sauvage dans lequel, malheureusement, presque chaque année, des incendies causaient d'effroyables dégâts.

Le feu, dans les Adirondaks, entraînait de véritables catastrophes. Non seulement d'immenses territoires se trouvaient déboisés, mais des villages entiers étaient détruits. Tout brûlait, les arbres, les maisons, les stations de chemins de fer, la voie elle-même, car les traverses prenaient feu.

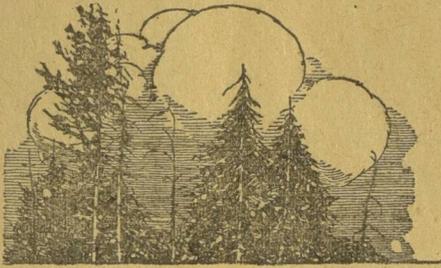
C'étaient d'épouvantables désastres.

Les enquêtes faites à la suite de ces incendies démontrèrent que l'origine en était due le plus souvent à quelque flammèche échappée du foyer d'une locomotive. On décida, en conséquence, de coiffer les cheminées des machines d'un grillage aux mailles serrées comme celles d'un masque d'escrimeur. La principale cause des incendies avait disparu de ce fait; mais on ne s'en tint pas là. Les compagnies de railways, dont les trains traversent des forêts, organisèrent un système

de défense mobile qui donna les meilleurs résultats.

Dès que les chaleurs de l'été deviennent excessives, une locomotive attelée à une pompe à vapeur et à un réservoir de cent pieds cubes d'eau est tenue, jour et nuit, prête à partir pour se rendre sur le point menacé par le feu. Ainsi la lutte peut s'engager rapidement.

D'autant plus rapidement qu'en même temps, une surveillance constante des forêts est assurée par des avions munis d'un appareil de T. S. F. L'aviateur aperçoit-il au milieu des bois quelque flamme suspecte, vite l'endroit est repéré sur le plan qui ne le



quitte jamais, et le signal d'alarme envoyé au prochain poste de secours. Aussitôt les équipes de pompiers et de sauveteurs sont mises en route, l'alerte est donnée dans les villages voisins; et l'incendie, vigoureusement attaqué, ne tarde pas à être maîtrisé.

Ce système de surveillance et d'intervention rapide a été généralisé dans toutes les parties boisées des Etats-Unis, notamment en Pennsylvanie, dans le Michigan et l'Etat de New-York et dans tout le Canada. Naguère, dans ces Etats, les incendies de forêts étaient très fréquents.

En Algérie, où les incendies de forêts étaient autrefois très fréquents, cette surveillance a donné de bons résultats. Des postes vigies ont été créés

et placés sur des points élevés. En outre, des patrouilles composées de militaires et d'indigènes réquisitionnés circulent dans les forêts; et, dans chaque agglomération, on a formé des équipes indigènes munies de pelles et de pioches afin de combattre le feu.

De même, en France, l'administration des Eaux et Forêts, a organisé un service spécial de guet comprenant des brigades ambulantes et des postes-vigies, reliés entre eux par le téléphone et permettant, au premier signal, de diriger des équipes sur les points incendiés.

Ce n'est pas tout. Il faut encore instruire le public des conséquences que peuvent entraîner ses actes irréflechis. Il faut lui répéter à satiété qu'une allumette enflammée, un tison qui n'a pas fini de se consumer, une cigarette mal éteinte jetée négligemment dans les broussailles que le soleil a desséchées, suffisent pour réduire en cendres des milliers d'acres de bois et causer au pays des pertes irréparables.

\*\*\*

Enfin, pour combattre efficacement la malveillance, qui fut de tout temps ce qui est encore d'une des causes les plus communes des incendies de forêts, il faut apprendre aux enfants à aimer et à respecter les arbres.

Le respect de l'arbre devrait faire l'objet d'un enseignement et être inscrit dans les programmes scolaires; car ce respect-là n'est pas moins utile à enseigner que le respect de l'orthographe.

Les Japonais célèbrent de toute antiquité la fête des arbres. Depuis plus de cinquante ans, les Américains les imitent. Le premier "Arbor-Day" date de 1872.

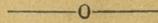
Des ligues d'«Amis des Arbres» furent créées ensuite au Canada. Parmi les pays latins, je crois bien que l'Italie, la première, institua la fête des arbres, à laquelle assistèrent, dans toutes les communes, les enfants des écoles.

Mais c'est surtout en Belgique et dans les pays du Nord qu'il faut aller pour voir comment on inculque aux enfants l'amour et le respect de l'arbre. Savez-vous que, bon an mal an, les petits écoliers suédois, travaillant au reboisement du pays, sous la di-

rection de leurs maîtres, ne plantent pas moins de 600,000 jeunes arbres?

La Fête de l'Arbre devrait être une fête scolaire célébrée le même jour de l'année dans tous les pays. Le jour où les enfants seraient bien pénétrés de l'utilité de l'arbre et des bienfaits qu'il répand sous son ombre, une grande oeuvre morale se trouverait accomplie.

Devenus hommes, ils garderaient le respect des forêts: et, loin de les détruire par malveillance ou par imprudence, ils s'efforceraient de les protéger.



## LA VERITE SUR LA RUSSIE BOLCHEVISTE

Ce titre est présomptueux: vérité sur la Russie bolchéviste, tant de livres ayant été écrits sur l'ordre nouveau qui règne dans l'ancien empire des tsars, sans convaincre personne! Pour les conservateurs du monde entier, rien n'est bon, n'est durable de ce qui est russe; pour les communistes de tous les pays, c'est le régime idéal, l'avènement du "grand soir".

Cependant, il nous semble que nous pouvons croire, cette fois, être bien renseignés sur la Russie soviétique. Nous vous donnerons tout à l'heure certains fragments d'un ouvrage très important écrit sur son pays par un économiste russe, M. Georges Popoff, qui n'est d'aucun parti politique. A la suite d'un long séjour dans la Russie nouvelle, il a écrit un volume: "Sous l'étoile des Soviets", qui paraît contenir tout ce qui peut être dit de la Russie, telle qu'elle est depuis la révolution de 1917.

"La déchéance économique est telle dans l'ancien empire des tsars,

commence M. Georges Popoff, que le commerce intérieur et extérieur a presque complètement disparu. (M. Crane, ancien ambassadeur des Etats-Unis au pays des soviets, rapportait le même état de chose;—voir la "Revue Populaire" du mois de mai). Plus de la moitié des usines ne travaillent pas. Le pouvoir d'achat du peuple appauvri est réduit au minimum.

La population ne dispose plus que d'une quantité très faible de marchandises. Dans les campagnes et surtout dans les villes de province, la misère est si grande qu'on ne peut l'imaginer. On ne produit à peu près rien. On vit encore sur son vieux fonds.

De tous les réseaux de chemins de fer qui sillonnaient anciennement la Russie, il ne reste plus que trois lignes: Moscou-Riga, Moscou-Pétersbourg, Moscou-Varsovie. De Moscou à Samara, on rencontre des milliers de wagons à marchandises et à voyageurs, couchés des deux côtés de la

voie, hors d'usage, et dont personne ne connaît la provenance.

Il y a bien des wagons-lits, mais pas de draps. Aux buffets des stations, dans le trajet de Riga à Moscou, on ne trouve rien à manger; on n'y peut prendre que sa provision de thé, car le Russe est encore plus grand buveur de thé que l'Anglais, en avalant facilement cinquante tasses par jour. Une place dans l'un des trains parcourant l'un des trois trajets donnés ci-haut coûte trois millions de roubles, soit une cinquantaine de sous de notre monnaie!

Les locomotives sont chauffées au bois. Aux stations, les trains sont assaillis par des milliers de pauvres gens réclamant du pain.

Le plus drôle de ce régime, c'est qu'en de certaines grandes villes, à Moscou par exemple, il n'y a ni chambres, ni hôtels. On loge chez les particuliers en des chambres d'une malpropreté sans pareille, parmi le monde des punaises. Et la saleté règne aussi bien dans les habits que dans les maisons. L'usage du bain semble avoir été oublié. C'était comme un luxe de bourgeois, digne de l'ancien régime.

Pour manger quoi que ce soit, il faut payer un million de roubles, pas moins. Il n'y a que l'alcool et le caviar qui se vendent encore relativement à bon marché. Mais jugez un peu des prix suivants:

	roubles
Une course en fiacre...	400 millions
Un lunch au "Savoy" ..	18 millions
Une tasse de café.....	3 millions
Un gâteau .....	5 millions
Une livre de jambon ...	15 millions

Le peuple cependant a vite pris l'habitude de compter par millions; il conserve toute sa gaieté, comme

aveuglé sur ses malheurs qu'il tourne en chansons et en mots d'esprit!

A Saint-Petersbourg, ou Pétrogrand, ou Léninegrad, toutes les chambres du plus grand hôtel, le Select-Hôtel, sont absolument vidés.

Dans les campagnes, ce n'est guère mieux. Dans de vastes territoires règne la famine et les paysans y meurent encore par milliers, malgré tous les secours qui leur sont venus de l'étranger, des Etats-Unis notamment.

Le dernier chapitre de cet ouvrage donne le secret du bolchévisme. Vous vous êtes souvent demandé — quand on vous parlait des malheurs de la Russie — pourquoi les paysans, formant l'énorme majorité du pays, supportaient un pareil régime, ne renversaient pas le bolchévisme. Et vous aviez raison. Les bolchévistes ne seraient en Russie qu'au nombre de 100,000 alors que les paysans ne sont pas moins de 120,000,000. Mais il y a ceci: les paysans qui étaient soldats dans l'armée s'emparèrent, à la faveur de la révolution, des terres de leurs seigneurs. Ils en sont maîtres aujourd'hui. C'est pourquoi, en dépit de toutes ses misères, le moujik soutient le régime néfaste qui pèse sur lui, parce qu'en le renversant, il perdrait tous ses biens.

— 0 —

La tolérance consiste à supporter les opinions, les sentiments, les habitudes que nous désapprouvons ou qui nous déplaisent. Elle n'implique aucune adhésion, aucun sacrifice, au contraire; elle suppose la persistance du désaccord; on n'a pas besoin de tolérance pour les choses auxquelles on sympathise.

\* \* \*

Plus une femme est vertueuse, plus elle doit sacrifier aux grâces: l'humeur rend la vertu désagréable, de même que la malpropreté fait haïr l'économie. Une bonne mère de famille rejettera les ornements frivoles, mais elle s'attachera à charmer son mari par l'agrément de son commerce et par l'amabilité de son caractère.

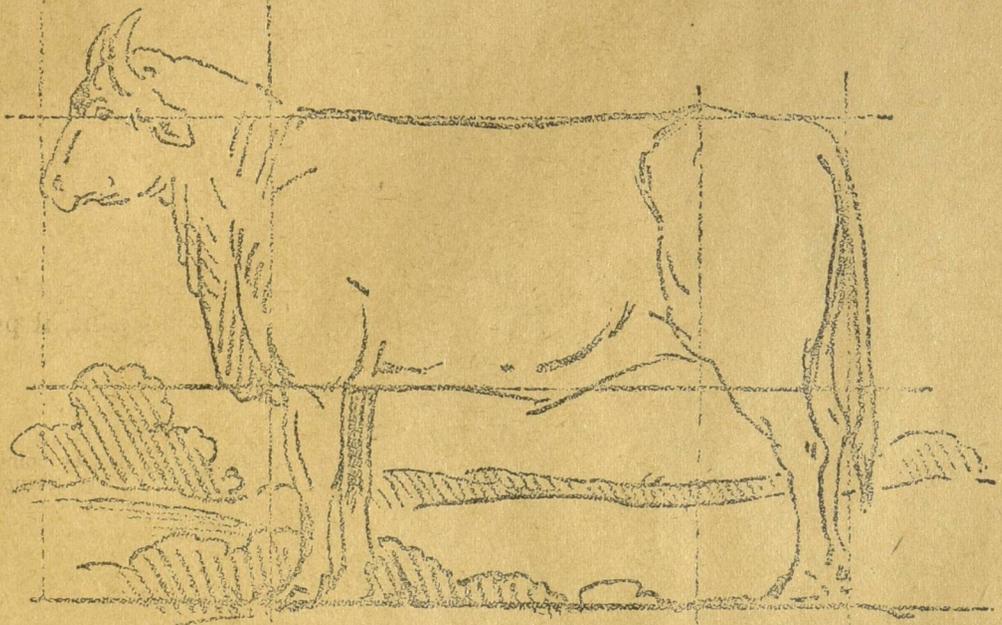


## LE DESSIN POUR TOUS EN DIX LECONS

### Le dessin d'après la bosse et d'après nature

Après s'être exercé à copier des modèles lithographiés ou gravés, les avoir rendus avec leurs détails et leurs ombres, on devra dessiner **d'après la bosse**, c'est-à-dire d'après une statue.

table et assez haut pour bien la voir sans trop lever la tête. On se tiendra éloigné à peu près à trois fois la hauteur de son modèle;— puis, traçant sur le papier les lignes d'inclinaison indiquées pour les têtes décrites, et les figurant en pensée dans le modèle, on commencera son ébauche.

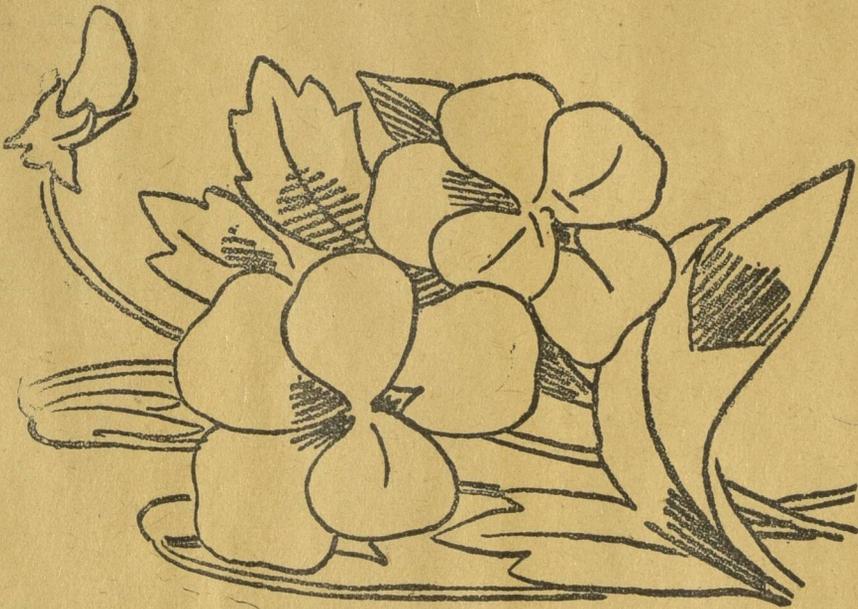
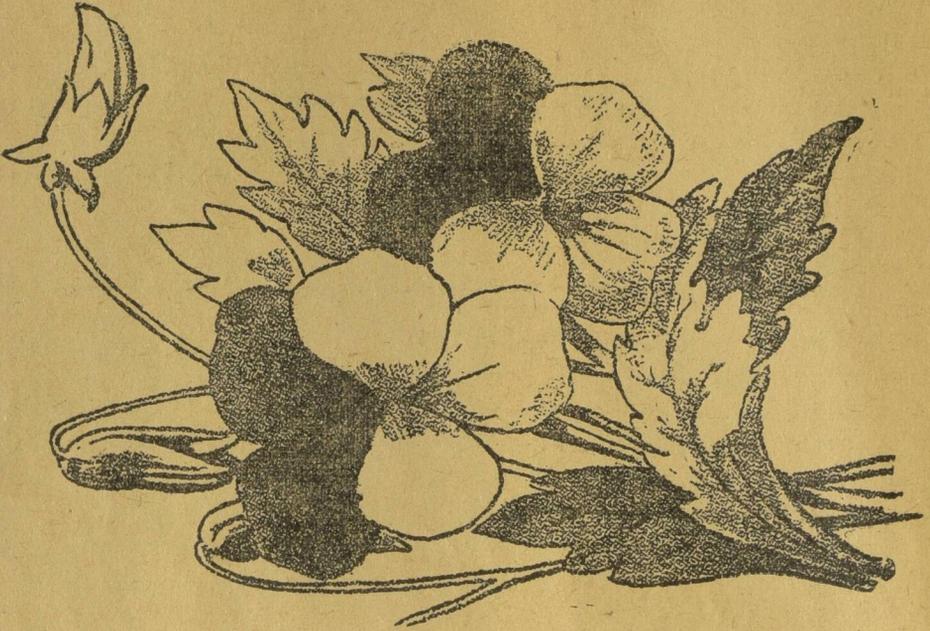


Il faut voir l'ensemble et les détails, saisir les contours, éviter d'interpréter les ombres, confondre le tout dans la couleur grise du marbre ou de la pierre.

Quand on modèle d'après les bosses, on devra placer la bosse sur une

Prendre avec le crayon la hauteur des principaux traits du visage, et rendre l'uniformité dans l'ensemble relatif, qu'il soit plus grand ou plus petit, mais que tout soit en harmonie.

Commencer le soir l'étude de la bosse, et placer la lampe d'un côté du



modèle, afin d'avoir des ombres bien accentuées.

Charger son estompe de noir en la frottant sur un papier chargé de crayon noir très mou;— masser les vigueurs principales: d'abord les ombres fortes par plans larges de haut en bas: indiquer les clairs obscurs; fondre ces tons entre eux en frottant avec l'estompe.

Avec le côté de l'estompe de peau, net et dépourvu de noir, on harmonise les demi-teintes, et on les dégrade jusqu'à la lumière. Employer cette estompe de préférence, mais pour renforcer les tons et donner une grande vigueur aux ombres, se servir de l'estompe de papier, qui est plus sèche. Il faut avoir des estompes de plusieurs grosseurs. On se sert souvent de petits tortillons, que l'on fait avec une bande de papier non collé que l'on roulé en spirale.

L'estompe convient pour imiter les objets à surface lisse. Il est plus difficile de rendre une grande surface arrondie, mais variée de tons. S'appliquer à fondre toutes ces masses.

Pour arriver jusqu'à la lumière, sans dégradation trop tranchée, se servir de morceaux de mie de pain affilés comme une petite estompe, avec lesquels on ouvre des lignes blanches jusqu'à la lumière.

Dans les dessins sur papier de couleur, il faut des rehauts de crayon blanc dans les grandes lumières. Les touches vives donnent de la vigueur. Tout dessin à l'estompe se termine au crayon. Quelques touches dans les cheveux et les vêtements donnent la vie, et arrêtent certains contours que l'estompe laisse indécis;—mais dans les objets dont le caractère est l'indécision (comme dans les ciels), ce

serait amoindrir l'effet que d'ajouter des touches au crayon.

Le dessin n'est pas toujours une représentation exacte de la nature. Des anciens, et même des modernes, cherchent le beau idéal: tâchons d'imiter la nature dont la magnificence est réelle.

—o—

Après avoir copié de profil, de face et des trois quarts de beaux modèles des statues antiques, commencer l'étude du modèle vivant. S'appliquer à saisir les mouvements des muscles, les nombreuses expressions de la physionomie. L'air du visage, le mouvement général du corps, se modifient selon les pensées, la joie, la tristesse.

#### DICTIONNAIRE DU DESSIN

ACADEMIE.— Dessin représentant le corps humain. Principale étude des dessinateurs qui se livrent à la peinture.

ADOUCIR.—Signifie fondre les teintes, passer du sombre au clair-obscur et jusqu'à la lumière, sans trop forte transition. C'est surtout dans les ombres de la tête qu'il faut adoucir les contours.

ARABESQUES.—Ornements très légers que, les premiers, les Arabes ont employés. Les arabesques se composent de tiges supportant des feuilles moitié ouvertes, d'où s'échappent d'autres tiges arrondies et plus minces, décrivant de gracieuses courbes.

ARRÊTER UN CONTOUR, c'est le déterminer, le faire trancher dans quelque partie; le faire ressortir, en accuser la forme.

ARRONDIR.—Dégrader les tons par l'effet du clair-obscur. On fait ressortir la forme d'un objet, alors même qu'il semble recouvert d'une étoffe, d'un manteau.

CALQUER.—Tracer les contours à l'aide du papier végétal.

CARTOUCHE.— C'est un ornement, comme une feuille roulée, une draperie tendue, etc. Très employé sous Louis XV.

CLAIR-OBSCUR.—L'effet de la lumière, considérée en elle-même, rendant les objets plus ou moins clairs ou obscurs, selon que cette lumière les frappe. Le clair-obscur a des dégradations nommées reflets. Ces reflets se succèdent sans interruption dans les objets dont la surface est lisse.

CONTOURS.—Traits extérieurs déterminant la forme d'un objet. Un contour arrêté convient sur les premiers plans; mais plus les formes s'éloignent, plus les contours doivent être légers.

**COPIER** un tableau, un objet d'art, c'est faire une copie. Le *croquis* est la première expression du dessinateur. Après avoir jeté sur le papier l'ensemble, épurer le croquis;—puis viennent le trait mieux arrêté et l'ombre. On dit aussi croquer, ce qui signifie ébaucher rapidement.

**COULEUR.**—Ce mot, qui n'est pas toujours pris dans l'acception de peinture, signifie le plus ou moins d'intensité de noir dans les ombres. Si telle partie manque de couleur, ajouter à l'effet par des taches vigoureuses.

**DEGRADER** est presque synonyme d'adoucir; c'est diminuer les tons et les lumières au fur et à mesure que les objets sont éloignés.

Les **DETAILS**, dans les objets de petite dimension, doivent être traités avec un crayon fin. Quant à ceux de grande dimension, ne pas donner trop d'importance aux détails, ce serait faire perdre à l'effet général.

**EBAUCHER UN DESSIN**, c'est en placer les premiers contours.

**ENSEMBLE.**—C'est le premier tracé. Ainsi, l'ensemble d'une tête se compose d'un ovale et de quatre points indiquant les yeux, le nez, la bouche. A l'ensemble, succède l'esquisse, puis le trait.

**HACHURES.**—Ce sont les traits de crayon parallèles, que l'on croise le plus souvent et qui forment les ombres d'un dessin. Il faut s'exercer à tracer des hachures uniformes et sans dureté.

**MODELER.**—En sculpture, signifie former une statue avec de la terre glaise; mais en dessin, ce mot veut dire perfectionner les formes, leur donner du relief.

**OMBRER.**—Les ombres donnent du relief. Le dessin primitif n'était qu'au trait. Grâce à l'ombre, les formes avancent, reculent, sont rondes ou carrées; les objets représentés semblent sortir du papier. Ombrer, c'est animer un dessin.

**PERSPECTIVE.**— Représentation des objets tels qu'ils apparaissent, selon la dimension et la disposition que leur donne le plus ou moins d'éloignement. La perspective, basée sur la géométrie et le dessin linéaire, est une étude indispensable au paysagiste.

— 0 —

## LA FIEVRE DU PRINTEMPS ET DE L'ETE

— — —

La médecine s'est emparée, pour en faire un cas pathologique, de cette fièvre délicate et maligne qui nous envahit au printemps et aux époques les plus chaudes de l'été. La chanson du renouveau, la chanson de l'amour qui monte dans nos âmes et la nature

tout entière,—quand les oiseaux reviennent à leurs nids désertés, que les arbres commencent à feuiller, que nous recherchons la compagnie des poètes et des femmes,—cette chanson serait le fait d'une pression barométrique!

Le printemps et l'été, (il est impossible de ne s'en rendre pas compte!) sont accompagnés de chaleur et d'humidité. Quels sont leurs effets? D'influer sur nos tempéraments de quatre manières:

En nous rendant paresseux; en nous donnant le goût du grand air, des voyages et de l'aventure; en nous



poussant aux jeux violents; en attendrissant nos âmes à la vue d'une belle jeune fille, à la lecture d'un tendre poème, à l'audition d'une musique mélancolique.

Or donc, c'est très simple, toutes les bêtises que vous pouvez commettre au printemps et à l'été, mettez-les sur le compte de la température. Une belle morale que nous enseignent là certains médecins!

## UN MAITRE DE L'EBENISTERIE

Le moment ne peut être mieux choisi de parler du plus grand maître ébéniste des temps modernes, André Boule. A Paris, se tient depuis le mois d'avril l'Exposition des Arts décoratifs où le mobilier moderne, ayant enfin trouvé sa formule, est exposé à l'admiration du monde entier. Ce mobilier moderne est adapté aux exigences du monde moderne, il en renferme le sentiment, mais il n'empêche que dans ses lignes, le choix de ses bois et de ses incrustations, il se rattache au dix-septième siècle. Or, le plus célèbre ébéniste de ce siècle fut André Boule. Avant de raconter la vie et les oeuvres de cet artiste qu'il faut connaître, remontons plus haut.

L'art de l'ébéniste est très ancien. Il fut pratiqué d'abord en Asie ; il passa en Grèce lors des conquêtes d'Alexandre, et ne tarda pas à se répandre en Italie. Cet art fut très estimé à Rome sous les empereurs, et recherché des plus riches patriciens. Après les désordres causés par l'invasion des barbares du Nord, il reparut avec éclat au XVe siècle. Il contribua à augmenter la splendeur du Vatican par les travaux que d'habiles artisans exécutèrent dans la demeure pontificale. Pendant que l'ébénisterie florissait en Italie, les autres contrées de l'Europe n'avaient que des meubles grossiers et communs. Ce fut seulement à partir du règne de François Ier que cet art fut cultivé avec succès en France, et dans les premières années du siècle dix-septième, il prit

une grande extension. A partir de cette époque, les ébénistes français ont surpassé en bon goût, en talent, tous les ouvriers de l'Europe, même ceux de la Grande-Bretagne, les seuls qui puissent leur disputer la prééminence. Nous ne pouvons nous dispenser de payer ici le tribut d'éloges qui est dû aux belles fabrications des Fischer, des Henri Chenavard, des Verner, des Bellangé, des Jacob, dont l'esprit inventif a su faire pénétrer dans nos ameublements tous les genres, depuis le chinois jusqu'à l'impérial ; tous les styles, depuis le grec et la renaissance jusqu'aux styles sans nom qui avant qu'on trouvât la formule de l'art moderne, s'appelaient le style "confortable" et plus tard le mobilier muni-chois.

Mais la véritable gloire de cette profession, l'ébéniste par excellence, celui qui donna la première impulsion à cette branche si importante de notre industrie, est cet André Boule, dont les meubles, quoique comptant plus de deux siècles d'existence, sont encore aujourd'hui si avidement recherchés des amateurs. Faisons connaître cet artiste, qui ne fut pas un des hommes les moins remarquables du grand siècle de Louis XIV.

André-Charles Boule naquit à Paris en 1642. Dès son bas âge, il manifesta des dispositions que n'ont pas d'ordinaire les simples artisans : beaucoup de tristesse, beaucoup d'orgueil, une grande intelligence et une ambition plus grande encore. Fils d'un pauvre ébéniste de la Cité, il n'em-

brassa la profession de son père qu'avec dégoût. Il ne pouvait supporter l'idée de n'être qu'un simple ouvrier, un misérable manoeuvre. Dans la ferveur de sa naïveté et de son enthousiasme il aspirait à devenir un artiste habile, un peintre distingué, un grand homme peut-être. Aussi, quel ne fut pas son étonnement lorsqu'on le lança dans un magasin de meubles du faubourg Saint-Antoine ! Il souffrait et pleurait chaque jour en secret; il avait honte de son abaissement et de sa misère, et parfois il brisait avec rage les instruments du métier qu'il détestait; il se sentait mourir d'ennui et de désespoir dans le modeste atelier où il fallait construire à grand'peine, avec la seule habileté des bras, des meubles grossiers à l'usage de tout le monde, et chaque dimanche il avait l'habitude d'aller à l'église pour demander à Dieu la grâce de le délivrer de sa triste condition, et de ne point ressembler à ses camarades.

Boulle avait le sentiment des grandes choses. Il se plaisait à visiter les palais, les galeries de tableaux, les monuments, les jardins publics, et il revenait toujours de ces visites avec de longues rêveries qui excitaient en lui le délire de la fièvre. Tout ce qui était beau et distingué faisait battre son coeur, en lui inspirant de nobles désirs et de nobles espérances. Seul au milieu des magnificences du Louvre, de Versailles, de Saint-Germain ou de Marly, où il se glissait le dimanche avec sa veste de bure, le jeune artisan croyait rêver tout éveillé.

Un jour, Boulle fut emmené par son maître au château de Versailles pour procéder à des réparations dans les petits appartements du roi. En arrivant, il se sentit bien petit et bien humilié en comparant sa propre bas-

sesse à toutes les grandeurs qui s'étaient au milieu d'une cour éblouissante; mais, quelques jours après, sa fierté se releva en saluant et en coudoyant de superbes passants qui se nommaient Racine, Bossuet, La Fontaine, Puget, Lebrun, Lulli ou Girardon. Les réparations terminées, ce fut avec la plus profonde tristesse qu'il abandonna le royal séjour, où tant de merveilles et de magnificences l'avaient frappé. De ce moment, le malheureux ouvrier perdit tout son temps à rêver de ce qu'il avait vu, et à chercher le moyen d'enfanter de pareils chefs-d'oeuvre. A l'aide de son imagination et à force de patience, il se fit dessinateur, peintre, sculpteur, mosaïste; et, lorsqu'il posséda ces divers talents, il dessina, coloria sur le papier des meubles d'une variété charmante et d'un modèle tout nouveau, des meubles, en un mot, dignes de figurer dans un palais.

Avec une telle fièvre d'exaltation, Boulle n'était pas loin de perdre tout à fait la tête et d'aller finir ses jours au milieu des fous d'un hospice, lorsqu'une fantaisie de Louis XIV vint le sauver de son imminente folie. Le grand roi voulut changer l'ameublement d'un de ses appartements privés, et fit appel aux peintres, aux décorateurs et aux artistes les plus habiles. Instruit de cette circonstance, Boulle trouva le moyen de se faire introduire auprès de Mlle de Fontanges, dont l'empire sur le monarque était alors tout-puissant, et lui montra un modèle d'ameublement qu'il avait dessiné. La grande dame en fut émerveillée, et se chargea de le mettre sous les yeux du roi, en promettant sa protection au modeste ouvrier. Peu de temps après, Boulle fut

mandé à Versailles, et reçut carte blanche pour l'exécution de son idée. On mit à sa disposition tout l'argent qui lui était nécessaire: il acheta du bois de l'Inde, du bois du Brésil, du cuivre, de l'ivoire, et se mit à imiter, à l'aide de l'incrustation et de la découpe, une foule de fruits, d'animaux, de fleurs et de figurines qu'il avait tracés sur le papier. Il travailla longtemps sans se donner aucun repos, comme on travaille à vingt ans quand on a de l'ambition; puis, lorsqu'à force de soins minutieux il eût élevé sa profession jusqu'à la noblesse d'un art, lorsque son ameublement fut prêt, il le fit porter à Versailles. A la vue de ce meuble si nouveau et si magnifique, la cour ne put retenir son admiration et sa surprise; elle ne pouvait comprendre que tant de savoir et de goût eût pu se rencontrer dans un pauvre jeune homme jusqu'à obscur et ignoré. Louis XIV lui-même fut si charmé de cette gracieuse création qu'il en exprima toute sa satisfaction au modeste artisan; et quelques jours plus tard, il lui accorda un brevet, une pension et un appartement au Louvre.

A dater de ce jour, Boulle ne fut plus malheureux. Il était enfin sorti de cette sphère étroite où il végétait avec tant de regret; et la gloire, cette gloire qu'il avait tant désirée, pour laquelle il avait tant souffert, était venue à lui. Bientôt ce fut le tour de la fortune. Quand on eut admiré la beauté délicieuse, la riche coquetterie de ses ouvrages, on ne voulut plus avoir d'autres meubles que les siens. Les plus grands princes tinrent à honneur de posséder quelques-unes de ces productions enrichies de tous les gracieux accessoires que le talent de l'artiste savait enfanter, et aux-

quelles il ajoutait pour ornement des bronzes de la forme la plus sévère et du profil le plus pur. Boulle jouit de sa réputation et de sa fortune pendant plus d'un demi-siècle. Il mourut à Paris en 1732.

—o—

## LES PROFESSIONS DES DEPUTES FRANÇAIS

—

Les avocats mènent partout le bal de la politique, aussi bien en Amérique qu'en Europe. La profession la plus représentée dans la nouvelle Chambre des Députés française est encore celle du barreau, avec 143 avocats.

Viennent ensuite les agriculteurs, au nombre de 53, les industriels et les propriétaires, qui suivent avec les chiffres respectifs de 46 et 44. Les publicistes seront 37, les commerçants et les universitaires 33.

Il y aura 31 médecins, 30 ouvriers, 28 employés, 18 fonctionnaires, 13 ingénieurs, 11 officiers, 8 instituteurs, 6 pharmaciens et 6 magistrats, 4 notaires, 4 conseillers d'Etat et 4 ecclésiastiques, 3 pasteurs, 2 banquiers et 2 dentistes.

—o—

Ne perdons pas de vue un nombre infini de malheureux qui sont au-dessous de nous. L'orgueil et la haute opinion que nous avons de nous-mêmes nous font regarder comme un bien qui nous est dû l'état où nous sommes, et comme un vol tout ce que nous n'avons pas; rien n'est plus injuste.

\* \* \*

De toutes les actions infâmes que l'envie puisse suggérer, la plus odieuse est la calomnie lancée par une lettre anonyme. C'est le coup de feu tiré la nuit sur un voyageur sans défiance par le brigand embusqué dans un bois.

## LES MONSTRES DE L'OCEAN

**Pourquoi il nous faut revenir sur la question du "serpent de mer"—De nouveaux témoignages confirmant son existence.—Au lecteur de juger.**

Nous pensions qu'il n'était plus nécessaire de revenir sur ce sujet; que le serpent de mer, comme dit un journaliste français, M. Jean Lecoq, à qui nous empruntons les renseignements nouveaux que nous donnerons tout à l'heure, "était un canard", mais il semble que, malgré nos modestes prétentions, le sujet ne soit pas du tout épuisé.

En dernier lieu, avec divers auteurs, nous en étions venu à la conclusion, dans un récent article de "La Revue Populaire", que ce formidable monstre marin ne pouvait être autre chose qu'une algue marine colossale. Mais nous avons badiné de choses sérieuses... Les pêcheurs qui racontent les blagues les plus incroyables sur les poissons qu'ils ont vus et pris dans leurs filets n'aiment pas qu'on se moque d'eux. Ainsi en est-il des marins qui ont vu le serpent de mer!

Reparlons, avec M. Jean Lecoq plus haut cité, du serpent de mer. D'ailleurs, le sujet en soi est passionnant et pas du tout de nature à ennuyer nos aimables lecteurs.

Il nous est arrivé récemment de Bretagne une nouvelle sensationnelle. Des pêcheurs de Lorient, qui pêchaient au chalut devant Penmarc'h, auraient retiré des flots la tête du grand serpent de mer.

La tête?... J'exagère. Disons : le squelette de la tête... Et encore, pas le squelette entier. Ce que les pêcheurs ont trouvé, c'est le squelette d'une moitié de tête d'un grand saurien. Cette moitié, qui se compose de la partie supérieure et de la demi-mâchoire de la bête, mesure environ 3 pieds et demi de longueur et pèse 114 livres.

Vous pensez bien que seul le grand serpent de mer peut avoir un crâne d'un tel développement et d'un tel poids.

Quoi qu'il en soit, la trouvaille des pêcheurs de Lorient va remettre au premier plan de l'actualité la question tant de fois discutée par les savants : "Le serpent de mer existe-t-il?"

Sa légende est vieille comme le monde. On la trouve particulièrement dans les traditions scandinaves. Une foule d'auteurs norvégiens parlent du serpent de mer comme s'ils l'avaient vu. Olaüs Magnus, évêque d'Upsal, le décrit en plusieurs de ses ouvrages : "Il a une crinière, le corps est couvert d'écailles; il se rue sur les navires, happant et traînant à lui tout ce qu'il trouve."

Dans la relation du second voyage au Groënland de Paul Egède, on lit que le 6 juillet les marins aperçurent un monstre s'élevant haut au-dessus de la surface de la mer, si haut que sa tête atteignait l'élévation du mât. Cette tête était pointue, et le serpent rejetait l'eau par un évent dont l'orifice était placé au sommet de la tête. Il n'avait point de nageoires, mais des immenses oreilles qu'il agitait comme

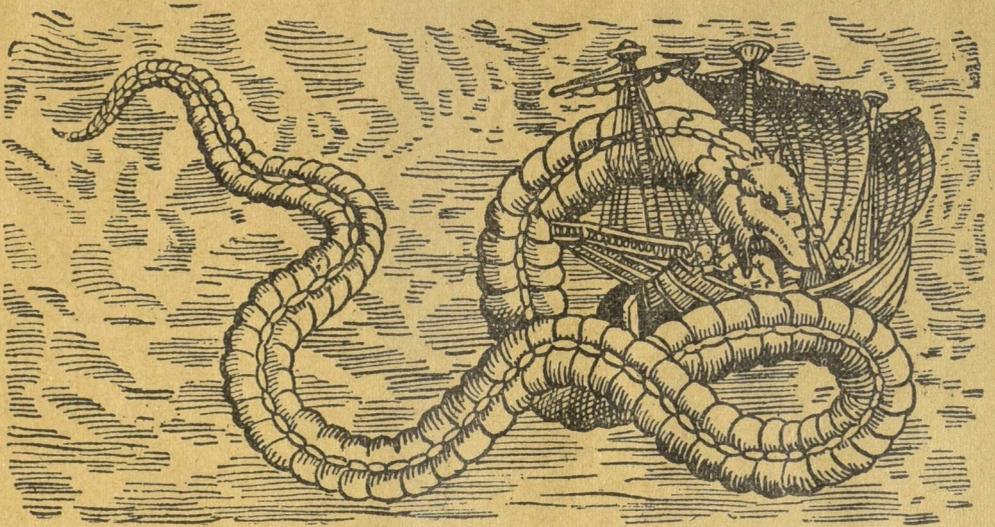
des ailes pour maintenir hors de l'eau la partie supérieure du corps.

Une autre description d'un voyageur nous donne des détails sur le serpent de mer qui échoua mort sur une plage des îles Orcades.

Celui-ci avait 80 pieds de long et 14 de circonférence. Il portait une crinière longue et hérissée depuis le sommet de la tête jusqu'à la queue. Dans la nuit, cette crinière était lumineuse; elle ternissait au jour.. Deux espèces de nageoires, de 5 à 6 pieds de longueur, et dont la forme tenait à la fois

n'avaient pas été tous victimes des divagations de leur cerveau.

Notez que le savant anglais Oudemans, qui s'est fait une spécialité de l'étude du serpent de mer, en a relevé cent soixante-deux observations depuis l'année 1522 jusqu'à la fin du siècle dernier. Il est bien vraisemblable que sur les cent soixante-deux marins qui prétendaient avoir vu le monstre, dans cette période de près de quatre cents ans, il en est au moins quelques-uns qui n'avaient pas la berlue.



*Voici, tel que le représente une gravure du XVIIe siècle, le formidable monstre marin saisissant dans sa gueule un voilier.*

des ailes et des oreilles velues, se détachaient des côtés latéraux de la tête. Des procès-verbaux dressés par-devant les autorités locales, constatent la véracité de cette description.

Tout cela, évidemment, n'était que de la légende. Mais qu'est-ce que la légende, sinon la vérité grossie et déformée par l'imagination populaire?

Or, il n'est pas douteux que les navigateurs qui rapportèrent les récits d'où sortirent ces tables terrifiantes,

Le XIXe siècle se passionna pour le serpent de mer.

La Société linnéenne de Boston possède, dans ses archives, un rapport rédigé par quelques-uns de ses membres et qui établit qu'un serpent de mer s'est montré, en 1817, à trente milles de Boston, où il a pu être examiné par des gens compétents et dignes de foi.

Un pêcheur dépose sous serment qu'il l'a vu, de ses yeux vu, nager avec

une rapidité incroyable, non loin de Plymouth, et ouvrir, en même temps, une gueule effroyable, tout à fait pareille à celle d'un serpent à sonnettes.

En 1819, on le revoit sur les côtes d'Amérique, et, quelque temps après, le nommé Bennelt, contremaître, adresse aux autorités de l'Etat de Massachusetts un procès-verbal duquel il résulte que lui Bennelt, naviguant à bord du sloop "Concorde", a vu le serpent de mer non loin de New-York.

"Sa tête avait la grosseur de celle d'un cheval; mais c'était parfaitement une tête de serpent. Je le vis clairement pendant sept à huit minutes; il nageait dans la même direction que le sloop et allait presque aussi vite. Le dos était composé de bosses de la grosseur d'un gros baril, séparées par des intervalles d'environ trois pieds."

En 1857, le capitaine Harrington, commandant le "Castillon", prétendit avoir vu le monstre et le décrivit comme ayant deux cents pieds de long, une peau ridée, velue, de couleur sombre et toute parsemée de taches blanches.

Les témoignages, depuis lors, n'ont pas cessé d'affluer.

Citons seulement les plus sérieux.

En 1888, MM. Brandt et Leslie, le premier, économiste, et le second, médecin, à bord du navire "Wisconsin", une nuit qu'ils prenaient le frais, virent le monstre qui suivait le vaisseau.

Le "Wisconsin" se trouvait alors à peu près à trente milles de Sandy-Hook.

MM. Brandt et Leslie rapportent que le serpent avait, pour le moins, soixante pieds de long et que la couleur de son corps était verdâtre.

Dix ans plus tard, le lieutenant de vaisseau Lagrésille, commandant l'"Avalanche", rencontra le serpent de mer dans la baie d'Along.

C'est dans la baie d'Along, également, que, le 25 février 1904, le lieutenant de vaisseau L'Eost, commandant de la canonnière "Décidée", put observer le monstre.

Les rapports très précis de ces deux officiers ont fait entrer dans l'ordre scientifique la question du serpent de mer.

M. Alfred Giard, le célèbre physiologiste, en fit l'objet d'une communication sensationnelle à l'Académie des Sciences.

Il ressort de ce document que le monstre fut pris d'abord pour une tortue gigantesque de la couleur des rochers de la côte, flottant à la surface des eaux. Bientôt, on vit l'animal se développer sur une longueur d'une centaine de pieds, plonger à diverses reprises sous le navire, pour réapparaître du côté opposé, remonter à la surface, rejeter de la vapeur d'eau par une de ses extrémités, enfin disparaître au bout d'une dizaine de minutes, avant qu'on ait pu le photographier.

L'équipage tout entier put cependant se rendre compte que sa longueur atteignait environ 105 pieds sur un diamètre de 1 pied dans sa plus grande largeur.

Sa peau était noire, semée de taches jaunâtres. Sa tête, de coloration grisâtre, recouverte d'écailles, rappelait vaguement celle d'une tortue. Les jets de vapeur d'eau semblaient émerger par des trous placés sur le sommet de la tête.

Enfin, l'animal nageait en ondulant et plongeait avec une facilité et une vitesse remarquables.

L'année suivante, l'équipage et les passagers de l'"Armada-Castle", capitaine Robinson, rencontrèrent le serpent de mer. Il n'avait pas moins de 57 pieds de long et 8 de large, disait le capitaine dans son rapport. Le

voyageur anglais, M. Meade Waldo, décrivait cette bête insaisissable.

Comme il se trouvait à bord du yacht du comte Crawford, le "Valhalla", qui croisait au large du Brésil, il vit dans les flots un immense animal ressemblant à un serpent.

"Ce serpent de mer, dit-il, était d'une couleur vert foncé; son corps, long d'environ 30 pieds, émergeait de deux pieds environ hors de l'eau. Son cou, long de six pieds cinquante, était surmonté d'une énorme tête de tortue."

M. Nicoll, qui accompagnait le comte Crawford, comme naturaliste, dans ses expéditions, le vit également et confirma les détails donnés par M. Meade Waldo.

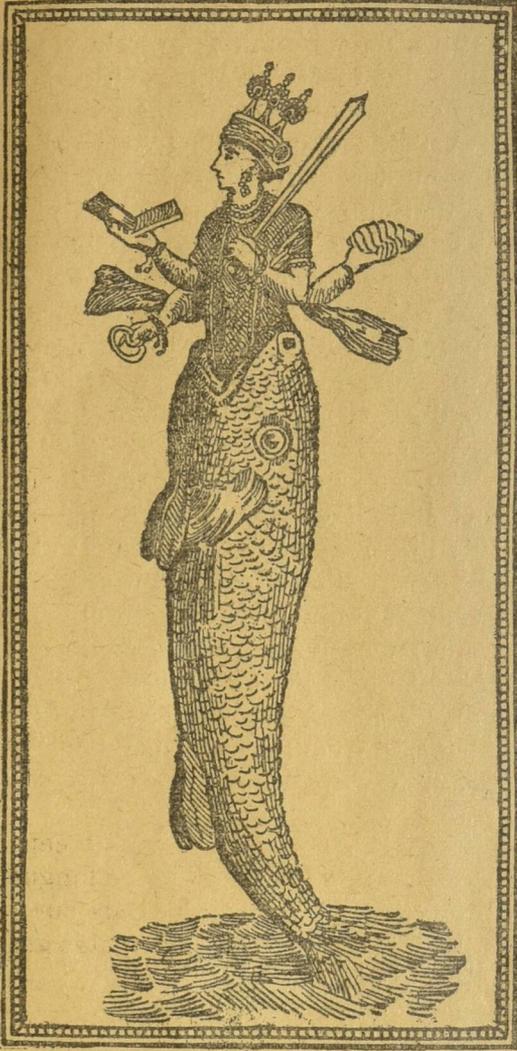
Depuis lors, des navigateurs rencontrèrent encore le serpent de mer sur divers points des océans. Et toujours les descriptions qu'ils en donnèrent concordaient d'une façon à peu près générale avec celles qui furent faites antérieurement du fameux reptile marin.

Voici donc encore une tradition qui s'en va...

Tout le monde sait qu'au temps du bon roi Louis-Philippe, quand le "Constitutionnel", qui était alors le plus grand journal parisien, manquait de "copie" sensationnelle, son directeur, le docteur Véron, appelait un rédacteur:

—Faites donc un article pour annoncer qu'on vient de rencontrer le grand serpent de mer entre Calais et Douvres.

Il paraît que la moindre nouvelle relative aux apparitions du serpent de mer passionnait les bourgeois d'alors. Nous sommes moins faciles à émouvoir que nos pères. Aujourd'hui, le serpent de mer a beau reparaître de temps en temps dans les colonnes des



Une des nombreuses incarnations du dieu Vishnou.  
Le dieu hindou sortant d'un monstre marin.

célèbre romancier Rudyard Kipling, qui se trouvait à bord, eut tout le loisir d'observer l'animal.

Au mois d'août 1906, enfin, devant la Société Zoologique de Londres, un

journaux, il passe à peu près inaperçu.

Et cependant, il semble bien, d'après tout ce que nous venons d'exposer, que le serpent de mer est autre chose qu'un mythe.

La science, au surplus, me met plus en doute son existence possible. M. Giard, dans le travail que j'ai cité plus haut, disait: "Il est permis de supposer que cet animal appartient à l'un des groupes de grands reptiles que nous considérons jusqu'ici comme disparus..."

Et il concluait logiquement:

"On trouvait dernièrement, en Afrique, un animal terrien, l'okapi, que nous supposions depuis longtemps disparu. Pourquoi ne pourrait-on retrouver aussi le "monasaure" ou l'"ichtyosaure" qui, s'ils existent encore, ne peuvent vivre qu'à de très grandes profondeurs dans la mer et n'apparaître à la surface que très rarement et comme par accident?..."

—o—

### LE LANGAGE DES SINGES

Un savant américain, M. Garner, après avoir passé quelque temps au plus profond des forêts d'Amérique et d'Afrique, pour y étudier le langage des singes, rapporta de ses observations des résultats si extraordinaires qu'on songea un moment à fonder une chaire pour l'étude du langage des singes, à l'Université de Chicago! M. Garner alla à plusieurs reprises s'installer dans la forêt et noter par lui-même ou par le phonographe les conversations de la gent quadrumane. Pour cela, le professeur emportait avec lui une grande cage peinte en vert, dans laquelle il s'enfermait pour pouvoir vivre en toute sécurité parmi

les habitants des forêts vierges. Il a attribué toutes ses découvertes à l'heureuse idée qu'il a eue de s'infliger cette détention volontaire. C'était, en effet, le seul moyen possible d'habiter la jungle sans crainte des serpents et des bêtes féroces. Il dut aussi à cette idée des impressions de nature, de communier avec la vie intense des forêts qu'aucun autre homme n'a pu encore se donner.

A l'aide d'appareils très sensibles, il a pu enregistrer les cris des singes, en distinguer une dizaine, les imiter et engager ainsi la conversation avec ces animaux. En proférant le cri d'alarme des singes, le professeur a pu mettre ses sujets en fuite; en prononçant celui qui veut dire "tout va bien", il a rétabli le calme, la confiance et la joie.

Au bout de quelque temps, les singes étaient entrés en confiance avec lui; ils venaient dans sa cage; et M. Garner profita de cette intimité pour étudier de plus près leur intelligence, pour leur apprendre à le comprendre lui-même, et pour s'efforcer enfin d'analyser chez eux les sensations de forme, de couleur et jusqu'aux impressions musicales.

—o—

### PENSEES

Il est beaucoup plus facile de reconnaître l'erreur que de trouver la vérité; l'erreur est à la superficie, et l'on peut bientôt en finir avec elle; la vérité est cachée dans les profondeurs, et la chercher n'appartient pas à tout le monde.

\*\*\*

Qu'on ne s'empare pas de la conversation comme d'un domaine dont on serait le maître, et dont on aurait le droit d'exclure les autres; il faut, au contraire, trouver bon que chacun ait son tour dans un entretien comme dans tout le reste.

\*\*\*

Penser pour soi et pour ses amis, sans prétention à s'afficher; vouloir se former des idées justes sur les choses essentielles; étudier, oser sentir et dire, est une marque distinctive dans une nature.

## UN ROMAN COMPLET

## LA LIZARDIERE

Par HENRI DE BORNIER

## I

Sur le pont de Marcilly-sur-Maulne, par une belle journée du mois d'octobre de l'an 1868, passait une nombreuse et joyeuse cavalcade.

En avant, un homme qui paraissait avoir de cinquante à soixante ans, grand et ferme sur ses étriers; ses cheveux, coupés ras, blanchissaient à peine; les traits de son visage avaient quelque chose de hardi et de hautain, mais la douceur et l'intelligence du regard tempéraient et corrigeaient ce que cette hauteur aurait eu d'irritant chez un autre.

—Raymonde, dit-il, tiens les rênes mieux en main. Ces villageoises qui battent leur linge sont d'un effet pittoresque, mais le bruit de leur battoir pourrait effrayer ton cheval.

—Oh! soyez tranquille, mon père; je n'ai nulle envie d'être lancée avec lui dans les flots mugissants de la Maulne.

Et du bout de sa cravache elle montrait la petite cascade que faisait la rivière en sortant du lavoir.

Mlle Raymonde ressemblait à son père. Elle était grande dans l'élégance de sa fine taille, que dessinait son amazone en drap bleu. Un chapeau à haute forme laissait déborder jusque sur ses épaules d'admirables cheveux blonds qui faisaient ressortir l'éclat profond de ses yeux noirs; quand elle entr'ouvrait ses lèvres pourprées et un peu fortes, l'émail de ses dents semblait rire. Tout, dans cette physionomie charmante, respirait à la fois le calme et la décision; et elle aurait eu tout l'attrait qu'une jeune fille peut avoir, si, par éclairs, je ne sais quoi d'impérieux ne se fût répandu sur ce beau visage.

Après le père et la fille, deux jeunes gens maniaient avec une grande sûreté de main des chevaux pur sang qui avaient l'air très fiers eux-mêmes de courir en si bonne compagnie. Deux domestiques en livrée fermaient la marche.

On eut vite franchi le pont et on entra au pas dans la rue principale du village de Marcilly, qui ressemble à un village d'opéra-comique. Les villageoises, ou pour mieux dire, les jolies bourgeoises, assises sur le devant de leurs portes, regardaient passer la belle cavalcade, et l'une d'elles, la plus riche sans doute, dit tout bas à ses voisines:

—C'est M. Désormes, le sénateur avec sa fille, son fils et son associé. Je les reconnais pour les avoir vus à l'assemblée de Brêche.

Arrivés au point de la rue de Marcilly, où vient s'embrancher la route qui va vers le Lude, M. Désormes et sa famille s'engagèrent sur cette route. De là, on aperçoit à gauche le grand château féodal qui s'élève à mi-côte, entre un pigeonnier colossal et une haute futaie. L'avenue de vieux marronniers qui conduit au château semblait inviter les visiteurs par sa grille toute large ouverte.

M. Désormes arrêta son cheval en disant à sa fille :

—Raymonde, allons-nous faire une visite à Mme de Chazé?

—Pas aujourd'hui, mon père, si vous permettez: je ne me sens pas d'humeur en ce moment à faire des grâces aux comtesses de l'ancien régime, répondit en riant la jeune fille.

—Décidément, tu n'es pas légitimiste.

—Oh! pas du tout, mon père. Mais vous-même, vous devez être très bonapartiste, puisque vous êtes sénateur?

—Oh! vois-tu, ma fille, comme l'empereur lui-même l'a dit un jour en badinant, les bonapartistes se divisent en trois classes: ceux qui sont légitimistes, ceux qui sont orléanistes, ceux qui sont républicains; mais il n'y a qu'un seul bonapartiste, c'est l'empereur; et encore... il est socialiste!

—Et vous, mon père, qu'êtes-vous donc? dit un des jeunes gens qui avait entendu les dernières paroles de M. Désormes.

—Moi, Raoul, je suis conservateur et libéral; libéral quand il y a lieu, c'est-à-dire souvent; conservateur quand il y a lieu également, c'est-à-dire toujours. Retenez cette formule, mes enfants. Croyez-moi, c'est la sagesse. N'êtes-vous pas de cet avis, Frédéric?

—Parfaitement, répondit le jeune homme.

—La sagesse, reprit Raymonde en riant, c'est d'admirer ce beau paysage. Il n'y a pas de gouvernement qui vaille un coucher de soleil. Vous me disiez, mon père, que je ne suis pas légitimiste. J'ai cependant une tendance vers l'ancien régime.

—Ah! Ah! explique-nous cela, ma fille.

—Oui, je voudrais avoir un vieux château comme Marcilly à restaurer; je le remplirais de vitraux de vieux meubles, de vieilles tapisseries. Certes votre maison des Bruyères est une belle maison, rien n'y manque de ce qui fait le luxe

bourgeois et le confortable anglais, mais j'y rêve de donjons et de tours à mâchicoulis.

—Toi, Raymonde, dit Raoul, tu es une héroïne d'Octave Feuillet ou de Jules Sandeau, et tu as appris par cocur, j'en suis sûr, *la fin du Roman* d'Armand de Pontmartin.

—Je prends cette plaisanterie pour un compliment, mon frère, répondit la jeune fille d'un ton plus grave que d'habitude.

—Tu sais bien, ma fille, que Marcilly n'est pas à vendre, et les belles ruines sont rares dans le pays. Il n'y a que Vaujourns, près de Château-la-Vallière; mais Vaujourns est dans un étang; tes mâchicoulis y prendraient la fièvre.

—Et puis, mon père, il y aurait quelque prétention à m'entourer des souvenirs de Mlle de la Vallière. Je n'aime guère Louis XIV, au surplus.

—Pourquoi donc?

—Précisément à cause d'elle. N'importe, je trouverai la ruine de mes rêves, et j'en ferai une merveille, si vous y consentez.

—J'y consens d'avance. Tu peux te passer cette fantaisie, tu as trois cent mille francs qui dorment à la Banque.

—Ne serait-il pas à propos d'attendre l'avis de ton futur tyran, ma chère Raymonde? dit le petit Raoul en souriant.

—Mon futur tyran n'est pas encore fondu, comme disait Napoléon.

—Tu as cependant vingt-et-un ans, ma charmante soeur, et c'est l'heure où les tyrans ont de la chance. N'est-ce pas, Frédéric?

—Vous m'ennuyez, Raoul! Je connais un frère à moi qui m'a donné peu de goût pour la tyrannie. Ce qui ne m'empêche pas de l'aimer. Mais c'est assez bavarder vraiment. Allons, un temps de galop!

Et l'on se mit à courir sur la route sonore en regardant le cours de la Maulne, qui, maintenant, coulait à droite entre les saules. Bientôt on se trouva tout juste à la bifurcation de deux chemins, dont l'un s'en allait à gauche vers les collines boisées.

—Faut-il prendre par la gauche, Raymonde?

—Non, mon père, n'abandonnons pas cette rivière. Allons en face.

Et l'on se remit à courir. Tout à coup, Raymonde arrêta son cheval.

—Voyez! voyez! dit-elle, là, tout près, à cent mètres, sur ce mameion...

—Eh bien! quoi donc? s'écria le petit Raoul; je vois une ferme avec un pigeonnier qui n'a plus de toit.

—O *frater ignorantissime!* Ce que tu prends pour une ferme est un manoir du quinzième siècle, et le pigeonnier est une tour qui me semble beaucoup plus ancienne. Père, père! je vous en prie, allons voir.

Et, sans attendre la permission, elle engagea son cheval dans le court et étroit chemin qui conduit au vieux manoir.

## II

Raymonde, suivie de son père, de son frère et de M. Frédéric Legrand, fils d'un associé de M. Désormes, se trouva bientôt devant une grande porte, dont il restait un seul battant troué lui-même et ne tenant plus au mur que par un gond

à moitié descellé; cette porte ouvrait sur une grande cour délavée en maint endroit et bornée à droite par des bâtiments de ferme en ruine; à gauche s'élevait le manoir, flanqué de sa haute tourelle, une ruine aussi. Entre le manoir et les bâtiments de ferme, au fond, le mur était à moitié détruit, et deux noyers centenaires le couvraient de leur ombre.

Quand la joyeuse cavalcade arriva dans la cour, un aboiement furieux sortit de cette ombre, et un chien de haute taille s'élança vers les visiteurs inattendus.

—Ici, Clodion! ici!

Clodion, docile mais grondant toujours, retourna sous le noyer et se plaça près de celui qui l'appelait. C'était un homme, jeune encore, assis sur une des pierres du mur écroulé.

Il se leva, appuyant sa main droite sur un bâton plus solide qu'élegant, regarda ceux qui venaient et attendit. Sa tête était cachée sous un large chapeau de paille grossièrement tressée; une sorte de tunique ou d'habit de chasse en velours foncé, un gilet et un pantalon de même étoffe et de même couleur, des guêtres de cuir tombant sur de gros souliers ferrés; de longs cheveux bruns répandus sur de fortes épaules et encadrant la maigreur du visage où brillaient dans une sorte de tristesse des yeux bleus et cernés de noir; tout cela faisait que ce jeune homme avait quelque chose de semblable et de conforme à toutes ces ruines.

—C'est le fermier, ou le fils du fermier, dit tout bas Raymonde à son père. Allons à lui.

Elle poussa son cheval vers l'inconnu, et lui dit avec une légère inclination de tête:

—Rendez-nous un service, mon ami...

A ce mot *mon ami*, le jeune homme ôta son chapeau, releva la tête, fixa sur Raymonde des yeux remplis d'un tel éclair qu'elle rougit et se troubla; mais elle reprit bientôt:

—Pardou, monsieur; nous ne connaissons point ce coin du pays; nous avons aperçu en passant cette tourelle et ce manoir; nous voudrions les visiter, et d'abord savoir leur nom.

—Monsieur, dit M. Désormes en s'avançant à son tour, vous excuserez sans doute la curiosité de ma fille; elle est un peu artiste, et les belles ruines comme celle-ci l'attirent et la rendent quelquefois indiscrète.

—On n'est jamais indiscret quand on est poli, répondit le jeune homme en souriant un peu.

L'éclair qui avait un instant sillonné ses traits s'était éteint, et il ne restait plus dans ses yeux que cette sorte de mélancolie qui en devait être le caractère habituel.

—Alors, monsieur, reprit Raymonde, ce château s'appelle...

—La Lizardière, mademoiselle.

—Un beau nom pour une belle ruine. Et peut-on la visiter?

Cette fois ce fut le jeune homme qui rougit; il sembla réfléchir, puis avec une sorte de résolution fière:

—Eh bien! oui, après tout... Voulez-vous me suivre?

Raymonde, son père, son frère et M. Frédéric laissèrent les chevaux sous la garde des domestiques, et le jeune homme se dirigea le premier vers le perron et la porte d'entrée; il l'ouvrit, se retira

un peu et du geste invita les visiteurs à passer; mais il avait compté sans son chien qui, se glissant entre son maître et ses hôtes improvisés, fit tête aux envahisseurs et reprit son aboiement furieux, en montrant des crocs peu hospitaliers.

—Je ne suis pas dans les bonnes grâces de Clodion, dit en riant Raymonde, et si ce manoir n'était de la Renaissance, on pourrait mettre sur le bas de la porte l'inscription antique: *Cave canem!*

—Clodion ne sait pas le latin, mademoiselle, mais il entend un peu l'anglais. Ici, Clodion! *Go and take care of the goat!*

—Ce qui veut dire, monsieur...

—Va garder la chèvre.

Clodion avait compris; il descendit en courant les marches du perron et se précipita vers un petit pré ombragé par les deux noyers du vieux mur; et on entendit bientôt le bêlement d'une chèvre saluer son retour.

—Singulier fermier! dit tout bas M. Désormes à sa fille, en entrant dans le manoir.

—Et qui ne me plaît guère! murmura M. Frédéric entre ses dents.

Hélas! ce qui était au dehors ruine pittoresque était au dedans délabrement horrible et sombre misère. Tout le rez-de-chaussée présentait l'aspect de la désolation. Point de meubles. Des toiles d'araignée pendant aux poutres rompues, le sol sans dalles, les fenêtres sans vitrage.

Seule, à l'extrémité d'un couloir ouvert dans l'ancien mur d'enceinte, une chapelle gardait quelque chose de la richesse et de l'élégance du passé. Des fresques, dans le genre du Giotto, avaient résisté; les deux anges de pierre, immobiles gardiens du petit autel, avaient l'air de prier encore pour l'âme des anciens seigneurs endormis là, dans les caveaux respectés par le temps et même par les révolutions.

En sortant de la chapelle, Mlle Raymonde ne put s'empêcher de dire:

—La chapelle est mieux conservée que le reste.

Le jeune homme rougit légèrement et répondit avec un peu d'embaras:

—Le premier étage est moins abandonné que le rez-de-chaussée, mademoiselle. Voulez-vous m'y suivre?

Et il gravit devant elle les marches usées et chancelantes d'un escalier en bois de chêne, où de vieilles sculptures se dessinaient encore sous une épaisse couche de poussière. Le premier étage méritait l'éloge relatif qu'on venait d'en faire. Il se composait presque d'une seule salle, mais immense et bien éclairée; le jour y entraît d'autant plus abondamment, qu'elle avait deux étages superposés de fenêtres. Ce n'était pas un caprice d'architecte; mais cette antique salle d'armes n'avait plus de plafond, et les fenêtres du second étage correspondant à celles du premier produisaient cet effet bizarre et non sans grandeur.

Dans cette vaste salle, les quelques meubles qui restaient semblaient perdus; un lit à colonnes et à baldaquins de soie rougeâtre, au milieu une table de chêne noirci par le temps, deux vieux fauteuils en tapisserie reproduisant des estampes d'après les chasses de Gaston Phébus; au fond, en face du lit, la cheminée à colonnes de pierre unie et luisante comme du marbre. Au-dessus du foyer, sur un entablement de pierre pareille, le 3e verset du chapitre XIII de l'Épître aux Corin-

thiens, pouvait se déchiffrer, bien qu'effacé à demi par la fumée et la poussière de plusieurs siècles:

“Quand j'aurais distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, et que j'aurais livré mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité, tout cela ne me sert de rien.”

Plus haut encore que cette inscription gothique s'élevaient, dans une cartouche de pierre, des armoiries parfaitement intactes.

—Je sais mal lire le blason, mon père; voulez-vous m'aider un peu?

—Je ne suis guère plus savant que toi, Raymonde; et je crois que Raoul et Frédéric ne sont pas plus avancés dans cette étude un peu négligée aujourd'hui.

Le regard de M. Désormes interrogeait évidemment le conducteur; il comprit:

—Ce sont les armes des Lizardière: *de gueules au lézard d'or accompagné de deux anneaux de même. Couronne de marquis. Pour support deux griffons. Devise: Tout droit.*

Mlle Raymonde écouta cette explication en regardant le blason des Lizardière avec un inexprimable sentiment de dédain voulu et de respect involontaire. Elle se détourna ensuite sans mot dire; et, apercevant sur une table des livres et un album, elle se mit à les ouvrir sans façon.

—Mademoiselle, dit le jeune homme, je n'aurais pas osé vous offrir de jeter les yeux sur des bouquins peu intéressants et sur des dessins d'album indignes d'être regardés.

Mlle Raymonde, sans relever la leçon indirecte qui lui était donnée, répondit en se mordant les lèvres:

—Oh! j'aime beaucoup les vieux livres, et j'ai quelque prétention à les connaître.

Elle prit un des volumes, sur la table.

—Oh! s'écria-t-elle, voici une merveille, et je cherche cet ouvrage depuis un an: *Histoire agrégative des annales et chroniques Danjou et du Maine*. Voyez, mon père, les beaux encadrements! Et au sommet du frontispice cette main qui sort d'un nuage et qui tient un livre à double fermeté... Oh!! le beau livre! Il faut absolument, mon père, écrire à Paris pour avoir le pareil!

—J'écrirai, ma fille; mais si Molière vivait, il ajouterait peut-être à sa galerie de femmes la *jeune fille bibliophile*.

—Ne me parlez pas de Molière! On veut en faire un révolutionnaire aujourd'hui; mais au fond, c'est un aristocrate, et, comme on dit maintenant, un réactionnaire. Mais voici un album plus moderne que l'*Histoire agrégative*.

Et Mlle Raymonde tourna de sa main finement gantée les pages de l'album.

—Oh! mais c'est très bien cela; voici une délicieuse aquarelle... Ce sont des paysages des environs; je connais le moulin de Braye, sur la Maulne; c'est charmant, vraiment délicieux. Et de qui sont-ils ces dessins?

—De moi, mademoiselle.

—Ah!

—Alors, ce grand paysage à l'huile, que je vois sur le mur...

—Il est de moi également.

—Et cette tête de Christ ébauchée...

—C'est encore moi le coupable.

—Mais c'est très remarquable tout cela, n'est-

ce pas, mon père? Vous devriez, monsieur, cultiver un pareil talent.

—Je ne travaille plus, mademoiselle.

—Et pourquoi, monsieur?

—A quoi bon?

—C'est grand dommage, monsieur.

Et elle regarda le jeune homme avec une sorte d'étonnement qui, à son insu, valait le compliment le plus flatteur.

—Descendons, mon père, je voudrais vous parler.

On regagna par le même chemin la cour où piaffaient les chevaux, et Mlle Raymonde conduisit son père sous l'ombre des vieux noyers. La conversation fut animée, mais courte.

—Je ne sais rien te refuser, Raymonde, mais tu me fais faire des folies.

M. Désormes revint avec elle vers le jeune gardien du manoir.

—Monsieur, lui dit-il sans autre préambule, ma fille a une idée assez étrange et précipitée. Elle voudrait absolument acheter ce vieux château, dont le propriétaire nous est inconnu, et je prends la liberté de vous demander quelques renseignements à ce sujet.

Le jeune homme pâlit affreusement, mais répondit d'une voix vibrante:

—La Lizardière n'est pas à vendre.

—Peut-être, interrompit Mlle Raymonde, si elle n'est pas à vendre, sera-t-elle vendue, et volontiers j'en offrirais trois fois sa valeur...

—Encore moins, mademoiselle.

—Le propriétaire est donc ce qu'on appelle un original?

—S'il est un original, je ne sais pas, mais je sais qu'il tient à cette ruine dont il porte le nom.

—Il existe donc un M. de Lizardière?

—Un marquis de Lizardière, oui. Et tenez, pour couper court, je vais vous raconter l'histoire du propriétaire et en même temps celle du château. Depuis un temps immémorial, ce château, les terres et les bois qui l'entourent, appartenaient aux marquis de Lizardière.

En 1792, le grand-père du marquis actuel émigra. Quand il revint en 1814, il trouva le château démantelé, la plupart des terres vendues comme bien national. Il racheta le manoir, et ce qui restait de prés et de bois. Il était pauvre et il avait épousé, pendant l'émigration, une jeune fille noble et pauvre comme lui. Tous deux moururent, laissant un fils qui servit dans la garde royale jusqu'en 1830. Ce fils se maria comme eux, noblement et pauvrement. Il est mort, laissant une fille, qui est sœur de charité, et un fils.

—Ce doit être un jeune homme encore, dit M. Désormes.

—Je me nomme le marquis Jean de Lizardière.

—Excusez-nous, monsieur le marquis, si nous ignorions tout cela. Nous n'habitons le pays que depuis quelques mois. Je suis M. Désormes.

—M. Désormes, le sénateur? Oui, je sais. C'est vous qui avez fondé une ferme modèle, au bord de la forêt de Château-la-Vallière, sur la route de Tours?

—Précisément.

—Eh bien, monsieur le sénateur, je connais votre histoire. Vous êtes immensément riche, vous avez des mines en Auvergne, des forges dans l'Indre, un hôtel et des maisons à Paris, je ne vous envie pas

vos millions, mais ne m'enviez pas mes vieilles pierres.

—Mais, monsieur, s'écria Raymonde, au premier jour elles tomberont.

—Mademoiselle, elles tomberont à mon gré, si c'est sur moi qu'elles tombent.

—Décidément, monsieur, vous êtes plus qu'*original*, vous êtes un peu... comment dire? un peu...sauvage.

—Tout à fait sauvage, mademoiselle, et je vais vous le prouver par une franchise qui ne dépassera pas, j'espère, les bornes des convenances. Je n'aime pas votre nom; il me rappelle de tristes souvenirs. Votre père s'est battu contre le mien, en 1830, dans les rues de Paris. Nous sommes de ceux qui n'oublient point ces choses. Un jour—je n'étais pas né, moi—ma soeur, qui avait dix ans, pleurait là, sous ces arbres, assises sur ces pierres. —Qu'as-tu donc? lui dit mon père. Elle lui répondit: Je pense au Roi. Je suis comme ma soeur. Quand vous êtes entrés, je pensais au Roi.

—Je suis loin de vous en blâmer et je vous en estime davantage, dit M. Désormes, gravement. Quand nous nous connaissons mieux, nous parlerons politique. Laissez-moi vous dire seulement que vous auriez dû vivre un siècle plus tôt.

—En compagnie du duc de Saint-Simon et du comte de Boulainvilliers, ajouta Mlle Raymonde en riant.

—Aurait-ils eu le malheur de vous déplaire, mademoiselle?

—Au contraire, reprit-elle avec plus de douceur et un regard qui cherchait à persuader, car je suis sûre qu'ils plaideraient ma cause auprès de vous. Avant un an, j'aurais fait de Lizardière le plus ravissant château Renaissance que l'on puisse voir...

—Et vous m'inviteriez à vos fêtes, n'est-ce pas? reprit le marquis Jean avec une sorte d'amertume et de hauteur farouche; non, non! Ce qui me plaît dans cette ruine, c'est que ruine elle doit rester. Je l'aime ainsi, et je la haïrais si elle était autrement grâce à l'argent d'un autre. Je suis pauvre, plus pauvre que mon père; je vis là, seul, avec un serviteur, qu'il m'a légué; j'ai à peine assez de blé pour lui donner du pain; ma chèvre est mieux nourrie que nous, car elle broute l'herbe des fossés sur la route, mon chien est plus heureux, car il peut chasser dans les bois, et je n'ai pas souvent de quoi acheter de la poudre et du plomb. Mais si je n'ai pas toujours du pain, mon père et ma mère, qui dorment dans la chapelle que vous avez vue, ont des fleurs sur leur tombe. Ce ne sont pas des fleurs rares et payées bien cher, ce sont des bruyères que je vais chercher là-haut dans les landes. Personne n'y pourrait aller si je partais d'ici.

—Vous vous trompez, monsieur, et je m'engagerais certainement...

—Mademoiselle, on ne vend pas les tombes. Celles des miens resteront sous ma garde, en attendant qu'elles me rejoivent.

—N'insistons plus, ma fille, M. de Lizardière avoue sa misère avec une fierté si noble que c'est un devoir de la respecter en retirant nos offres.

—Malheureusement, reprit M. Legrand, moins courtois que M. Désormes, tout le monde peut n'avoir pas le même respect, et si monsieur le marquis a des créanciers...

—Des créanciers, monsieur! Je ne dois rien à personne, je suis le vaincu de la misère, mais non l'esclave de la dette. Je n'ai rien voulu accepter, même de mes parents, de mon vieux cousin, le comte de Chazé, par exemple. J'ai même renoncé à les voir, pour que, devant leurs visiteurs, ils n'aient pas à rougir de mes pauvres habits. D'ailleurs, avant de céder la Lizardière, j'y mettrais le feu de mes mains.

—En vérité, monsieur vous êtes plus fier encore que mon père ne le pensait; et cependant, malgré tout, cette ruine, que vous me refusez, mon instinct me dit que je l'aurai.

Et la jeune fille leva sa main ouverte vers le vieux château, comme pour le prendre.

—Jamais, mademoiselle.

Et Jean leva ses deux poings fermés comme pour le défendre.

—Décidément, ce descendant de M. de Carabas me déplaît, murmura de nouveau M. Frédéric.

Mais le jeune marquis s'aperçut sans doute qu'il y avait dans son attitude quelque chose de trop violent; par conséquent d'un peu ridicule; sa physionomie s'éclaira tout à coup d'un sourire, et s'inclinant devant Mlle Raymonde, il lui dit avec une bonne grâce parfaite.

—Pardon, mademoiselle! Je viens de parler avec plus d'animation qu'il ne sied; mais vous avez des goûts d'artiste, et il ne saurait vous déplaire de rencontrer une sorte de druide dans un pays où l'on trouve des dolmens au milieu des bois et des champs. J'en ai un tout près d'ici, dans la seule prairie qui me reste. Permettez-moi, non pas de vous le vendre, mais de vous l'offrir.

—J'accepterai le dolmen quand j'aurai le château.

—Alors... jamais.

—Alors... peut-être.

Et les regards de la jeune fille et du jeune homme se croisèrent comme deux épées.

—Allons, allons, ma fille, l'affaire est manquée. Remercions M. de Lizardière de sa complaisance à nous montrer sa pittoresque demeure, et remontons à cheval.

—Mademoiselle, dit le marquis en s'inclinant, les damoiselles, au moyen âge, se servaient de la main des pages comme d'un étrier. Nous sommes ici en plein moyen âge; voici ma main.

Jean abaissa, en effet, sa main presque jusqu'à terre; Raymonde y posa le bout de son pied, et Jean la leva ainsi lentement, jusqu'à ce qu'elle pût monter en selle. Leurs regards se croisèrent encore; puis elle frappa presque violemment, de sa cravache à pomme d'or, le cheval qui partit au galop.

Arrivée au bas de la colline et en se retournant vers la Lizardière, elle dit à demi-voix:

—Oh! ces hobereaux!

Au même moment, Jean de Lizardière suivait des yeux la cavalcade qui s'éloignait, et ce cri de dédain et de rage sourde sortit de sa poitrine:

—Oh! ces parvenus!

### III

Quand M. Désormes et sa famille eurent disparu du côté de la Maulne, quand Jean cessa de voir l'amazone de Mlle Raymonde passer, à travers les saules, gonflée légèrement par le vent de la course,

il revint s'asseoir sous les arbres et siffla son chien. Clodion accourut en bondissant.

Clodion n'était plus jeune, mais il était encore beau. On l'appelait Clodion, en souvenir du Mérovingien chevelu, parce qu'il avait une crinière abondante et soyeuse. Pourquoi Clodion, qui est un métis de braque du bengale et du grand basset, a-t-il une crinière? C'est le secret des temps passés. Le fait est qu'il avait une crinière, et que le plus grand plaisir du marquis était de passer et de repasser sa main dans cette royale chevelure. Cela le poussait à la rêverie et même au monologue. Jean se mit donc à caresser le bel animal qui le regardait de ses yeux intelligents et tendres.

—Sais-tu ce qu'on voulait, ami Clodion? Oui! cette grande demoiselle blonde qui était là sur un cheval noir...

Et le marquis montrait du geste la route par laquelle Raymonde était partie. Clodion parut comprendre, car il se mit à gémir et à montrer ses dents blanches et aiguës.

—Oui, Clodion, elle voulait nous prendre la Lizardière, les deux noyers et la chèvre... *the goat!*

Clodion jeta un aboiement, que Jean arrêta bientôt avec une caresse.

—Elle m'aurait pris la chèvre, et peut-être aussi Clodion.

Clodion regarda son maître d'un air étonné.

—Ami Clodion, tu serais plus heureux avec elle; tu aurais une niche bien chaude dans un beau chenil, tu aurais un collier tout neuf, de la bonne soupe trois fois par jour, et tu irais chasser à ton aise par les bois, comme dans ta jeunesse... Veux-tu aller avec la belle demoiselle? Oui, va donc, et rejoins-la vite.

Et Jean montrait la porte et la route. Clodion fit quelques pas, mais il revint vite placer sa grosse tête sur les genoux du marquis.

—Tu ne veux pas, Clodion, tu préfères ta maigre pitance avec ton pauvre frère. Tu as raison d'être fidèle; c'est une vertu que les hommes laissent aux chiens. Et puis, vois-tu, les chiens finissent mal dans les maisons des riches; on les pend quand ils ne peuvent plus chasser. Et Pieyard?... On m'aurait pris Pieyard... mais non, il n'aurait pas voulu, encore moins que toi. Dis-moi, Clodion, cela ne t'étonne pas que Pieyard ne soit pas encore de retour! Il est allé au Lude, chez la vieille mère Honoré, chercher de l'argent que l'on me doit... trois cents francs dont j'ai besoin. Nous n'avons pas d'autre revenu, ami Clodion, et ce n'est pas beaucoup pour deux hommes et un chien!

Clodion, depuis quelques instants, avait tourné la tête et regardait attentivement du côté de la route; tout à coup il se leva et courut vers la porte d'entrée. Un grand vieillard y arrivait en même temps. Il marchait droit et ferme malgré son âge, toutefois il avait l'air accablé non par la fatigue, mais par le chagrin.

—Eh bien! Pieyard, eh bien?

—Mauvaises nouvelles, monsieur le marquis! La mère Honoré ne pourra pas vous payer cette année, ni peut-être l'année prochaine. Vous savez que son mari est mort et qu'elle a dû dépenser beaucoup en frais de succession, car la ferme était au pauvre défunt; de plus, son fils aîné, qui était bûcheron, est tombé du haut d'un chêne dans la forêt de Jupilles, et il s'est cassé la jambe. Elle

aurait besoin qu'on vint à son aide, la pauvre femme au lieu de payer les autres. Ah! si vous aviez vu sa désolation! Ne pas payer monsieur le marquis, disait-elle, dont le père a été si bon et nous a prêté, voilà vingt ans, ces six mille francs pour acheter la ferme! S'il veut que je la vende, je la vendrai, allez!

—Non, Pieyrard; je suis trop malheureux pour faire des malheureux à mon tour. Mais qu'allons-nous devenir? Je comptais sur cet argent pour payer les contributions, car nous sommes bien en retard. Le percepteur m'a déjà envoyé deux sommations.

—Ah! monsieur le marquis, trois cents francs pour un domaine qui n'en produit pas cent! Est-ce une injustice, seigneur Dieu!

—Que veux-tu? c'est l'impôt des portes et fenêtres qui nous ruine.

—Sans compter les autres, monsieur le marquis; la cote personnelle pour vous et pour moi, et la taxe sur Clodion, car les chiens payent l'impôt maintenant!

—Nous aurions été si heureux cet hiver, mon bon Pieyrard! Nous avons du blé suffisamment pour nous et Clodion, deux gros sacs de pommes de terre et une barrique de cidre, sans compter les noix en abondance. Avec cela on est riche.

—Il n'y a pas de bonheur pour les braves gens, monsieur le marquis! Dieu n'est pas juste.

—Tu as tort de parler ainsi, Pieyrard; Dieu est juste, et les hommes mêmes ne sont pas aussi méchants qu'on le dit. Seulement il y a des fatalités.

—Je ne sais pas ce que c'est, monsieur le marquis, mais avec ces maudits trois cents francs qui nous manquent, nous aurions fait mieux encore que de payer nos impôts; je voulais vous faire une surprise, vous apporter du Lude un bon gigot... dont vous avez grand besoin.

—Moi, Pieyrard?

—Eh oui, donc! Cela me donne des coups dans le coeur quand je vous vois pâle et maigre comme ça... Un peu de viande est nécessaire à votre âge. Quand on est vieux comme moi, les pommes de terre suffisent, on vit de la viande du passé! Mais, à vingt-cinq ans... cela tue.

—Ce qui tue, Pieyrard, c'est autre chose.

—Et quoi donc, monsieur le marquis?

—Les souvenirs... Mais où est Clodion?

—Je l'ai vu tout à l'heure qui filait vers le gros châtaignier.

—Du côté du Bois-Renard. Je comprends. C'est l'heure où les lapins vont prendre l'air. Clodion dînera mieux que nous.

En ce moment, on entendit vers le Bois-Renard des aboiements prolongés; puis un silence. Deux minutes après, maître Clodion revenait à fond de train, mais il ne revenait pas seul. Le cadavre d'un gros lapin pendait à sa gueule, et, en chien peu égoïste, il déposa sa victime aux pieds de son maître.

—Voilà qui remplacera ton gigot, père Pieyrard.

La cuisine ne fut pas longue, et une demi-heure après, une gibelotte fumante était servie par Pieyrard sur la table de la grande salle, à côté d'une bouteille de cidre. Jean n'était pas encore à l'âge où le chagrin chasse l'appétit. Cependant, il ne voulait pas commencer un tel festin

par une ingatitude: le premier morceau fut pour Clodion, qui accepta sans aucune cérémonie; le second fut pour le cuisinier, qui fit plus de façon, mais qui, sur l'ordre absolu de Jean, dut s'asseoir en face de lui. Le dessert manquait de luxe: quelques noix même fraîches, ne remplaçant pas avec avantage une *gênoise à la Condé*, mais le bon cidre écumeux fait valoir les noix qui font valoir le cidre.

L'ambition vint en mangeant, et quand maître Pieyrard sortit emportant les restes du lapin, Jean ne put s'empêcher de murmurer entre ses dents:

—Voilà bien six mois que je n'ai fumé; mais si jamais je deviens riche...

Il s'arrêta, en voyant son vieux serviteur rentrer. La physionomie de Pieyrard avait quelque chose de solennel; il s'approcha lentement du marquis et déposa sur la table une assiette marquée aux armes des Lizardière—une des rares survivantes des splendeurs passées. Dans cette assiette étaient deux cigares enrubannés, deux havanes renflés et blonds.

Le marquis, stupéfait, regarda les cigares et regarda Pieyrard.

—Où as-tu trouvé cela?

—Mais... chez le marchand du Lude, monsieur le marquis.

—Alors, avec quel argent?

—Voilà l'histoire, reprit maître Pieyrard non sans quelque embarras. Vous savez que j'ai été charpentier dans ma jeunesse. Or, en quittant la mère Honoré, j'ai aperçu maître Louis, le charbon, qui travaillait devant sa porte. Contre son habitude, il ne s'arrêta pas dans son travail pour faire un bout de causerie.—On est donc bien pressé, lui dis-je, qu'on méprise les vieux amis, mais la besogne presse à cause de la foire qui a lieu dans deux jours.—Eh bien! dame, père Louis, on vous aiderait tout de même un peu et sans demander des mille francs de récompense.—Alors, prends ce timon, et hâte-toi de le dégrossir un peu.—J'ai donc pris plaisir à aider maître Louis pendant deux bonnes heures. Voilà pourquoi je suis rentré si tard. Comme c'est un homme juste en tout, il m'a offert une belle pièce de deux francs. J'aurais dû n'y pas toucher, mais en passant devant la porte du marchand de tabac, je n'ai pas pu éviter de le saluer, car il m'a reconnu et ainsi interpellé:—On ne fume donc plus chez vous, père Pieyrard? On refuse donc de faire aller le commerce?—Mais non, monsieur Dufour, à preuve je vous demande trois choses: un paquet de caporal, une pipe de terre et deux cigares de première qualité.—Et voilà, monsieur le marquis, comment il y a deux cigares sur cette assiette. C'est une surprise que je vous ménageais, et je ne vous en ai point parlé en arrivant pour attendre le bon moment, après le dessert!

Jean, sans mot dire, tendit la main à son vieil ami, prit un des cigares et lui tendit l'autre.

—Non, monsieur Jean, c'est trop fade les cigares! Mais si vous voulez, j'irai devant la porte fumer un peu de ce caporal dans cette pipe neuve.

—Pas devant la porte, Pieyrard... là près de moi, et pas dans cette pipe neuve, ce n'est pas bon. Attends un peu.

Le jeune marquis se leva. Il y avait près de son lit une espèce de trophée, des pistolets d'arçon, des sabres, deux épées, une croix de Saint-Louis,

une croix d'honneur et une grande pipe de porcelaine suspendue à la dragonne d'un sabre. Jean détacha la pipe et revint vers Pieyrard.

—Tiens, lui dit-il, en voici une meilleure.

—Celle de feu M. le marquis?

—Oui, je te la donne.

Pieyrard prit la pipe, sans rien trouver à répondre, et se mit à la bourrer lentement.

Cependant Clodion, qui avait, jusque-là, digéré sa part du lapin en un profond silence, se mit à pousser un gémissement sourd en tournant la tête vers la cheminée sans feu.

—Clodion a froid, s'écria Jean; faisons des felles ce soir, va chercher une bourrée.

Quelques instants après un bon feu flambait dans l'âtre immense. Jean s'assit d'un côté, sur un des grands fauteuils de chêne, fit signe à Pieyrard de s'asseoir sur l'autre, et Clodion, entre le maître et le serviteur, allongea son corps maigre et sa forte tête vers le rayonnement de l'âtre. La fumée du cigare de Jean et de la pipe de Pieyrard montait de chaque côté de la vaste cheminée blanche, rougie par la flamme, et ces deux fumées allaient se réunir en un seul nuage devant les armoires des Lizardière.

Tout en fumant à larges bouffées, Pieyrard semblait absorbé dans ses souvenirs, et comme se parlant à lui-même:

—J'ai vu feu M. le marquis pleurer en fumant cette pipe. J'étais son brossier d'ordonnance, car il était capitaine dans l'escadron qui accompagnait le roi Charles X à Cherbourg. Quand le vaisseau qui emportait le Roi en exil disparut, je vis M. le marquis pâlir en mordant sa moustache, puis il tira son épée, en brisa la lame qu'il jeta au loin dans la mer; on aurait dit qu'il était cloué à la terre, mais par un grand effort il fit quelques pas, s'assit sur une pierre de la jetée, tira brusquement sa pipe de son havre-sac, se mit à fumer en regardant les vagues, et deux grosses larmes tombèrent de ses yeux.

Pieyrard se leva, sa pipe étant éteinte comme le cigare de Jean. Le jeune homme lui tendit une dernière fois la main, puis il se coucha lentement dans le lit de ses ancêtres, tandis que Clodion dormait aussi devant l'âtre qui flamboyait encore.

Malgré les émotions de la journée, le sommeil de Jean fut longtemps paisible; mais il se réveilla brusquement en poussant un cri. Il avait rêvé qu'une grande jeune fille blonde emportait Clodion qui hurlait de désespoir. Jean, regardant autour de lui, ne put s'empêcher de sourire en voyant Clodion toujours couché devant l'âtre et rêvant sans doute aux lapins du Bois-Renard.

#### IV

Quand il se réveilla, et même assez tard dans la matinée, le marquis entendit dans la cour une voix qui ne lui était pas familière. Il se hâta de descendre et aperçut un jeune homme qui causait avec Pieyrard. Ce jeune homme alla vers lui, en s'inclinant profondément.

—Vous ne me reconnaissez pas, monsieur le marquis. Je suis François Deschamel, huissier à Noyant. J'ai prié Pieyrard de vous laisser dormir, on se réveille toujours trop tôt pour apprendre certaines choses. Mais d'abord, dans l'espoir de vous donner confiance, je vous dirai qui je suis.

Je suis le fils d'une vachère de la ferme Ducou-dray. J'avais huit ans lorsqu'elle mourut. Quant à mon père...

François n'acheva la phrase que par un geste de douleur et presque de honte.

—Bref, monsieur le marquis, tout le monde se gaussait de moi, et les autres enfants me battaient. Feu Mme la marquise, votre mère, me prit seule en pitié, c'est elle qui me plaça dans une école, et puis chez M. le curé de Braye qui m'apprit un peu de latin; de façon que j'étais assez instruit pour mon âge et pour ma condition. Un jour, je vis, dans le village, une chose terrible: c'étaient des paysans qu'on expropriait parce qu'ils ne pouvaient payer quelques dettes.

L'huissier les traitait si brutalement que je l'aurais battu, mais je n'étais pas assez fort. Cela me resta dans la mémoire, et, quand je fus grand et capable de choisir un état, je me dis: Je serai huissier. Pourquoi? Pour faire le contraire de ce que j'ai vu faire à l'autre. Quand j'eus vingt ans, j'allai à Tours étudier pour cela; et, il y a un an, j'ai acheté à Noyant une charge d'huissier. Si je ne fais pas tout le bien qu'il faudrait, j'empêche toujours un peu de mal. J'obtiens du temps pour les malheureux qu'on me force de poursuivre, je fais honte aux riches qui se montrent impitoyables; quand l'expropriation ne peut être évitée, je ferme les yeux sur bien des choses, et si un pauvre diable que l'on chasse de chez lui emporte quelque sac de blé ou quelques bouteilles de cidre, j'ai les jambes trop courtes pour courir après.

—Vous êtes un brave homme, monsieur François, et s'il y avait beaucoup d'huissiers de votre espèce...

—Hélas! monsieur le marquis. Il y a un créancier que je ne peux ni tromper ni attendrir, et voilà pourquoi je suis ici.

—Je devine: je n'ai pas encore payé mes contributions.

—Non, et vous avez déjà reçu deux sommations. La troisième emporte saisie immobilière et mobilière.

—Et cette troisième sommation?...

—Le percepteur de Noyant m'a requis de vous l'apporter. La voici.

—Il m'est impossible de payer, monsieur François.

—Je m'en doutais bien. Aussi ai-je supplié M. le percepteur de vous donner du temps; ce n'est point un méchant homme, et il y aurait consenti encore, mais il est pressé lui-même par le receveur particulier de l'arrondissement, qui est pressé—de la même façon par le receveur général. Bref, il n'y a plus de délais à espérer. Le fisc est un engrenage qui broie tout ce qu'il atteint.

—Alors, monsieur François, qu'arrivera-t-il?

—Hélas! monsieur le marquis, la Lizardière sera vendue par autorité de justice, devant le tribunal des saisies, à Baugé, chef-lieu de l'arrondissement.

—Avant qu'on ne la vende, j'y aurai mis le feu, s'écria le marquis, reprenant son air farouche; je me le suis promis, je le ferai.

—Vous ne le pouvez pas: la Lizardière est le gage du fisc; vous seriez traduit, pour crime d'incendie, en cour d'assises. D'ailleurs, l'Etat est un

créancier comme un autre, et la dette contractée envers lui est sacrée comme toute autre.

—C'est vrai, murmura Jean en baissant la tête. Je suis vaincu.

—Pas encore, monsieur le marquis, il y a un moyen.

—Et lequel, François?

François ne répondit pas tout de suite ; un grand embarras se peignait sur son visage ; enfin il se décida :

—Monsieur le marquis, je viens, non point vous rendre, mais vous demander un service. Je connais, à Noyant, une honnête fille, nommée Madeleine, élevée à l'hospice et couturière de son état. Je me propose de l'épouser quand je serai un peu plus riche. J'amasse donc quelque argent pour cela ; mais j'ai une crainte... vous savez : les jeunes gens ! J'ai peur de faire quelque sottise et de dissiper mon épargne. Otez-moi cette inquiétude en acceptant les deux ou trois cents francs que j'ai mis de côté. Vous payerez le percepteur, et dans un an, ou deux, ou trois, vous me rendrez la somme, avec les intérêts, bien entendu, car je suis strict en affaires. Voilà le service que je vous demande.

—Vous êtes un brave cœur, François, répondit Jean profondément ému, mais je ne puis accepter. Je ne pourrais pas vous rendre cet agent.

—Mais, monsieur le marquis...

—N'insistez pas. Vous me feriez de la peine. Et alors, quand doit donc se vendre la Lizardière?

—Dans cinq ou six jours, à Baugé.

—C'est bien.

—Adieu, monsieur le marquis. Réfléchissez encore, et si...

—Adieu, mon bon François. Mais toutes mes réflexions sont faites. Je vous remercie de nouveau et du fond du cœur, mais je ne puis accepter. Adieu.

Le marquis serra la main de l'huissier et, brusquement, détournant les yeux pour cacher une larme peut-être, il rentra dans le manoir. Quant à François, il descendit le chemin pierreux, et, arrivé sur la route qui, par la gauche, mène au Lude, et par la droite, à Marcilly, il prit la droite. Un peu plus loin, à l'embranchement qui monte vers Chalennes et vers Noyant, il s'arrêta pensif.—Ah ! mais non ! se dit-il, tout n'est pas fini.—Et au lieu de s'en aller vers Noyant, il continua sa course vers Marcilly, par le chemin que la famille Désormes avait suivi la veille, comme nous l'avons expliqué.

## V

Jean se dirigea vers la petite chapelle, dont il ouvrit la porte qu'il ne referma point. Il resta longtemps agenouillé devant les tombes jumelles de son père et de sa mère, puis, se levant doucement comme s'il craignait de troubler leur repos, il s'assit sur le banc de chêne où sa mère avait coutume de s'asseoir, et, prenant sur le prie-Dieu le livre armorié, *l'Imitation*, un peu usé par les doigts maternels, il se mit à lire, attentivement d'abord, puis vaguement, comme fatigué de penser et de comprendre.

Depuis plus de deux heures, Jean était là perdu dans une somnolence rêveuse et morne. Il ne s'aperçut pas que quelqu'un était entré dans la

chapelle. C'était une femme. Elle était grande, brune, élégante dans sa haute taille et paraissait avoir quarante ans ; l'éclat de ses larges yeux noirs était tempéré par une expression de bonté contenue mais ineffable. Elle regarda longtemps, avec une émotion visible, le jeune homme absorbé dans sa lecture ou plutôt dans sa rêverie, et, enfin, allant vers lui et lui posant doucement la main sur l'épaule :

—Venez, mon cousin, lui dit-elle.

Jean leva les yeux, la reconnut et la suivit. Ils montèrent ensemble dans la grande salle du premier étage.

—Asseyez-vous, mon cousin, et veuillez m'écouter sans m'interrompre. François, l'huissier de Noyant, vient de venir à Marcilly, et il nous a tout dit, à mon mari et à moi. Voici ce que nous avons décidé, ce que je me suis chargé de vous offrir. Mais d'abord saluez-vous. Quand j'épousai votre cousin, le comte de Chazé, vous étiez encore un enfant. Comme je vous trouvais intelligent et bon, je m'intéressai tout de suite à vous. C'est moi qui entrepris votre éducation, je vous enseignai l'écriture, la grammaire, le dessin et le peu que je savais d'arithmétique. Par malheur, vous n'étiez pas seulement intelligent et bon, vous étiez aussi rêveur et nonchalant. C'est pourquoi je vous mettais en pénitence et vous privais souvent de dessert. Vous disiez alors d'un air furieux : Oh ! la méchante cousine !

Eh bien, c'est la méchante cousine qui vient aujourd'hui vous gronder. La vie que vous menez, mon enfant, n'est pas digne d'un homme courageux et distingué. Je comprends votre attachement aux choses qui ne sont plus, et je partage vos tristesses ; l'amertume de vos souvenirs, je la comprends ; mais je blâme votre manque de courage et votre abandon de vous-même. Quand M. de Chazé, comme moi, vous pressa de choisir une profession, une carrière, vous ne répondîtes que par la colère et le mépris ; et même quand il vous a offert simplement de venir à votre aide, vous l'avez blessé par le ton hautain de vos refus. Nous ne vous en voulons pas : on n'en veut pas à ceux qui souffrent ! Du reste, nous attendions l'heure inévitable qui vient d'arriver. C'est pourquoi, au nom de la famille et au nom de Dieu qu'elle représente, nous devons vous sauver et vous relever. Vous avez deux défauts, mon cher enfant : l'orgueil et la paresse, mais on peut les corriger par le même remède : le travail ! Voilà que vos sourcils se froncent comme autrefois, et vous allez crier : Oh ! la méchante cousine !

—Non, ma cousine Christiane, dit Jean avec un sourire.

—Eh bien ! votre cousine Christiane vous ordonne ceci : On vendra la Lizardière dans cinq jours. La mise à prix est de trois cents francs, chiffre de la dette, et les enchères ne dépasseront pas quinze mille francs, à coup sûr. Quoique notre fortune soit en terre, M. de Chazé a quelque argent ; et il achètera la Lizardière. Il est très aimé dans le pays, et personne ne lui fera concurrence. La terre et le manoir resteront dans ses mains comme un dépôt. Il vous les rendra quand vous aurez gagné par le travail de quoi les racheter.

—Mais par quel travail, ma cousine ?

—Le voici. Vous êtes peintre, vous l'étiez du moins, avant que vous eussiez renoncé à toute occupation sérieuse. M. de Chazé se proposait de faire peindre la salle d'armes, le grand salon et la salle à manger du château. Vous viendrez à Marcilly, vous vous installerez, avec Pieyrard et Clodion, dans le Petit Château, vous savez, au bas de l'avenue. Tous les jours, vous travaillerez à la restauration de notre vieux nid, et, quand l'ouvrage sera terminé, on en fixera le prix, à dire d'experts, pour ménager votre orgueil.

—Comment! vous voulez que je fasse du décor?

—Non; de la vraie peinture, s'il vous plaît! Ce n'est pas tout. Comme le prix de la vente de la Lizardière vous reviendra presque en entier, puisque vous devez peu de chose au fisc, cette somme jointe au prix de votre travail, sera vraiment assez ronde. Si vous m'en croyez, vous l'emploierez à perfectionner votre talent; vous avez l'instinct du paysage, j'en suis sûre. Vous irez donc à Paris, vous rerez concurrence à Corot et à Français. Vous vendrez vos tableaux fort cher,—pardonn, monsieur le marquis! mais vous les vendrez,—bientôt vous serez riche, et vous reviendrez à la Lizardière que votre cousin aura gardée pour vous. Vous ferez un bijou, une merveille; et puis vous épouserez une héroïne de Walter Scott, comme il convient au maître de ce Caleb qu'on appelle père Pieyrard. C'est dit, n'est-ce pas?

—Ah! méchante cousin! Mais avec Pieyrard et Clodion, je veux emmener ma chèvre.

—Sans doute. Votre petite cousine Madeleine lui mettra des rubans roses. Et, à ce propos, vous ne m'avez pas demandé encore des nouvelles de ma fille.

—C'est votre faute, cela; j'ai pu à peine placer un mot pendant votre sermon.

—Maintenant, je vous emmène.

—Quoil! à l'instant?

—Oui, vous n'auriez qu'à changer d'idée. Seulement, faites-moi la grâce d'arborer un costume un peu moins pittoresque, car s'il y avait des visites au château, j'aurais l'air de revenir avec Robinson Crusôé.

—Ah! ma cousine, il est peu généreux de me railler ainsi, s'écria le jeune homme en pâlisant.

—C'est vrai, Jean, pardonnez-moi. C'est mon défaut, à moi, la raillerie! Mais vous savez bien que je vous aime. Embrassez-moi, mon enfant; maintenant, je vous laisse et je vais causer avec Pieyrard, qui est un vieil ami à moi, pendant que vous passez vos habits de cour.

Et elle sortit en riant de son beau rire sonore.

Quand Jean descendit, il trouva la comtesse en grande conférence avec Pieyrard.

—Voilà, dit-elle au marquis, ce que j'ai arrangé avec votre Caleb. Il viendra, ce soir, avec la fameuse chèvre, s'installer au Petit Château. Il y prendra soin de vous comme ici. De plus, Pieyrard nous rendra un autre service: tous les jours, il fera la course de Marcilly à la Lizardière; je sais que vous tenez à ce qu'il y ait des fleurs de bruyère fraîche dans la chapelle; j'ai jamais trop votre mère pour que sa tombe souffre de l'absence de son fils... Pieyrard m'a promis de ne jamais oublier cela.

—Ah! bonne cousine Christiane!

—Oh! pas d'attendrissement, mon petit cousin! ou je me mets à vous railler encore... Venez donc! j'ai laissé la victoria au bas de votre avenue qui est un peu alpestre, sans reproche! Allons, en route! Et Clodion? où est-il, ce Mérovingen? Ah! le voici. C'est celui qui comprend l'anglais, n'est-ce pas?

Et Christiane se baissa pour caresser l'épaisse crinière de Clodion qui, très flatté, se dressa sur ses pattes de derrière et posa celles de devant sur les épaules de la comtesse.

—En voilà encore un qu'il faudra civiliser! dit-elle en se dérobant à cette exubérance de caresses.

Deux minutes après, la voiture, suivie de Clodion, emportait le marquis Jean et la comtesse Christiane dans la poussière d'or du soir.

## VI

La comtesse n'était pas depuis une demi-heure partie pour la Lizardière, et déjà M. de Chazé s'agitait en attendant le retour de sa femme et l'arrivée de son cousin; il savait cependant qu'il faut au moins une heure à de bons chevaux pour aller de Marcilly à la Lizardière et pour revenir; mais il était d'une nature impatiente et agitée. Il avait pris position sur le perron du château, d'où l'on domine le village et d'où l'on peut voir la route qui s'étend à gauche dans le vallon et les prairies de la Maulne. M. de Chazé, debout, appuyé sur un vigoureux bâton de hêtre, dressant sa haute taille, offrant au vent du soir sa vaste poitrine dessinée par sa jaquette d'un velours sombre où le ruban de la Légion d'honneur mettait une flamme, ôtant de temps à autre son chapeau de feutre pour passer la main dans son épaisse chevelure, mordillant sa forte moustache, M. de Chazé se dit d'abord:

—Elle réussira, j'en suis sûr.

Et il se mit à réfléchir.

Deux minutes après il se dit:

—Si elle ne réussissait pas?

Une vive contrariété parut sur son visage, et il se mit à réfléchir de nouveau, plus profondément. Au milieu de ses réflexions il regarda sa montre en battant du pied les marches du perron.

—Aurait-il refusé? C'est bien possible; ils sont si vaniteux, ces Lizardières!... De père en fils... Ce n'est pas que je les blâme, au fond... mais alors il faut être riche, que diable!... Pauvreté n'est pas vice, tout de même... S'il avait voulu, ce maudit Jean, je l'aurais pris avec moi en Algérie. Il serait lieutenant dans mon régiment, aux chasseurs d'Afrique... Mais il ne voulait servir que le roi! Je comprends son idée, mais je ne pouvais pas ramener le roi à moi tout seul. C'est si vrai que j'ai donné ma démission... et de colonel je suis devenu maire de village... Drôle de régiment qu'un conseil municipal! Mais je le mène au pat, mon conseil...

Ces souvenirs avaient détourné un instant la pensée du comte; mais elle revint bientôt à son point de départ.

—Ah! ça, mais ils n'arrivent pas, et voilà une bonne heure que Christiane est partie... Ce diable de Jean! Il mériterait une bonne leçon... Vous verrez qu'ils mettront deux heures en chemin... Il me semble que j'entends le bruit de la voiture...

Oui!... Mais Jean est-il avec Christiane?... Ce pauvre Jean... il a été bien malheureux après tout... Madeleine! Madeleine!

A la voix du comte, une fillette d'une dizaine d'années sortit du château et bondit lestement sur le perron. Elle avait les cheveux noirs de la comtesse et les yeux bleus du comte, l'air grave et mutin à la fois; elle tenait dans ses bras une poupée colossale et semblait très fière de son fardeau.

Viens ici, Madeleine! Ecoute-moi bien. Ton cousin Jean, qui n'est pas venu à Marcilly depuis un siècle, va demeurer avec nous. Comprends ce que je vais te dire. Tu seras très bonne pour lui; s'il est triste, tu le distrairas, en le câlinant; tu ne lui diras jamais: Votre habit vous va mal! comme tu l'as dit l'autre jour à M. Raoul Désormes. Avec M. Désormes, qui est riche, il n'y a que demi-mal, mais avec Jean, qui est pauvre, ce serait vilain. Comprends-tu?

—Oui, mon père. Je lui dirai: Mon cousin Jean, votre habit vous va très bien!

—Non, il ne faut rien exagérer. Mais tu lui parleras très doucement, comme ta mère. Moi, ce sera le contraire. Si j'étais plus aimable pour lui que pour un autre, il verrait que je le ménage à cause de son malheur, et cela l'humilierait; mais une femme et une enfant ont toujours le droit d'être charmantes. Voilà qui est entendu, n'est-ce pas, ma fille?

—Oui, mon père.

M. de Chazé prit Madeleine dans ses bras. La voiture arrivait au grand trot, et en peu d'instants elle fut à la portée de la voix du comte:

—Eh! te voilà donc, mon gars! J'ai cru que la victoria s'était brisée en route! Est-ce que tu t'imagines que je suis l'ange de la patience? Descends donc vite... Bon! Est-ce que tu as besoin d'offrir ton bras à Christiane? Tu as appris ces manières au Jockey-Club, n'est-ce pas? Arrive ici. Maintenant, embrasse-moi, mauvaise tête!

Et il prit Jean dans ses bras, sans lâcher Madeleine pour cela.

—Embrasse aussi Madeleine.

Madeleine se laissa faire gravement puis, en riant et tirant avec ses petits doigts la moustache de Jean:

—Mon cousin, vous avez de très jolies moustaches.

—Maintenant, mon gars, prends Madeleine par la main, et en route pour la salle à manger, car j'ai gagné un appétit de loup à vous attendre, ta cousine et toi.

Pendant que Jean marchait devant avec Madeleine, M. de Chazé prit la main de la comtesse et lui dit tout bas:

—Merci, Christiane!

Le dîner fut silencieux d'abord. Jean faisait tous les efforts possibles sa tristesse, mais il restait grave; Christiane était pensive quoique souriante, et Madeleine regardait à la dérobée son cousin. Quant à M. de Chazé, il était absorbé par une occupation des plus sérieuses. Respectant les goûts de sa femme et de sa fille, il permettait qu'on apportât sur la table les légers potages à la mode, tapioca ou pâtes d'Italie, mais il avait l'habitude de leur donner une solidité inattendue en y ajoutant d'énormes tranches de pain de ferme, et il absorbait avec tranquillité cette montagne fumante. Cette opération demandait bien dix minu-

tes. Quand elle fut terminée, le comte s'arrêta et regardant Jean avec des yeux féroces:

—As-tu des nouvelles de ta soeur?

—Oui, mon cousin: elle est toujours à l'hôpital militaire de Brest.

—C'est une sainte! cria le comte. Buvons à sa santé! Un peu de ce madère, monsieur le marquis...

Jean ne put s'empêcher de sourire.

—Mon cousin, dit Madeleine, qui cherchait depuis longtemps une occasion de parler, moi aussi je veux être soeur de charité.

—Et pourquoi, ma petite cousine?

—Pour avoir une coiffe blanche avec deux ailes qui remuent au vent.

—Et pourquoi encore?

—Pour faire plaisir à mon cousin Jean.

Et quittant brusquement sa chaise, Madeleine courut à son cousin et se remit à lui tortiller les moustaches.

La glace était rompue. Le reste du repas fut très animé. Christiane amena la conversation sur la peinture, à propos de l'Exposition nouvelle qui avait lieu au Mans. Jean discuta les idées de sa cousine, mais il se fit battre. M. de Chazé, toujours très fier de l'intelligence supérieure de sa femme, n'y tint plus:

—Te voilà collé au mur, mon petit homme! Christiane est plus forte que toi.

—Oh! en théorie peut-être, reprit la comtesse, mais Jean, quand il le voudra, sera un maître paysagiste!

—Alors, mon petit Jean, tu vas me faire dans la salle d'armes quatre grands panneaux: une chasse au loup, une chasse au renard, une chasse au cerf, une chasse au sanglier. Je te donnerai des conseils!

—C'est entendu, mon cousin, répondit Jean, non sans un dernier effort sur lui-même.

—Cela me rappelle que ton grand-père, le marquis Gontran, a gagné sa vie pendant l'émigration, à Nuremberg, en peignant des jouets d'enfants. Tous les Lizardières sont des artistes. A la santé du marquis Gontran...! Marquis Jean, un verre de vieux vin de Bordeaux..., à la santé de ton aïeul...!

—J'espère, Léopold, que vous garderez quelques-uns des Lizardières pour boire demain à leur santé.

—Je comprends, Christiane! Tu as peur pour la tête de Jean. La jeunesse d'aujourd'hui n'a pas la cervelle solide; tu as raison. Eh bien, Jean, à demain la santé de ton bisaïeul et de ton trisaïeul!

Le dîner fini, on passa dans le salon. Le comte, toujours débordant de gaieté, commença par s'installer dans un large fauteuil.

—Ami Jean, voici l'heure où, semblable à un seigneur féodal, je me fais servir par ma femme et ma fille. Il me manquait un page. Ce sera toi! Christiane, daignez servir son café à votre seigneur et maître; Madeleine, tu auras l'honneur de m'offrir du sucre. Maintenant, le cognac du moyen âge!

Quand le comte eut dégusté la brûlante liqueur et un verre de fine champagne, il se tourna du côté de Jean:

—A ton tour, beau page. Va chercher ce tabouret et place-le sous mes pieds; sois fier, jeune féal,

et compte sur une juste récompense: je te servirai le jour de tes nocés!

M. de Chazé ne manquait jamais une occasion de placer cette dernière plaisanterie, et il la plaçait quelquefois d'une façon très piquante. Quand il eut étendu ses jambes guêtrées sur le tabouret apporté par Jean, le comte s'arrangea commodément pour faire son petit somme habituel.

—Christiane, Madeleine, mettez-vous au piano. Cela berce. Dans une demi-heure vous me réveillerez, et nous irons conduire M. le marquis de Lizardière dans son castel.

Christiane et Madeleine se mirent au piano. Mais l'enfant était réfractaire à la musique, et la leçon n'alla pas sans trouble et sans larmes. Mlle Madeleine finit même par refuser obstinément de recommencer une certaine mesure, et Jean trouva bon d'intervenir.

—Petite cousine, si tu recommences comme le veut ta mère, si tu es bien sage, je ferai ton portrait et celui de ta grande poupée.

—Bien sûr? bien sûr? Alors, maman, je vais être bien sage.

Christiane remercia Jean du regard et lui dit en souriant:

—J'ai eu de la peine aujourd'hui, avec mes deux enfants, mais puisqu'ils se corrigent l'un l'autre, tout ira mieux.

Madeleine finit par enlever la mesure fatale, et la leçon continua sans encombre, la comtesse solfiant à demi-voix, et passant quelquefois la main dans les longs cheveux noirs de sa fille ou s'arrêtant pour la baiser au front. Jean regardait la mère et la fille, qui le regardaient à leur tour amicalement et quelquefois lui montraient avec un sourire la belle tête de M. de Chazé endormi dans son grand fauteuil; et Jean, sans y songer, sans même se rendre compte de ses impressions, sentait descendre en lui quelque chose d'ineffable: la joie d'aimer ceux qui nous aiment.

—En route, mauvaise troupe! C'est comme cela que l'on me laisse dormir! Allons, allons, Jean! Nous accompagneriez-vous jusqu'au Petit Château, Christiane?

—Oui, mon ami, et Madeleine sera du voyage. Je veux voir si les domestiques ont bien suivi nos ordres et si rien ne manque dans le nouveau palais de Jean.

Le comte prit Jean par le bras et marcha devant lui; derrière eux on entendait les petits pas de Madeleine qui se hâtait avec sa mère pour les suivre. Quelques minutes après, on était au Petit Château.

Devant la porte, sur un banc adossé à l'une des tourelles, Pieyrard attendait, ayant à ses pieds Clodion le Chevelu et la chèvre de la Lizardière.

Clodion bondit de plaisir en reconnaissant son maître, la chèvre elle-même jeta un petit bêlement joyeux, et Pieyrard s'empressa d'ouvrir la porte vers laquelle se dirigea tout de suite la comtesse. D'un rapide coup d'oeil, à la lueur d'une lampe posée sur le dressoir, elle vit que tout était bien dans le salon du rez-de-chaussée. Une petite bibliothèque, quelques armes en trophée, des meubles simples mais confortables, et partout un soin d'ordre et de propreté qui fit sourire Christiane en songeant à la Lizardière. Peut-être Jean songea aussi à la Lizardière, car

il rougit, mais ne sourit pas. Christiane voulut également, avec le comte et Jean, visiter le premier étage, tandis que Madeleine, restée en bas, faisait plus ample connaissance avec la chèvre et Clodion.

La comtesse fut satisfaite. Rien ne manquait non plus dans la chambre de Jean. C'était un vrai nid de poète et d'artiste. Quant au comte, l'aspect de cette chambre le rendit rêveur un instant; tout à coup il se mit bruyamment à rire, et prenant Christiane d'une main, Jean de l'autre:

—Jean, mon ami, ton domicile est bien près du village... Songe que je suis le maire et le défenseur naturel de toutes mes administrées... Respect au sexe faible!... Je plaisante, mon garçon; nous savons que tu es un moine!

Et le comte se mit à rire plus bruyamment encore; mais Christiane, voyant l'embarras de Jean, et rougissant elle-même, regarda le comte d'un air fort sérieux et lui dit avec une sorte de sévérité:

—Vous n'êtes pas convenable, Léopold!

Et elle redescendit.

Jean les accompagna jusqu'à la porte de sa nouvelle demeure, et, au moment de les quitter, très ému au fond de l'âme, il ne trouva que cette phrase:

—Vous êtes bons pour moi!

A ces mots, le comte poussa un rugissement.

—Bon pour toi? Ah! mais non, par exemple! Tu ne le mérites guère, paresseux! Je tiens aux panneaux de la grande salle, voilà tout. Un peintre, mauvais ou non, me les ferait payer fort cher. Avec toi, je ne me gênerai pas, je te prie de le croire; tu n'auras que le prix de ton travail, et tout au plus encore! Et à ce propos, je pense bien que tu ne vas pas lanterner et prendre tes aises... Ah! mais non! Dès demain matin, à l'ouvrage, mon petit homme! Ou bien je me fâche! Et tu verras ce que c'est! Maintenant embrasse Madeleine et va dormir!

Et, serrant la main du jeune homme à la briser, le comte, suivi de Madeleine et de Christiane, prit le chemin du grand château qui dressait la masse de sa façade blanche et de son toit sombre dans l'azur immense.

Quant à Jean, malgré toutes les émotions de la journée, il s'endormit d'un sommeil plus paisible que la veille.

## VII

Le lendemain matin, avant huit heures, Jean était déjà au travail dans la grande salle du château.

Il avait réfléchi longuement pendant cette nuit paisible, dans les intervalles du sommeil. La générosité de son cousin et de sa cousine lui apparaissait dans toute sa noblesse, voilée sous les gronderies amicales de l'une et bruyantes de l'autre. L'idée de regagner par son labeur le domaine de ses pères ne lui apparaissait plus comme une déchéance, mais comme un devoir. Il pensait avec terreur que si M. de Chazé n'avait pas eu l'idée d'acheter la Lizardière, elle eût été vendue à la bande noire, le vieux château tout à fait démolé et la terre dépecée et partagée entre les paysans du voisinage. Tandis que dans peu de

temps, grâce à son cousin, il pourrait y rentrer moins pauvre et moins inquiet de l'avenir.

C'est pour cela et aussi pour mériter l'affection qu'on lui témoignait, qu'il eut hâte de se mettre à la tâche.

Il avait trouvé toutes préparées les choses nécessaires: toiles, boîtes à couleur, chevalets, châssis, et il n'eut qu'à se mettre au travail. Après les premières hésitations, il y prit goût, et l'esquisse d'une chasse au sanglier fut bientôt menée à bon point.

Absorbé dans cette première lutte de l'artiste avec sa pensée, Jean ne s'aperçut pas qu'il n'était plus seul; il ne se retourna donc qu'en entendant ces mots prononcés derrière lui, d'une voix douce et grave:

—C'est bien, mon cousin Jean; je suis contente de vous.

C'était Christiane, accompagnée de Madeleine, qui décidément prenait son cousin en grande affection, car elle courut à lui en sautillant et lui grimpa sur les genoux, pour arriver jusqu'aux moustaches qu'elle avait le dessein de tirer tout à son aise, comme la veille.

—Maintenant, allons déjeuner, Jean; mais vous n'aurez pas votre cousin pour vous faire querelle: il est à la chasse dans les bois du Mesnil et ne rentre guère que pour l'heure du dîner. Allez, donnez-moi votre bras, rival heureux des Snyders et des Hobbéma.

Après le déjeuner, qui fut rapide, Jean se remit à l'oeuvre. Il travailla sans doute avec le même plaisir que le matin, car à quatre heures il était encore devant ses toiles.

Un bruit de pas et de voix le fit tressaillir au milieu de sa rêverie laborieuse, il se retourna vers la porte qui venait de s'ouvrir et pâlit légèrement. Il avait reconnu toute la famille Désormes, conduite par le comte et la comtesse.

—Pardon, mon cher cousin, dit vivement la comtesse en s'avancant, j'avais oublié de vous dire que nous avons à dîner aujourd'hui M. Désormes avec son fils et Mlle Raymonde, M. Frédéric Legrand nous a fait le plaisir de se joindre à eux.

—Monsieur Désormes, dit à son tour le comte, permettez-moi de vous présenter mon jeune cousin, M. le marquis de Lizardière.

—Nous avons déjà eu le plaisir de rencontrer M. le marquis, répondit M. Désormes en tendant la main à Jean, très surpris et qui resta silencieux.

—Mon cousin me rend un véritable service; il a consenti, sur nos instantes prières, à peindre quatre ou cinq panneaux dans cette salle abandonnée depuis la Révolution, et j'ai voulu vous le présenter au moment même où il nous témoigne, à sa cousine et à moi, ce gracieux dévouement.

Jean se sentit profondément ému devant la délicatesse de cette explication. Du reste, le comte de Chazé ne ressemblait pas le moins du monde au gentilhomme campagnard et militaire que nous avons vu hier.

Habillé à la dernière mode, cravaté de blanc, droit dans son frac noir, chaussé de fins escarpins, rasé de frais, frisé même légèrement, naturel dans son élégance, distingué sans le moindre effort, il avait tout à fait grand air.

Le repas fut très cérémonieux d'abord. Les deux

familles ne se connaissaient que depuis fort peu de temps; M. et Mme de Chazé avaient diné, la semaine précédente, aux Bruyères, chez M. Désormes, et ils lui rendaient aujourd'hui cette première politesse de bon voisinage. Voilà tout.

Les convives étaient donc un peu gênés, s'observant l'un l'autre, et craignant de trop s'engager. La glace fut donc lente à se rompre; mais à propos du cours des céréales, la conversation tourna vers l'agriculture.

M. Désormes était un agronome très distingué; il avait eu des médailles d'honneur à tous les concours régionaux, et sa ferme-modèle des Bruyères était déjà célèbre par les innovations qu'il y avait introduites. M. de Chazé, lui, n'était pas un novateur; la machine à battre ne l'avait pas encore séduit, et la charrue à vapeur n'avait pu le détourner de la bonne charrue gauloise. On discuta sur ce grave sujet avec compétence, et, grâce à des concessions réciproques, la bonne harmonie ne fut point troublée. On sentait, du reste, que ces deux hommes s'estimaient mutuellement, et que le temps seul leur avait manqué pour être déjà deux amis.

De son côté, la comtesse cherchait à ne pas condamner son voisin, M. Frédéric Legrand, aux supplices d'un trop long silence. Elle savait qu'il avait beaucoup voyagé, qu'il avait publié les relations de quelques-unes de ses courses à l'étranger comme en France, et elle l'interrogea discrètement; il répondit en homme très instruit et très lettré, de façon à intéresser la comtesse.

Le petit Raoul et la petite Madeleine n'avaient pas tardé non plus à s'entendre. Raoul venait d'être reçu bachelier, et il raconta ses émotions de l'examen à Madeleine qui, en revanche, lui débita l'histoire de toutes ses poupées, depuis Mlle Toinette jusqu'à lady Arabella.

Entre Jean et Mlle Raymonde, placée à sa gauche, l'entente cordiale fut plus longue à établir. L'autre voisin de Raymonde, M. de Chazé, après quelques propos gracieux, ne trouva sans doute plus rien à lui dire, et il se livra tout entier à sa controverse agricole avec M. Désormes. Jean, malgré les tortures auxquelles il soumit son imagination, chercha vainement un prétexte à rompre un silence qui lui semblait presque impoli de sa part et embarrassant pour elle.

Mlle Raymonde était-elle embarrassée par le mutisme de ses deux voisins? Il n'y paraissait guère en tout cas. Elle était merveilleusement belle en ce moment.

L'air un peu hautain, que lui donnait la veille son habit d'amazone, s'était transformé en une gravité tranquille; vêtue d'une robe blanche à peine échantonnée au corsage et relevée de quelques rubans bleus, une rose-thé se fondant avec l'or fauve de sa chevelure, l'ombre de ses longs cils adoucissant l'incarnat de ses joues, elle portait la tête un peu renversée en arrière, comme une reine qui regarde de loin et de haut la foule.

Tout à coup, mais lentement, sans déranger la ligne harmonieuse de sa taille, elle se tourna du côté de Jean.

—Monsieur de Lizardière, j'ai grande envie de vous demander des nouvelles de Clodion le Chevelu. Il m'intéresse, quoique je ne sois guère dans ses bonnes grâces, je le crains et je vous l'ai dit déjà.

—Mademoiselle, je lui ai fait les plus vifs reproches, et il en a ressenti des remords cuisants.

—Je ne crois ni aux reproches que vous lui avez pu faire, ni aux remords qu'il a pu ressentir. Vous l'aimez trop pour cela, ce me semble; et je gagerais qu'il aura place dans cette belle esquisse de chasse au sanglier qui est là-haut.

—Ceci, mademoiselle, ressemble un peu à une flatterie.

—Je ne flatte jamais personne, monsieur de Lizardière; ni vous non plus, je crois?

—En vous, mademoiselle, c'est une qualité sans doute; moi j'ai eu le tort d'en faire un défaut.

—Les défauts s'atténuent avec le temps, et quelquefois aussi les qualités. Mais, sans flatterie, j'ai remarqué déjà dans cette esquisse beaucoup de relief et de largeur.

Jean s'inclina, non sans une certaine satisfaction, mais avec une sorte de réserve froide que le voisinage de Mlle Désormes lui inspirait invinciblement. Cependant la conversation continua et devint même assez animée. Raymonde, dont l'éducation avait été brillante, parlait des choses de l'art avec modestie, mais avec une grande sûreté de goût et une véritable abondance de souvenirs.

Jean se laissa bientôt aller à répondre moins froidement; l'artiste qui dormait en lui se réveilla, et il étonna sa voisine, comme elle l'avait étonné, par l'originalité de son esprit et de ses connaissances.

Ce colloque assez animé attira l'attention de M. Frédéric Legrand. Il regarda Jean et mademoiselle Raymonde et fronça légèrement les sourcils. Pourquoi? Nous n'en savons rien, et Jean, pas plus que Raymonde, ne s'en aperçut.

Jean et Mlle Raymonde causaient donc presque affectueusement, mais elle fit une maladresse.

Au milieu d'une phrase, elle crut habile de glisser un mot dont l'effet, tout au contraire, fut désastreux.

—Voici ce que je ferais, si vous me cédiez la Lizardière...

—Moins que jamais, mademoiselle, repartit Jean avec une vivacité des plus grandes.

Le silence recommença, cette fois plus pénible. Jean songeait peut-être, et non sans amertume, que c'était là le but des petites flatteries dont il avait été l'objet; quant à Raymonde, reconnaissant tout bas sa maladresse, elle se sentait confuse d'elle-même et irritée contre lui. Cependant, si Jean eût été moins préoccupé, il aurait pu entendre sa belle voisine murmurer entre ses lèvres:

—Alors... tout est bien!

La situation devenait de plus en plus difficile pour Jean et pour Raymonde. Heureusement le dîner finissait; on quitta la table, et Jean dut offrir son bras à Mlle Raymonde pour la conduire au salon; mais ils ne s'adressèrent plus un mot et restèrent même éloignés l'un de l'autre jusqu'au moment du départ. M. Désormes demanda la permission, la course étant longue de Marcilly aux Bruyères, de quitter ses hôtes d'assez bonne heure. On se sépara donc, comme on s'était réuni, avec cordialité, mais d'un air cérémonieux encore.

Quand M. de Chazé fut seul avec les siens, il fit un bond prodigieux sur lui-même, étira ses

bras, et poussa un large soupir suivi de ces mots lancés d'une voix tonnante:

—Ils sont parfaits, parfaits, mais j'ai besoin de crier!

Après cet élan sauvage, M. de Chazé se calma; ce calme ne fut pas long; une pensée venait de lui traverser l'esprit.

—Et le voyage à Baugé que j'oubliais! C'est demain la vente de la Lizardière; François, l'huissier de Noyant, un brave homme m'a envoyé un exprès pour me l'apprendre! Naturellement, mon cousin, j'irai seul; ta présence ne serait pas convenable. Du reste, simple formalité. Personne ne donnerait dix mille francs de la Lizardière, et j'irais, dans tous les cas, jusqu'à quinze mille.

—Pourvu que les Désormes, qui ont envie de la Lizardière, je le sais, ne vous fassent pas concurrence!

—M. Désormes ne me jouerait pas ce mauvais tour, sois-en sûr.

—Quoi qu'il en soit, mon cher cousin, je vous remercie de tout coeur.

—Je me moque bien de tes remerciements! Tu ne vois donc pas que je peux arriver trop tard; il y a dix grandes lieues d'ici à Baugé! Et la vente est pour midi.

—Mais, mon ami, fit Christiane doucement, en partant à sept heures...

—Eh bien, oui, j'arriverai à dix. Mais je veux déjeuner à mon aise en arrivant! Et puis, si l'esieu de la voiture se casse, si le cheval s'abat, s'il me jette dans un fossé... Vous ne pensez jamais à rien, Christiane! C'est moi qui ne vais pas dormir cette nuit! C'est égal! voilà un cousin qui m'en donne, de la peine!... Embrasse-moi tout de même, mon garçon, et fais comme moi. Va dormir, si tu peux!

Quant à lui, le comte profita de l'occasion pour passer une nuit blanche et pour réveiller avant l'aube fermiers, domestiques, piqueurs et chiens. Quand il était agité, tout le monde devait l'être.

## VIII

Dans l'après-midi du lendemain, Christiane s'aperçut que Jean était triste et moins actif au travail que les jours précédents; la vente et l'adjudication de la Lizardière le préoccupaient naturellement. M. de Chazé n'était plus là pour égayer son jeune cousin par ses boutades bruyantes et affectueuses, Christiane pensa que c'était à elle de distraire et de consoler cette tristesse muette.

Elle était de ces femmes si profondément bonnes que le spectacle du chagrin d'autrui les désespère comme un malheur personnel; mais, empruntant un peu le procédé de son mari, elle mettait dans ses consolations une petite dose d'ironie et de malice.

Depuis un moment elle suivait les faits et gestes de son cousin terminant l'esquisse de la fameuse chasse au sanglier.

—Je ne suis pas contente de mon peintre aujourd'hui, mon cousin. Je vois là un certain chène qui a l'air tout fâché de ne pas être un orme! Ruysdaël n'est pas en verve. Laissez là vos crayons et vos pinceaux et venez avec moi et Madeleine faire une bonne course là-haut dans les landes; nous trouverons en route de vrais

chênes qui vous inspireront mieux pour demain.

—Vous avez raison, ma cousine; je ne fais rien qui vaille; allons voir les vrais chênes.

Ils partirent, tantôt suivis, tantôt précédés de Madeleine, ralentissant ou hâtant leur marche selon les caprices de l'enfant.

A un détour du petit chemin qu'ils avaient pris, dans une sorte de carrefour verdoyant, s'élevait un chêne colossal, deux fois centenaire au moins.

—Tenez, Jean, voilà un vrai chêne. Regardez bien. C'est un aristocrate et un lutteur. En sa qualité d'aristocrate, il est peu commode à ses voisins, et la preuve c'est qu'il n'en a plus: il a tué une douzaine de hêtres ou de châtaigniers qui lui déplaisaient dans ses entours; il fait même beaucoup de tort au champ de blé d'à côté, où il pousse des racines énormes qui crévent la terre et en sortent comme des boas monstrueux. Je le blâme d'être aristocrate à ce point, mais je l'admire et je lui pardonne parce qu'il est un lutteur. Il a eu dix de ses branches brisées par le vent, dix autres frappées par la foudre et restées toutes noires, mais il s'est défendu, comme les forts, en montant et en s'élargissant; il a remplacé chaque branche morte par des branches plus vivaces et qui ajoutent leur jeunesse à sa vieillesse vénérable... car il est vénérable, ce que vous ne serez jamais, mon cousin, si vous continuez à être un aristocrate comme lui, sans être comme lui un lutteur!

Christiane disait cela, sans aucune solennité, avec un demi-sourire, mais d'un ton qui avait quelque chose d'imposant dans sa familiarité gracieuse.

—Et pourquoi, ma cousine, suis-je un aristocrate et ne suis-je pas un lutteur?

—Vous êtes aristocrate évidemment, parce que vous tenez au sol, au passé, à vos souvenirs; vous n'êtes pas un lutteur, parce que vous ne faites rien pour les défendre, parce que vous ne réparez pas vos brèches, parce que vous pleurez sur les branches mortes au lieu d'en produire de nouvelles. Voilà pourquoi le chêne, que vous commencez à peindre dans cette chasse, ne me plaît pas encore.

—Mais enfin, ma cousine, depuis deux jours je vous obéis, je travaille, je deviens un lutteur moi aussi!

—Oui, et je vous en sais gré; je vous trouverai même vénérable si cela dure. Vénérable, on peut l'être à vingt-cinq ans comme à soixante, car l'estime qu'on inspire tient à la peine que l'on a. Et voilà mon sermon fini, mon cher enfant.

En ce moment, Madeleine, qui avait pris la main de Jean, leva vers lui sa petite tête et lui dit avec une sorte d'air mystérieux:

—Pourquoi donc, mon cousin, hier, à la fin, avez-vous fait les gros yeux à Mlle Raymonde?

Jean rougit un peu et ne répondit pas, mais Christiane reprit:

—Oh! les enfants terribles! J'ai remarqué cela aussi, d'autres ont pu le remarquer comme moi. Qu'avez-vous contre Mlle Désormes?

—Rien, ma cousine, presque rien, du moins; seulement, elle m'a demandé de lui vendre la Lizardière, j'ai refusé; elle a insisté plus que de raison, et cela m'a déplu. Je lui ai laissé voir.

—Son crime n'était pas grand, mon cousin.

—Sans doute, mais il y a en elle je ne sais quoi qui m'irrite. Je me sens quelquefois près de la détester.

—Mon ami, vous auriez tort. Mlle Désormes est peut-être un peu solennelle; mais je la crois bonne; oui, elle a l'oeil bon. Et puis, croyez-moi, mon enfant, un jeune homme ne déteste jamais une belle jeune fille.

Christiane ajouta plus bas:

—Et elle est très belle cette blonde!!

Comme la femme se retrouve toujours, la brune Christiane avait une façon particulière de dire: *cette blonde!*

Pourquoi? elle avait peut-être souffert à cause de quelque blonde, dans sa vie.

Comme le soleil baissait, empourprant encore à l'horizon les vastes bruyères et la cime des hautes futaies, nos trois promeneurs reprirent la route du château.

Au milieu de la grande allée de la garenne, ils rencontrèrent M. le Chazé qui, contre son habitude, ne s'annonça point par le tonnerre de sa voix; tout au contraire, il s'approcha gravement de Jean, s'inclina jusqu'à terre en lui disant du ton le plus respectueux:

—Salut, baron Sina! Salut, baron de Rothschild!

—Que veut dire ceci, Léopold?

—Ce que cela signifie? Ecoutez et admirez la Providence! J'arrive donc ce matin à Baugé, dix heures sonnant. Je déjeune sans trop de hâte, à l'hôtel du Couesnon. Bonnes carpes de la Loire et bon vin de Saumur. Cela fait, je me dirige vers le tribunal où l'on allait vendre la Lizardière, devant le juge des saisies.

L'opération commence. La mise à prix était minime, vu le chiffre minime de la dette. Je reconnais M. Dubois, notaire de Château-la-Vallière. Il met une enchère. J'en mets une autre, il continue, je continue; il s'obstine, et de trois mille francs nous arrivons à quinze mille, chiffre que je m'étais fixé. M. Dubois met seize mille. Je ne réfléchis pas; je dis dix-sept. Il reprend: dix-huit! Le gaillard s'écrie dix-neuf. Je me lance de nouveau: vingt mille!! Ce diable de notaire ne se déferme pas: vingt-et-un mille! J'avais réfléchi, me demandant où je prendrais une plus forte somme, et je m'arrête. J'étais désolé à cause de Jean, qui tient à la Lizardière, et je me dis: c'est le client de Dubois qui l'emportera, bien sûr.—Vingt-et-un mille francs, dit le juge; est-ce entendu? Y a-t-il une surenchère?—Vingt-deux mille! répond une voix dans l'auditoire.

Tous les assistants se retournent et un homme se lève au fond du prétoire. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était un Anglais. D'abord son accent le disait assez, et puis son costume annonçait un ecclésiastique, ce qu'on appelle en Angleterre...

—Un clergyman, dit rapidement Christiane. Et après, mon ami?

—Après... c'est ici que le drame arrive. Revenu de sa surprise, le notaire de Château-la-Vallière accentue de nouveau: vingt-trois mille!—Vingt-quatre! reprend le clergyman.—Vingt-cinq!—Vingt-six!—Et alors tous les deux, d'un ton rapide et sec, se mirent à défiler leur arithmétique, M. Dubois plus ardent, le clergyman plus calme, mais décidé. Quand les enchères eurent atteint

cinquante mille, le juge arrêta du geste les deux combattants, et s'adressant à l'Anglais:—Pardon, monsieur, avant d'aller plus loin, nous désirerions connaître votre nom et votre profession.— Oh! yes! je suis M. William Smith, clergyman et précepteur des enfants de lady Reed, actuellement domiciliée à Tours, hôtel de l'Univers.—C'est bien, monsieur, continuons.—Cinquante-deux!—Soixante!—Bref, on arriva rapidement à cent mille. Là le clergyman s'arrêta tout à coup et s'assit.

—Cent un mille! cria M. Dubois.—Le clergyman, impassible dans sa défaite, ne releva pas le gant, et après un silence: Adjugé, la Lizardière, à cent un mille francs! dit le juge. Et voilà, mon cher cousin, comment tu es devenu riche en cinq minutes.

—Eh! que m'importe? La Lizardière est perdue pour moi.

—Mais c'est un miracle, cela, fit Christiane,

—Vous pourriez même dire un mystère, ajouta Jean devenu tout rêveur.

—Pas du tout, mon garçon; voici, du moins, la clef du mystère. Les enchères terminées, j'ai naturellement demandé à Me Dubois quel était le nom de l'acquéreur, il m'a répondu sans hésitation: Mlle Raymonde Désormes.

—Ah! c'est elle! s'écria Jen, devenu plus pâle et frémissant; c'est elle! je vous l'avais bien dit! Je suis vaincu, et par elle!

—Oui, il paraît que Mlle Raymonde avait donné à Me Dubois des instructions pour acquérir la Lizardière à tout prix. Peut-être espérait-elle l'avoir à meilleur compte, mais lady Reed, de son côté, avait envie du vieux manoir, et c'est Jean qui profite de cette bataille entre la France et l'Angleterre. Eh bien, Jean, qu'as-tu donc? Je n'ai jamais vu un homme faire si grise mine à la bonne fortune.

—Vous savez, mon cousin, que je tenais à cette terre de famille comme à ma vie. Entre vos mains, vous me l'avez dit, c'eût été un dépôt; entre les mains d'un autre, entre les mains de Mlle Désormes, c'est une vente sérieuse et définitive; je n'ai plus rien à espérer.

—C'est possible, mais avec cent mille francs tu achèteras une autre terre; tu y bâtiras un château que tu appelleras la Lizardière, si tu y tiens...

—Ce ne sera pas elle! D'ailleurs ce qui me blesse et m'irrite le plus, c'est le triomphe de cette orgueilleuse, qui me l'avait prédit, du reste. Me voilà son obligé, en apparence au moins. J'en ai comme un frisson de honte.

C'est toi qui es orgueilleux!

—C'est possible, mais je vous en prie, mon cousin, ne parlons plus de cela en ce moment; je me sens trop nerveux.

Malgré la gâté plus ou moins naturelle du comte, malgré les paroles affectueuses de la comtesse, malgré les gentilleses de Madeleine, Jean resta sombre et taciturne pendant toute la soirée, et il les quitta de bonne heure.

Quand ils se retrouvèrent seuls, M. de Chazé ne put s'empêcher de dire à Christiane:

—Comprenez-vous, ma chère, un caractère pareil à celui de Jean?

Christiane ne répondit pas à son mari, mais dans le fond de son cœur elle se répondit à elle-même:

—Oui, je le comprends.

## IX

Pendant les deux jours qui suivirent, Jean de Lizardière, au grand étonnement du comte et de la comtesse, ne parla plus de cette vente dont le résultat avait été si bizarre. Ses paroles n'étaient plus amères, sa physionomie était calme et presque souriante. Il avait repris son travail et s'y adonnait avec une ardeur fébrile; la chasse au sanglier était presque terminée, et la comtesse, cette fois, ne trouva point que le chêne ressemblât à un orme. Elle était toute radieuse du succès de son jeune parent, et le comte restait en extase devant le portrait de Clodion qui coiffait le sanglier de l'air le plus farouche qu'ait jamais eu un Mérovingien.

L'étonnement du comte et de la comtesse devait être plus grand encore. Une lettre du notaire de Château-la-Vallière vint annoncer au comte que le prix de la Lizardière serait versé le dimanche suivant entre les mains du marquis, et il pria ce dernier de venir en son étude pour signer les actes, en même temps que Mlle Désormes. Christiane et son mari craignant un nouvel accès de tristesse pour Jean; tout au contraire, il reçut cette nouvelle presque avec satisfaction, et il demanda à son cousin et sa cousine de l'accompagner pour l'accomplissement de toutes ces formalités.

—Le voilà enfin raisonnable, dit tout bas M. de Chazé à Christiane.

—Attendons! répondit la comtesse.

Le dimanche, Jean, accompagné de M. et Mme de Chazé, se rendit au rendez-vous que leur avait donné le notaire. Ils y trouvèrent M. Désormes, sa fille et son fils Raoul.

—Nous sommes arrivés avant l'heure, dit M. Désormes, parce que j'ai dû envoyer ma voiture à Saint-Paterne où elle prendra M. Frédéric Legend qui revient de Tours et qui doit s'arrêter à cette station; il viendra nous chercher ici pour retourner avec nous aux Bruyères. En vous attendant, j'ai examiné les actes qui sont en règle; il n'y manque que les signatures.

Les signatures furent échangées; Jean s'était incliné sans mot dire en prenant la plume des mains de Raymonde, mais, quand M. Désormes eut déposé sur la table, devant le notaire, un portefeuille contenant cent mille francs en billets de banque, Jean, avec un calme parfait prit la parole.

—M. Dubois, ayez l'obligeance maintenant de préparer un nouvel acte par lequel je fais don à la ville de Château-la-Vallière d'une somme de 100,000 francs, à la charge par elle de faire bâtir un hospice qui s'appellera l'hospice de Lizardière.

Ce fut une exclamation générale, dominée par la voix tonitruante de M. de Chazé:

—Il est fou, mon cousin! il est fou!

—Monsieur le marquis, dit M. Désormes, permettez-moi, en faveur de mon âge, de faire une observation...

—Elle serait inutile, monsieur. Je n'ai pas l'habitude d'accepter 100,000 francs, et plus, pour ce qui n'en vaut pas 10,000.

—Mais, au moins, ces 10,000 francs-là, gardez-les.

—Non, monsieur, si je les gardais, c'est comme si je vendais la Lizardière de mon plein gré; j'aime mieux la donner aux pauvres. D'ailleurs, c'est le hasard seul qui en a fait monter le prix si haut, un hasard que je ne m'explique pas bien. Si j'en profitais, ce ne serait pas même ce qu'on appelle une bonne affaire, ce serait une vilénie, devant ma conscience au moins.

—Alors, cria le comte, je t'ai conseillé une vilénie, moi?

—Non, mon cousin, mais vous m'avez parlé selon la sagesse vulgaire; pardonnez-moi si j'en ai une autre.

—Jean a raison, mon ami, dit à son tour la comtesse; si sa conscience lui inspire ce qu'il a fait, ce n'est pas à nous de l'en blâmer. Monsieur Dubois, préparez l'acte de donation.

Pendant ce colloque si animé, Mlle Raymonde n'avait pas prononcé une parole. Seulement, elle était devenue toute pâle.

Quand le nouvel acte fut terminé et signé par Jean, M. Dubois offrit à ses hôtes de passer dans la salle à manger où Mme Dubois avait préparé une collation. Mlle Raymonde et Christiane acceptèrent, mais les hommes préférèrent aller dans le jardin se livrer aux charmes du cigare. Ils étaient assis sous une tonnelle de clématites, fumant et causant, lorsqu'on entendit le bruit d'une voiture, et, peu d'instant après, M. Frédéric Legrand entra dans le jardin. En apercevant le jeune marquis, il eut un singulier sourire que celui-ci remarqua.

—Monsieur Legrand, lui dit-il avec politesse, mais d'un ton ferme, ai-je eu le malheur de vous déplaire, que vous me regardiez de là sorte?

—Au contraire, monsieur, j'admire même en vous un talent que je ne vous connaissais pas : la science des affaires. Elle est bonne, l'histoire du clergyman!

—Que signifie cela, monsieur?

—Cela signifie que j'arrive de Tours et que j'y ai vu lady Reed, avec laquelle nous avons des relations commerciales et industrielles. Je lui ai demandé pourquoi elle avait chargé M. William Smith, le clergyman, de surenchérir à la vente de la Lizardière; elle m'a répondu de l'air le plus naturel qu'elle n'avait chargé M. William Smith d'aucune mission pareille, et que lui-même me l'affirmerait s'il n'était en ce moment à Nantes avec ses élèves. Alors j'ai compris et j'ai fait l'application de l'axiome de droit: *Is fecit cui prodest!* Qui avait intérêt à faire monter si haut le prix de cette mesure? Son propriétaire évincé. Ce propriétaire savait que Mlle Désormes avait donné ordre d'acquérir le domaine, si élevées que fussent les enchères. Ce propriétaire avait sans doute quelques relations d'amitié avec le clergyman qui a consenti à lui rendre ce petit service. **Bien joué, monsieur le marquis!**

A ces paroles prononcées sur un ton de légèreté ironique, un éclair terrible de colère avait passé sur le front de Jean, il se contint toutefois et il répondit avec un froid dédain:

—Monsieur, vous me prêtez là un calcul et des pensées de laquais; il n'y a donc que les riches qui prêtent!

M. Legrand, à son tour, bondit sous l'outrage, et il allait s'élançer sur le marquis...

—Arrêtez, monsieur Legrand! Arrêtez, je vous l'ordonne!

C'était Raymonde qui, précédant Christiane, se tenait debout et frémissante sur la porte de la maison. Elle fit deux pas, et surmontant son émotion, elle dit à M. Legrand d'une voix ferme:

—Monsieur Frédéric, vous êtes fils de notre ami, et je ne veux pas mettre entre nous des paroles irréparables; mais vous me forcez à dire toute la vérité. Ce n'est pas M. de Lizardière, c'est moi qui ai prié M. William Smith de faire ce qu'il a fait. C'est moi seule, à l'insu de mon père, qui me le pardonnera, j'en suis sûre.

—Certainement, ma fille, je te le pardonne.

—Mais moi, mademoiselle, je ne vous le pardonne pas. Vous voyez à quel indigne outrage je viens d'être exposé à cause de vous.

—Legrand, en parlant ainsi, ne savait pas que vous aviez donné aux pauvres cet argent, la somme tout entière, avec une noblesse et une générosité peut-être excessives. L'outrage n'existe donc plus.

—Celui-là peut-être! Mais il est un outrage qui n'est pas effacé, qui ne s'effacera pas, c'est celui que vous m'avez fait, mademoiselle, dans le secret de votre âme. Il est possible que, de mon côté, j'exagère mon attachement à de vieilles idées qui font sourire bien des gens, le mépris de la fortune, par exemple. Mais vous-même, mademoiselle, vous avez tort de croire que la fortune soit la souveraine maîtresse de tous les coeurs. De quel droit, j'ose vous le demander, avez-vous cherché à me payer indirectement ce que je ne voulais pas vendre, et dix fois plus cher que je ne l'aurais voulu? Mais vous avez votre orgueil, comme j'ai le mien, et peut-être, au fond de votre âme, vous n'étiez pas fâchée de vous dire: Bah! ce marquis si dédaigneux, je la lui ai bien payée, sa gentilhommière!

—Ah! monsieur, vous me connaissez mal, et à votre tour, vous me calomniez.

—Alors, excusez-moi, mademoiselle.

Et Jean reprit avec plus de calme, essayant même de sourire:

—Décidément, mademoiselle, vous faites de moi un homme politique. C'est la seconde fois que je me livre devant vous à cette verve trop oratoire. Ce sera la dernière. Mais j'ai une prière à vous adresser. Daignez venir avec nous choisir la place où s'élèvera *notre* hospice, car il est à vous autant qu'à moi.

Et Jean ajouta, en regardant M. Frédéric Legrand d'une façon particulière:

—M. Legrand, qui est excellent ingénieur, voudra bien peut-être nous aider de ses conseils.

Le jeune ingénieur avait compris sans doute la pantomime discrète de Jean, car il répondit:

—Volontiers, monsieur. Et d'abord je pense que le meilleur emplacement serait l'entrée de la forêt au bout de la ville.

—Parfaitement. Allons donc à la forêt.

Toute la société se mit en marche, traversa la place de la charmante petite ville, s'engagea dans la rue assez étroite qui conduit par une pente douce jusqu'à l'étang situé entre la ville et des massifs d'ormes et de chênes; on remonta vers la forêt qui est toute voisine, et l'on s'arrêta dans une clairière bien exposée au doux soleil d'automne.

—On ne saurait trouver mieux, ce me semble, dit M. Legrand. Les malades auront ici le soleil, la fraîcheur des bois et la fraîcheur de l'étang, sans que le brouillard monte jusqu'à eux.

—Alors, c'est entendu, répliqua Jean. M. Dubois, ayez l'obligeance de faire les démarches nécessaires auprès des autorités de la ville et du département. Demain matin, du reste, vers neuf heures, je viendrai en causer de nouveau avec vous.

On remonta bientôt vers la ville. Jean était resté un peu en arrière avec M. Legrand. Quand il crut que le reste de la société se trouvait hors de la portée de la voix, il reprit, en marchant à côté de l'ingénieur :

—Monsieur, nous avons déjà l'emplacement de l'hospice. Vous avez été si complaisant tout à l'heure que j'ai grande envie de vous demander un service encore: c'est d'en faire à nous deux l'inauguration, en présence de quatre amis, demain, par exemple, à neuf heures. Si nos amis apportent avec eux deux épées, nous sommes, vous et moi, gens à les en remercier.

—Certainement, monsieur le marquis.

—D'autant plus, monsieur Legrand, que nous avons eu, tout à l'heure, par-devant notaire, un commencement de conversation qui a besoin d'une fin.

—J'allais vous prier, monsieur le marquis, de la reprendre le plus tôt possible.

—Seulement, ce genre de conversation intéresserait trop vivement ces dames; nous ne ferons pas de notre projet, vous qu'à M. Désormes, moi qu'à M. de Chazé.

—Tout naturellement, monsieur le marquis. A demain!

Les deux jeunes gens rejoignirent les autres promeneurs, et, malgré leur réserve mutuelle que tout le monde comprit, personne ne parut soupçonner le sujet de leur petit dialogue.

La voiture de M. Désormes et celle de M. de Chazé les attendaient sur la place de la ville, et un groupe de curieux et d'oisifs s'était formé pour admirer les harnais brillants des chevaux et la belle livrée des domestiques.

Les deux familles furent ainsi dispensées du cérémonial ordinaire des départs, et quelques rapides poignées de main suffirent. Le hasard voulut que Jean et M. Legrand n'eussent pas le temps d'échanger cette politesse.

## X

Le soir, après le dîner, Jean suivit le comte dans son cabinet qui était en même temps son fumoir. C'est M. de Chazé qui prit le premier la parole.

—Alors, mon petit Jean, c'est pour demain à neuf heures?

—Vous avez donc deviné...?

—Cette plaisanterie! Quelle opinion crois-tu donc que j'ai de toi?

—Mais alors ma cousine peut aussi...

—Elle ne nous en dira pas un mot, sois tranquille! Mais je suis bien sûr que ce soir elle restera un quart d'heure de plus à son prie-Dieu.

—Il me faut un second témoin.

—Je vais envoyer un exprès à Gaëtan de Cambry.

Le comte écrivit rapidement quelques mots, plia la lettre et sortit pour la recommander au porteur.

Quand le comte rentra, Jean fumait tranquillement.

—C'est à l'épée, n'est-ce pas?

—Oui, au pistolet, j'aurais trop d'avantages.

—Et le marquis Don Quichotte de Lizardière a choisi l'épée, naturellement? Es-tu au moins d'une force raisonnable à l'épée?

—Je ne sais pas trop. Depuis la mort de mon père, je n'ai pas fait d'armes.

—Et c'est tant pis pour toi, car c'était un rude maître, et je suis fier d'avoir été son élève. Mais il s'agit d'autre chose. Je te préviens que M. Frédéric Legrand est un des premiers tireurs de Paris.

—Tant pis! dit Jean sans s'émouvoir.

—De plus, il est très brave.

—Tant mieux!

—Tu n'as, je crois, qu'une chance de te tirer d'affaire: c'est la *flanconnade*.

—Qu'est-ce que c'est que la *flanconnade*?

—Va chercher ce livre qui est à gauche, sur le second rang de ma bibliothèque, tu vois bien, un in 4-o oblong, relié en veau fauve. C'est cela. Apporte.

Jean apporta le vénérable bouquin au comte qui prit le précieux volume, et en tourna les pages une à une comme s'il cherchait.

—Ah! nous y voici: *La Flanconnade!* Tu vas me faire le plaisir de lire et de méditer ce chapitre: *La Flanconnade!*... autrement dit le coup porté au flanc; il y a en face une estampe... qui démontre le coup, mieux encore que le texte.

Vois-tu, ami Jean, les maîtres-d'armes contemporains ont inventé un tas de coups nouveaux ornés de noms à effet. Pas un ne vaut l'antique et naïve *flanconnade*... droit à ceinture, au flanc! Tu vas donc me faire le plaisir d'étudier ce chapitre et de t'endormir tranquillement après. Je te réveillerai à huit heures, et à neuf tu démontreras au sieur Frédéric Legrand l'excellence de la *flanconnade*.

M. de Chazé disait tout cela en riant, avec une gaité qui n'avait rien de factice; le colonel ne trouvait rien que de simple dans une rencontre d'honneur; et au fond de l'âme, malgré son affection pour son jeune cousin, l'idée de voir deux épées au vent ne lui déplaisait pas; cela le rajeunissait.

\*\*\*

A l'heure dite, adversaires et témoins étaient en présence, dans la clairière de la forêt. Le comte avait apporté deux épées, M. Désormes en avait fait autant.

Le second témoin de M. Legrand était un officier de hussards, ami de la famille Désormes; le second témoin de M. de Lizardière était M. Gaëtan de Cambry, ancien officier de marine, grand, froid, silencieux et distingué.

Les témoins choisirent le terrain d'un commun accord; le sort fit le choix des armes à Jean qui désigna, par un scrupule de délicatesse, celles que M. Désormes avait apportées.

En remettant l'épée à Jean, le colonel ne put s'empêcher de lui dire tout bas:

—*La Flanconnade!*

Les deux adversaires jetèrent leur habit, et se saluèrent de l'épée.

Les deux fers croisés, les combattants s'observèrent un moment, essayant des feintes, se tâtant par quelques froissements rapides. M. Legrand était plus habile, M. de Lizardière plus ardent. M. Legrand, affligé d'une corpulence rare dans un jeune homme, regagnait en aplomb et en solidité ce qu'il avait de moins en légèreté. Tranquille, la tête en arrière, bien assis sur ses jambes robustes, le bras légèrement plié, immobile dans sa force, il attendait.

Jean, que l'impatience gagnait, porta un coup droit des plus imprudents; M. Legrand para sans rien perdre de son calme, et les fausses attaques, les feintes, les battements recommencèrent. Tout à coup, M. Legrand, avec une rapidité que sa stature massive ne faisait pas prévoir, s'élança, et son épée atteignit Jean à la ceinture, mais l'épée trouva une résistance inattendue, et M. Legrand, rompant d'un pas, se remit en garde.

Jean, qui avait senti le coup, chercha vivement dans la poche de son gilet et en retira une pièce de cinq francs. C'est cela qui avait empêché l'épée d'aller plus loin. Jean, très fâché de ce hasard, jeta au loin la pièce d'argent, et, à son tour, se remit en garde.

—Vous placez bien votre argent, monsieur le marquis; vous auriez été bon banquier! dit M. Legrand avec un sourire.

—On ne parle pas sous les armes! fit M. de Chazé de sa voix la plus grave.

Jean, irrité de sa mésaventure, avait peine à se contenir; cependant il reprit son sang-froid pour un effort décisif: engageant vivement l'épée en tierce, et la dirigeant droit aux yeux de son adversaire, qui leva légèrement la main pour se garantir, il ramena l'arme en seconde, et, se fendant à fond, porta un coup terrible... C'était la *flanconnade*! M. Legrand se renversa plus en arrière et Jean retira son épée, dont la pointe était cassée; mais son adversaire n'était pas blessé.

—Pardieu! s'écria M. Legrand, nous ne parviendrons pas à nous trouver la peau. C'est ma montre qui a reçu le coup.

—Vous m'avez dit que je serais bon banquier, parce que je plaçais bien mon argent; je ne vous dirai pas que vous seriez bon horloger, car vous mettez les montres en grand péril!

Les deux jeunes gens et les témoins ne purent s'empêcher de sourire. Alors M. Désormes, s'avançant vers M. de Chazé, lui demanda la permission d'interrompre le combat.

—Monsieur le comte, je n'ai pas cru, avant le combat, devoir faire une tentative de conciliation. Maintenant je le peux et je le dois. M. de Lizardière et M. Legrand se sont conduits en gens de coeur. J'estime qu'au lieu de croiser l'épée, ils sont dignes de se tendre la main. Ne le pensez-vous pas, monsieur de Chazé? Ne le pensez-vous pas, monsieur de Chambry?

—Nous sommes de votre avis, monsieur Désormes.

—Je suis de cet avis, dit le second témoin de M. Legrand.

L'ingénieur s'avança vers Jean et lui tendit la main.

—Monsieur de Lizardière, c'est moi qui ai eu le premier tort; c'est à moi de faire les avances.

Jean ne se fit pas prier, naturellement; il prit de très bonne grâce la main qui lui était tendue, et les témoins, comme les adversaires, se saluèrent et se dirent adieu, très satisfaits de l'événement qui aurait pu plus mal tourner.

Dès que le comte fut remonté en voiture avec Jean, il se frotta les mains de l'air le plus satisfait en s'écriant:

—Eh bien! mon gars, je te l'avais bien dit: la *flanconnade*! Il n'y a que ça, la *flanconnade*!

En approchant de Marcilly, à la descente de la côte, ils rencontrèrent Christiane et Madeleine qui venaient au-devant d'eux.

Un reste d'anxiété paraissait encore sur le visage de Christiane, quoiqu'elle eût aperçu de loin son cousin à côté de son mari.

—Vous n'êtes pas blessé, Jean?

—Non, ma cousine, et mon adversaire ne l'est pas non plus.

—Nous vous raconterons cela, Christiane: la pièce de cinq francs, la montre et la *flanconnade*! Vous avez donc tout deviné? Cela ne m'étonne pas, vous pensez bien, et je le disais à Jean hier au soir.

—Etes-vous contente de moi, ma cousine?

—Oui, méchant enfant, car, cette fois, il n'y avait pas de votre faute.

—C'est donc cela, interrompit Madeleine, que maman m'a fait prier, ce matin, pour qu'il n'arrivât point malheur à mon cousin Jean?

—Oui, ma fille— et pourquoi encore t'ai-je fait prier?

—Pour que mon cousin soit bien sage et fasse de beaux tableaux qui lui produisent beaucoup d'argent.

—Puisque tu as demandé cela au bon Dieu pour moi, ma petite cousine, je suis certain qu'il te l'accordera, et j'y mettrai du mien. Quand je serai riche, je sais bien ce que je ferai.

—Que ferez-vous, Jean?

—Ma cousine, c'est mon secret, mais vous serez le premier à le connaître, je vous le jure, que ce soit dans un an, dans deux ans ou dans dix!

## XI

A l'heure même où se passaient les derniers événements de cette histoire, Mlle Raymonde était seule dans la bibliothèque de son père; elle avait déplié, puis étalé sur la grande table, un énorme volume in-folio, et, penchée, elle regardait attentivement, s'arrêtant de temps à autre, donnant quelques signes d'impatience, souriant quelquefois, mais de plus en plus absorbée et rêveuse.

M. Désormes entra brusquement, ce qui n'était pas dans ses habitudes régulières et flegmatiques.

—Que fais-tu là, Raymonde?

—Vous le voyez, mon père, j'étudie la carte de l'état-major.

—Oh! oh! mademoiselle, auriez-vous des projets particuliers sur l'armée française?

—Pas le moins du monde, je vous assure, mon père. Je cherche s'il y a un moyen d'aller d'ici, à la Lizardière sans passer par Marcilly.

—Je l'ignore absolument, ma fille.

—Eh bien! je crains que non. En étudiant la route de Château-la-Vallière au Lude, j'espérais

trouver dans cette carte un embranchement sur la vallée de la Mauvine, mais je ne vois que des chemins de traverse où une voiture ne peut pas passer sans doute. Nous irons à cheval, ce qui ne sera pas commode par les mauvais temps.

—Et pourquoi ne veux-tu pas prendre par Marcilly?

—Parce que nous pourrions rencontrer M. de Lizardière; il verrait où nous allons, et, comme la Lizardière a été vendue malgré lui, notre rencontre, dans les premiers temps surtout, lui paraîtrait une sorte de bravade.

—Je comprends ton idée, mais tu aurais pu l'avoir plus tôt; rien n'était plus simple que de ne pas acheter ce vieux donjon.

—J'y tenais, mon père, et j'en ferai une merveille de reconstitution Renaissance.

—Je t'ai passé ce caprice comme beaucoup d'autres, ma chère enfant. Depuis la mort de ta mère, je t'ai laissée te gouverner toi-même, et je ne m'en suis pas repenü. D'ailleurs, tu es majeure, et tu peux faire de ta fortune ce qu'il te plaît. Cette fantaisie te coûtera d'abord cent mille francs, et puis le double au moins en réparations et embellissements. Passe encore. Mais ce qui est fâcheux, c'est que ce dernier caprice a failli occasionner la mort d'un homme, sinon de deux.

—Comment cela, mon père?

—Oh! tout s'est terminé heureusement, grâce au hasard.

Et M. Désormes se mit à raconter le duel du matin, sans oublier le double incident de la pièce de cinq francs et de la montre.

Quoique rassurée d'avance sur le résultat de ce duel, Raymonde écoutait son père avec une attention profonde et à certains moments, avec une émotion qu'elle avait de la peine à cacher; mais la jeune fille reprit son calme en voyant entrer M. Frédéric Legrand.

Elle lui tendit la main et ne lui parla point de l'aventure du matin. Elle le pria, au contraire, d'écrire à un architecte du Mans, célèbre dans le pays, pour que la restauration de la Lizardière commençât sans retard.

C'était l'heure du déjeuner, et M. Legrand offrit son bras à Raymonde pour passer dans la salle à manger.

Elle accepta, et reprenant son air majestueux, tempéré cette fois par un bizarre sourire, elle lui dit en marchant:

—Et cela va tout à fait bien, horloger?

—Fort bien, mademoiselle; mais comme l'esprit de justice est en vous, j'espère que si vous rencontrez M. de Lizardière, vous l'appellerez banquier!

—Non, monsieur Legrand, non, répondit-elle, je ne dirai pas cela.

## XII

L'automne touchait à sa fin; les mauvais temps étaient venus, et la pluie empêchait les habitants de Marcilly de faire leurs promenades habituelles dans les bois et les landes. Quand il ne pleuvait pas, M. de Chazé, qui, en sa qualité de capitaine de louveterie, entretenait toute une meute, sortait de bonne heure avec ses chiens, rentrait avec quelques renards malavisés et quelques chevreuils dont Madeleine déplorait le triste sort.

Jean, quoiqu'il eût un certain goût pour la chasse, ne suivait pas son cousin; il était absorbé par son travail. Les panneaux de la grande salle furent vite achevés, et le jeune peintre se mit alors à travailler pour lui-même; il prenait à peine quelques heures de repos, et on admirait à la fois l'ardeur qu'il apportait dans sa tâche et le rare talent qu'il y montrait déjà.

Christiane suivait les progrès de son ancien élève avec une joie renouvelée tous les jours; pendant qu'il travaillait, elle venait s'asseoir près de lui, prenant Madeleine sur ses genoux, et passant de longues heures à causer. De quoi? De tout et de rien, des choses de la jeunesse et des choses de l'avenir, des vieilles histoires de la famille, de la grand'tante qui gagnait sa vie, pendant l'émigration, à broder des portefeuilles en soutache, et du grand-oncle qui la gagnait aussi à tourner et à vendre des coquetiers—son seul talent utile!—et d'une autre grand'tante qui avait connu Joséphine de Beauharnais; et de la bisaïeule qu'on appelait *la diablesse*, qui, ayant tué son beau-frère d'un coup de fusil, avait obtenu grâce en se jetant aux pieds du roi Louis XV.

Christiane racontait tout cela gaiement, d'une bonne voix sonore et franche qui réjouissait le travail du jeune homme. De temps à autre elle touchait à des questions plus hautes, à la religion, à la philosophie et même à la politique. Jean, dont l'éducation avait été interrompue de bonne heure, se plaisait à ces leçons données sans prétention et comme au hasard.

Christiane avait surtout la science de la vie, science complètement inconnue à son étrange cousin, et, peu à peu, elle réussit à lui montrer que la vie réelle diffère beaucoup des romans et des drames. Elle en arriva même à parler de la Lizardière et des embellissements que Mlle Désormes y faisait faire, sans réveiller les colères de Jean. Cependant, au fond de la pensée du jeune homme, elle sentait bien qu'il restait quelque chose de voilé. C'était ce secret, dont Jean lui avait parlé, ce projet mystérieux que même à elle il ne voulait pas révéler encore. Cela tourmentait un peu Christiane, mais elle était patiente, comme elle était forte et douce, et elle savait attendre en espérant.

Cette vie paisible et charmante durait depuis deux mois, lorsque M. de Chazé reçut de M. Désormes la lettre suivante qu'il lut à Jean et à Christiane, de sa voix la mieux timbrée:

“Monsieur le comte,

“Ce n'est pas seulement au voisin toujours obligeant, c'est aussi au capitaine de louveterie que je viens demander un service.

“Voici de quoi il s'agit:

“Une bande de sangliers, émigrée de la forêt de Chinon, est venue s'installer dans la forêt de Château-la-Vallière. Ce sont des voisins très incommodes pour une ferme-modèle; mes champs de betteraves sont mis à sac par ces malandrins. Vous feriez une bonne action en les rappelant à l'ordre, et je vous en saurais un gré infini.

“Pour le moment, ces désagréables visiteurs ont élu domicile près des ruines de Vaujours. Quand il vous plaira, et le plus tôt sera le mieux, nous irons ensemble les prier de retourner au pays na-

tal, et, s'ils refusent, ils resteront responsables de leur entêtement.

—Depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, nous avons eu le chagrin de nous séparer de M. Legrand, le digne adversaire de M. de Lizardière. Il est parti pour la Hongrie, où il restera quelques années, occupé à l'établissement de plusieurs chemins de fer.

—Ayez l'obligeance de mettre mes hommages aux pieds de Mme de Chazé, en lui offrant aussi les respectueux souvenirs de ma fille.

—J'ai l'honneur d'être..., etc.

“JACQUES DÉSORMES.”

—Voilà un bonheur! reprit M. de Chazé; depuis dix ans il n'y avait plus un sanglier dans nos environs, et cela m'humiliait! Forcer de pauvres cerfs, de maigres chevreuils, cela se fait faute de mieux, mais c'est une chasse pour les dames; le sanglier, c'est la guerre! Viendras-tu, Jean?

—Non, mon cousin, si vous ne l'exigez pas; j'ai un tableau à finir.

—A ton aise, mon garçon. Je n'invite pas Christiane qui a l'âme trop sensible. D'ailleurs, il faut être debout à une heure impossible. Sur ce, bonsoir. Vous ne me reverrez que demain fort tard, et avec le cadavre du sanglier d'Erymanthe, j'espère.

M. de Chazé, après ce souvenir mythologique dont il était assez fier, alla donner des ordres aux piqueurs, et Jean rejoignit son domicile particulier du Petit Château.

Le sommeil de Jean fut interrompu, avant le jour, par le son des trompes de chasse et les aboiements des chiens qui traversaient le village; quand le bruit se fut éloigné, il se rendormit et ne se réveilla qu'assez tard. En descendant, il aperçut Pieyrard qui semblait inquiet et fort penaud.

—Qu'as-tu donc, maître Pieyrard?

—J'ai que Clodion est parti avec la meute de M. le comte; je le tenais en laisse pendant le passage des autres chiens, et il n'avait pas l'air de méditer un mauvais coup. C'est pourquoi un quart d'heure après je l'ai laissé libre. Alors, il a filé sans tambour ni trompette; j'ai eu beau crier et courir après, il n'en détalait que plus vite.

—Ah! mon pauvre chien! s'il rencontre les sangliers, comme il n'a pas l'habitude de cette sorte de chasse, il est capable de se jeter sur eux au hasard et de se faire découdre. Charge mon fusil à balles, le tien aussi, et partons vite. Le rendez-vous des chasseurs est à Vaujourn; en coupant par la forêt, nous arriverons peut-être à temps, car le sanglier est long à prendre un parti.

Cinq minutes après, Jean et Pieyrard arpenaient la route de Marcilly au Gauguier; arrivés sur la hauteur, ils abandonnèrent la route, traversèrent la lande de droite et entrèrent dans la forêt. Après avoir franchi quelques hectares de haute futaie, ils se trouvèrent devant une nouvelle lande, mais plus vaste que la première, fermée en face d'eux par une autre futaie et à leur droite par un bois taillis des plus épais.

C'était une belle matinée d'hiver, le soleil étincelait dans le ciel sans nuages, et la brise assez vive qui venait du sud-est apportait des rumeurs

lointaines. Ces rumeurs devinrent peu à peu plus distinctes; les trompes de chasse sonnaient au loin la randonnée, et la voix des chiens leur répondait.

Jean et Pieyrard s'arrêtèrent pour écouter.

—Monsieur le marquis, la chasse vient de notre côté. Attention!

Tous les deux armèrent leur fusil, le regard fixé sur la lisière des bois qui leur faisaient face. Evidemment, Pieyrard ne s'était pas trompé; la chasse venait sur eux. En effet, ils aperçurent tout à coup, au débouché de la forêt, le sanglier lancé à toute vitesse; la lande avait bien un kilomètre, mais l'animal l'eut franchie en quelques minutes, et il se trouva brusquement devant Jean et Pieyrard.

Jean épaula son fusil et fit feu à cinquante pas. C'était trop tôt. Heureusement le sanglier ne fut pas atteint; sans quoi il se fût jeté sur le tireur imprudent. Le sanglier blessé ne songe plus qu'à se venger; quand on l'a manqué, il se détourne et fuit. Celui-ci ne faillit pas à cette règle; il tourna brusquement sur sa gauche, et, avant que Jean et Pieyrard eussent le temps de tirer, il s'enfonçait comme un boulet de canon dans les broussailles du taillis.

Cependant toute la chasse sortait des bois à la suite du sanglier, les chiens d'abord, et, à une centaine de mètres après eux, les chevaux lancés à fond de train. Derrière le comte et M. Désormes, qui couraient en tête, Jean crut apercevoir l'amazone noire de Mlle Raymonde, flottant au vent. Mais il n'eut pas le temps de s'en assurer, car il courait vers le taillis où avait disparu le sanglier, et il y arrivait en même temps que les chiens.

—Taïaut! taïaut! leur cria Jean, leur désignant du geste l'endroit par où le sanglier était entré; mais les chiens s'arrêtèrent brusquement, leur instinct les avertissant du danger. Et, en effet, dans ce fourré impénétrable, dans cet enchevêtrement profond de ronces, d'épines, de branches serrées entre elles comme des mailles, de plantes hérissant le sol humide de leurs pointes aiguës, il était impossible aux chiens d'aborder le sanglier autrement que de face et un à un. En vain les piqueurs les excitaient, les chiens se contentaient de hurler et d'aboyer autour de cette citadelle inabordable.

—Piquefort lui-même refuse, dit le comte, les autres n'accepteront pas, c'est sûr.

Et M. de Chazé, en stratège habile, se mit à faire le tour de ce fourré maudit.

Jean avait distingué Clodion au milieu des autres chiens et l'avait appelé près de lui. Clodion obéit et se mit à côté de son maître, tout en suivant des yeux la manœuvre de ses compagnons, qui tournoyaient toujours en aboyant autour du taillis sombre et silencieux. Clodion semblait indifférent à ce spectacle, et par instants, il regardait Jean comme pour lui dire: Sois tranquille, je n'y vais pas! Jean rassuré se mit à le caresser de la main; Clodion choisit ce moment pour s'échapper, et d'un bond il était dans le taillis. Deux minutes après, on entendit des aboiements furieux et répétés, puis un hurlement plaintif, et Clodion reparut sur la lisière du taillis, pouvant marcher à peine et couvert de sang.

Jean désespéré se précipita vers le héros vaincu, mais Jean n'arriva pas seul à son secours. Pres-

que en même temps que lui, Mlle Raymonde, qui avait sauté vivement à bas de son cheval, se pencha sur le corps du pauvre Clodion.

—Laissez-moi faire, dit-elle, et qu'un des piqueurs aille chercher de l'eau à cette mare qui est là, vers la gauche.

Raymonde avait apporté avec elle une petite pharmacie de chasse—ce qui justifiait sa présence à ces exploits peu féminins;—en un instant, elle eut lavé le sang qui couvrait la pauvre bête:

—Trois blessures qui ne sont rien, quoique profondes, au poitrail et à la jambe; celle du cou est plus grave, par malheur.

Et, agenouillée à demi dans l'herbe, elle se mit à panser Clodion avec l'aide de Jean, moins adroit qu'elle évidemment, car elle lui dit:

—Monsieur de Lizardière, j'ai le ridicule d'être meilleure vétérinaire que vous; il ne faudra pas m'en vouloir.

Elle continua le pansement, et, quand il fut terminé, caressa doucement Clodion, qui tourna vers elle son oeil triste, reconnaissant et tendre.

Deux coups de feu très rapprochés firent lever la tête aux acteurs et aux témoins de cette scène, et, un moment après, M. de Chazé accourait en criant:

—Il est mort! Qu'on aille le chercher, là-bas, au coin du taillis, avec le dog-cart.

—Qui est-ce qui est mort? Le sanglier? dit M. Désormes, en s'avançant.

—Parfaitement, monsieur, et je vous prie tous de m'écouter, pour l'instruction de vos vieux jours.

Et M. de Chazé, calme, majestueux, mais évidemment heureux de sa supériorité cynégétique, reprit en accentuant tous les détails:

—Je me promenais donc tout le long du taillis, en réfléchissant, et je me disais: Jamais l'animal ne sortira de là, si les chiens ne vont l'y chercher, et ils ne le feront pas probablement; mais si un seul se hasardait, mon sanglier, qui est un vieux solitaire, car il est tout blanc presque, aura une idée toute naturelle, c'est qu'un autre chien, ou plusieurs, pourraient venir l'attaquer sur ses derrières, et il détalera au plus vite. Or, quel chemin prendra-t-il? Certainement le plus court, pour gagner les bois de la Bonne-Fontaine, et il aura soin de rester à l'ombre le plus longtemps possible. Donc il débouchera par l'angle de bois, qui fait pointe sur la lande; c'est là qu'il faut l'attendre. Je ne croyais pas si bien dire. Précisément j'entendis dans le taillis la voix de Clodion, que je reconnais, et, à ses aboiements lamentables, je comprends bientôt qu'il a reçu quelques bons coups de défense. Je me hâte vers la pointe du fourré, comme je me l'étais promis; mais j'étais en retard d'une centaine de pas, et j'aperçois mon solitaire qui dégringole le talus, hume l'air et détale. Je lui adresse mon coup de fusil au défaut de l'épaule, il tourne sur lui-même m'aperçoit et arrive sur moi, mais pas trop vite; il ouvrait la gueule en venant, car ma balle lui avait traversé les poumons, ce qui le gênait pour respirer. Je le visais pendant qu'il marchait, ce qui semblait lui déplaire, mais il avançait tout de même, car c'était un brave! Quand il fut à cinq pas de moi, il ouvrit la gueule plus grande encore, la respiration lui manquant de plus en plus; je jugeai l'endroit bon pour lui envoyer ma

seconde balle, sans endommager sa peau, et le pauvre diable tomba foudroyé.

Pendant que tout le monde félicitait le comte, les piqueurs arrivaient avec le dog-cart, où était étendue la victime. Raymonde demanda que l'on y fit une place pour Clodion, et le vaillant chien fut hissé avec précaution à côté du mort glorieux.

Le jour commençait à baisser, et les chasseurs durent se séparer après de nouveaux remerciements de M. Désormes à M. de Chazé. Mlle Raymonde tenait sans doute à faire des adieux particuliers à Clodion, car, avant de remonter à cheval, elle alla passer encore ses doigts dans la crinière du blessé, tout en lui disant avec un demi-sourire:

—Clodion, vous comprenez l'anglais, je crois? Eh bien, écoutez...

—*My peace is made with the dog, I hope?*

—*Oh! yes, certainly!* répondit Jean.

—*And with the master?*

—*Not quite, but it will soon be if you are as kind to the master as you have been to his dog.*

### XIII

Quelques jours après, M. Désormes vint faire ses adieux aux habitants de Marilly; son fils Raoul l'accompagnait, mais Raymonde était partie la veille pour Paris. Elle allait préparer leur installation d'hiver, car la session des Chambres était prochaine, et ses devoirs de sénateur rappelaient l'agronome des Bruyères.

Les adieux furent pleins de cordialité. Jean voulut présenter à M. Désormes Clodion plus vaillant que jamais, et il pria d'offrir de nouveaux remerciements à Mlle Raymonde.

Le reste de l'hiver se passa sans autre incident: Jean travaillant avec une ardeur qui ne se ralentissait pas, Christiane admirant ce changement profond dans la nature de son cousin, Madeleine montrant le même éloignement pour le piano, et M. de Chazé remplissant ses fonctions de maire, à la satisfaction de tous.

Pendant ces mois d'hiver, les travaux de restauration au manoir de la Lizardière avançaient rapidement; l'architecte, stimulé par les lettres de Mlle Raymonde, n'y épargnait point sa peine, non plus qu'à l'hospice de Château-la-Vallière, dont Jean l'avait également chargé.

Dans le courant du mois de mars, le comte et la comtesse de Chazé eurent l'explication du zèle inouï que Jean avait apporté à ses travaux de peinture. Il les conduisit dans son atelier, à l'heure où la lumière du jour est le plus favorable pour bien juger un tableau, leur montra une douzaine de grands paysages et leur dit:

—Déclarez-moi franchement quels sont les deux que vous préférez.

Le comte, dont l'impatience habituelle ne se prêtait pas à un long examen, s'écria bientôt:

—C'est cette *Chasse au renard* et cette *Chasse au sanglier*.

Christianne, plus réfléchie et plus instruite en peinture, ne se décida pas si vite.

—Oui, dit-elle, je pense comme Léopold sur la *Chasse au sanglier*: cette jeune femme dont on aperçoit vaguement les traits, penchée sur ce brave Clodion; vous-même Léopold, dont Jean a reproduit, non le visage, mais la forte stature, l'é-

nergie et l'entrain; le paysage où l'air vif semble vibrer dans les dernières feuilles épargnées par l'hiver; ce sanglier étendu sur l'herbe et qui fait peur encore; ces chiens à peine enhardis; ces chevaux palpitants de leur course furieuse; tout cela est admirable. J'aime moins la *Chasse au renard*, le ton en est un peu rougeâtre et semble trop chercher à se confondre avec la robe de la bête. Je préfère le *Coucher du soleil sur les landes*, où il n'y a d'être animé que cet oiseau de proie qui se balance dans les nuages rouges comme du sang. C'est simple et grand. Voilà mes deux préférés.

Le comte soutint son opinion, car, en sa qualité de chasseur, une chasse lui semblait au-dessus de tous les couchers de soleil possibles.

—Allons, dit Jean, rapportons-nous-en à Madeleine.

Madeleine, très flattée, s'avança gravement, et prit son air le plus sérieux pour adresser cette question:

—D'abord, mon cousin Jean, qu'est-ce que vous voulez faire de ces deux tableaux?

—Tu as raison, ma petite cousine, et j'aurais dû commencer par dire cela. Eh bien, je veux envoyer deux de mes tableaux à l'Exposition des beaux-arts, à Paris.

—Bravo! s'écria le comte.

—J'y avais déjà pensé, dit Christiane.

—Alors, reprit Madeleine, il vaut mieux, ce me semble, ne pas envoyer deux chasses, les méchants diraient que Jean ne sait faire que cela.

—Oh! oh! cria de plus belle le comte ravi, oh! oh! Mais elle a de l'esprit comme sa mère, ma fille!

Christiane, remerciant son mari du regard, prit Madeleine dans ses bras et couvrit son front de baisers. *Le Coucher du soleil* l'emportait décidément.

\*\*\*

Un mois après, Jean de Lizardière était célèbre; son succès fut comme un coup de foudre. Il fut d'autant plus acclamé, choyé, fêté, qu'il n'était connu de personne. Tout ce qu'on savait de lui, c'était son nom et son adresse par le livret du Salon. De temps à autre le public a de ces enthousiasmes soudains; cela tient à deux causes: d'abord, un besoin généreux d'admiration; ensuite le besoin, moins généreux, du changement. Quoi qu'on en dise, la foule ne se fait pas une joie mauvaise de briser ses idoles, mais elle se fait un plaisir de les remplacer.

Du reste, les peintres et les sculpteurs ont un public si nombreux que la consommation de tableaux, de marbres et de bronzes d'art est, pour ainsi dire, illimitée. Les peintres se prêtent plutôt un appui mutuel qu'ils ne se font concurrence, et chaque exposition annuelle peut avoir son lion, sans décourager, au contraire, les lionceaux qui aiguissent leurs dents.

Notre ami, Jean de Lizardière, fut donc le lion de l'année 1869. Les maîtres de la critique le placèrent à côté de Corot, de Français, de Courbet, et même au-dessus. Les reporters des journaux, avides de paraître bien informés, se mirent en quête de renseignements sur l'heureux triomphateur. Comme on ne savait rien, on était libre de tout inventer. On répandit le bruit que Jean de Lizardière était un pseudonyme; alors, les uns

affirmèrent que le véritable auteur de la *Chasse au sanglier* était un moine bénédictin à qui ses supérieures avaient défendu de se faire connaître; les autres donnèrent pour certain que c'était une jeune institutrice anglaise; un troisième raconta que la *Chasse au sanglier* était un tableau flamand, retrouvé dans un vieux château et rajeuni par un professeur de dessin au lycée de La Flèche.

De tous ces historiographes improvisés, celui qui approcha le plus de la vérité, grâce peut-être à quelque indiscretion de M. Désormes, fit un récit très dramatique d'un duel où Jean de Lizardière avait tué deux ingénieurs hongrois. Il donnait leurs noms.

Jean apprit tout cela par une lettre d'un marchand de tableaux qui le pressait de partir pour Paris. Il lui écrivait au nom d'un riche Américain et un prince russe qui se disputaient le *Coucher du soleil dans les landes* et la *Chasse au sanglier*. Le marchand suppliait M. de Lizardière de venir les mettre d'accord.

Ce fut une joie à Marcilly, comme on pense, joie douce et recueillie chez Christiane, exubérante chez le comte.

—Tu vas me faire le plaisir de partir demain matin, cria-t-il; ne faisons pas attendre les Américains et les Russes.

—Non, mon cousin, si vous le permettez; c'est samedi, et je tiens à ne partir que lundi.

—Pourquoi donc?

—Parce que c'est demain dimanche, monsieur le comte, répondit une voix.

C'était M. le curé de Marcilly qui entrain.

—Ah! ah! voilà M. le curé qui me donne une petite leçon, du premier mot, comme ça! Eh! oui, il est vrai que j'arrive quelquefois à la messe juste avant l'Evangile. J'ai tort, mais j'ai aussi des reproches à vous faire, monsieur le curé. Depuis un mois, vous accaparez mon cousin; oui, depuis que ses deux tableaux sont partis, il ne quitte plus le presbytère; je me le demande, quel peut être votre noir projet? J'ai lu, dans un extrait du journal *le Siècle*, que les envahissements du clergé devenaient chaque jour plus intolérables; il doit y avoir quelque chose de pareil ici.

—Eh bien, monsieur le comte... vous devinez juste, et avant peu, demain peut-être, vous saurez mon secret.

—Alors, monsieur le curé, faites-moi l'honneur de répondre à ma question, sans restriction mentale. Préférez-vous que nous vous gardions à dîner aujourd'hui, ou que je prenne deux abonnements au *Siècle*, l'une pour vous, l'autre pour moi?

—Monsieur le comte, ceci demande de mûres réflexions. Je ne refuse pas l'abonnement au *Siècle* d'une façon absolue, mais j'accepte le dîner. Souvenez-vous toutefois que, en ce qui touche l'abonnement, j'ai pris mes réserves.

—Il y a un piège là-dessous, monsieur le curé! Allons, à table.

Le vieux curé avait une raison toute particulière pour désirer la présence de Jean à la messe du lendemain; on va le voir.

Devant la porte de l'église, le comte et la comtesse le remarquèrent, l'affluence était plus considérable encore que d'habitude. Madeleine, dont les yeux toujours en mouvement ne laissaient rien perdre, à peine agenouillée dans le banc de fa-

mille, fit signe à sa mère, d'un geste discret, de regarder vers le maître-autel. Christiane fut surprise comme sa fille. Un large rideau bleu couvrait les pierres blanches et nues habituellement, du chevet de la petite église romane, et cette innovation inexplicée détourna un peu Christiane de son livre d'heures.

L'explication ne se fit pas attendre. Après l'Evangile, M. le curé monta en chaire et, à la fin du prône, il annonça d'une voix émue à ses fidèles paroissiens qu'un de leurs pieux désirs était rempli; l'église de Marcilly avait un tableau digne d'elle! A ces mots, le rideau bleu tiré par la main invisible d'un enfant de chœur, s'écarta, et une Adoration des Mages apparut aux yeux émerveillés de la foule.

Quand l'émotion se fut un peu calmée, le bon curé reprit d'une voix plus émue encore:

—A qui devons-nous ce don magnifique? A un fils de notre pays, à un peintre dont le nom retentit en ce moment dans tous les échos de la publicité parisienne, à M. le marquis de Lizardièrre. Avant de répandre parmi les hommes les oeuvres de son talent, il a voulu que la première fût consacrée à Dieu. Cela doit lui porter bonheur, et le vieux prêtre remercie devant vous et bénit ce jeune homme.

Le curé quitta la chaire et reprit l'office divin; mais son auditoire, je dois l'avouer, resta quelque peu distrait jusqu'à la fin par la vue du cadre d'or étincelant et des couleurs éclatantes du tableau. Je crains même que le cadre d'or n'ait partagé avec le tableau l'admiration de quelques-uns.

Le comte et la comtesse, un peu embarrassés dans leur surprise joyeuse, furent les derniers à tourner les yeux vers le nouveau chef-d'oeuvre; mais Madeleine n'y mit point tant de façons et, comme elle était assise entre son père et sa mère, elle leur dit en se penchant tour à tour de chaque côté.

—Regarde, père; le roi Mage qui est le premier, celui qui offre de l'or, ce doit être le roi Gaspard, te ressemble tout à fait; et le roi Melchior, celui qui offre l'encens, ressemble au portrait de grand-père, et le roi Balthasar, qui offre la myrrhe, ressemble au portrait du grand-oncle l'amiral... Regarde, mère; la Vierge Marie, qui tient l'Enfant Jésus... c'est toi... je te reconnais. Et cette petite fille à genoux devant la crèche... à qui ressemble-t-elle?

—A toi, ma fille.

—Oh! que je suis contente!

—Maintenant, tais-toi, et suis la messe dans ton livre.

Le comte, très fier de ressembler au roi Gaspard, avait une folle envie d'aller admirer de plus près les trois Mages: il s'agitait dans son banc, piétinait sur place, et ne parvint à tromper son impatience qu'en entonnant le *Domine salvum* d'une voix qui fit trembler les voûtes et les vitraux de l'église.

Quant à Christiane, immobile, agenouillée, le visage à demi caché par son livre d'heures entr'ouvert, elle priaît doucement.

La messe terminée, le comte se précipita vers les rois Mages, et là, entouré de ses adjoints et de tout le conseil municipal, il se mit à leur expliquer les beautés de l'oeuvre.

Jean, modestement, pour échapper à son triomphe, suivait sa cousine et Madeleine, et tous trois prirent la route du château.

Tandis que l'enfant courait devant eux en cueillant les premières fleurs printanières dans les haies, Christiane prit le bras de Jean, et tout émue encore, comme se parlant à elle-même autant qu'à lui, elle dit de sa belle voix grave:

—Vous avez bien fait, mon enfant, de faire cela; il faut aimer ceux qui vous aiment, c'est la loi douce et simple. Il n'y a que trois grandes choses dans le monde: Dieu, la famille et la patrie. Vous venez de réunir les deux premières dans un hommage de religion et de tendresse; vous servirez la troisième, s'il est nécessaire, aux heures terribles qui peuvent venir; honorez-la d'abord par votre travail et votre attitude dans la vie. Vous allez nous quitter pour un temps. Prenez garde à Paris, défiez-vous des ivresses de la gloire et des pièges de la fortune. Vous serez riche maintenant; tâchez que la richesse vous soit d'un bon profit, et pardonnez-moi, mon illustre cousin, d'avoir mis cette péroraison au prône de mon curé.

—Merci, ma cousine, et rassurez-vous: si je tiens à être riche, vous saurez bientôt pourquoi.

—Ah! oui, je sais... encore un petit secret comme celui de l'Adoration des Mages... Et, à ce propos, vous êtes donc de l'école espagnole, pour avoir donné à votre Vierge des cheveux noirs?

—Non, ma cousine; mais puisque j'ai donné à ma Vierge tous vos traits, puisque vous êtes brune, je ne pouvais lui donner des cheveux blonds.

—Pourquoi donc pas! ce serait plus piquant et plus rare.

—Et puis, ma cousine, je n'aime pas les cheveux blonds.

—Ah! vous n'aimez pas les cheveux blonds? cela m'étonne.

—Le roi Balthasar te salue, signor Rafaëlo!

C'était M. de Chazé qui arrivait derrière eux comme une trombe: il saisit Jean au passage, l'enleva comme une plume et le tenant à bras tendus, lui marbra les deux joues de ses grosses moustaches hérissées. C'était sa manière de cacher ses émotions et de témoigner sa reconnaissance.

#### XIV

Jean de Lizardièrre trouva Paris plein de son nom. Les salons et les cercles artistiques se le disputèrent dès le premier jour; il y réussit complètement par la simplicité de ses manières, sa modestie naturelle et sa bienveillance innée. Les marchands eux-mêmes ne lui trouvèrent qu'un défaut, c'est de ne pas donner ses tableaux pour rien. Il en avait apporté de Marcilly une douzaine et il les vendit ce qu'il voulut. Un mois après son arrivée, grâce à toutes ces ventes et aux commandes payées d'avance, il avait placé trois cent mille francs à la Banque et au Crédit foncier.

Vint la distribution des prix du Salon. Jean eut la médaille d'honneur. Le ministre voulut y ajouter la croix, et, comme il était galant homme et d'esprit, il lui dit en la lui remettant:

—Monsieur de Lizardièrre, je sais que vous êtes royaliste. Recevez cependant la croix de cheva-

lier de la main d'un ministre bonapartiste, ce sera peut-être un ministre royaliste qui vous donnera la croix d'officier.

Bien entendu le ministre ne le croyait pas, et on ne le croyait pas autour de lui, ce qui lui permettait de le dire.

Notre héros resta quatre mois à Paris. Chaque semaine, il écrivait à Christiane qui lui répondait assidûment. Nous ne donnerons que deux extraits de cette volumineuse correspondance.

"Marcilly, 15 juin 1868.

"Je suis fâchée contre vous, mon cher enfant; votre dernière lettre n'avait que sept pages, et de votre plus grosse écriture encore; l'avant-dernière avait les huit bien pleines. Votre cousin prétend que c'est là un symptôme, et je vous fais grâce des suppositions bizarres auxquelles il se livre. Moi qui vous connais mieux, je pense que vous songez à nous revenir bientôt et que vous réservez quelque chose pour les longues conversations du soir et nos bonnes promenades dans les landes.

"C'est égal, pour vous punir à tout hasard, vous n'aurez aujourd'hui qu'un petit billet de moi, une lettre d'affaires.

"Maintenant que vous voilà riche, il faut songer à bien placer votre argent. Nous n'aimons pas beaucoup, mon mari et moi, ces placements en actions et en obligations. Ces chiffons de papier s'envolent à tous les vents. Léopold a donc pensé à ceci: La Mairie (vous savez bien, cette ferme qui est située à côté du village de Braye, juste sur le coteau qui fait face à Marcilly) est à vendre. On en demande quatre-vingt mille francs, elle en rapporte deux mille. C'est un beau placement pour notre pays. De plus, cette Mairie a été autrefois un vrai château. Vous seriez là merveilleusement pour vous, et j'ajoute pour nous. Madeleine prétend que, pour éviter les courses inutiles, nous n'aurions, quand nous sortirions, qu'à hisser un drapeau sur la tourelle de la Mairie et sur le donjon de Marcilly. Cette fillette est pleine d'esprit. Votre cousin, plus sérieux, pense que si la Mairie était à vous, elle serait à lui comme chasseur, et vous savez que son rêve est d'être le Nemrod unique de la contrée. Nos onze cents hectares ne lui suffisent pas.

"Répondez-moi vite à ce sujet, mon cher enfant. Une chose m'a frappée dans vos lettres, c'est que vous ne m'avez jamais parlé de Mlle Désormes. Il est probable cependant que vous l'avez rencontrée dans le monde parisien où elle est, dit-on, très répandue.

"Sur ce, mon cher Jean, nous saluons tous le grand homme, et nous embrassons le bon et cher parent."

La réponse de Jean ne se fit pas attendre.

"Paris, 17 juin 1868.

"Ma chère et excellente cousine,

"Votre coeur a deviné juste. Si ma dernière lettre était plus courte que les autres, c'est que dans deux jours je serai au milieu de vous tous, les tendres et bien-aimés amis de ma jeunesse. **Quelle joie de vous revoir maintenant! Et comme**

je suis fier de tout ce qui m'est arrivé, en pensant que je verrai cette bonne joie dans vos yeux!

"Oui, certes, j'achèterai la Mairie, puisque cela vous plaît à tous, mais j'ai aussi un projet—c'est le secret que je tardais à vous dire, parce que l'événement pouvait tromper mon espoir,— ce projet, c'est de racheter la Lizardière. C'est pour cela que vous m'avez vu travailler avec cet acharnement c'est pour cela que je suis devenu riche. Je la veux, je l'aurai! C'est ma devise, et je l'ajouterais aux armes des Lizardières, quand j'aurai reconquis leur vieux nid.

"Ceci m'amène à vous répondre au sujet de Mlle Désormes. Je ne l'avais pas rencontrée encore, et, à vrai dire, je ne la cherchais pas; mais, il y a trois jours, depuis ma dernière lettre, à une soirée chez le duc de M..., je me suis trouvé en face d'elle tout à coup. Elle était entourée d'un escadron volant d'écuyers de l'empereur, de chambellans, d'auditeurs au conseil d'Etat, d'officiers des guides; et elle semblait leur commander, avec son grand air de Calypso avant l'arrivée d'Ulysse. Elle est vraiment belle ainsi, mais elle a toujours ce je ne sais quoi d'impérieux et de dédaigneux qui n'est pas d'une jeune fille; on dirait qu'elle porte toujours en un diadème invisible tous les millions de son père. Un brin de fleur vaudrait mieux.

"Je suis un ingrat, car elle a été charmante pour moi; elle s'est humanisée en me demandant de vos nouvelles à tous; elle m'a félicité de mes succès avec une grâce parfaite, et enfin, pour mettre le comble à sa grandeur d'âme, elle m'a dit brusquement et gaiement: "Et Clodion? Comment va Clodion? Vous savez que je l'ai reconnu dans cette belle *Chasse au sanglier!*" Elle n'a pas ajouté si elle s'y était reconnue elle-même. Bref, je vous le répète, elle a été charmante, quoique manquant encore de simplicité.

"De mon côté, comme j'avais mon projet, j'ai été d'une diplomatie transcendante. Savez-vous qui j'ai pris pour modèle en cette occasion solennelle? Notre beau cousin Gaëtan de Cambry. Vous l'avez vu, je crois, faire le siège des jolies femmes de Tours et du Mans. C'est quelque chose de respectueux, de calme, de voilé, avec des abandons contenus, des admirations indiquées à peine, un oubli apparent des attraits de la femme pour ne s'occuper que de son mérite et de son esprit, en lui parlant uniquement des choses les plus élevées et les plus sérieuses.

"Ainsi j'ai fait. N'allez pas croire cependant que je sois sorti de la réserve qui est dans mes habitudes et mon caractère; non, certes; j'ai peu parlé, j'ai beaucoup écouté. On m'a exposé toute une théorie sur la politique et, en particulier, sur l'Empire libéral, devant laquelle je me suis incliné avec une sorte de surprise flatteuse. Enfin, j'ai compris que je n'étais point devant une ennemie tout à fait irréconciliable. Et c'était le but de ma petite diplomatie. Je suis bien certain maintenant qu'elle ne se refusera pas à me rétrocéder la Lizardière, à condition, bien entendu, que je payerai tous les frais de réparations et embellissements.

"Grondez-moi, je le mérite; au fond, c'est assez lâche ce que j'ai fait là, car je lui en veux toujours à Mlle Raymonde; elle m'a humilié par sa générosité superbe et sa munificence dédai-

gneuse, sans parler du coup d'épée que j'ai failli recevoir à cause d'elle. Il n'y a que Clodion qui plaide en sa faveur.

"Je suis peut-être sévère; mais il me semble qu'on l'est encore plus dans les cercles très élégants et très mondains où elle vit; on l'y appelle l'inhumaine des bruyères. Cela tient à la hauteur avec laquelle, dit-on, elle a repoussé tous les projets de mariage dont on lui a parlé; il semble que les humbles mortels lui font injure en osant aspirer à sa main, et les candidats évincés unissent leurs rancunes.

"En ce qui me concerne, quand elle m'aura rendu la Lizardière, j'oublierai de grand coeur les heures désagréables qu'elle m'a fait passer.

"J'oubliais de vous dire que Mlle Raymonde part demain pour la Touraine, et qu'elle ira passer quelques jours en famille, à la Lizardière, dont la restauration est terminée.

"J'espère, ma petite cousine, qu'il me restera bien assez d'argent pour cette double acquisition: j'aurai la Lizardière parce que je le veux, j'aurai la Mairie parce que vous le voulez. Madeleine a une idée admirable avec ces deux drappeaux; un blanc et un tricolore, n'est-ce pas? Je tiens à ce que le blanc soit pour moi, vous savez; mon cousin, dont la foi est un peu plus chancelante, arborera le tricolore. C'est joli, pour un décoré de l'Empire, ce que je dis là! A ce propos, priez mon cousin de préparer quelques bouteilles de vieux vin blanc de Saumur pour arroser mon ruban rouge.

"Adieu, ma chère cousine, et au revoir, je bavarde parce que je vous aime et parce que je suis heureux.

JEAN DE LIZARDIÈRE."

Avec quelle joie Jean fut reçu à son retour, on le devine. C'est dans le malheur que nous connaissons nos amis, dit la vieille sagesse des nations; c'est aussi dans le bonheur.

Un moraliste misanthrope a écrit: "Il y a dans le malheur qui arrive à nos meilleurs amis quelque chose qui ne nous déplaît pas!" Pensée qui semble avoir pour corollaire la pensée correspondante: "Il y a dans le bonheur qui leur arrive quelque chose qui nous déplaît!"

La Rochefoucauld n'eût pas écrit cela s'il eût été le témoin de ce retour de Jean. Ce fut une gaieté douce, des sourires qui en disent plus que les paroles, des silences que l'on prolonge pour mieux entendre le dialogue mystérieux des coeurs, des questions ingénues et des récits qu'il fallait recommencer.

Madeleine surtout ne tarissait pas, elle avait dénoué et renoué vingt fois le ruban rouge de Jean, elle voulait tout savoir et demandait l'explication de tout. Brusquement elle appliqua son petit doigt sur le front de son cousin.

—Où est donc votre étoile, mon cousin Jean?

—Que veux-tu dire, ma petite cousine?

—Dame! nous avons lu dans un grand journal: M. Jean de Lizardière va, nous assure-t-on, repartir pour la Touraine; il rentre chez lui avec une étoile au front! Où est-elle, cette étoile?

—Enfant que tu es! une étoile au front, cela veut dire: une réputation brillante; c'est une sorte de métaphore.

—Et qu'est-ce qu'une métaphore?

—C'est une manière de ne pas appeler les choses par leur nom.

—Alors, je n'aime pas les métaphores; elles servent à tromper les enfants.

—C'est égal! fit M. de Chazé, arrosons l'étoile avec le ruban.

On était au dessert de ce premier dîner du retour, qui a toujours une sorte d'allégresse vibrante. Le vin de Saumur fut apporté solennellement; le comte remplit trois coupes de la blanche liqueur écumeuse, en disant avec une emphase qui cherchait à cacher son émotion:

—A la gloire de notre cher cousin, haut et puissant seigneur marquis de Lizardière!

Le comte et le marquis vidèrent leur coupe et même la remplirent de nouveau. Christiane, qui ne buvait jamais d'aucun vin, trempa les lèvres dans la sienne, et Madeleine, par une faveur spéciale, obtint une gorgée du nectar angevin.

Selon son habitude, le comte s'endormit après le dîner; seulement, cette fois, en fermant les yeux, il dit à Jean:

—Il a raison, le journal de Madeleine; tu as une étoile au front!

Jean, avant de se retirer, prit la comtesse à part:

—Ma bonne cousine, rendez-moi un service encore. Accompagnez-moi demain à la Lizardière.

—Demain? Déjà?

—Oui, Mlle Raymonde est arrivée depuis hier, et, d'après ce que je vous ai écrit, vous comprenez bien que j'ai hâte...

—Oui, mon cousin, oui; alors, à demain.

Jean partit donc tout joyeux; mais Christiane resta pensive et presque inquiète.

## XV

M. Désormes étant sorti avec son fils pour courir dans les bois, la dame de compagnie faisant la sieste, Mlle Raymonde était seule dans le grand salon de la Lizardière.

Ce n'était plus le manoir délabré que nous avons vu au commencement de ce récit. C'était une oeuvre d'art, une véritable *restitution*, comme on dit dans le style à la mode.

Mlle Désormes avait interrompu sa lecture et vaguement tenait ses regards fixés sur les armoiries des Lizardières, qui étaient restées encadrées dans le mur au-dessus de la cheminée monumentale.

La porte s'ouvrit et un domestique annonça:

—Madame la comtesse de Chazé... Monsieur le marquis de Lizardière.

Mlle Raymonde eut un léger tressaillement, mais elle se remit vite, se leva d'un air calme et alla souriante vers la comtesse qui entra suivie de son cousin.

—Mademoiselle, quoique j'aie quelque vingt ans de plus que vous, c'est moi qui, la première, vous fais la visite de retour. Mais nous ne venons pas seulement en visiteurs, moi cousin et moi; nous venons en suppliants, pour ainsi parler: mon cousin à une prière à vous adresser, et, s'il en est besoin, je lui donne mon appui le plus sérieux.

—Si ce n'est pas absolument impossible, c'est fait, madame. Les hommes célèbres ont des privilèges, dont le moindre est de faire un honneur en demandant un service.

—C'est un service, en effet, que je vous demande, mademoiselle.

—Parlez vite, alors, monsieur de Lizardière, dit Raymonde, évidemment très intriguée.

—Vous savez, mademoiselle, après quelles résistances, et vous pouvez comprendre avec quelle douleur, j'ai vu la maison et le domaine de ma famille sortir de mes mains. Heureusement, c'est dans les vôtres que maison et domaine sont tombés; et je vous demande de me les rendre, de me les revendre, au prix que vous jugerez convenable.

Raymonde pâlit, regarda Jean longuement, et répondit enfin d'une voix presque dure:

—Cela ne se peut pas, monsieur.

—Pourquoi donc, mademoiselle? Pouvez-vous tenir à cette maison où aucun de vos souvenirs n'est lié?

—Vous le croyez, monsieur! Vous avez raison sans doute; mais on n'a pas que des souvenirs dans le coeur, on a aussi des préférences, des goûts, des habitudes que l'on prend vite. J'aime cette vieille maison qui, sans moi, serait encore une ruine; permettez que j'y reste. Quand elle était à vous, vous avez refusé de me la vendre; elle est à moi, je la garde.

—Elle est à vous légalement; mais moralement, mademoiselle, j'ose dire qu'elle est encore à moi. C'est pour la racheter que j'ai travaillé, que j'ai passé des jours et des nuits dans l'espérance et la crainte. Rendez-la-moi, si vous êtes juste et bonne. Qu'y perdrez-vous? Ces pierres, ces murs où est le blason de mes ancêtres, ces tombes où sont leurs restes, n'ont rien qui puisse vous tenir au coeur; elles tiennent au mien comme si elles étaient ma vie. Voilà plus d'un an que la tombe de ma mère n'a plus son bouquet de bruyères et de fleurs sauvages. Rendez-moi cette tombe, mademoiselle.

Raymonde sembla hésiter, mais elle regarda Jean de nouveau, et répondit d'une voix sourde:

—Non, monsieur!

—Je n'insiste plus, mademoiselle; aussi bien, c'était déjà trop pour ma dignité. Je vous laisse avec ma cousine; il y a des tristesses qui veulent être solitaires. Je m'en retournerai par le chemin des hauteurs; de là je verrai pour la dernière fois la maison qui m'est chère, et je respirerai l'air de ma petite patrie; à moins qu'il n'y ait là-haut un huissier pour me dire de passer plus vite mon chemin.

Jean sortit en saluant Mlle Désormes avec une politesse glaciale. Raymonde le suivit quelque temps des yeux; quand elle fut sûre qu'il était bien réellement parti, elle alla vers la comtesse de Chazé, lui prit la main sans mot dire, l'entraîna presque avec une sorte de violence, descendit du salon au rez-de-chaussée, ouvrit la porte de la petite chapelle et lui montra d'un geste muet le tombeau de la marquise, de la mère de Jean.

Sur les dalles de cette tombe, au-dessous d'une petite lampe d'or, dont la lumière tremblait doucement, un bouquet de fleurs des champs et une couronne de bruyères fraîchement cueillis étaient posés.

Raymonde, sans quitter la main de la comtesse, resta quelque temps les yeux attachés sur la tombe et sur les fleurs; puis penchant légère-

ment la tête et l'appuyant sur le sein de Christiane, elle éclata en sanglots.

Christiane réunit ses deux bras autour de la tête et des blonds cheveux de la jeune fille, se baissa un peu pour la baiser au front, leva ses yeux humides eux-mêmes vers le ciel, et lorsque les sanglots de Raymonde ne furent plus que des larmes, elle lui dit bien bas:

—Vous l'aimez donc?

—Oui, madame.

—Et depuis quand?

—Depuis le premier jour. Mais lui, oh lui, je le sens bien, il me hait!

—Non, mon enfant, non; seulement, vous n'en êtes pas encore à vous comprendre l'un l'autre.

—Et cela ne sera jamais, jamais!

Les pleurs de la jeune fille recommencèrent. Christiane la regardait et l'écoutait en silence, et, en même temps, elle semblait écouter ses propres pensées: sa tête s'était inclinée comme sous le poids de sa rêverie, et ses cheveux noirs s'étaient mêlés aux cheveux d'or de Raymonde.

—Allons, reprit-elle en la pressant de nouveau sur sa poitrine, allons... ne pleurez plus, ma belle blonde! Écoutez-moi. Je ne suis pas assez vieille encore pour être votre mère, mais je serai votre soeur aînée, s'il vous convient, et je deviendrai votre bonne conseillère.

—Je le veux bien et je l'espère, mais cela ne changera rien aux choses.

—Vous vous trompez, mon enfant, il n'y a rien d'irréparable entre Jean et vous, et il vaut mieux que le choc de sa nature et de la vôtre ait eu lieu aujourd'hui que plus tard. Jean a ses défauts, dont le plus grave est un orgueil excessif de race et de caste; j'ai travaillé, je travaillerai encore à l'en guérir. Vous avez peut-être aussi vos défauts, ma mignonne, et les guérir ne sera plus qu'un jeu, si vous le voulez.

—Dites-moi comment il faut s'y prendre, madame, et vous verrez quelle bonne écolière je suis.

—Je le crois, Raymonde, et avant un an je veux avoir fait de vous une perfection.

—Pour commencer, madame, l'oeuvre de mon perfectionnement, répondit Raymonde qui se reprenait à sourire, voici un projet que je sou mets à votre sagesse. Ce n'est point du tout par une fantaisie puérile que j'ai acheté cette ruine et que j'en ai fait ce qu'elle est maintenant. Comme je vous l'ai dit, j'ai aimé Jean dès le premier jour, à cause de sa fierté dans la misère, de son orgueil même, de ses colères, de ces éclairs étranges qu'il a dans les yeux; il ne ressemble à aucun des hommes que j'ai rencontrés dans le monde, c'est pour cela qu'il m'a plu. Je résolus alors de lui rendre un jour cette maison qui est la sienne—car, il a raison, elle est la sienne moralement.—Je la lui aurais rendue dès qu'il me l'aurait demandée, à son premier mot, à son premier regard, mais je pensais, au fond du coeur, que peut-être, en rentrant dans sa maison, il ne me dirait pas d'en sortir, j'espérais que mon âme attirerait la sienne, et aussi... car enfin, n'est-ce pas, on prétend que je suis belle!

—Oui, très belle, Raymonde.

—Eh bien! sans m'arrêter à ce rêve de mon coeur, j'aurais fait ce qu'il m'a demandé, s'il me l'avait demandé autrement. Mais si vous aviez

senti comme moi quel dédain secret il y avait dans ses paroles et quelle dureté, comprimée, à peine, dans ses regards? Alors, je me suis révoltée, c'est vrai. Je ne suis pas fille noble, je n'ai pas de sang bleu de patricien dans les veines, mais j'ai du sang rouge de bourgeois, qui en vaut un autre, je suppose. J'ai donc crié sous l'insulte muette, j'ai dit: Non! avec une sorte de rage. J'ai eu tort. Avertissez-le, ce soir, oui, ce soir, que j'ai changé d'avis, que je ne tiens plus à cette maison et qu'il peut y rentrer quand il voudra.

—Non, mon enfant, il ne vous en saurait aucun gré.

—Qu'importe, pourvu qu'il ne souffre plus et que me maudisse plus.

—Vous en aimera-t-il davantage?

—Non, mais je mériterai mieux d'être aimée.

—Ce n'est point assez; il faut que Jean vous aime. Laissez-moi faire. Vous m'avez gagné le cœur, ce qui n'est pas toujours facile. Je veux votre bonheur et celui de Jean, et je les veux l'un par l'autre. Dès demain, nous nous mettrons à l'oeuvre. Vous viendrez chaque jour à Marcilly, et quelquefois c'est moi qui viendrai chez vous. Nous mêlerons nos pensées et nos âmes; si j'ai quelque chose de bon en moi, je vous le donnerai pour qu'il le retrouve en vous.

—Oui, mais, en attendant, il me faudra, chez vous, rencontrer Jean, le voir, lui parler, et ce serait pour moi une torture plus grande.

—Soyez tranquille, Raymonde: vous ne le rencontrerez pas de longtemps.

—De longtemps?

—Oui, j'ai mes raisons, et croyez-moi, il faut que cela soit ainsi. Aimerez-vous mieux souffrir à le voir?

—Hélas! peut-être.

—C'est ce qu'il ne faut pas. Allons, adieu, Raymonde; adieu, ma belle écolière. Personne que moi ne connaîtra votre secret.

—Oui, je sais qu'il sera bien gardé, madame.

—J'en ai peut-être gardé d'autres, et j'ai fait mes preuves devant Dieu!

Le visage de Christiane, quand elle prononça ces derniers mots, prit une certaine teinte de mélancolie, mais la sérénité de son âme y remonta bientôt. Elle embrassa de nouveau Raymonde, sortit lentement avec elle, et, en regagnant sa voiture, lui dit encore tout bas:

—Courage! courage, la belle blonde!

Pendant que Raymonde la regardait s'éloigner en la saluant d'un geste amical, Christiane, l'oeil noyé dans sa rêverie profonde, se disait à elle-même:

—C'est grand et c'est doux, le devoir!

## XVI

Jean était revenu depuis une heure au Petit Château; seul dans le salon du rez-de-chaussée, il semblait plus triste que jamais; un flot de pensées amères passait et repassait sur son front, et il repoussait même les caresses de Clodion, en disant à la pauvre bête étonnée:

—Elle guérit les blessures du chien, mais elle rouvre celles du maître!

En ce moment il entendit la voix de Christiane qui l'appelait.

Elle entra souriante comme toujours, s'assit près de son cousin, et lui montrant un livre qu'elle avait apporté:

—Jean, avez-vous lu les *Lettres sur l'Amérique*, par M. Xavier Marmier?

—Non, ma cousine.

—Vous avez eu tort. C'est une de mes lectures favorites et une des meilleures que l'on puisse faire. Rendez-moi le service de lire cette page à haute voix.

—Hélas! ma cousine, j'ai trop de chagrin en ce moment. Au lieu de lire des lettres sur l'Amérique, si vous n'étiez ici, je voudrais y être, en Amérique, au milieu des Peaux-Rouges et des bateliers de l'Ottawa et le plus loin qu'elle puisse aller.

—Je vois que nous pourrons nous entendre, Lisez.

—Vous le voulez donc?

—Je vous en prie.

Christiane lui tendit le livre, lui indiqua la page, et Jean commença, non sans un certain étonnement de l'étrange prière qui lui était faite:

"En 1829, un jeune étranger arriva au village de Niagara dans l'intention d'y passer quelques jours. Les jours, les semaines, les mois s'écoulaient; il s'en allait chaque matin s'asseoir en face des cascades, dans une muette contemplation; il y retournait le soir, et de plus en plus se plongeait dans sa solitaire rêverie, dans la fascination de ces lieux.

"James Abbott, tel était son nom. Du reste on ne savait ni d'où il venait, ni qui il était. Cependant on ne pouvait le voir sans être frappé de sa distinction, de sa physionomie, de la grâce de ses manières, et ceux qui avaient pu s'entretenir un instant avec lui disaient qu'il avait beaucoup voyagé et beaucoup étudié; mais ce n'était pas chose facile d'entrer en relation avec lui. Il n'avait point le sombre abord du misanthrope, mais il fuyait toutes les réunions, s'écartait des chemins fréquentés et restait seul dans sa demeure, seul sur la crête du coteau, seul sur la lisière du bois.

"Il avait demandé l'autorisation de se construire une petite île inhabitée qu'on appelait l'île des Trois-Soeurs. Elle lui a été refusée, je ne sais pour quelle raison. Il s'établit alors sur l'île d'Iris, et nul domestique ne le servait. Il préparait lui-même ses repas, vrais repas d'anachorète si jamais il en fût; un peu de farine bouillie et de l'eau, tel était son régime. Il était, d'ailleurs, d'une moralité extrême. Pas un regard de jeune fille ne faisait scintiller ses yeux, pas un chant, pas une fête n'attirait son attention. Avait-il trouvé au fond de la coupe des joies de la vie une telle amertume qu'il ne voulait plus y porter ses lèvres? Était-il possédé par un regret qui lui rendait insipides les légers plaisirs du monde, ou par une passion qui fermait l'entrée de son cœur à tout penchant vulgaire? C'est ce que l'on n'a pas su.

"Au mois de juin 1831, il sortit un matin pour aller se baigner dans la rivière, selon sa coutume, et le lendemain des pêcheurs ramenaient sur le rivage son corps inanimé qui avait été emporté par le courant, à quinze milles de distance. Des Anglais qui en ce temps-là se trouvaient au Niagara, se réunirent pour lui rendre les der-

niers devoirs, pour lui faire ouvrir une tombe sur le plateau qu'il aimait, en face de la cascade qu'il avait tant de fois contemplée. On apprit alors qu'il était Anglais, fils d'un honorable recteur de paroisse. Quant au secret qu'il gardait dans son âme, quant à la cause de sa profonde tristesse et de son isolement, personne n'a pu le dire.

"Pauvre James Abbott! lorsqu'il mourut, il avait vingt-huit ans."

La page terminée, Jean regarda Christiane comme pour lui demander l'explication de sa fantaisie.

—Mon cousin, il doit vous plaire, ce James Abbott, car vous lui ressemblez un peu; c'était comme vous un blessé de la vie, et sa blessure devait être plus profonde que la vôtre, je n'en doute pas. Il me plaît aussi, et je voudrais... Comment vous dire cela?

—Dites toujours.

—Je voudrais avoir une fleur cueillie sur sa tombe.

—Rien n'est plus facile, répondit Jean qui ne pouvait s'empêcher de sourire; précisément, ce riche Américain, à qui j'ai vendu ma *Chasse au sanglier*, possède une grande ferme sur les bords du lac Erié, non loin du Niagara. Je vais lui écrire, et certainement...

—Non, ce n'est point cela que je veux. Votre Américain pourrait nous tromper ou être trompé, je veux une fleur bien authentique, et pour cela...

—Pour cela, ma cousine?

—Je n'ose plus vous le dire, vous allez me croire folle.

—Vous savez bien que non.

—C'est qu'en effet je le suis, peut-être un peu en cette occasion.

—Eh bien, je le serai aussi, pour vous ressembler une fois au moins.

—Alors... je me décide. Cette fleur... Voilà que j'hésite encore.

—Allons, allons, du courage! Cette fleur...

—Allez me la chercher vous-même.

—Comment! Que je parte pour l'Amérique?

—Certainement, vous aviez envie d'y être, disiez-vous, tout à l'heure.

—En vérité, ma cousine, voilà une idée par trop originale, et elle doit en cacher une autre.

—Vous avez deviné. Elle en cache même deux autres. La première, c'est de vous faire étudier, et d'étudier moi-même, par contre-coup, les mœurs américaines. Cela ne peut pas vous nuire, marquis de Lizardière! La seconde... Mais ici promettez-moi de me croire sur parole.

—Je vous crois toujours.

—La seconde, c'est que s'il y a pour vous un moyen de rentrer en possession de cette Lizardière qui vous tient si justement au coeur, c'est d'aller me chercher cette fleur sur la tombe de James Abbott.

—Je vous avoue, ma cousine, que, malgré ma confiance en vous, je voudrais bien avoir le mot de l'énigme.

—Vous l'aurez à votre retour.

—C'est donc très sérieux?

—Très sérieux, et la preuve, c'est que vous partirez demain matin.

—Demain?

—Oui, après avoir donné à votre notaire des ordres pour acheter la Mairie. C'est une bonne affaire, et Léopold en sera tout à fait enchanté, comme il vous l'a expliqué dans son petit égoïsme de chasseur.

—Quant à cela, ma chère cousine, c'est entendu. Quant aux fleurs, vous les aurez, et je vous en apporterai moi-même tout un bouquet, dans six semaines au plus tard.

—Six semaines... c'est trop tôt, mon cousin. Je vous donne dix mois, au moins.

—Mais, en dix mois, on fait aujourd'hui le tour du monde, presque.

—Eh bien, faites-le. Mais je ne veux vous revoir qu'au mois de mai de l'année prochaine; j'ai mes raisons pour cela.

—Encore une énigme!

—Oui.

—Et vous pensez que la Lizardière pourra...

—Je pense que voilà bien assez de questions. Je ne vous répondrai plus.

Décidément, ma cousine, toutes les femmes sont méchantes aujourd'hui, même vous!

—Vous vous trompez, ami Jean: pas même Elle!

—De grâce, ma cousine Christiane, expliquez-moi...

—A votre retour du Niagara; pas avant!

## XVII

Jean à Christiane.

"Niagara, 1er juin 1869.

"Ma chère cousine,

"Voici la fleur que vous m'avez demandée: je l'ai cueillie ce matin même sur la tombe de James Abbott, votre héros mystérieux.

"Je n'ai pas bien compris pourquoi vous m'avez envoyé, comme cela, en Amérique; je comprends encore moins, plus j'y songe, en quoi ce voyage peut m'aider à reconquérir ma chère Lizardière—le dernier conquérant à des griffes trop tenaces, quoique blanches—mais je vous obéis comme toujours, et, comme toujours, je n'en suis point fâché.

"J'avais contre les Américains des préventions dont il faut rabattre. Certes, on ne trouve ici ni l'élégance, ni la vivacité d'esprit, ni les mœurs douces et polies de nos vieux peuples d'Europe, mais on sent que l'on est au milieu d'un grand peuple. Ce que j'en aime surtout, c'est précisément le défaut dont on l'accuse: l'indépendance du caractère poussée jusqu'à une sorte de sauvagerie; probablement, j'ai en moi le germe très développé de ce défaut, et je vous avoue que si je n'étais un royaliste de la vieille France, je voudrais être un républicain de la jeune Amérique. Les extrêmes se touchent, en politique comme en bien des choses. Je vous expliquerai tout cela quand nous nous reverrons.

"En attendant que je devienne républicain, j'ai de plus en plus la rancune féodale que vous savez contre l'opulente et nouvelle propriétaire des pauvres vieux murs qui m'ont vu naître. Plus j'y songe, moins je m'explique la ténacité de Mlle Désormes. Ou plutôt je me l'explique bien: évidemment, je lui ai déplu, et je ne comprends pas

que j'aie pu me faire illusion un seul instant. Si elle m'a refusé ce qu'elle accorderait à tout autre en pareil cas, c'est qu'elle me déteste. Je ne lui en veux pas d'ailleurs: cette jolie mondaine dédaigne tout naturellement l'homme des bois que je suis et que je resterai. Ceci me servira de transition pour vous dire que je suis intallé en pleine forêt canadienne, non loin du Niagara. J'ai retrouvé ici ce riche Américain, M. Jonathan Muller, vous savez, qui a payé à si haut prix ma *Chasse au sanglier*. Il a fait construire une magnifique ferme, que l'on pourrait sans flatterie appeler château, et il me prie d'en décorer la salle à manger, le salon et la bibliothèque. Je lui ai donc promis une douzaine de fresques représentant les plus beaux points de vue du pays: la Chute américaine, le Fer à cheval, la Table de roc, l'île d'Iris, avec la tombe de votre ami James Abbott, l'île des Trois-Soeurs, et autres merveilles.

"Ce sera un travail de trois ou quatre mois, et, puisque je suis dans le grand pays du commerce, j'ajoute sans fausse honte que les républicains d'Amérique payent les œuvres d'art avec une générosité toute royale.

"Ne croyez pas, ma chère cousine, que l'esprit mercantile m'ait envahi. Si plus que jamais je tiens à gagner beaucoup d'argent, voici pourquoi.

"J'ai donné, en partant, l'ordre à mon notaire d'acheter pour moi cette ferme de la Mairie, sur laquelle mon cousin tient à exercer ses formidables talents de chasseur. Sur l'emplacement de cette ferme, je bâtirai une nouvelle Lizardière d'après les plans de l'ancienne que j'ai conservés. C'est celle-là qui sera la vraie et la bonne; j'y ferai transporter les tombes de mes parents; Mlle Raymonde ne me refusera pas, cette fois; en douter serait calomnier son coeur.—De plus, j'achèterai tout ce que je trouverai à vendre dans les environs, la forêt du Château-la-Vallière, s'il est possible, et j'aurai ainsi rétabli et augmenté l'héritage de mes pères. Voilà le nouveau plan de ma vie, ma chère cousine; ne le communiquez pas à Mlle Raymonde: elle serait capable d'acheter toutes les forêts de Touraine pour le faire manquer.

"Adieu, ma chère cousine, n'oubliez pas l'exilé qui vous aime tous.

"JEAN DE LIZARDIÈRE.

"Chez M. Jonathan Muller, à Niagara."

A l'arrivée de cette lettre, Raymonde était là précisément; d'un coup d'oeil elle aperçut le timbre étranger et reconnut l'écriture de Jean qu'elle avait vue déjà chez le notaire, mais elle ne dit mot, se contentant de suivre, à la dérobée, l'impression que faisait la lecture de la lettre sur le visage de son amie.

Cette impression ne fut pas mauvaise sans doute, Raymonde mit dans ses yeux une muette prière qui signifiait:

—Je voudrais bien lire, moi aussi!

Christiane, après un moment de réflexion, lui tendit la lettre, et la jeune fille se mit à lire, en rougissant et en souriant tour à tour. Quand elle eut fini:

—Comme il me connaît bien, n'est-ce pas? Comme il me devine! Est-ce que tous les hommes sont aussi perspicaces quand ils jugent les femmes?

—Oui, tous, ma belle enfant, tous... ou à peu près!

Christiane et Raymonde ne parlèrent pas davantage de Jean, ce jour-là. Christiane, du reste, amenait rarement la conversation sur ce sujet, d'autant plus que Madeleine était là, presque toujours, et faisait, dès que sa mère parlait bas à Raymonde, sa question habituelle:

—Qu'est-ce que vous dites, maman?

Le lendemain, Christiane répondit à Jean:

"La Lizardière, 16 juin 1869.

"Je vous réponds, mon cher cousin, de la Lizardière, où je suis allée rendre visite à Mlle Désormes. Elle est sortie avec son père, et, en l'attendant, nous allons babiller, vous et moi.

"Vous voilà donc à demi citoyen de la libre Amérique, jeune aristocrate! Vous travaillez donc pour les Yankees républicains, fils des Croisés! Et tout cela, pour redevenir en France, haut et puissant seigneur de la Mairie, Lizardière, Braye-sur-Maulne, Saint-Laurent-du-Pont, et autres lieux! C'est très bien, et je vous le dis fort sérieusement, de redorer ainsi le blason de vos pères. Moins sérieusement, j'ai quelque idée que vous trouverez là-bas un moyen plus sentimental que de peindre les chutes du Niagara pour M. Jonathan Muller: ce serait de nous ramener une jeune Américaine avec une robe de dollars. Je la vois d'ici: mince, longue, longue! une taille un peu plate, des cheveux rares et un peu rouges, de grands pieds, comme la reine Berthe, et des mains sanguines et puissantes! Voilà mon idéal.

"J'entends Mlle Raymonde qui rentre et je ferme ma lettre en vous embrassant.

CHRISTIANE DE CHAZÉ."

"P.S.—Marcilly, même jour, 5 heures.

"Je rouvre ma lettre, et j'y glisse une fleur pour vous récompenser de la fleur de James Abbott. Je l'ai prise sur une tombe aussi, la tombe de votre mère. Chaque fois que je viens voir Mlle Désormes, je fais une visite à la chapelle, et j'y trouve toujours un bouquet ou une couronne de bruyères sauvages. Raymonde l'y apporte elle-même tous les matins. J'ai pris aujourd'hui une de ces fleurs et je vous l'envoie.

"Je vous écrirai toutes les semaines, et j'en exige autant de vous.

CH. DE CH."

Un mois après, Christiane recevait la réponse suivante:

"Niagara, 17 juillet 1869.

"Ma chère cousine,

"Soyez bénie pour la bonne pensée que vous avez eue. Cette fleur, qui a traversé l'océan pour m'apporter le souvenir de ma mère, je l'ai couverte de baisers et de larmes. Je ne croyais pas pouvoir vous aimer davantage, et c'est ce qui est arrivé, cependant, depuis une heure.

"Quant à Mlle Raymonde, je serais ingrat si je ne la remerciais pas de ce qu'elle a fait pour

la mémoire de la mère, après avoir été si peu clémente pour le fils.

—Vous me raillez agréablement avec ma longue, longue! Américaine. Mais vous êtes injuste dans votre patriotisme; toutes les ladies des Etats-Unis ne sont point laides, loin de là; seulement, leurs robes de dollars, comme vous dites, n'ont rien qui m'attire, au contraire. En fait de sentiment et de mariage, j'ai mon patriotisme moins exclusif, mais plus ferme que le vôtre; si je me marie jamais, j'épouserai une Française, noble et pauvre, afin que les dollars républicains fassent œuvre pie et aristocratique.

—A ce propos, je vous apprendrai que mon hôte, M. Jonathan Muller, a trouvé un singulier emploi de mes dollars. Tout l'argent que je gagne avec mes pinceaux—et j'en gagne beaucoup,—il le place en mon nom dans une entreprise de fonderie d'armes, dont il est le principal actionnaire. C'est, paraît-il, une affaire excellente. Me voilà donc armurier, pour le moment; mais c'est un métier où l'on ne forlign pas: il y a, dans les *Chansons de geste*, un armurier nommé Calan, si j'ai bonne mémoire, et que Roland et Olivier devaient tenir en haute estime. Admettons que les Lizardière descendent de cet armurier-là,—*tout droit*, comme dit leur devise.

—Ecrivez-moi souvent, ma chère cousine, et parlez souvent de moi en famille, avec mon rude et tendre cousin et la gracieuse Madeleine; les Américains sont des inventeurs si ingénieux qu'ils fabriqueront un instrument spécial qui me permettra de vous entendre. Mais non, le cœur suffit.

—Je vous embrasse tous et je vous aime.

#### “JEAN DE LIZARDIÈRE.

Christiane ne montra pas cette lettre à Raymonde, craignant l'effet douloureux qu'une certaine phrase sur le mariage pourrait produire.

Les jours, les semaines, les mois passèrent ainsi, Mlle Désormes et Mine de Chazé ne cessant de se voir, de se mieux comprendre et de s'aimer davantage. Raymonde, avec la permission de son père, resta tout l'hiver à Marcilly; cette vie simple et douce lui plaisait bien mieux à présent que le tourbillon parisien. Elle ne quittait Christiane que pour aller à la Lizardière renouveler les fleurs sur les tombes aimées. Les seuls incidents de cette existence, cloîtrée par les brouillards et les neiges, étaient les lettres de Jean qui arrivaient toujours à l'heure promise, les courses de charité aux fermes voisines, le retard du comte après une journée de chasse et les questions de Madeleine qui devenait la plus curieuse des petites filles.

La comtesse avait imaginé, cependant, pour Raymonde, une occupation plus active: elle avait installé, au Petit-Château, devenu libre par l'absence de Jean, une sorte de classe où les jeunes filles du village se réunissaient sous la présidence de Raymonde, qui se plut très vite à ce rôle d'institutrice. C'était une joie pour elle d'apprendre à son petit auditoire ce que la maîtresse d'école ordinaire n'avait point pour mission d'enseigner. Elle leur montrait les éléments du dessin, leur faisait des lectures morales, leur apprenait à lire elles-mêmes les grands écrivains, les grands poètes qui sont plus facilement compris qu'on ne le pense des petits et des humbles, et elle se sentait toute

heureuse et toute fière de semer ainsi le bon grain dans des âmes simples et neuves.

Un dimanche du mois de mai, dans l'après-midi, Raymonde faisait sa conférence, comme elle disait orgueilleusement; elle finissait de lire et d'expliquer les stances de *Polyeucte*, lorsque son ami Clodion, qui, d'ordinaire, dormait tranquillement à ses pieds, dressa les oreilles, jeta un abolement inattendu et se précipita vers la porte qui s'ouvrit en même temps, et une voix formidable fit bondir en sursaut le jeune auditoire de Raymonde.

—Voici le citoyen américain!

C'était M. de Chazé qui annonçait Jean, comme un coup de canon annonce le commencement d'une bataille.

Jean parut en effet, en même temps que Christiane et Madeleine.

Raymonde, que ce retour surprenait ainsi que tout le monde, se leva, devint toute pâle, resta un moment interdite, mais, surmontant son émotion, elle alla vers Jean, et lui tendant la main avec un mouvement de cordialité et de franchise, puis, avec une sorte de tristesse:

—Je n'ai pas de bonheur, monsieur le marquis; vous me trouvez encore à envahir vos domaines.

Jean se rapprocha d'elle, et, prenant un médaillon qu'il portait attaché à la chaîne de sa montre, lui dit:

—Regardez, mademoiselle, et demandez-vous si je peux vous en vouloir encore,

Raymonde prit le médaillon et, sous le verre de cristal, elle vit une fleur de bruyère et elle sourit doucement. Cependant elle remarqua que si les paroles de Jean étaient courtoises, presque cordiales, sa physionomie et le son de sa voix avaient quelque chose de froid et de réservé.

Cette petite scène était restée inaperçue, du reste, au milieu du brouhaha des écolières qui s'empressèrent de quitter leurs bancs et de se disperser en retournant au village.

—Maintenant, cria M. de Chazé, remontons au château, où le veau gras attend l'enfant prodigue.

On se mit en marche et, comme les allées n'étaient pas assez larges, Jean resta près du comte et de la comtesse, tandis que Raymonde passait devant, tenant Madeleine par la main, et suivie de près par Clodion, qui, avouons-le, après avoir fêté le retour de son maître, semblait préférer la compagnie de sa nouvelle maîtresse; les chiens même ont leurs jours d'infidélité.

Jean ne put s'empêcher de remarquer la simplicité du costume de Raymonde; elle avait une robe blanche avec une ceinture bleue, un chapeau de paille d'Italie à larges bords, avec un ruban du même bleu, dont les plis flottants retombaient jusqu'à sa taille. C'était tout.

—Elle est mieux ainsi, pensa-t-il, qu'avec ses magnifiques robes parisiennes de l'an dernier.

Pendant le dîner, ce fut pour Jean une autre surprise. Raymonde parla très peu, mais avec une réserve, une modestie, une douceur, qu'il fallait bien reconnaître; Jean retrouvait en elle les sentiments, les pensées, les tournures de phrases, l'esprit calme de la comtesse, et, en même temps, la vivacité de Madeleine; elle leur ressemblait à toutes deux, à la première comme une soeur cadette, à la seconde comme une soeur aînée. Jean sentait cela, sans bien se le dire et sans bien se

l'expliquer. Ce fut Madeleine qui, par son bavardage naïf, lui donna l'explication.

—Vous ne savez pas, mon cousin Jean ? Nous avons été bien contentes, cet hiver, maman et moi, parce que Mlle Raymonde ne nous a pas quittées, et elle me racontait des histoires, de belles histoires qu'elle apprenait dans des livres, et puis elle a soigné le bon vieux Pieyard, qui était bien malade, et elle l'a guéri, et puis nous devons jouer la comédie avec elle, papa, maman et vous. On vous attendait et nous nous amusons bien, n'est-ce pas ?

—Comment, petite cousine, tu dois jouer la comédie ?

—Oui, j'aurai un joli rôle même.

—Oui, Jean, interrompt la comtesse, je vous expliquerai cela tout à l'heure, au salon.

—Vous ne savez pas, mon cousin, poursuivit la fillette implacable, un jour qu'elles causaient tout bas, j'ai entendu Mlle Raymonde qui disait à maman : "Ah ! il me déteste, votre cousin, il me déteste, j'en suis sûre !" Maman lui a répondu que non, mais elle n'a pas voulu croire maman. Pourquoi donc est-ce que vous détestez Raymonde ? Ce n'est pas juste, et moi, je ne veux pas !

Jean rougit jusqu'au blanc des yeux, et ne trouva rien à répondre ; le visage de Raymonde devint écarlate, et la situation eût été vite très embarrassante sans l'intervention de M. de Chazé, qui s'écria tout à coup :

—Oh oh ! maître Jean, viens te regarder dans la glace du salon, tu ressembles à un homard ! N'est-ce pas, Christiane, qu'il ressemble à un homard ? Allons ! viens te voir dans la glace.

Christiane profita de l'invitation pour lever aussitôt la séance, et l'on regagna le salon.

Raymonde et Madeleine servaient le café, selon l'habitude des jeunes filles, ce qui est le devoir et le charmant reste de l'esclavage des femmes. Pendant que Raymonde offrait à Jean le moka fumant dans la tasse de Sèvres aux armes des Chazé, Madeleine, qui portait triomphalement le sucrier d'argent ciselé, saisit le bon moment pour faire un petit discours !

—Oh ! mon cousin Jean, je ne veux plus parler du tout, mais du tout ! Imaginez que maman m'a grondée tout bas, en montant l'escalier.

—Et pourquoi cela, Madeleine ?

— Parce que j'ai été bavarde à la fin du dîner, paraît-il, et que j'ai dit une bêtise.

Jean et Raymonde ne purent s'empêcher de rire, mais Raymonde, prenant son air grave et attirant à elle la tête mutine de l'enfant :

—Mademoiselle Madeleine, il ne faut pas dire : "une bêtise, c'est un vilain mot ; il faut dire une sottise."

Le café pris, la comtesse appela Jean, ainsi que Madeleine et Raymonde, autour de la grande table, pendant que le comte, assis dans son vaste fauteuil, luttait avec courage, mais sans succès, comme d'habitude, contre les papillons noirs du sommeil.

Et Christiane commença ainsi :

—Voici donc, mon cousin Jean, pourquoi nous allons jouer la comédie. Nous avons promis aux jeunes filles du village, en récompense de leurs progrès, de leur donner une représentation cette année. C'est, du reste, une vieille habitude de la

famille, et Léopold y tient attendu qu'il est un acteur très distingué. Ce sera une solennité. Tout le village d'abord, et puis tous nos voisins et nos parents du Maine, de la Touraine et de l'Anjou. Trois cents spectateurs au moins ; vous voyez que la chose est sérieuse. Le plus difficile était de trouver la pièce, une pièce morale, amusante, gaie, littéraire et même poétique, s'il est possible. C'est moi qui ai trouvé l'oiseau rare, et j'en suis fier.

—Est-ce d'Alfred de Musset ?

—Non, mais c'est un petit chef-d'oeuvre tout de même.

—Et ce chef-d'oeuvre se nomme ?

—*La Fée*, par M. Octave Feuillet, l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre*, un autre chef-d'oeuvre, que, mieux que personne, mon cher cousin, vous devez comprendre et apprécier. Il y a cinq rôles dans *la Fée*, un seul rôle de femme et quatre d'hommes. Léopold jouera le rôle de François, un vieux domestique, moitié comique, moitié sérieux, il y sera excellent. Pour le rôle du vicomte Hector de Mauléon, nous ferons appel à notre cousin Gaëtan de Cambry, qui semble fait pour cela ; le rôle d'Yvonnet, petit paysan breton un peu bavard, est destiné à Madeleine qui sera très jolie dans ce costume. Reste le rôle principal, le comte Henri de Comminges, pour lequel, mon cousin Jean, le suffrage universel vous désigne ; c'est un *beau ténébreux*, comme on dit, et vous semblez fait pour représenter ces héros du désespoir.

—Mais, ma cousine, je n'ai jamais joué la comédie.

—Tant mieux ; vous n'avez pas pris de mauvaises habitudes.

—Mais je suis d'une timidité...

—Tant mieux : c'est dans l'esprit même de votre rôle. D'ailleurs, on ne vous consulte pas. *Je parle, obéissez !*

—Alors, je m'incline. Et vous dites, ma cousine, qu'il n'y a qu'un rôle de femme ?

—Oui, un seul, mais il est charmant. Imaginez une vieille qui n'est pas vieille, une jeune fille avec de beaux cheveux blancs d'abord, et une toilette noire très soignée, puis avec d'admirables cheveux blonds et un diadème de fleurs sauvages, une robe blanche et une baguette de fée. Elle se nomme, quand elle est vieille, au commencement, Aurore de Kerdic, et à la fin, quand elle est jeune, Jeanne d'Athol. J'aime passionnément ce rôle-là, mon cousin.

—Alors vous le jouerez à merveille, ma cousine.

—Mais non, ce ne sera pas moi, et cela pour plusieurs raisons : la première, c'est que je ne suis pas assez jeune pour jouer la fin ; la seconde, c'est que je ne suis pas encore assez vieille pour jouer le commencement ; j'ai ma coquetterie, mon cousin, et je ne veux pas faire dire que je ne ressemble pas assez à Jeanne d'Athol et que je ressemble presque à Aurore de Kerdic. De plus, Jeanne d'Athol doit être blonde, et je suis brune.

—Ah ! Jeanne d'Athol est blonde, ma cousine ?

—Eh ! oui, mon cousin, puisqu'elle est bretonne et druidesse de la forêt de Brocelyande.

—Alors, ma cousine, vous avez cherché une actrice blonde ?

—Non, je ne l'ai pas cherchée, puisque je l'avais tout près de moi. C'est Mlle Raymonde, naturellement.

—Ah! c'est Mlle Raymonde...

—Eh! oui, mon gars, cria M. de Chazé en se réveillant, c'est Mlle Raymonde! Qu'est-ce que tu as à dire là contre? Est-ce que tu ne la trouves pas assez blonde, par hasard?

—Mais si, mon cousin, mais si!

—Alors, va te promener, et emporte ton rôle pour l'étudier avant de t'endormir.

## XVIII

Deux jours après, les répétitions de *la Fée* commencèrent.

Rien de plus intéressant, dans la vie mondaine, que les répétitions d'une pièce de théâtre par une compagnie d'amateurs. Au bout d'un peu de temps, ces acteurs improvisés sont saisis par le *démon de la scène*, selon l'expression consacrée et qui est d'une justesse terrible; ils prennent bientôt les passions, les petites jalousies, les calculs habiles, l'amour-propre ingénieux, et jusqu'au langage technique des acteurs véritables. J'ai entendu, un jour, une femme du monde dire à une de ses amies intimes qui répétait une scène avec elle: "Ne vous regardez pas ainsi dans la glace, ma chère, vous attirez l'attention du public et vous me coupez mon effet!"

Les acteurs du théâtre de Marcilly n'avaient pas des inquiétudes aussi féroces; ils péchèrent même par l'excès contraire, car l'émulation leur manquait. Heureusement, l'excitant indispensable leur vint du côté où ils ne l'attendaient pas. On avait choisi, pour remplir le rôle important du souffleur, une soeur de M. Désormes, Mme de Barrois, veuve d'un général de division. Mme de Barrois avait soixante ans, l'oeil vif et intelligent, une bonhomie railleuse et un franc parler qui ne ménageait personne.

Comme elle était affligée d'un embonpoint remarquable, on avait installé pour elle, devant le théâtre élevé dans la grande salle, un immense fauteuil où elle s'établissait au premier appel de la cloche des répétitions. Elle déliait la brochure, mettait ses larges lunettes et remplissait imperturbablement son office de souffleur, et, la répétition achevée, elle se levait solennellement en disant d'un ton qui ne souffrait pas de réplique :

—Vous êtes tous également mauvais!

C'était sa manière d'encourager et d'inciter le talent.

La manière a du bon, comme on va voir. Peu à peu nos apprentis comédiens s'efforcèrent de désarmer une sévérité peut-être excessive, si bien qu'à la quatrième répétition Mme de Barrois laissa tomber cet arrêt flatteur:

—Madeleine est moins mauvaise que les autres!

A la cinquième elle ajouta:

—Monsieur de Chazé se forme!

—En attendant que je me déforme? riposta le comte, de sa voix la plus tonnante et un peu narquoise, en courbant sa haute taille.

Le lendemain, Mme de Barrois prononça ce nouveau verdict:

—M. de Cambry sera parfait dans le rôle du vicomte de Mauléon: seulement il est froid com-

me glace. Quant à toi, ma belle Raymonde, je dois être juste: tu dis bien, mais tu ne sais ni marcher, ni t'asseoir, ni te lever. Quant à vous, monsieur de Lizardière, je ne vous adresserai aucune critique: il n'y a rien à faire de vous.

Jean, quoique habitué comme les autres aux critiques par trop franches de Mme de Barrois, rougit de dépit. Il avait une raison particulière d'être blessé, c'est que Mme de Barrois, avant cette condamnation brutale contre lui, avait prononcé un demi-acquittement en faveur de M. de Cambry. Or, M. de Cambry agaçait Jean, et volontairement peut-être.

Le vicomte Gaëtan de Cambry, que nous avons déjà présenté au lecteur, avait, comme toujours, l'attitude la plus correcte et la plus distinguée; pas un mot lui échappait qui ne fût d'une politesse et d'une réserve absolues; mais dans son attitude auprès des femmes se trouvait toujours quelque chose de mystérieux en lui, et son respect même semblait dire: Je ne veux pas essayer!

Jean connaissait la célébrité que son cousin s'était faite dans ce genre de demi-succès mondains; comme on l'a vu par une de ses lettres à Christiane, Jean, un jour, à Paris, s'était donné le plaisir de prendre son cousin pour modèle en causant avec Raymonde. Mais maintenant, il trouvait peu convenable que Gaëtan, en personne, prit la même attitude.

De plus, Gaëtan de Cambry était taquin, spirituellement et surnoisement taquin. Il se mit à taquiner Jean de cette façon.

Par exemple, *la Fée* a une scène particulièrement poétique, celle où Aurore de Kerdic chante une sorte de cantilène devant Henri de Comminges endormi; Raymonde venait de chanter ces deux couplets:

Dans la brume du soir  
Qui dort sous le vieux chêne?  
C'est Roger Beaumanoir,  
Le jeune capitaine...  
Tandis qu'au fond des bois  
Courent ses chiens danois,  
Il effeuille en rêvant,  
Dans la verte fontaine,  
Il effeuille en rêvant  
Des fleurs de marjolaine...  
Tandis qu'au fond des bois  
Courent ses chiens danois.

Raymonde s'arrêta là.

—Il y a un troisième couplet, fit observer M. de Cambry en prenant la brochure, et le voici:

O mon jeune amoureux!  
Des fleurs que ta main sème,  
Dit la fée aux yeux bleus,  
Je tresse un diadème...  
Tandis qu'au fond des bois  
Courent tes chiens danois.

Christiane, qui assistait à la répétition, se hâta de prendre la parole:

—C'est moi qui ai conseillé de retrancher ce couplet, parce que c'est assez de deux au théâtre pour produire l'effet nécessaire.

—La raison est excellente, et je m'incline.

Mais M. de Cambry, tout en s'inclinant, regardait Jean et caressait sa fine moustache d'un air qui voulait dire :

—On aurait maintenu le couplet pour moi!

Autre exemple du système de taquinerie employé par Gaëtan : à la fin de la pièce, Aurore de Kerdic repartait en costume de fée; ce n'est plus la vieille magicienne de Brocelyande, ce n'est plus Aurore de Kerdic, c'est Jeanne d'Athol, la fiancée que Mme de Comminges a choisie dans son cœur pour la donner à son fils, et le sauver. Jeanne, avec la complicité de son frère, a pris ce déguisement pour tendre cet heureux piège au jeune insensé qui cherchait la mort, et quand elle apparaît ainsi, resplendissante de grâce et de beauté, Henri tombe à ses pieds pour demander et obtenir son pardon. Jean se contentait de toucher du bout du doigt la main de Raymonde. Gaëtan crut devoir lancer cette observation perfide :

—L'auteur, dans la brochure, indique ici un jeu de scène: *Henri pose son front, comme pour cacher son émotion, sur la main de la jeune fille.* Pourquoi supprimer ce jeu de scène indispensable ?

—J'ai pensé, interrompit Christiane, que ce jeu de scène était inutile pour les répétitions; le jour de la représentation publique, on le rétablira.

Gaëtan s'inclina de nouveau, mais son regard, cette fois encore, semblait dire à Jean :

—Ce n'est pas moi qui attendrais jusqu'à la première représentation! Ah! mais non!

Jean se sentait donc très agacé à la suite de cette répétition, quand il descendit dans le parc avec Raymonde et Christiane.

—Décidément, leur dit-il en marchant, Mme de Barrois a raison, je ne serai jamais qu'un mauvais acteur, et j'ai envie de renoncer à mon rôle.

—N'en faites rien, s'écria Christiane, tâchez plutôt de bien le comprendre; tenez, si vous le voulez, Raymonde et moi, nous allons vous le faire répéter, mais à part, ici, à nous trois, loin des petits yeux moqueurs. Essayons, mon ami; Raymonde qui doit être pénétrée de l'esprit des deux rôles, va étudier le vôtre en vous le lisant.

Raymonde se fit prier un peu, par un sentiment de modestie, légèrement feinte peut-être, mais elle prit le livre.

*La Fée*, comme toutes les œuvres de M. Octave Feuillet, est écrite d'un style particulier : sans que les sentiments y éclatent en phrases ardentes, il y court ce qu'on pourrait appeler *la vibration passionnée*; les mots sont délicats et fins, mais la pensée n'en est que plus tumultueuse, sous cette surface élégante. Il y a des tubéreuses, dont le parfum monte lentement à la tête et au cœur dans ce jardin de roses et de violettes.

Raymonde avait à lire ce passage, dans le rôle de Jean :

"Aussi bien cet étrange aveu brûle mes lèvres. ...Qui que vous soyez, mademoiselle, et il y a des instants où ma tête s'égare à sonder ce mystère... qui que vous soyez, je n'ose dire que je vous aime;... c'est un mot que j'ai trop profané; mais jamais femme ne m'inspira rien qui approche du respect profond et passionné dont votre présence, dont votre langage, dont votre regard me pénètrent! Je ne vous aime pas... je suis près de vous adorer... Oui, pour cette seule soirée de

simplicité, de calme, de vérité que je vous ai due, pour ce doux attendrissement dont vous avez rafraîchi mes yeux... je voudrais... si ce n'était pas de l'égoïsme encore... enchaîner à jamais ma vie à vos côtés... non... à vos pieds!"

La jeune fille hésita plus d'une fois en lisant cette tirade; elle s'arrêta souvent, plus souvent que ne l'exigent les temps d'arrêt indiqués par l'auteur.

—Ce n'est pas cela, dit-elle.

—Non, ajouta Christiane; vous allez trop lentement. Je veux essayer à mon tour.

Et Christiane se mit à lire la page de cette voix chaude et doucement émue qu'elle avait.

—A votre tour, maintenant, monsieur de Comminges!

Jean récita la tirade difficile, mais cette fois il était visiblement en progrès; il eut même une manière de prononcer ces mots: "*Je n'ose dire que je vous aime*," que ni Raymonde ni Christiane n'avaient trouvée.

La leçon continua ainsi et recommença les jours suivants.

Bentôt, Jean récitait et jouait son rôle à merveille.

Il eut même le plaisir d'entendre Mme de Barrois s'écrier après la dernière représentation :

—Voilà une surprise! C'est M. de Lizardière qui est le moins mauvais.

Le jour de la représentation solennelle arriva.

Les invités étaient nombreux, et la salle de spectacle, quoique vaste, avait peine à les contenir; mais chacun y mit de la bonne volonté; les braves villageois s'entassèrent au fond, debout pour mieux voir, et les belles châtelaines purent étaler à l'aise leurs toilettes merveilleuses, ce qui les disposa sans doute à l'indulgence pour les acteurs. Indulgence problématique et incertaine, car c'est au théâtre surtout qu'il est juste de dire: O mes amis, il n'y a pas d'amis! De même que des acteurs de société se changent bientôt en acteurs véritables, de même un public d'invités devient très vite un véritable public; il n'y a pas d'indulgence ni de politesse qui tienne; on n'applaudit que ce qui plaît, et il s'établit entre les acteurs et le public le plus bienveillant une lutte nerveuse, celle qui donne du reste aux premières représentations un intérêt si palpitant et quelquefois si terrible.

Les comédiens de *la Fée* n'échappèrent pas à ces émotions, mais la bonne chance tourna bientôt de leur côté. Le premier applaudissement fut pour M. de Chazé dont le rôle ouvre la pièce; il gagna tout de suite son auditoire par la rondeur et la franchise de son jeu; on aimait cette nature puissante et simple. M. de Cambry, rien qu'à paraître, eut pour lui toutes les femmes séduites par son élégance irréprochable. Madeleine, en son costume breton, fut applaudie à tout rompre par le double public du village et des châteaux. Jean et Raymonde n'emportèrent pas si facilement la victoire; c'est contre eux que l'opposition, invisible et muette, mais réelle, réunit ses forces. Raymonde était trop belle et trop riche pour n'avoir pas quelques petites ennemies ici ou là; on se répétait donc tout bas le mot que la vieille et imposante duchesse de Sablé avait prononcé en arrivant :

—Mlle Désormes a donc la bonté de jouer la comédie pour nous; c'est très aimable, mais un peu hardi; il ne faut pas qu'une jeune fille donne sa mesure!

Jean, de son côté, avait des adversaires secrets, ceux de ses amis et de ses voisins que sa réputation subite et sa rapide fortune offusquaient un peu.

Raymonde et Jean comprirent d'instinct que leur public se défendait, mais c'étaient deux natures d'artiste, et l'ivresse de la lutte les saisit. Raymonde, dans la grande scène du repas, fut charmante; on sentit bien vite la modestie de la jeune fille dans le jeu spirituel et piquant de l'actrice; on l'applaudit alors sans réserve, et la duchesse de Sablé ne put s'empêcher de dire à haute voix: Elle est ravissante!

Ravissante, c'était le mot, si bien que Jean oublia le public qui le regardait et l'écoutait, pour ne regarder et n'écouter qu'elle; il se laissa emporter par la situation; la fameuse tirade qu'il disait si mal à la première répétition, il la lança cette fois avec une émotion, une passion concentrée qui étonnèrent et enlevèrent les plus récalcitrants. Au dénouement, comme l'auteur l'indique, il posa son front brûlant sur la main de la jeune fille. Quand il releva la tête, au milieu des applaudissements enthousiastes, son regard rencontra celui de Raymonde, et il sentit tout son sang qui lui reflua au coeur... le double éclair avait jailli, le rayon mystérieux qui, dans ce monde, ne passe qu'une fois d'une âme à une autre âme!

Comme disent les comptes rendus du théâtre, ce fut donc un succès d'auteur et d'acteurs. Mais si l'auteur de la pièce applaudie était M. Octave Feuillet, l'auteur de la soirée, de la pièce ignorée de ce public, c'était Christiane. Placée sur le premier rang, et attentive à tout, elle seule avait saisi, comme au vol, ce rapide échange de regards entre Jean et Raymonde, et lorsque tous deux, en descendant de la scène, s'approchèrent pour lui demander:

—Franchement, êtes-vous contente de nous?

Ce fut avec son meilleur et son plus profond sourire que Christiane leur répondit:

—Oui, mes enfants, je suis contente.

Cependant, les invités se dispersèrent dans les salons, sur le perron et la terrasse du château, puis, l'on dansa et l'on servit un souper qui dura jusqu'au matin. M. de Chazé réunit tous les amateurs et chasseurs sur le perron, les piqueurs embouchèrent les trompes et les cors, et à deux kilomètres de là, sur les collines d'en face, on entendit la voix du comte qui entonnait son air favori:

Vénus nous défend de boire,  
Bacchus nous défend d'aimer...

Après, on se dit adieu au moment où le soleil se levait sur les coteaux embrumés, et le château comme le village de Marilly, rentrèrent dans le silence.

Sur la prière de Christiane, M. Désormes avait consenti à lui laisser Raymonde, qui devait être fatiguée de son triomphe; mais il fut convenu qu'on lui ramènerait sa fille aux Bruyères, et à cette occasion il invita tous les acteurs de *la Fée*,

à venir passer la journée chez lui, ce qui fut accepté naturellement.

Quand il ne resta plus au château que ses hôtes habituels, M. de Chazé, fatigué lui-même malgré son énergie physique, leur donna ce conseil paternel:

—Mes bons amis, allons dormir jusqu'au déjeuner!

Jean, avant de descendre dans son petit pavillon, se mit à errer de salle en salle dans le grand château, comme ces généraux qui, après la victoire, se plaisent à visiter le champ de bataille; il s'en allait ainsi, rêvant, d'une pièce à l'autre, et il monta au second étage où est la chapelle. La porte en était entr'ouverte; il entra doucement, mais s'arrêta sur le seuil: c'est qu'il avait aperçu Raymonde, ayant encore son costume de fée, agenouillée et le front incliné sur le prie-Dieu des grand-mères, devant le petit autel. Jean, lentement, sans mot dire, retenant son souffle pour ne pas la troubler dans sa prière, plia les genoux en regardant tour à tour la Vierge céleste peinte sur l'autel et la jeune fille parlant dans l'ombre à la consolatrice de ceux qui aiment comme de ceux qui souffrent: puis il se retira, dans le même silence, en amortissant le bruit de ses pas sur les dalles.

Raymonde l'avait-elle aperçue? L'avait-elle entendu? On ne sait pas.

## XIX

On pourrait diviser les amoureux en deux classes: les expansifs et les concentrés; les expansifs qui ne peuvent rien cacher et rien garder, qui prendraient l'univers pour confident et pour complice, et portent haut leur sentiment comme un tambour-major son panache; les concentrés, qui ont l'austère pudeur de leurs pensées et de leurs rêves, et ne voudraient pas les confier même à l'ami le plus tendre.

Jean de Lizardière était de la race des concentrés. Christiane, avec sa finesse de femme et sa tendresse de parente, eut beau le mettre sur le chemin des confidences, le jeune homme reculait avec une sorte d'effroi devant l'aveu d'un amour qu'il ne s'avouait pas à lui-même. Mais il avait au front cette pâleur et ce trouble anxieux auxquels l'oeil d'une femme ne se trompe pas, et Christiane se disait:

—Certainement, il aime Raymonde comme elle mérite d'être aimée, mais il se défend et se défendra longtemps encore peut-être.

Jean se défendait, comme Christiane le supposait avec raison; il se défendait d'autant mieux qu'étranger jusque-là aux orages des passions, il ignorait à quels signes on peut reconnaître que l'on aime, et il cherchait de bonne foi si ce trouble de son coeur était bien de l'amour.

—Est-ce que je l'aime? se disait-il. Et pourquoi l'aimerais-je? N'ai-je pas, au contraire, cent raisons de ne pas l'aimer? Est-ce que l'on peut aimer une femme qui ne vous aime pas...? Pourquoi m'aimerait-elle? qu'ai-je fait pour lui plaire? N'ai-je pas été cruel et presque brutal envers elle, autrefois? Comme elle est changée depuis lors! Quand je me rappelle l'air hautain qu'elle avait la première fois que je l'ai vue à la Lizardière! C'est Christiane, qui a fait ce miracle... mais ce

qu'elle n'a pas pu faire sans doute, c'est que Raymonde m'aimât... Non, elle ne m'aime pas, mais je sens bien qu'elle ne me déteste plus. Ce n'est pas assez de ne plus détester les gens, pour les épouser... M'épouser!... Elle! non, non... je ne le voudrais pas... jamais... Elle est trop riche! Elle a plus de millions que je n'ai de fois cent mille francs... cinq millions au moins, à ce qu'on affirme!...

"On dirait qu'elle achète mon nom, comme elle a d'abord acheté mon château et mon domaine... Il y a un proverbe et les mots particuliers pour qualifier ces sortes d'alliance... Monsieur le marquis *fume ses terres!* C'est le mot consacré.

"Et elle-même... si elle allait croire à un vil calcul de ma part!... Ce serait pour en mourir de honte!"

Jean se disait tout cela, mais il n'allait pas, il n'osait pas aller jusqu'au bout de sa pensée; dans le fond de son âme, l'orgueil de caste enraciné luttait contre l'amour naissant. O mystérieuse lâcheté de nos coeurs et des tendresses humaines, où nos vanités puériles se glissent encore!

"Je serais le premier marquis de Lizardière qui eût épousé une bourgeoise... Cela me serait parfaitement égal à moi, mais elle en souffrirait; il se trouverait bien quelque bonne amie stupide pour le lui faire remarquer de temps à autre. Quelle des blasons et des millions, dont Raymonde serait la victime!"

"Les Américains sont heureux d'ignorer ces préjugés... mais nous sommes en France! Cependant, il ne faut rien exagérer... Ces préjugés ont bien perdu de leur force: le vrai titre d'un homme éminent ou illustre, c'est le nom qu'il s'est fait. M. Désormes est un homme supérieur; il serait bientôt baron ou comte, s'il y tenait beaucoup. Si Raymonde m'aimait. Mais c'est impossible! Décidément, elle est trop riche, et moi... Il y a des moments où je donnerais mon marquisat et tous les marquisats du monde pour qu'elle n'eût pas ses millions!"

Jean passait ainsi ses journées dans ce flux et reflux d'idées, de sentiments, d'impressions, de craintes, d'espérances, de desirs contradictoires. Il était donc malheureux, mécontent de lui, incertain, presque irrité, d'autant plus que Raymonde avait quitté Marcilly pour se rendre aux Bruyères et préparer la petite fête dont M. Désormes avait parié.

Au jour dit, M. et Mme de Chazé avec Madeleine et Jean, se rendirent à l'invitation de l'opulent sénateur. Jean s'attendait, et il n'était pas le seul, à une réception magnifique; Christiane elle-même craignait que M. Désormes n'eût saisi cette occasion pour faire quelque étalage de son immense fortune. Cette crainte fut vite dissipée.

Après le déjeuner, qui fut très simple, M. Désormes conduisit ses hôtes à la ferme-modèle, à la colonie agricole et pénitentiaire placée sous la surveillance immédiate de son fils Raoul.

M. Désormes était là dans son élément, dans la pleine possession de ses facultés et de son intelligence; il montra et il expliqua, avec tout le détail nécessaire, ce village du travail et du repenir, dont il était le créateur et le chef. M. de Chazé, Jean, Christiane, Madeleine même, écoutaient ses théories et ses démonstrations avec un étonnement et un intérêt qui augmentaient à cha-

que minute; seulement, quand on fut sorti des murs de la colonie et que l'on eut en perspective l'immense étendue des champs de betteraves et de pommes de terre, Jean ne put s'empêcher de dire à M. Désormes:

—J'admire tout ce que vous avez fait ici, monsieur, cette puissance de l'industrie qui renouvelle et féconde tout; et cependant je regrette une chose: ce sont les grands bois que vous avez abattus, pour mettre à la place des betteraves et des saignons. C'est un symbole: l'avenir, c'est la betterave, le passé, c'était le chêne.

—Voilà une boutade réactionnaire, répliqua en riant M. Désormes, qui vous vaudra un long discours, mon cher marquis. Je n'en fais jamais au Sénat, mais je vais me rattraper sur vous. Raymonde, tu me feras signe quand je deviendrai trop long.

—Soyez tranquille, mon père.

—Eh bien, asseyons-nous, je ne dis pas à l'ombre des arbres, il n'y en a plus guère, mais à l'ombre de ces murs, et faites-moi la grâce de m'écouter.

"Oui, nous abattons les chênes, et je le regrette; mais avant de donner aux hommes de l'ombre, il faut leur donner du pain. Or, la population, en France comme partout, augmente sans cesse, et si l'on ne coupait pas les chênes et les ormes, il n'y aurait plus un setier de blé pour chaque Français. Ce serait l'émigration de tout un peuple à courte échéance. Plus que jamais il nous faut des hommes pour défendre notre sol. C'est aujourd'hui le 15 juillet 1870; eh bien, souvenez-vous de cette date! Demain peut-être nous aurons la guerre; si ce n'est demain, ce sera au premier jour et à quelque heure inattendue.

—Alors, interrompit M. de Chazé, nous irons en Allemagne comme nos pères.

—Si les Allemands ne viennent pas en France comme leurs pères! reprit avec tristesse M. Désormes. La France, fatalement, est destinée à devenir le champ des batailles modernes.

—Et pourquoi donc, monsieur le sénateur?

—Ma réponse vous fera sourire sans doute.

Jean, très intéressé par cette conversation et tout à fait séduit par l'autorité de M. Désormes, allait, pour le plaisir d'entendre les réponses, lui poser quelques questions nouvelles; mais un domestique apportait en toute hâte une dépêche.

M. Désormes la lut en pâlisant.

—Je ne croyais pas prédire si juste! Nous avons la guerre avec la Prusse.

—La guerre! cria M. de Chazé. J'en suis; et nous les battons, ces Prussiens! n'est-ce pas, monsieur Désormes?

—Espérons-le, mais, s'il en est autrement, si nous perdons les premières batailles, s'il faut que la nation entière se lève, nous ferons ici même la première application de ma théorie sur les rapprochements sociaux; nous irons à l'ennemi, tous ensemble, nobles, bourgeois et paysans.

—C'est entendu, monsieur Désormes, cria de nouveau M. de Chazé.

—Quant à moi, monsieur le comte, je pars pour Paris où est mon premier devoir; mais je reviendrai à l'heure nécessaire. Permettez-moi, madame la comtesse, de vous confier jusque-là ma fille pour laquelle vous avez été déjà si complètement bonne.

—Monsieur, ajouta Jean, je vous accompagnerai à Paris, si vous y consentez; je tiens à prendre immédiatement du service.

—Parfaitement, mon cher marquis; je vous enverrai à un colonel de zouaves qui est de mes amis particuliers.

Pendant que M. Désormes veillait aux préparatifs du départ, Jean prenait congé de sa famille; aucune objection ne fut faite à son projet, bien entendu. Mlle Raymonde était sans doute pâle et un peu tremblante, quand il s'inclina devant elle: lui-même maîtrisait à grand-peine son émotion, et, pour égayer un peu la scène, il fallut que M. de Chazé lui dise de sa voix la plus retentissante:

—Mais baise-lui donc la main, animal!

## XX

Jean, M. Désormes et son fils Raoul, mourant de faim et de froid sur la terre nue, avaient été trouvés par les Prussiens sur le champ de bataille et transportés à un presbytère du village où l'on établit une ambulance confiée aux soins du vénérable abbé Theuré, curé de Loigny.

Les blessures de M. Désormes et de son fils étaient moins graves qu'on ne l'avait cru d'abord et tous deux furent bientôt en voie de guérison; mais la blessure de Jean était plus sérieuse, l'inflammation s'y était déjà mise, et le malade eut le délire pendant plusieurs jours.

Un matin, sa fièvre était moins ardente, mais il prononçait de temps à autre quelques mots entrecoupés comme dans un rêve.

—Bonne et sainte Christiane! Il a raison, M. Désormes... Raymonde... Raymonde... Trop riche, trop riche... Elle aime mieux Clodion... Il est heureux, mon chien! Les fleurs de bruyères... La Fée! La Fée!

Il ouvrit les yeux lentement, chercha autour de lui, et aperçut dans un coin de la petite salle d'ambulance M. Désormes, le bras en écharpe, qui causait avec Raoul. Au pied de son lit, Christiane et Raymonde le regardaient. Toutes deux portaient le brassard avec le croix rouge de Genève.

—Vous nous avez reconnues, n'est-ce pas, mon cousin? C'est moi Christiane... et mademoiselle Raymonde...

Jean rouvrit les yeux de nouveau.

—Oui, toutes les deux, je vous reconnais, et monsieur Désormes aussi, qui est là avec son fils. Je me rappelle maintenant... ce bois où l'on se tuait... les Prussiens!... Où donc est mon cousin M. de Chazé?

—Il est à Poitiers, bien portant.

—Et Madeleine?

—Au couvent de Marmoutiers près de Tours.

—C'est moi qui ai été malade... bien malade, n'est-ce pas?

—Oui, mais ce n'est plus rien, et nous allons vous ramener à Marcilly... Nous avons la permission, et nos voitures sont ici depuis plusieurs jours.

—Eh bien, alors, partons!

—Dès que vous serez guéri tout à fait...

—Je le serai vite, guéri... Je suis très heureux...

Jean guérit vite en effet, comme il avait dit, et, dès qu'il put supporter la voiture, on partit en suivant la route de Châteaudun et les rives du

Loir. On gagna le Lude, et de là on se mit en chemin pour Marcilly; mais la fatigue du voyage avait nui à la convalescence de Jean, et, en approchant de la Lizardière, il fut repris d'un léger frisson.

M. Désormes s'en aperçut et le dit à la comtesse.

—Je crains pour Jean, madame, votre grand château où il n'y a pas de calorifère et où il faut tout un chêne pour réchauffer une chambre. Vous feriez mieux de rester avec nous à la Lizardière qui est beaucoup plus confortable; n'est-ce pas ton avis, Raymonde?

—Oui, mon père, répondit-elle en rougissant un peu.

—C'est aussi mon avis, ajouta Jean avec un certain trouble.

Toutes les choses passées lui étaient revenues sans doute à la mémoire, mais il reprit avec fermeté:

—Oui, mademoiselle, allons à la Lizardière.

Une heure après, Jean était installé dans une chambre bien chaude, et il se disait à part lui:

—Aurais-je pensé, il y a un an, que je rentrerais dans cette maison, sans y apporter la rancune et la colère?

Non seulement, il y rentra, mais il y resta plus de six semaines; il y vécut dans une intimité douce et toute fraternelle. Entre Raymonde et lui, pas un mot plus tendre ne fut prononcé. D'ailleurs, de trop graves préoccupations pesaient sur eux; les malheurs de la France, les nouvelles du siège de Paris, la grande ville bombardée et luttant contre la faim plus redoutable que le feu de l'ennemi, nos armées en retraite partout, les bandes prussiennes courant la campagne autour d'eux. Dans la vallée même de la Maulne, où les Allemands ne s'établirent pas, on apercevait tout à coup, au détour des chemins, quelques détachements de uhlands marchant en bon ordre, tranquilles comme chez eux, et accoutumant les échos infidèles de nos collines à l'horrible chant de l'étranger.

Quand Christiane, Raymonde, Jean, M. Désormes, faisaient une de ces rencontres sur la route, ils se regardaient en silence, baissaient les yeux et revenaient avec cette tristesse morne qui ne cherche pas à être consolée.

M. Désormes était le plus triste de tous. Cette défaite de la France était pour lui la défaite de la civilisation moderne, l'éroulement de ses théories et de ses rêves, la main-mise de la force brutale sur le progrès et sur l'avenir. Peut-être avait-il d'autres préoccupations plus personnelles, car il recevait quelquefois des lettres qu'il lisait en pâlisant et dont il ne parlait qu'à sa fille. Un jour, Jean, la voyant plus inquiète, lui dit avec quelque hésitation:

—Qu'avez-vous donc, mademoiselle? vous semblez plus triste.

—Oui, lui répondit-elle, mais c'est à cause de mon père. Moi... oh! moi, c'est tout différent.

Elle n'en dit pas davantage, et Jean respecta son silence; mais il se perdit en commentaires sur ces paroles mystérieuses.

Un autre jour, Jean reçut une lettre qu'il lut à haute voix devant M. Désormes, Raymonde et Christiane.

M. Jonathan Muller lui écrivait d'Amérique que les actions de la fonderie d'armes de guerre, où il avait placé la fortune de Jean, avaient quintuplé de valeur, par suite des commandes importantes faites par la France.

—Voilà une fortune bien inattendue et dont l'origine m'attriste, dit Jean d'une voix sincèrement affligée.

—Pourquoi donc? répliqua M. Désormes; votre argent ayant été utile à la France, la source de votre fortune est bonne. Ne vous attristez pas de ce bonheur particulier, qui compense d'autres malheurs peut-être.

Enfin, Dieu eut pitié de la France; la grande et fière vaincue paya la rançon de ses fautes et de ses gloires. La paix était signée.

Notre vieil ami M. de Chazé, quand les mobiles et les volontaires furent licenciés, arriva un matin à la Lizardière pour chercher Christiane et Jean, complètement rétabli, du reste.

Au moment où ils allaient partir, Raymonde les pria de monter dans le grand salon, et là, en présence de son père, de son frère, du comte et de Christiane, elle alla droit vers Jean et lui dit:

—Mon père ignore la démarche que je fais, mais il m'approuvera, j'en suis sûre. Mon père sans être ruiné tout à fait, se trouve dans une situation très embarrassante. Ses forges, ses mines de province, ses établissements de Paris, ont été détruits ou ravagés; il a de lourdes échéances

auxquelles son honneur lui ordonne de faire face, et nous devons réunir toutes nos ressources. Monsieur le marquis, j'ai refusé autrefois de vous revendre le domaine de vos pères. J'ai eu tort. Soyez plus généreux que moi, puisque c'est vous qui êtes riche maintenant. Rentrez chez vous, monsieur le marquis.

—A une condition, mademoiselle Raymonde, c'est que vous y resterez.

—Je le veux bien, répondit-elle avec un doux éclair de joie dans les yeux, si mon père y consent.

—Eh! oui, certes, il y consent, se hâta de dire M. de Chazé, reprenant cette voix formidable et gaie dont il avait un peu perdu l'habitude depuis la guerre; oui, certes, il y consent! Ah ça! mes enfants, est-ce que vous croyez que je ne l'avais pas mis au courant de nos projets à Christiane et à moi? Voilà un an qu'il est de la conspiration; est-ce que vous croyez, par hasard, que j'aurais permis de manquer, moi le sachant, à l'autorité paternelle? Ah! mais non, non et non!

M. Désormes tendit la main au comte et à Jean. Quant à Raymonde, elle se jeta dans les bras de la comtesse.

—Ah! bonne Christiane! c'est à vous que je dois cela.

—Oui, un peu, en effet... Allons, soyez heureuse, *ma belle blonde!*

FIN

—o—

## LE MOYEN DE VOUS FAIRE REVEILLER EN MUSIQUE

Oh! l'horreur du réveille-matin qui vous arrache brutalement au doux repos! La sonnerie stridente vous fait sursauter dans votre lit; vous vous soulevez, l'oeil hagard, frémissant, à peine sorti du sommeil et déjà énérvé. Que sera-ce à la fin du jour?

Imaginez au contraire que de doux accents dissipent peu à peu l'engourdissement, et que votre oreille perçoive un air connu:

Ouvre tes yeux bleus, ma mignonne...

par exemple, n'est-ce pas? C'est très gentil...

Ou bien :

Pourquoi me réveiller au souffle du [printemps?...

Oui; mais comment réaliser cela, direz-vous? Ce n'est guère compliqué, à condition que vous possédiez un phonographe. Il existe un appareil spécial: un mécanisme d'horlogerie qui, à l'heure fixée, déplace le frein du tambour du phono. Si, la veille, vous avez remonté le mécanisme de l'appareil et placé un disque, vous serez réveillé par une charmante aubade.

...Et maintenant, un conseil. Ceci entre nous, quoique ce ne soit pas une invention: prenez un réveil et débarrassez-le de son timbre. Reliez, par un fil tendu, le marteau carillonneur au frein du phonographe. A l'heure fixée, le marteau s'agitiera dans le vide, mais le fil aura desserré le frein. Le phonographe se mettra à chanter.



UN ROMAN COMPLET

# Cœurs Ennemis

GRAND ROMAN D'AMOUR

Par DELLY

No 3

(Suite et fin)

—Petit polisson! Il va falloir que j'aïlle chercher ma laine là, maintenant.

Elle se baissa, écarta les branches et réussit à passer sa tête, non sans se décoiffer quelque peu. Le peloton était assez loin, près d'une bouteille de verre foncé.

"Allons, tant pis, je me recoifferai!", pensa Orietta.

Et elle écarta encore d'autres branches, jusqu'à ce qu'elle pût atteindre le peloton. En même temps, elle prit la bouteille qui semblait contenir quelque chose de blanc.

Ce quelque chose était du papier, comme Orietta put s'en convaincre en examinant sa trouvaille, quand elle fut hors des feuillages.

"Quelque vieille bouteille qu'on a jetée là. Je la donnerai à Ellen tout à l'heure."

Et elle alla s'asseoir sous un berceau de vigne proche de là. Machinalement, pour occuper son esprit, elle défit le vieux bouchon, qui faillit lui rester entre les doigts, et se mit à extraire le papier. C'était un morceau de papier de tenture, blanc à petites rayures roses fanées. En le regardant de plus près, Orietta vit qu'il était couvert d'une fine écriture tracée au crayon. Elle lut ces mots:

"Celui qui trouvera ce papier, s'il n'est pas le complice du misérable Humphrey Barford, qu'il le porte au magistrat du district pour me faire délivrer et rendre justice."

Orietta eut une sourde exclamation... Que signifiait cela?

Mais elle songea aussitôt: "C'est la malheureuse folle. Comme beaucoup dans son cas, elle se croyait persécutée."

Néanmoins un étrange effroi se glissait en elle, avec l'impérieux désir de continuer cette lecture... de voir ce que la démente reprochait à son mari.

"Après tout, ceci aurait pu être lu par n'importe qui, puisqu'un autre que moi pouvait tout aussi bien faire cette découverte", pensa-t-elle pour calmer ses scrupules.

Et elle lut.

"Puisqu'il me fait passer pour folle, peut-être ne croira-t-on pas ce que je vais écrire. Mais ne se trouvera-t-il pas quelqu'un pour saisir l'accent de la vérité dans les affirmations d'une malheu-

reuse prisonnière, victime de la cupidité et d'une abominable hypocrisie?"

"Je vivais chez mon unique parent, sir Ralph Fenbroke, quand Humphrey Barford me demanda en mariage. Je passais pour agréable sans être jolie, et j'étais l'unique héritière de mon oncle, Barford me plaisait et bientôt j'en devins très éprise. Lui affectait une grande passion. Mon oncle l'avait en très haute estime et se montrait ravi de ce mariage qui me faisait entrer dans la très noble et très ancienne famille des Falsdone. Aussi avait-il facilement passé outre sur la fortune assez modique du prétendant.

"Je devins donc Mrs Barford, et pendant un an je fus heureuse—oui, jusqu'au jour où un hasard m'apprit que cet homme admiré par moi comme la perfection même menait dans le secret l'existence la plus honteuse, la plus vile.

"Désespérée, je courus chez mon oncle et lui appris mon affreuse découverte. Sir Ralph, qui m'aimait tendrement, fut presque aussi bouleversé que moi, et d'autant plus qu'il était convalescent d'une pneumonie au sujet de laquelle j'avais éprouvé de sérieuses inquiétudes. Il fit venir Humphrey et eut avec lui une explication. L'autre nia, imperturbablement—même devant la preuve écrite que lui montrait sir Ralph.

"—Valeria a inventé cela, tout simplement, déclara-t-il. J'ai déjà remarqué chez elle, depuis quelque temps, une singulière exaltation...et, pour tout dire, des troubles mentaux qui m'inquiètent".

"—Valeria est entièrement saine d'esprit! répliqua mon oncle. Mais vous, je crains que vous soyez un grand hypocrite."

"—Vous m'insultez, sir Ralph! dit Humphrey avec un air de dignité offensée. Mais je dois beaucoup pardonner à un homme malade et âgé. Quand vous serez mieux, nous parlerons de cela".

"Et il sortit de la chambre, laissant mon oncle dans un état d'agitation que j'eus grand-peine à calmer.

"Nous habitons à cette époque chez sir Ralph, dans sa propriété du Staffordshire. Mais mon mari, en ces derniers temps, faisait à Londres de courts et assez fréquents séjours. Il était trésorier de plusieurs oeuvres charitables, et ses absences avaient trait, disait-il, aux intérêts de ses oeuvres. Je l'avais cru jusqu'alors. Mais hélas, je compris, ensuite!

"Dans la soirée qui suivit cette explication entre mon oncle et Humphrey, sir Ralph fut repris de fièvre. Je demeurai dans une chambre voisine de la sienne, étendue sur le lit tout habillée, car je voulais aller fréquemment voir comment il se trouvait. D'ailleurs, il m'aurait été impossible de dormir.

"Vers une heure du matin, je perçus le bruit d'une porte s'ouvrant doucement. Tout d'abord, je pensai que c'était le valet de chambre, un homme assez dévoué, qui venait savoir comment se trouvait son maître. Néanmoins, désireuse de voir si mon oncle s'était enfin endormi, je me levai et m'avançai jusqu'au seuil de la porte de communication laissée entr'ouverte.

"Là, je vis Humphrey debout près du lit où dormait sir Ralph, versant quelque chose dans la tasse de tisane préparée. Près de lui se trouvait Ellen, son ancienne nourrice, qu'il m'avait fait prendre comme femme de chambre. Elle m'aperçut, dit un mot à son maître et se jeta sur moi avec une telle soudaineté que, déjà figée par la stupeur, je n'eus pas le temps ni la présence d'esprit de crier. Elle me saisit d'une main à la gorge, mit l'autre sur ma bouche et me fit reculer dans la chambre voisine. Sa force était bien supérieure à la mienne. D'ailleurs Humphrey arrivait aussitôt pour lui venir en aide. Je fus bâillonnée, les pieds et les mains liés. Puis ils m'emportèrent à l'appartement que nous occupions. Humphrey et moi, dans une autre aile du château. Là, ce monstre me dit:

"—A partir de maintenant, vous êtes folle. C'est la mort de votre oncle, survenue cette nuit, qui a déterminé la crise que je prévoyais depuis quelque temps. Tout à l'heure, Drake et sa femme vous emmèneront en voiture à Rockden-Manor, où vous vivrez désormais sous leur surveillance".

"Toujours bâillonnée, je ne pus rien répondre. Seuls mes yeux devaient dire mon horreur, mon épouvante.

"Mort, mon oncle? Ainsi donc, c'était bien du poison qu'Humphrey versait dans la tisane? Et moi, qui avais vu, on me supprimait en quelque sorte du monde!

"Je vis l'aube paraître, puis le jour. Alors Ellen vint à moi, approcha de mes narines un mouchoir qui sentait fortement le chloroforme. Et je perdis bientôt conscience.

"Quand je rouvris les yeux, j'étais dans une voiture fermée, près d'Ellen, et toujours liée, toujours bâillonnée.

"Ainsi fis-je mon entrée à Rockden-Manor que j'avais visité une fois et qui m'avait produit une lugubre impression. Je fus enfermée dans une chambre aux fenêtres munies de barreaux, et là, on enleva mes liens, on ôta mon bâillon. Ellen m'apporta de quoi manger et opposa un mutisme absolu à mes menaces à mes questions. Ce devait être sa tactique, par la suite. Elle me traitait comme une personne qui déraisonne et elle alla même jusqu'à me frapper, quand mon désespoir m'amena à parler avec violence contre Humphrey, contre elle.

"Huit jours après mon arrivée dans cette demeure, je m'éveillai vers le matin avec une pénible sensation d'étourdissement, de vague dans l'esprit. Quand je voulus me lever, la faiblesse de mes membres m'en empêcha. Ellen arrivant sur

ces entrefaites, il me fut impossible de dire un mot; ma langue semblait incapable de se mouvoir. Je pensai que j'allais peut-être mourir, et j'en éprouvai une grande joie.

"Peu après, deux hommes entrèrent dans la chambre; Humphrey et un inconnu. Celui-ci s'approcha, me dit quelques mots auxquels je ne pus répondre. Il s'entretint avec Humphrey, en hochant tous deux la tête avec un air de pitié. Puis ils sortirent. Peu à peu, je recouvrai l'usage de mes membres et de la parole. Quand Humphrey revint seul, deux heures plus tard, je pus lui crier mon indignation. Mais il m'interrompit, en disant avec calme:

"—Le médecin de Rockden a reconnu que vous étiez réellement dans un état d'hébétéude succédant à la crise de folie furieuse qui m'a forcé à vous emmener de chez votre oncle. Désormais, vous êtes internée ici, comme démente, pour toute votre vie. Quant à sir Ralph, il est mort, ainsi que je vous l'ai déjà dit. Vous êtes l'héritière de toute sa fortune. D'après notre contrat de mariage, et surtout étant donné votre état d'esprit, j'administre tous vos biens et en jouis librement."

"Sur ces mots, il sortit, me laissant anéanti par tant de cynisme. Je ne le revis plus.

"Plusieurs années ont passé depuis lors. Je ne sais plus combien, car je suis retranchée du monde, sans nouvelles. Ellen ne me donne ni livres, ni journaux. Je n'ai que le crochet pour m'occuper. Jamais je ne sors de cette chambre, où Ellen entre seule. J'ai essayé quelquefois de me jeter sur elle, de la renverser, pour fuir ensuite. Mais elle est trop forte et toujours sur ses gardes. A chacune de mes tentatives, elle m'a durement frappée. Je guette souvent derrière les barreaux, espérant voir passer quelqu'un à qui je puisse demander secours. Mais personne ne doit venir dans ce triste Rockden-Manor. Alors j'ai eu l'idée d'écrire cela, cette accusation contre le misérable Barford. Dans une petite soupenne donnant sur ma chambre, j'ai trouvé un rouleau de papier de tenture. Un bout de crayon, découvert derrière une vieille glace, avait été précieusement conservé par moi. Je le cacherai dans une fente de la soupenne, pour qu'Ellen ne le trouve pas.

"Combien d'années?... Ma santé s'altère, je souffre de maux de tête. J'ai des crises de désespoir suivies d'un effrayant abattement. Souvent, je me demande pourquoi il ne me supprime pas, comme il l'a fait pour mon oncle.

"...Je sens par moments que ma tête se perd. Vais-je devenir réellement folle? Ellen m'a enlevé mon crochet; je n'ai plus rien pour occuper les atroces, les interminables journées. Et lui, le monstre, pendant ce temps?... Ah! Seigneur Dieu, ayez pitié d'une malheureuse!

"...Oui, je deviens folle. Avant de l'être complètement, j'enferme ce papier oublié par Ellen, que je jeterai par la fenêtre. J'ai vu un jour, en passant ma tête entre les barreaux, qu'il y avait au-dessous un massif de rhododendrons. Peut-être quelqu'un d'étranger la trouvera-t-il un jour et pourra-t-on enfin lever le masque de ce démon!

"Valéria BARFORD."

## XII

L'écriture était très menue, les lignes serrées, le tracé du crayon parfois à peine visible. Mais Orietta reconstituait facilement les mots illisibles. Et elle lisait avidement, avec une horreur qui grandissait à chaque minute.

Quand elle eut fini, une sueur glacée perlait à son front.

—Était-ce possible? Non, non, cette malheureuse était réellement folle, en écrivant cela! Humphrey Barford ne pouvait être cet homme abominable, ce criminel...

—Mais s'il l'était?... Si..."

A l'esprit affolé d'Orietta revenait le souvenir de cette sensation bizarre—défiance, inquiétude—éprouvée dès ses premiers rapports avec lui. Mais, d'autre part, tous ceux qui le connaissaient le tenaient pour le plus grand homme de bien, l'homme le plus estimable qui fût au monde.

Seul, lord Shesbury détonnait dans ce concert d'éloges... lord Shesbury qu'Humphrey avait couvert d'opprobres aux yeux de sa fiancée.

—Aurait-il?... Mon Dieu, aurait-il menti?"

Une affreuse angoisse pénétrait l'âme d'Orietta. Comment savoir?... Et ce mariage?... ce mariage qu'elle avait accepté, qui allait se faire?"

Mais c'était impossible avec cet horrible doute au cœur!

Un doute?... Non, elle était presque convaincue, presque convaincue vraiment que ce récit d'un terrible drame était véridique...

Mais dans ce cas, en quel guet-apens était-elle tombée.

—Ce serait tellement abominable! songeait-elle, toute secouée de frissons. Comment croire cela?... Et pourtant?..."

Une porte s'ouvrit, non loin d'elle. Elle vit Ellen qui sortait, qui s'en allait dans le jardin, sans doute à sa recherche.

Le mariage... Horreur! Que faire? Comment échapper?"

Elle dirait qu'elle avait changé d'avis... qu'il lui était impossible de se décider. Puis, comme elle ne pouvait rester un instant de plus dans cette sinistre maison, elle demanderait au prêtre de la conduire sur l'heure au couvent des Bénédictines qui se trouvait à un mille d'Aberly.

Oui, c'était le seul moyen! Merci à Dieu, qui lui en avait donné l'idée!

Elle glissa le papier dans sa poche, se raidit pour dominer son émotion et sortit du berceau de vigne.

—Est-ce moi que vous cherchez, Ellen? demanda-t-elle.

—Oui, miss, répondit la femme de charge.

Et elle revint sur ses pas.

—...Mr Wilson est là... Vous avez encore la tête fatiguée, miss? Votre mine est toute défaite.

—Oui, je ne me sens pas très bien.

Et, en répondant ainsi, Orietta songeait tout à coup: "Ne m'a-t-on pas donné quelque soporifique?... et aussi le soir de mon arrivée? Peut-être voulait-on engourdir ma pensée pour m'empêcher de trop réfléchir? De fait, depuis que je suis ici, j'ai eu souvent l'impression d'une brume sur mon esprit."

Elle entra dans le hall avec Ellen et, de là, dans le grand salon où attendaient Humphrey et le

prêtre, ainsi que Maric et Drake qui devaient servir de témoins.

Mr Wilson s'avança et la salua en disant:

—Je suis très heureux, miss Farnella, d'être choisi par Mr Barford pour bénir son union avec vous. Nul époux meilleur, plus digne d'estime et de confiance, ne pouvait vous être réservé, et vous oublierez vite près de lui les malheurs, les déceptions dont il m'a parlé.

D'un coup d'oeil, Orietta examinait le prêtre. C'était un vieillard de mine douce et effacée. Un effroi la saisit, tandis qu'elle pensait: "Voudra-t-il faire ce que je lui demande, si Mr Barford s'y oppose? Il le tient naturellement, comme tous, pour une perfection..."

Mais le danger exaltait l'énergie, en une nature telle que la sienne. Sans un regard vers Humphrey—car elle eût craint de lui laisser deviner quelque chose de son horreur—elle dit résolument:

—Vous me voyez au regret, monsieur, d'être obligée de vous apprendre que je ne puis plus me décider à ce mariage... Non, je ne le puis vraiment pas...

Le prêtre eut une exclamation contenue. Humphrey s'avança d'un pas, en demandant avec calme:

—Pourquoi cela? Que s'est-il passé?"

—Il ne s'est rien passé du tout...

Il fallait bien qu'elle le regardât enfin. Elle réussit à maîtriser la violence de son émotion, en continuant:

—...J'avais beaucoup hésité, avant de dire oui... et depuis, j'ai reconnu que je n'avais décidément aucune inclination pour le mariage.

—Ceci est de l'enfantillage, Orietta.

Humphrey s'approchait et prenait la main de la jeune fille. Elle eut assez d'empire sur elle-même pour ne pas la lui retirer. Car il ne fallait pas qu'il pût soupçonner quelque chose de ses véritables motifs.

—...De l'enfantillage, des imaginations, chère enfant. Il m'est donc impossible d'accepter une telle défaite, après avoir reçu votre promesse.

—Il faudra cependant que vous l'acceptiez, monsieur. Comme je ne puis demeurer maintenant sous votre toit, je demande à Mr Wilson de m'emmener et de me faire conduire au couvent des Bénédictines, où je demeurerai quelque temps.

Orietta vit, à cet instant, un fugitif changement sur la physionomie d'Humphrey—quelque chose de sinistre qui la remplit d'épouvante.

—Mr Wilson se gardera de céder aux caprices d'un enfant un peu... inconséquente, dit la voix onctueuse—plus onctueuse que jamais. Je ne vous en aurais pas crue capable, je vous l'avoue, Orietta. Mais vous avez l'intelligence trop ouverte, le cœur trop bien placé pour vous obstiner dans ces idées... étranges.

—Je suis absolument décidée, Mr Barford. Il n'y a pas là d'enfantillage, mais bien une résolution très ferme... Donc, monsieur, j'espère que vous voudrez bien accéder à ma demande?"

Elle se tournait vers le prêtre. Celui-ci hésitant, stupéfait, balbutia:

—Mais, mon enfant, je... Vous vous êtes engagée avec Mr Barford...

—Ces engagements-là se rompent.

—Evidemment... Mais dans votre inexpérience, vous ne songez pas à quelque chose...

C'était Humphrey qui parlait, du même ton paisible.

—...Vous vous êtes enfuie de Falsdone-Hall, vous vous êtes réfugiée chez moi. Depuis plusieurs jours, vous vivez sous mon toit. Or, de ce fait, si vous ne m'épousez pas, votre réputation est irrémédiablement perdue.

Orietta, devenue b'ême tout à coup, recula de quelques pas. Ses yeux chargés d'effroi interrogèrent le prêtre, qui inclina affirmativement la tête.

—Vous voyez? dit Humphrey. Pour vous, ce serait le déshonneur... pour moi, le désespoir, après ce bonheur entrevu. Vous n'allez pas risquer cela pour quelques idées, quelques imaginations... c'est-à-dire sans motif sérieux.

Comme un trait de feu, à cet instant, la vérité traversa l'esprit d'Orietta. Le guet-apens... oui, c'était bien cela! Le misérable avait tout combiné pour qu'elle ne pût lui échapper!

Cette pensée fouetta son énergie. Plus que jamais, à tout prix, il fallait fuir cette maison maudite!

—Je le risquerai, car je trouverais coupable de recevoir le sacrement de mariage dans le seul but d'échapper à quelques désagréments si pénibles qu'ils puissent être. Le monde me jugera comme il l'entendra; j'ai pour moi ma conscience et la certitude que Dieu n'approuve en cet instant.

—Vous êtes une jeune présomptueuse. Les jugements du monde sont impitoyables et vous poursuivront partout. Quant à Dieu, il ne peut approuver la rupture d'une promesse faite en toute liberté.

—En ce cas, j'accepte de porter la peine. Mais je suis résolue à ne pas me marier... Acceptez-vous, monsieur, de me conduire chez les Bénédictines?

Elle s'adressait de nouveau à Mr Wilson. Il hésita, regarda le calme visage d'Humphrey, avant de répondre:

—Mais mon enfant, je ne refuse pas de le faire... quand vous aurez encore bien réfléchi...

—Oui, il faut qu'elle réfléchisse sérieusement, pendant quelques jours, dit Humphrey. Mettons... quatre jours. Si au bout de ce temps sa résolution n'a pas changé, je la conduirai moi-même au couvent...

Le sang se g'âça dans les veines d'Orietta.

—Oui, c'est cela! dit le prêtre. C'est la meilleure solution, en vérité.

Mais Orietta dit vivement, avec une voix un peu haletante:

—Non, non, je ne dois pas rester ici davantage! Mr Barford vient de me faire comprendre que je n'y suis que trop demeurée... Je dois aller à ce couvent dès maintenant... Vous allez m'y conduire, monsieur?

Elle attachait sur Mr Wilson un regard de prière si poignante, que celui-ci fut remué par l'émotion.

—Je ne puis vous le refuser... Ne vous semble-t-il pas, monsieur?

—Vous devez le refuser, au contraire, dit fermement Mr Barford. Cette jeune fille s'est liée à moi en quittant Falsdone-Hall, et je suis en quelque sorte responsable d'elle.

—Cependant, puisqu'elle est majeure... vous ne pouvez empêcher...

Majeure? Que disait ce prêtre? Et Humphrey ne protestait pas. Mais elle saisit un coup d'oeil inquiet jeté par lui vers elle.

Devait-elle protester? Un instinct lui suggéra aussitôt de laisser le curé de Rockden dans cette erreur qui pouvait lui être favorable.

—Je puis empêcher qu'une malheureuse enfant se jette en je ne sais quels embarras, dit Humphrey avec aplomb. Et je suis résolu à le faire, de tout mon pouvoir!

—Prétendez-vous donc me retenir prisonnière?

Elle se redressait, fière, intrépide, prête à tout plutôt que de rester maintenant à Rockden-Manor.

—Prisonnière? Quel mot, mon enfant! Non, vous êtes libre... mais il vous faut une protection, et ici vous aurez la mienne.

—J'aurai celle des religieuses.

—Allons, enfant obstinée, calmez-vous!... Vous avez subi des émotions depuis quelque temps. Il n'est pas étonnant que vous en éprouviez maintenant le contre-coup. Votre exaltation...

—Ah! mais non, vous n'allez pas me faire passer pour folle, moi aussi!

Elle lui jetait ce cri à la face—et pendant quelques secondes, elle vit son visage frémir, ses yeux se baisser légèrement sous les siens.

—Quelle singulière idée, mon enfant! Parce que je parle d'exaltation...

—C'est que vous avez employé le même mot pour votre femme, quand son oncle et elle eurent découvert votre horrible hypocrisie. Et le lendemain, vous la faisiez partir, soi-disant folle, pour votre maison où elle est restée emprisonnée jusqu'à sa mort!

Cette fois la physionomie d'Humphrey se décomposa. Et Orietta épouvantée, rencontra un regard de sinistre fureur. Puis ce regard redevint doux, bienveillant, nuancé de pitié.

—Vraiment, pauvre chère enfant? Quelle histoire dramatique vous nous racontez là! Mr Wilson en est tout remué, n'est-il pas vrai?

Et il regardait le prêtre avec un léger hochement de tête, un petit clignement d'yeux qui signifiait clairement: "Mieux vaut ne pas la contredire."

Mr Wilson, un peu congestionné par l'émotion, promenait un regard stupéfait, anxieux, d'Humphrey à la jeune fille.

Orietta sentit une épouvante l'envahir. Si cet homme arrivait à la faire passer pour folle, comme Valeria?... Il était si terriblement habile! Mon Dieu, mon Dieu, à tout prix!... à tout prix!

—Emmenez-moi d'ici, monsieur! cria-t-elle en joignant les mains. Emmenez-moi, au nom de tout ce que vous avez de plus cher!

À ce moment, la porte donnant sur le hall, restée entr'ouverte, fut brusquement poussée. Trois hommes bondirent dans le salon, revoier au poing.

Il y eut de sourdes exclamations, et ce cri étouffé d'Orietta:

—Walter!

XIII

C'était en effet lord Shesbury, suivi d'Herbert Nortley et de Ram-Sal.

Depuis trois jours, l'Hindou était caché dans le manoir. Doué d'une souplesse de couleuvre et d'une ouïe extraordinairement fine, il se glissait partout, entendait tout. Puis, la veille, il était allé faire son rapport à lord Shesbury, et vers la nuit, il introduisait son maître et Nortley, par le jardin dont ils escaladaient les murs, dans le vieux logis où des recoins, des petites pièces obscures ou inutilisées leur donnaient un asile pour la nuit. Ram-Sal ayant entendu à quel heure devait avoir lieu le mariage, ils s'étaient glissés vers ce moment-là jusqu'au hall, pour surgir à l'instant opportun.

Et Barford, subitement livide, reculait de plusieurs pas devant son cousin. Drake et Mario jetaient un coup d'oeil affolé vers une autre porte. Mais le revolver de Nortley, aussitôt dirigé de leur côté, leur parut une suffisante menace pour qu'ils se tinsent cois.

Le curé de Rockden semblait frappé d'ahurissement. Il bégaya :

—Lord... lord Shesbury...

—Oui, monsieur, lord Shesbury qui vient ici faire jeter le masque à ce misérable, et reprendre sa fiancée.

Humphrey, déjà, retrouvait sa présence d'esprit. Il s'écria sur un ton d'indignation :

—Vous m'insultez, my lord! Mais je ne puis m'en étonner de votre part. Toujours, vous avez essayé de me calomnier, de jeter le blâme sur moi...

—Trêve de mensonges ! interrompit durement Walter. Votre temps est fini, maître fourbel ! J'ai les preuves de l'ignoble existence que vous menez sous l'apparence du plus respectable des hommes. Lady Pamela est au courant de cela... et je lui donnerai d'autres détails édifiants sur son cher Humphrey, qui lui avait promis le mariage et que j'ai trouvé sur le point d'épouser clandestinement donna Orietta Farnella... Taisez-vous, ajouta impérieusement lord Shesbury, en voyant son cousin ouvrir la bouche. Union clandestine et illégale... La licence qu'il vous a présentée, Mr Wilson, porte que donna Orietta est majeure.

—Oui, my lord,

—Eh bien, c'est un mensonge de plus. Donna Orietta a dix-huit ans; il fallait le consentement de son père,

—Je n'avais pas le temps de le demander, puisque je voulais la sauver de vos entreprises, dit Humphrey avec une soudaine arrogance. Voilà pourquoi j'ai usé de cette petite tromperie, assez courante et sans importance,

—Ah! sans importance, vraiment?... Et vous saviez bien d'ailleurs, que l'on ne demanderait pas de précisions à un homme aussi honorablement connu qu'Humphrey Barford. Pas plus qu'on ne pourrait supposer qu'à trois reprises il a essayé de faire assassiner, par un complice, le parent dont il est l'héritier.

—Abominable, s'écria Humphrey, dans un grand éclat d'indignation.

Orietta jeta un cri d'horreur. Mr Wilson, blême, hagard, avait l'air de se demander : "Ne sont-ils pas tous fous?" Quant à Mario, il était devenu livide et détournait les yeux du regard que tout à coup lord Shesbury attachait sur lui.

—Le complice, le voilà! dit Walter, tendant le doigt vers l'Italien.

—My lord... jamais!... jamais! Votre Seigneurie se trompe! balbutia Mario, pris à l'improviste, en dépit de son habituel sang-froid.

—Votre contenance le révérait, à défaut d'autres preuves... Et des complices encore—tout au moins dans l'enlèvement de donna Orietta—ce sont évidemment ces gens-là.

Lord Shesbury désignait maintenant Drake et sa femme, le premier gardant un air affolé, l'autre se raidissant pour prendre une mine impassible.

—Un enlèvement? Que parlez-vous d'enlèvement? s'écria Humphrey d'un ton sarcastique. Donna Orietta est partie de son plein gré... N'est-ce pas la vérité, donna Orietta.

Depuis l'apparition de Walter, Orietta n'avait pas prononcé un mot, pas fait un mouvement. Pâle et glacée, elle détournait ses yeux de lord Shesbury qui, lui non plus, n'avait pas un regard pour elle. A la question d'Humphrey, elle frémit de confusion douloureuse. Mais la loyauté, seule, lui dicta sa réponse, si difficile qu'elle fût à prononcer :

—Oui, je suis partie volontairement, après avoir cru, hélas! vos calomnies odieuses qui mettaient la terreur dans mon âme.

—Et c'est volontairement que vous aviez accepté de devenir ma femme?

—Après que vous avez usé des mêmes moyens mensongers... Mais tout à l'heure, il m'est tombé entre les mains un document qui m'a éclairée sur vous... Lord Shesbury en prendra connaissance...

Elle sortait de sa poche le rouleau de papier et le tendait à Walter. Cette fois leurs yeux se rencontrèrent—et dans ceux du jeune homme Orietta lut un si orgueilleux dédain qu'elle frissonna jusqu'au fond de l'être.

—C'est pourquoi vous refusiez maintenant de vous unir à cet homme?

La voix de lord Shesbury était d'une froideur glacée.

—Oui, j'avais déjà difficilement accepté... Mais il m'avait démontré qu'aucune autre issue n'existait pour moi.

—Naturellement! Il s'était arrangé pour cela... Eh bien, Humphrey Barford, voici mes conditions: vous allez quitter l'Angleterre avec vos complices, et vous n'y rentrerez jamais, sans quoi, je vous conduirai devant la justice et là, je vous dévoilerai aux yeux de tous.

—De quel droit me posez-vous ces conditions? Et quelles preuves avez-vous contre moi?

—J'en ai déjà, et j'en aurai d'autres. Donna Orietta, en refusant tout à l'heure d'accomplir la promesse de mariage que vous lui aviez extorquée par vos mensonges, a prononcé des mots qui me mettent sur la trace d'autres turpitudes... de crimes, peut-être. Prenez garde qu'en fouillant dans votre passé, je n'y découvre de pires motifs de vous traiter comme le dernier des misérables.

—Vous en trouverez ici, dit Orietta en désignant le papier que lord Shesbury tenait à la main. Cet homme a empoisonné sir Ralph Fembroke, et tenu enfermée comme folle sa femme, pendant quinze ans, alors qu'elle était parfaitement saine d'esprit.

Mr Wilson eut une exclamation d'horreur. Humphrey jeta sur la jeune fille un regard de haine, en ouvrant la bouche pour répliquer. Mais déjà, Ellen s'écriait :

—C'est un abominable mensonge! Mrs Barford était bien folle, complètement folle!

—Elle le devint peut-être dans les dernières années, par suite de la castration. Mais elle ne l'était pas quand on l'emmena de chez sir Ralph, après la mort de celui-ci.

—Comment pouvez-vous le savoir? Qu'est-ce qui peut le savoir? dit Humphrey avec une sarcastique arrogance. Le médecin de Rockden a constaté son état d'hébétude...

—Il y a peut-être des moyens pour mettre les gens dans cet état-là.

—C'est cela, cherchez à noircir le plus possible l'homme qui a passé sur tous les risques pour vous sauver... pour vous donner une protection honorable et une existence exempte de soucis...

—Assez! interrompit impérieusement lord Shesbury.

Ses yeux étincelaient de colère contenue.

—...Il en sera comme je vous l'ai dit: ou le départ d'Angleterre, dès demain, ou votre masque arraché à la face de tous et votre comparaison en justice—chose qui pourrait peut-être vous conduire loin. Je vous préviens que vous et vos serviteurs serez surveillés, que je saurai si ma volonté a été accomplie... Mr Wilson, vous garderez le silence au sujet de ce que vous venez d'entendre, jusqu'au jour où je jugerai utile votre témoignage.

—Certainement, my lord! balbutia le prêtre qui, visiblement, ne savait trop s'il ne se trouvait pas sous l'influence d'un cauchemar.

—Vous, allez promptement chercher le vêtement et le chapeau de donna Orietta, ajouta lord Shesbury en s'adressant à Ellen.

Puis, saluant le curé de Rockden, il lui dit:

—Votre ministère est donc inutile, monsieur; aussi je ne vous retiens pas davantage.

Mr Wilson s'inclina et quitta la pièce. Humphrey avait reculé de quelques pas; les bras croisés, la bouche serrée, il regardait lord Shesbury avec la sauvage fureur du fauve acculé.

—Un mot encore, dit Walter de la même voix durement impérieuse. Au cas où vous auriez l'intention de renouveler contre moi vos tentatives criminelles, je vous avertis que toutes les preuves dont je dispose contre vous, et le récit des derniers faits à votre charge, seront consignés dans un rapport dont je ferai détenteur un de mes hommes d'affaires. Celui-ci recevra l'ordre de soumettre ledit rapport à la justice, au cas où je périrais de mort suspecte. De cette façon, je serai au moins assuré qu'après moi les titres et les biens du marquis de Shesbury n'appartiendraient pas à un misérable, qui déshonore le nom de Falsdone.

Et, lui tournant le dos sans paraître voir la flamme de haine jaillie des prunelles grises, lord Shesbury dit à Orietta:

—Venez.

En essayant de raffermir ses jambes chancelantes, elle le suivit dans le hall, où presque aussitôt apparut Ellen, apportant la jaquette et le chapeau de la jeune fille. Celle-ci les mit, en refusant d'un geste répulsif l'aide de la femme de charge, dont la mine, maintenant, se faisait obséquieuse.

Et Orietta sortit avec lord Shesbury de la sinistre maison, tous deux suivis de Nortley et de

Ram-Sal, qui tenaient toujours leur revolver à la main.

Dans la sombre avenue de noyers, un homme surgit de derrière un arbre, échangea quelques mots avec lord Shesbury, puis disparut. C'était un des détectives précédemment chargés d'obtenir des renseignements sur Barford, et à qui, dès le rapport de Ram-Sal l'avant-veille, Walter avait télégraphié de venir surveiller Humphrey et ses serviteurs jusqu'à leur départ d'Angleterre.

A l'extrémité de l'allée attendait une voiture de Falsdone-Hall, selon les ordres donnés la veille par lord Shesbury. Celui-ci, qui n'avait pas dit un mot à Orietta, durant le trajet dans la longue avenue, l'aïda à y monter et prit place près d'elle. Nortley se mit en face d'eux. Ram-Sal près du cocher, puis l'équipage s'éloigna.

Alors Orietta, sortant par un violent effort de l'espèce d'anéantissement où la laissait une telle succession d'émotions et d'angoisses, et, plus encore peut-être, l'attitude de Walter à son égard, dit avec un frémissement dans la voix:

—Je voudrais que vous me fassiez conduire au couvent des Bénédictines, my lord. Après de si pénibles secousses, j'ai besoin de paix, de réflexion... Et sans doute jugerez-vous comme moi qu'il sera préférable que j'y demeure désormais.

—Pour le moment, je vous emmène à Falsdone-Hall. Nous aurons cet après-midi une explication à ce sujet.

Le ton était si bref et si glacé qu'Orietta, frappée au cœur, resta sans parole. Elle rencontra à ce moment le regard de Nortley, et elle y lut tant de profonde compassion, qu'elle songea en frissonnant: "Mon Dieu, lord Shesbury doit m'en vouloir terriblement! Dans son orgueil, qu'a-t-il imaginé pour se venger de moi?"

Walter, déroulant le papier qu'il tenait toujours à la main, en commença la lecture. Quand il eut terminé, il le tendit à Herbert Nortley.

—Prenez connaissance de cela, mon cher.

Puis il s'enfonça dans les coulisses de la voiture et s'absorba en une profonde songerie, jusqu'au moment où Nortley lui présenta le papier en disant avec un accent d'émotion indignée:

—C'est épouvantable! Cette malheureuse!... Le misérable a mérité dix fois la potence!

—Certes! Et si je ne le livre pas à la justice, vous savez pourquoi, Nortley... Quant à ce document, il est très précieux, dans le cas où je serais obligé d'agir contre ce monstre. Seul, il pourrait être considéré comme l'oeuvre d'une démente. Mais s'ajoutant aux faits que nous pouvons prouver, il prend une grande valeur. Avec cela, Barford est tout à fait entre nos mains. Et je m'arrangerai pour le lui faire savoir, car cet homme, intelligent et rusé entre tous, comprendra aussitôt que la résistance est inutile et que la prudence lui commande d'obéir au plus vite à mon ultimatum.

Puis, de nouveau, ce fut le silence, que lord Shesbury ne rompit qu'en arrivant près de Falsdone-Hall.

—Vous allez sans doute voir tout à l'heure votre cousine, Orietta. Peut-être aussi Rose. A l'une, à l'autre, à tous, vous direz que vous avez été enlevée par ordre de Barford, tandis que vous faisiez un tour dans les jardins, puis emmenée à Rockden-Manor, où cet homme voulait vous con-

traindre à l'épouser. Naturellement, vous avez résisté...

La terrible, la cruelle raillerie de son accent, de son regard!

—Je suis arrivé sur ces entrefaites et je vous ai délivrée. Vous saurez ajouter à ce canevas les arrangements nécessaires pour que l'explication paraisse vraisemblable. N'omettez pas de peindre Barford tel qu'il est, avec toute son hypocrisie. Il faut, en un mot, que votre réputation sorte indemne de cette fâcheuse aventure.

Les joues d'Orietta étaient en feu. Son cœur battait avec tant de violence qu'il l'étouffait. Lord Shesbury ajouta aussitôt, d'un ton de froide politesse:

—Vous voudrez bien me recevoir cet après-midi, pour connaître les décisions que j'ai prises.

Elle inclina légèrement la tête. Aucun son n'aurait pu sortir de sa gorge contractée.

Quand la voiture fut arrêtée dans la cour d'honneur, Walter aida la jeune fille à descendre, l'accompagna dans le hall jusqu'au pied de l'escalier, et là, prit congé d'elle par un salut tel qu'il l'aurait adressé à la plus indifférente des étrangères. A cette heure, qui était celle du lunch, tous les hôtes de Falsdone-Hall se trouvaient dans la salle à manger. Orietta put donc gagner son appartement sans rencontrer personne. Et là, elle s'affaissa dans un fauteuil, à bout de force, anéantie par la détresse, les poignants regrets, le déchirement de son cœur.

#### XIV

Vers trois heures, lord Shesbury parut dans le petit salon où Orietta par contenance travaillait à un ouvrage de broderie commencé avant sa fuite.

Elle avait reçu la visite de Faustina et celle de Mrs Rockton. A grand-peine, elle avait répondu de façon satisfaisante à leurs questions—à celles de Mrs Rockton surtout, plus habiles, plus insidieuses. La dame de compagnie avait jeté de grandes exclamations en entendant accuser Mr Barford. Etait-ce possible? Cet homme de bien?... ce noble et vertueux Mr Barford? Non, elle ne le pouvait croire!... Ou bien il fallait qu'il eût cédé à un moment de folie... Oui, c'était cela, évidemment! Un petit coup de chaleur au cerveau... Peut-être y avait-il eu un peu de coquetterie de la part d'Orietta?

—Jamais! dit la jeune fille avec une hauteur mêlée d'indignation. Cet homme avait d'ailleurs très bien caché son jeu, car rien n'avait pu me faire soupçonner ses intentions à mon sujet.

—En tout cas, il paraît que tu avais encouragé le capitaine Finley? dit Faustina.

—Moi? moi? Qui donc prétend cela?... ce mensonge?

—Je ne sais d'où vient ce bruit; mais il a couru ici, et l'on supposait même, pour expliquer ta disparition, que tu avais été le rejoindre.

—Mon Dieu, comme je suis punie d'avoir cru à ce misérable! songea Orietta avec effroi.

Toutes les conséquences de sa douloureuse aventure se présentaient à elle, peu à peu. Les hôtes de lord Shesbury—et peut-être lord Shesbury lui-même!—avaient cru à quelque déshonorant coup de tête. Et ce déshonneur allait tomber sur elle,

du fait qu'elle avait vécu cinq jours sous le toit de Mr Barford, chez qui elle s'était enfuie.

C'était cela sans doute que viendrait tout à l'heure lui signifier lord Shesbury, en même temps que la définitive rupture de leurs fiançailles—déjà consommées par elle-même à Rockden-Manor, puisqu'elle avait accepté d'épouser Humphrey et remplacé par la bague de sa mère—ou soi-disant telle—celle que Walter avait passée à son doigt.

Le magnifique saphir était resté à Rockden-Manor, dans le meuble où l'avait rangé Orietta, en attendant qu'elle pût le renvoyer à lord Shesbury. Quant à la bague d'Humphrey, en arrivant dans son appartement elle l'avait jetée avec horreur au fond d'un tiroir.

Que ne pouvait-elle, de même, se délivrer du lourd fardeau que son erreur faisait maintenant peser sur elle!

Il allait venir, ce Walter orgueilleux, irrité—justement irrité. Il devait être vindicatif. En cela, l'odieux Barford n'avait peut-être pas menti... Et sous d'autres rapports, jusqu'à quel point avait-il calomnié? La mort d'Apsara. Elle-même avait eu naguère, un instant, cet affreux soupçon... Et dans la tragique aventure de la princesse hindoue, quelle part de vérité existait, parmi le mensonge?

Le coup frappé à la porte du salon par lord Shesbury surprit Orietta en ces angoissantes pensées. Tout discret qu'il fût, elle tressaillit, et sa voix trembla en disant:

—Entrez.

Il vint au fauteuil où elle se trouvait assise et prit place à quelques pas d'elle.

—Êtes-vous un peu remise des émotions de cette matinée? demanda-t-il avec la plus froide politesse.

—Non... pas encore. Il faudra beaucoup plus de temps. Car ne pensez pas, my lord, que pendant ces cinq jours, je n'aie pas vécu dans l'angoisse, dans le tourment du doute? Ne pensez pas que j'aie cédé sans lutte à la demande de cet homme!

Une rougeur brûlante montait à son visage. Elle attachait un fier regard sur la physionomie de Walter, hautaine et impassible. Dans les yeux aux clartés chatoyantes, elle ne retrouvait plus la caresse amoureuse, la flamme ardente qui l'avaient si souvent ébloui.

—Tout d'abord, établissons bien une chose, dit lord Shesbury, d'un ton net et glacé. Je vous crois incapable de mensonge, Orietta. Aussi ne vous fais-je pas l'insulte de douter que vous ayez su conserver toute votre fierté à l'égard de Barford. Si je n'en étais pas certain, vous ne seriez pas ici. Quant à vos luttes morales, à vos angoisses, que peuvent-elles m'importer? Je ne vois, moi, que le fait sec, brutal: vous vous êtes enfuie de ma demeure, vous, ma fiancée, pour vous réfugier chez cet homme, et quatre jours après—au lendemain de la mort de sa femme—vous lui avez promis de l'épouser. De tout cela, il me faut les raisons. Pourquoi, d'abord, m'avez-vous fui?

—Pourquoi? Mon Dieu, comment lui dire?... Cependant, il avait le droit de demander l'explication d'une si étrange conduite...

—Mr Barford, à plusieurs reprises, avait essayé de me prévenir contre vous. Le lendemain de la fête, il le fit d'une façon plus pressante, en me donnant rendez-vous dans le kiosque de la grille

des Cerfs, pour me fournir plus amples précisions. Justement, vous m'aviez blessée... inquiétée... Ce n'était pas la première fois... et j'avais à certains moments quelque crainte de votre nature...

—Je croyais avoir agi de façon à vous rassurer, dit-il d'un ton sarcastique.

Un éclair venait de passer dans ses yeux.

—...Vous faites allusion sans doute à ma... vivacité, quand j'ai déchiré ce voile qui me déplaisait?

—A cela... et à d'autres circonstances... Je craignais votre esprit de domination... je craignais...

Elle fit un effort pour continuer, en devenant plus rougée encore, sous le regard froidement sardonique.

—...Oui, je craignais que vous fussiez incapable d'avoir pour moi l'affection que je souhaitais, parce que... je pensais que vous aviez aimé cette Hindoue, et que peut-être vous ne l'oublieriez pas.

—Ah! vous étiez jalouse d'Apsâra? Il n'y avait pas de quoi, je vous l'assure!

Un dédain ironique passait dans l'accent de Walter.

—"Lui", qui avait deviné mon inquiétude, vous montra à moi sous le plus affreux jour. Il alla jusqu'à me dire... qu'Apsâra n'était pas morte de mort naturelle.

—Mais c'est exact.

—Exact?

Orietta se redressait, en regardant lord Shesbury avec une soudaine épouvante.

—Apsâra s'est tuée.

—Elle?... Mais alors, ce n'est pas vous?...

—Quoi! cet être immonde aurait-il osé m'accuser?

Les yeux de Walter étincelaient tout à coup, sous l'afflux de l'indignation.

—Oui...

—Et vous l'avez cru?

—Pardonnez-moi, Walter!... Mais je vous avais vu si... si étrangement bouleversé, quand je parus devant vous dans ces voiles noirs... Je ne savais trop que penser... Quelque chose en moi se révoltait contre une telle accusation...

Elle baissait les yeux en frissonnant, sous le regard chargé d'orgueilleuse colère.

—Oui... mais vous avez cru quand même, dit Walter avec une glaciale ironie. Je comprends en effet que vous ayez fui un tel personnage... Et encore, ce bon Barford ne s'est peut-être pas borné à cette seule accusation? Ne m'a-t-il pas présenté à vous comme un habituel bourreau de femmes?... comme une sorte de Barbe-Bleue, semant sous ses pas les cadavres, ou tout au moins, les coeurs des infortunées qui l'ont-aimé?

Elle inclina affirmativement la tête. Les mots s'étranglaient dans sa gorge contractée.

—Vous a-t-il encore donné quelques précisions à ce sujet?

—Il m'a parlé d'une ranie hindoue...

—Que j'aurais encore tuée?

—Que vous vous seriez arrangé pour faire condamner par des Hindous fanatiques, quand vous ne l'aviez plus aimée.

—Ah! fort bien!... Et je ne vous demande pas si vous avez cru cela, naturellement! On ne pouvait douter de la parole d'un Humphrey Barford. Mieux valait, sans plus d'examen, laisser l'homme auquel vous liait votre promesse de fiançailles—

laisser là sans explications, comme le dernier des misérables, sans souci de l'insulte que vous lui faisiez...

Une violence contenue vibrait dans la voix de Walter, allumait dans son regard une flamme inquiétante.

—...Une insulte qu'un homme tel que moi n'accepte pas sans en tirer une réparation, donna Orietta! Je vous avais assurée de mon amour; vous n'aviez pas le droit de douter de moi sans preuves formelles.

—Eh bien, soit, je reconnais que j'ai eu tort! s'écria Orietta.

Le ton, l'air de lord Shesbury, son attitude d'altier dédain commençaient d'éveiller chez elle une orgueilleuse révolte.

—...Tort jusqu'à un certain point, toutefois. Car je vous connaissais bien peu, après tout. Autrefois, vous aviez été dur pour moi. Puis je vous ai vu si peu fraternel pour Rose... Et n'était-il pas naturel que je fusse inquiète, préoccupée, au sujet de cette femme que vous entouriez de mystère?... au sujet de tout ce que je ne connaissais pas dans votre vie? Vous pouvez me reprocher d'avoir cédé trop facilement aux suggestions de Mr Barford... mais n'oubliez pas que cet homme passait jusqu'alors pour le plus estimable, le plus sérieux qui fût au monde. Douter de sa parole ne serait, je pense, venu à l'esprit de personne...

—Non, il valait mieux douter de moi! dit Walter avec une mordante raillerie. Mais si vous m'aviez réellement aimé, Orietta, vous n'auriez pas cru si facilement aux dires de Barford, qu'il n'appuyait d'aucune preuve.

Si elle l'avait aimé? Qu'était-ce donc, cependant, que ce déchirement dont elle avait tant souffert, à Rockden-Manor, et qu'elle sentait maintenant encore? Mais elle ne l'avouerait jamais à cet homme orgueilleux, qui essayait de l'accabler par ses reproches impitoyables!

—Je le répète, j'ai eu tort en cela dit-elle avec hauteur. Mais vous m'aviez donné des raisons de craindre... et dans l'inexpérience de la jeunesse, j'ai cédé à un affolement dont j'ai failli être la première victime. Il ne me reste plus, en vous priant de me pardonner, qu'à quitter cette demeure et à me retirer chez les Bénédictines, comme je vous le demandais ce matin.

—Vraiment, vous croyez qu'il ne vous reste que cela à faire?... Vous oubliez que, si vous avez traité légèrement votre promesse, je n'ai pas, moi, rompu nos fiançailles. Ainsi que je vous le disais tout à l'heure, vous m'avez fait une insulte grave en me fuyant pour vous réfugier à Rockden-Manor, une autre, en acceptant d'épouser Barford, alors que vous étiez toujours ma fiancée... une autre encore—et la pire—en croyant les calomnies de ce misérable. De tout cela, vous me devez réparation. Et quelle autre pourriez-vous me donner que le mariage? Car, si vous refusiez de m'épouser, je serais fondé à penser que vous me tenez encore pour l'homme sans honneur dont Barford vous a fait le portrait.

—Vous vous tromperiez, en ce cas! Non, bien certainement, je n'ai pas de doute à ce sujet!

—Alors, je suppose que nous sommes d'accord?

—Pas pour le mariage!... non, non!

Orietta se levait, d'un ardent mouvement. Ses yeux sombres, chargés de colère et de défi, s'at-

tachaient sur le visage altier, rencontraient un regard de froide domination.

—Je ne veux plus vous épouser, lord Shesbury! parce que je sens que vous m'en voulez mortellement... que vous n'oublierez jamais...

—Ce me serait difficile, en effet. Quant à vous en vouloir, je ne le nie pas davantage. Mais, moralement, vous n'êtes pas libre de refuser. Il y a là pour vous une question d'honneur. Vous me devez réparation pour l'injure que vous m'avez faite. Et cette réparation, je l'exige.

—Vous l'exigez! dit Orietta, frémissante de révolte.

Lord Shesbury venait de se lever à son tour. Dans leurs regards se voyait le même orgueilleux défi.

—Oui, je l'exige! Et il se trouve qu'en poursuivant là un but personnel, j'agis en même temps dans votre intérêt. Car n'oubliez pas que vous vous êtes mise dans une impasse. Pour votre crédulité, votre inconséquence, vous avez risqué votre réputation, à tel point que si maintenant, je ne vous épousais pas, on s'empressement d'en conclure que je vous ai reconnue coupable. Or, il me déplairait que la femme choisie pour devenir ma compagne soit ainsi injustement déshonorée. Cette raison peut s'ajouter à celles que je vous ai données tout à l'heure, pour légitimer ma volonté de voir se conclure notre union.

Chacune des paroles prononcées par lord Shesbury pénétrait comme une pointe acérée dans l'âme d'Orietta. L'humiliation, la détresse, la révolte bouillonnaient en cette âme jeune et ardente, qu'un peu d'indulgence, un peu de bonté, un pardon généreux auraient si facilement conquise.

—Je ne veux pas de votre pitié, lord Shesbury!

Redressée, les yeux pleins de feu, tout le corps frémissant, Orietta devait en ce moment évoquer à l'esprit de Walter la petite fille d'autrefois, aux farouches colères.

—Si l'on m'accable injustement, je saurai le supporter, puisque je suis innocente! Mais devenir votre femme, en sachant que vous m'en voudrez toujours... non, non, pas cela!

—Il ne s'agit pas de vos préférences. Je vous somme d'accomplir la promesse de mariage que vous m'avez faite, librement; sinon, je vous tiens pour une femme sans parole, et qui refuse de réparer ses torts.

—Eh bien, soit! Je vous la donne, cette réparation!

Elle jetait ces mots d'un ton vibrant de colère.

—...Mais prenez garde, lord Shesbury! Je ne serai pas une femme docilement pliée à vos volontés! Rappelez-vous aussi que je suis, comme vous, de celles qui n'oublient pas, quand on les a blessées jusqu'au fond du cœur, ainsi que vous venez de le faire.

—Je me souviendrai de tout, ne craignez rien.

Une flamme d'orgueilleuse irritation luisait dans le regard de Walter. Mais sur ses lèvres se dessinait un sourire où le sarcasme se mêlait au dédain.

—"On" vous a aussi sans doute prévenue que je serais un maître impitoyable?... que je considérais les femmes comme des sortes d'esclaves, de jouets, d'êtres sans âme? Cela est assez vrai. Elles-mêmes, d'ailleurs, m'ont donné lieu de les voir sous ce jour. Mais un peu de révolte ne serait pas pour me déplaire. La colère vous sied admirable-

ment, du reste. Ne vous gênez donc pas pour essayer de résister à mes volontés, quand il vous en prendra le désir.

—Ce sera peut-être beaucoup plus que vous ne le souhaiteriez! s'écria Orietta, emportée hors d'elle-même par ce dédaigneux sarcasme.

—Tant qu'il vous plaira... Tout est donc bien entendu. La date du mariage reste fixée comme auparavant, c'est-à-dire dans dix jours. Vous sentirez-vous en état de paraître ce soir au dîner?

—J'aurais besoin encore d'un peu de repos.

—Eh bien, alors, demain... La version de l'enlèvement a été répandue ici par mes soins. Barford n'a pas intérêt à dévoiler la véritable, car il craindrait que je ne garde plus alors pour lui aucun ménagement. C'est en effet uniquement à cause de vous que je ne l'ai pas livré à la justice, pour détournement de mineure. Ainsi donc, du moment où vous restez ma fiancée, vous n'aurez à éprouver aucun embarras en vous retrouvant parmi mes hôtes.

Il s'inclina devant Orietta, qui restait immobile, les traits tendus, la bouche serrée.

—Ne m'offrez-vous pas la main? demanda-t-il ironiquement.

Elle secoua la tête, en reculant de quelques pas. Son regard, en ce moment, avait bien l'expression farouche qui existait en celui de l'enfant bravant jadis le jeune lord Falsdone.

—Je viens de vous dire que vous m'aviez profondément blessée. En ce moment, il me serait impossible de faire ce geste.

Elle était maintenant très pâle. Et cette pâleur accusait l'altération produite par les émotions, les angoisses de ces quelques jours, sur ce visage charmant.

La bouche de lord Shesbury, qui s'ouvrait pour quelque mordante réplique, se referma, frémissante. Le dur et sarcastique éclat du regard s'atténua. Mais la voix resta froide pour répondre:

—Comme il vous plaira.

## XV

A peine la porte était-elle refermée sur Walter, qu'Orietta s'affaissait dans un fauteuil, à demi évanouie. La tension de ses nerfs avait été si forte pendant cette scène, qu'elle demeura longtemps anéantie, presque sans pensée. Puis ce fut le retour de la souffrance, de l'orgueil blessé, de la bouillonnante révolte. Ah! comme il l'avait humiliée! En cela, Barford avait raison; il était vindicatif, sans pitié, dès que son orgueil se trouvait en jeu. Maintenant, il n'aimait plus sa fiancée, elle le comprenait bien; s'il tenait à l'épouser quand même, c'était par esprit de vengeance, pour la tenir à sa merci... et peut-être aussi parce qu'il déplairait à son amour-propre qu'on soupçonnât Orietta de lui avoir préféré Humphrey Barford.

Une rougeur d'humiliation couvrit le visage de la jeune fille, à cette pensée. Dans quelle épouvantable aventure avait-elle été se jeter là! Car de quelque côté qu'elle se tournât, elle ne voyait qu'un abîme. Si elle n'épousait pas lord Shesbury, sa réputation était compromise; en l'épousant, quelle existence serait la sienne, près d'un homme de ce caractère, qui non seulement s'unissait à elle sans amour, mais encore avec une âme chargée de ressentiment?

“Une impasse!... Oui, il l'a bien dit, en effet!” songeait-elle en tordant ses mains brûlantes.

On frappa à sa porte. Elle se redressa, fit effort pour prendre une physionomie plus calme, avant de dire qu'on entrât. C'était Sarah Haggard, la femme de chambre de lady Rose. Elle venait informer donna Orietta que sa jeune maîtresse, trop souffrante pour quitter son appartement, demandait qu'elle vint la voir.

—Vous direz à lady Rose que je descends chez elle dans un moment, répondit Orietta.

Sarah se retira après un salut respectueux. Mais la jeune fille avait vu dans son regard une curiosité presque insolente. Elle songea avec un frémissement: “Oui, il a raison! S'il acceptait de rompre nos fiançailles, on me lapiderait, moralement. Ainsi, en m'épousant, il me sauve des interprétations calomnieuses... Il me sauve! Je devrais donc lui être reconnaissante... et je n'ai que de la colère, que la plus atroce amertume dans le cœur, contre lui! C'est que je sens bien qu'il agit non par générosité, mais dans un esprit de vengeance, et pour me tenir sous sa domination.”

Allons, il fallait qu'elle se calmât, qu'elle essayât d'éloigner, au moins momentanément, de si douloureuses pensées. Elle baigna d'eau fraîche son visage et descendit à l'appartement de Rose. La fillette était couchée. Elle tendit les bras à son amie, en murmurant:

Ma pauvre chérie!

Orietta l'embrassa avec tendresse. Du premier coup d'oeil elle avait retrouvé la Rose de naguère, affectueuse et fidèle.

—...Par quelles émotions vous avez dû passer! L'affreux Humphrey! Aurait-on pu jamais imaginer si odieuse hypocrisie?

—Chère Rosy, j'ai tant souffert de cette pénible aventure que je vous demande de ne m'en parler jamais... jamais!

—Oh! oui, mon amie, bien volontiers!... Quelle pauvre mine vous avez! Comme nous allons bien vous soigner, vous aimer, pour vous faire oublier cela!

Orietta passa le reste de l'après-midi près de Rose, plus affectueuse qu'elle ne l'avait jamais été. Vers six heures apparut lady Shesbury. Le fard habilement disposé dissimulait les ravages produits par les révélations de Walter, dont la dernière—l'enlèvement et la séquestration d'Orietta par le très honoré Mr Barford—n'avait pas été la moins rude pour cette femme aveuglément confiante, passionnément éprise, et jalouse jusqu'à la haine de la jeune Italienne. Ce dernier sentiment n'était en rien diminué chez elle, comme le prouva la lueur de son regard quand elle vit Orietta assise près de Rose. Mais elle ne le laissa pas autrement paraître et s'enquit assez aimablement de la santé de la jeune fille, sans aucune allusion aux événements qui l'avaient éloignée pendant plusieurs jours de Falsdone-Hall. Ceci était une règle de conduite tracée par lord Shesbury, ce jour même, à sa belle-mère et à ses hôtes.

—Ma fiancée, de par sa nature délicate et impressionnable a beaucoup souffert de ces pénibles incidents, avait-il expliqué. Je désire donc qu'on ne lui en parle pas, et qu'on n'en dise mot en sa présence.

Bien que tous, à Falsdone-Hall, fussent encore sous le coup de la stupéfaction causée par l'aventure d'Orietta et l'effondrement de la statue aux pieds d'argile qui avait nom Humphrey Barford, bien que ces faits singuliers fussent l'objet de toutes les conversations et de cent commentaires, personne n'eût osé tenir pour nul le mot d'ordre ainsi donné. On écarta aussi les insinuations de quelques méchantes langues ou de quelques âmes jalouses—parmi lesquelles Violet tendant à noircir Orietta. Comme le déclara péremptoirement le duc de Farmouth lorsqu'on lui rapporta ces bruits, la fiancée d'un homme tel que lord Shesbury était inattaquable.

Quand Orietta reparut parmi les hôtes de Falsdone-Hall, elle fut donc accueillie avec le même empressement admirateur, la même amabilité, les mêmes adulations qu'auparavant. Ceci lui facilita sa nouvelle attitude. Car, énergiquement, elle avait décidé de réagir, de marcher sur son cœur palpitant, d'écarter les souvenirs trop enivrants, comme les craintes trop poignantes. Il ne fallait pas que lord Shesbury crût qu'elle avait peur, ou qu'elle souffrait beaucoup. Il en serait trop heureux. Non, elle paraîtrait calme et gaie, elle se distrairait, elle se plairait aux hommages et à l'admiration qui venaient à elle dès qu'elle paraissait. Peu importait ce que lui coûtaient de tels efforts. Elle s'y habituerait et bientôt, sans doute, elle se serait fait un cœur indifférent, un cœur fier et lointain, cuirassé contre tout ce que lord Shesbury pourrait essayer de lui faire souffrir.

Aucun d'eux n'était revenu sur l'entretien orageux qui avait décidé du sort d'Orietta. On remarquait peu leur froideur réciproque, dans la fièvre de mouvement, de distractions qui s'emparaient des invités de lord Shesbury, sous l'impulsion de lady Pamela. Celle-ci, après le premier affaissement, avait besoin de s'étourdir. Violet, ivre de regret et de jalousie, éprouvait le même désir. Il était en outre arrivé de nouveaux hôtes, parmi lesquels des princes de la famille royale. Dans cette atmosphère de plaisir et d'animation, les fiancés pouvaient plus facilement s'isoler l'un de l'autre.

Il arrivait cependant parfois que Walter fit avec Orietta une courte promenade dans les jardins—sans doute pour sauvegarder les apparences. Ils s'entretenaient de sujets divers: littérature, voyages, questions artistiques, avec une apparente liberté d'esprit. Deux jours seulement avant la cérémonie nuptiale, lord Shesbury fit allusion à celle-ci, en demandant à Orietta s'il lui plairait qu'ils partissent aussitôt après pour le continent.

—Certes, je n'y vois pas d'inconvénient, répondit-elle avec froideur.

Ce voyage, dont elle s'était promis tant de joie!... Que serait-il maintenant près de ce Shesbury correct et froid qui n'avait pour elle qu'orgueilleux ressentiment, et qu'elle ne pouvait plus que détester?

“Ah! toutes ces femmes m'envient!”, songeait-elle en voyant les regards jetés vers lord Shesbury. “Moi aussi, j'ai été prise un moment par lui, comme un pauvre oiseau fasciné... Hélas! quel réveil après le rêve!”

...Ce même jour, Ram-Sal se présenta devant son maître, tandis que celui-ci écrivait dans la

bibliothèque. Sur un signe de lord Shesbury, il dit en s'inclinant profondément:

—Seigneur, Mario se présente, demandant à te parler.

—Mario?... Mario, le domestique de...?

—Oui, seigneur.

—Qu'est-ce que cela signifie? Ramsay m'a écrit que ces quatre misérables avaient quitté l'Angleterre... Fais-le entrer, mais fouille-le sérieusement auparavant.

Quelques minutes plus tard, l'Hindou reparaisait de nouveau, suivi de Mario.

—Quelle raison vous amène ici, après la défense que j'ai faite à vous et à vos complices? demanda brusquement lord Shesbury.

Mario, après un obséquieux salut, répondit nettement:

—Je viens faire des révélations complètes à Votre Seigneurie.

—Pourquoi?

—Parce que je veux me venger de Mr Barford, qui a essayé de me faire empoisonner par Ellen, avant son départ. Si je ne m'étais pas méfié, j'avais mon affaire—comme la pauvre Mrs Barford.

—Comment, Mrs Barford?

—Oui, my lord. Ellen lui a administré une drogue, quand Mr Barford a jugé utile de se débarrasser d'elle... pour en épouser une autre. Mais si Votre Seigneurie le permet, je vais lui dire tout, depuis le commencement?

—Allez, répondit laconiquement lord Shesbury.

—J'étais depuis cinq ans au service de lord Cecil Shesbury, quand un jour Mr Barford me fit appeler chez lui et me révéla qu'il connaissait un secret de ma vie—un secret qui pouvait me conduire au bûcher. Comment s'y était-il pris pour le savoir? Je l'ignore, mais il n'a pas son pareil en fait d'adresse, d'ingéniosité, comme je le reconnus par la suite. De ce jour je fus entre ses mains. C'était ce qu'il voulait. Il lui fallait un homme habile, intelligent et sans scrupules, pour les besognes criminelles ou louches qu'il préparait. J'avoue que ma conscience ne me pesait guère; mais cet homme la pervertit complètement.

—Je devins un espion à ses gages — car il me payait assez largement. Je lui rapportais tout ce que disait, tout ce que faisait mon maître. Mais je m'instruisais aussi pour mon propre compte. Ainsi je connus que Mr Barford, qui excitait sournoisement lady Shesbury contre son mari, racontait à celui-ci des mensonges au sujet de sa femme. De cette façon il les éloignait l'un de l'autre et, peu à peu, se faisait aimer de lady Shesbury. Ah! elle fut bien prise!... et bien leurrée! Ce ne fut pas la seule, d'ailleurs. Votre Seigneurie sait peut-être?...

—Je sais... Mais Mrs Barford?

—Eh bien, my lord. Mrs Barford n'est devenue folle que dans les cinq dernières années. Mais auparavant, elle ne l'était pas plus que moi. Mon maître, quand il se donnait le plaisir de boire un peu plus que de raison — ce n'était jamais que lorsqu'il était seul avec son fidèle Mario—se laissait aller à quelques confidences plus intimes. Je compris ainsi qu'il avait dû "aider" à la mort de sir Ralph Fenbroke, et qu'il avait fait passer comme démente sa femme parfaitement saine d'esprit parce qu'il craignait qu'elle le dénonçât

et qu'en outre, il entendait jouir de la fortune du défunt. Mais il ne voulait pas la faire mourir, parce que, tant qu'il était marié, il pouvait continuer de permettre à ses victimes le mariage pour le moment où il deviendrait veuf. Cela, disait-il, lui donnait près d'elles un air de respectabilité.

—L'infâme personnage! murmura lord Shesbury avec dégoût.

—Mais pour donna Orietta, il voulait l'épouser, d'abord parce qu'il se rendait bien compte qu'elle ne l'écouterait pas autrement... et ensuite par haine de Votre Seigneurie. Aussi Ellen avait-elle reçu l'ordre, dès que donna Orietta serait entrée à Rockden-Manor de mêler à la nourriture de la prisonnière un poison toujours prêt à cet effet.

—Et l'ignoble femme le fit?

—Elle le fit, my lord. J'entendis une discussion qu'elle avait à ce sujet avec son mari. Drake ne valait pas mieux qu'elle; mais il était plus trembleur. Il lui disait qu'elle les ferait tous pendre, à quoi elle répondait cyniquement qu'après tout ce qu'ils avaient déjà fait, ils ne risqueraient rien de continuer, puisqu'on ne les prendrait pas plusieurs fois. C'est une terrible créature. Votre Seigneurie!... et qui aurait tué tout le genre humain par dévouement à Mr Barford.

—Vous n'avez jamais vu Mrs Barford?

—Jamais, my lord. Ellen seule entra chez elle. Mais dans les dernières années, je l'entendais parfois crier, gémir, quand je passais sous sa fenêtre. Je ne suis pas sensible, mais quand même, cela me fait quelque chose. Lui n'avait pas l'air de s'en apercevoir. Il ne me parlait jamais d'elle, sinon quand il était dans ses jours d'ivrognerie. Alors, toute sa vilaine nature s'en donnait à cœur joie. Ah! il n'était plus question d'hypocrisie! Le masque tombait, on voyait l'homme véritable... et j'en avais quelquefois la nausée, si bas que je sois tombé moi-même.

—Ce fut vous qu'il chargea de me tuer, à trois reprises?

La face de l'Italien se contracta et blêmit un peu.

—My lord... je... Votre Seigneurie prendra en considération que je viens spontanément?...

—Oui, si vous parlez avec franchise.

—Eh bien, j'avoue, my lord... Il m'avait promis chaque fois une très grosse somme, qu'il me remit d'ailleurs, et il me disait: "Quand je serai lord Shesbury, je te donnerai une fortune et te nommerai mon premier intendant." Cela m'avait ébloui... et puis, je n'avais guère de scrupules. Là où il m'en vint un peu, c'est quand je vis donna Orietta prête à devenir la femme de ce monstre. J'eus le tort de dire un mot sur ce sujet devant Ellen... Sans doute Mr Barford jugea-t-il que je pouvais un jour devenir dangereux pour lui, si ma conscience n'était plus aussi facile à endormir. Voilà pourquoi il tenta de m'empoisonner, l'autre jour. Mais quelque chose m'avait donné l'éveil. Je fis comme si je ne m'étais aperçu de rien. Je m'embarquai avec lui et les Drake, je les quittai à Boulogne, en disant que j'allais probablement partir pour l'Amérique... et je repris le bateau pour l'Angleterre, bien résolu à donner par mes révélations une arme plus forte à Votre Seigneurie, au cas où elle voudrait anéantir complètement ce criminel.

—C'est bien. Je vous tiens compte de vos aveux; mais quittez l'Angleterre, comme je vous l'ai ordonné.

—Je partirai demain matin pour New-York, my lord.

—Ecrivez ce que vous venez de me révéler, et signez-le.

Ram-Sal, qui, sur un geste de son maître, était demeuré debout à quelques pas derrière le valet, conduisit celui-ci à une table. Quand lord Shesbury eut relu ces aveux, il le congédia, alla renfermer le précieux papier avec les autres documents concernant Humphrey Barford puis revint à la bibliothèque. Sa physionomie était sombre, et presque douloureuse. Il murmura, d'un ton d'âpre colère:

—Elle a été sur le point de l'épouser!... Comment n'a-t-elle pas eu l'intuition de son ignominie? Me serais-je trompé? Serait-elle une femme comme tant d'autres?

Il s'avança jusqu'au seuil d'une des portes-fenêtres. A ce moment arrivait sur la terrasse un groupe de joueurs de tennis. Orietta en faisait partie. Rose, animée, les yeux éblouissante, elle était entourée d'une véritable petite cour masculine, où se distinguait par son empressement un des princes hôtes du marquis de Shesbury. Mais à la vue de Walter, une ombre sembla éteindre l'éclat de ses yeux admirables; le jeune et charmant sourire disparut pendant quelques secondes des lèvres délicatement modelées. Puis les paupières s'abaissèrent, frémissantes, Orietta venait de voir, dans les changeantes prunelles aux reflets d'or, la flamme brûlante qu'elle connaissait bien, et qu'elle n'avait plus revue depuis que Walter était venu la chercher à Rockden-Manor.

Ce fut très fugitif. Lord Shesbury, aussitôt, répondit à son hôte princier, qui parlait avec enthousiasme d'une partie où donna Orietta, sa partenaire, venait de réussir un coup étonnant. Puis les joueurs regagnèrent leur appartement pour changer de tenue. Orietta renvoya la femme de chambre en déclarant qu'elle s'habillerait seule. Tout son entrain—factice, hélas!—était tombé.

Un effroi s'insinuait en elle: la crainte de Walter... non de celui qu'elle avait vu irrité, impitoyable, mais de l'autre qu'elle avait connu, charmeur redoutable qui avait pris son cœur, qui avait fait d'elle une amoureuse captive. Ah! cependant, à aucun prix, il ne fallait qu'elle retombât sous le joug de ce maître orgueilleux, qui ne l'avait jamais aimée—il venait de le prouver par sa froide dureté!—mais qui voulait la tenir sous sa domination, la voir vaincue à ses pieds. Jamais cela!... jamais!

—Ce qu'il aime en vous, c'est uniquement votre beauté. Le cœur, l'âme, les délicatesses de votre conscience, que lui importe!"

Ces paroles d'Humphrey Barford se présentaient à son esprit, s'y inscrivait en traits de feu. Peut-être, là encore, le misérable n'avait-il pas menti?

—Et c'est après-demain... après-demain que je deviendrai sa femme! songeait-elle avec un frisson de détresse.

## XVI

Le lendemain, avant le lunch, lady Shesbury, mandée par son beau-fils dans la bibliothèque, fut

mise au courant des révélations de Mario. Walter voulait ainsi extirper ce qu'il pouvait rester d'attachement, d'illusion ou de doute, chez cette femme, pour Humphrey Barford. Ce fut en effet un coup suprême. Pâle et défaite, elle remonta chez elle et dut se faire excuser pour le lunch, en prétextant un malaise subit.

Lord Shesbury fit part aussi à quelques-uns de ses hôtes—entre autres au duc de Farmouth, qui avait quelque lien de parenté avec lui et Humphrey?—des aveux de Mario et de l'accusation écrite par la malheureuse Valeria. Il n'avait pas voulu, dit-il, le livrer à la justice, à cause de l'énorme scandale que ce procès aurait soulevé dans le royaume, de par la personnalité du coupable et le rang des femmes victimes de sa fourberie. Mais il le ferait surveiller de près pour l'empêcher désormais de nuire.

Il fut approuvé par ses interlocuteurs, qui tous s'engagèrent à garder le secret, en répandant seulement la vérité au sujet de la nature fourbe et vicieuse du très estimé Barford.

Les préparatifs pour la cérémonie du lendemain étaient terminés. Les femmes de chambre avaient apporté dans l'appartement de la fiancée la robe nuptiale, en somptueux brocart blanc, le voile de point d'Angleterre qu'avait porté la mère de Walter, la jolie princesse russe morte de chagrin. Lord Shesbury avait fait remettre à Orietta des rangs de perles d'un merveilleux orient, dont il désirait qu'elle se parât le lendemain. Oui, tout était prêt pour le sacrifice. Et elle-même, ce matin, avait été trouver le chapelain. Elle avait essayé d'ouvrir son cœur, de laisser voir ses angoisses et son bouleversement intérieur. Mais depuis deux mois, l'orgueil était maître en son âme. Orgueil de lutter contre la volonté et le prestige de lord Shesbury, d'abord... puis, quand elle y avait cédé, orgueil de se voir choisie par lui, admirée, entourée d'attentions, et de sentir qu'elle était enviée par les femmes, placée sur un piédestal par les hommes non seulement pour sa beauté, mais encore de par ce choix d'un des premiers seigneurs d'Angleterre... orgueil profondément blessé enfin par les derniers événements, par le hautain ressentiment de Walter et cette dure, impérieuse exigence qui l'obligeait à l'accomplissement de la promesse des fiançailles. De ce fond de l'âme où gisent les mauvais instincts de la nature, contenus par l'éducation et les principes religieux, avaient surgi la colère et la révolte qui autrefois faisaient, à certains instants, d'Orietta enfant, une sorte de petit démon. L'approche du moment où elle serait unis à Walter semblait encore surexciter ces fâcheux sentiments. Aussi quand le vieux chapelain parla de l'obéissance, du dévouement, de l'affection qu'elle devrait à son mari, répliqua-t-elle avec véhémence:

—Non, mon Père!... non, je ne dois pas d'affection à un homme qui m'épouse par esprit de vengeance, et de qui, moralement, tout me sépare! Ce qu'il voudrait, c'est me réduire à n'être qu'une pâte molle sous ses doigts, une volonté annihilée par sa volonté, une âme esclave et veule. Mais qu'il n'attende pas cela de moi!... jamais!

Sur ces mots, Orietta quitta le vieillard stupéfait, bouleversé devant la révélation de tels orages en cette jeune âme, et songeant que peut-être ses appréhensions n'étaient pas vaines, car nul ne con-

naissait bien la nature de cet inquiétant, énigmatique lord Shesbury.

\* \* \*

Ce fut en ces dispositions qu'Orietta se présenta le lendemain dans la chapelle de Falsdone-Hall, au bras du duc de Farmouth qui remplaçait son père.

Pendant la cérémonie, elle se raidit farouchement contre toute émotion. Son cœur demeura fermé aux pieuses exhortations du prélat qui donnait aux nouveaux époux la bénédiction nuptiale. Très pâle, et froide en apparence comme une belle statue, elle assista aux rites liturgiques avec une sorte d'inconscience, n'ayant dans l'esprit que cette pensée: "Je veux "lui" montrer que si j'accepte cette réparation qu'il m'impose, je n'entends pas pour cela courber la tête devant lui, et que je saurai souffrir dignement."

Après la cérémonie, les invités vinrent saluer les nouveaux époux dans la galerie de marbre. La toilette de la mariée excitait l'admiration et l'envie des femmes; les hommes trouvaient qu'Orietta, en dépit de sa pâleur, n'avait jamais paru d'un charme plus saisissant.

—Il y a de belles femmes, et quelques-unes délicieuses dans la galerie de portraits des Falsdone, disait le duc de Farmouth, mais celle-là les éclipsait toutes — comme lord Walter lui-même semble avoir réuni en sa personne tous les dons de ses ascendants.

Lady Rose était là, tout émue, vêtue de blanc comme les trois autres demoiselles d'honneur: Faustina, Natacha Sanzoff et lady Victoria, la petite-fille du vieux duc. Au début de ses fiançailles, Orietta avait demandé à Walter d'avoir une des jeunes comtesses Sanzoff pour l'accompagner à l'autel, et il avait accédé avec empressement à ce désir comme à tous les souhaits qu'elle formulait alors. C'était elle qui avait choisi la Suisse et l'Italie pour le voyage de nocces, elle qui avait noté les villes où elle désirait plus particulièrement s'arrêter.

—Je les connais toutes, ma très chère, disait Walter. Quelles qu'elles soient, il me sera toujours infiniment agréable de les revoir avec vous, de vous les faire connaître.

Il y avait si peu de temps qu'il parlait ainsi!... et qu'elle l'écoutait avec une joie enivrée! Si peu de temps!

Orietta alla quitter son voile pour assister au lunch, après lequel les invités se dispersèrent dans la galerie, les salons et les jardins. La nouvelle lady Shesbury disparut, après avoir embrassé Rose, Faustina et serré la main de lady Paméla. Elle avait gagné l'appartement qui serait désormais le sien, quand elle résiderait à Falsdone-Hall. Il comprenait les pièces faisant suite à la bibliothèque, dans l'aile du sud, et une partie du premier étage de ce bâtiment. Walter avait fait apporter peu de changements à sa décoration, qui datait du dix-huitième siècle et dont la somptuosité s'unissait au goût le plus délicat. La première femme de lord Cecil avait habité là. Mais lady Paméla s'était heurtée à un refus formel quand elle avait demandé à son mari de lui laisser occuper ces pièces, fermées après la mort de lady Sandra.

Orietta s'arrêta dans un petit salon que l'on citait comme une des merveilles du château. Son plafond en coupole était décoré de délicates peintures représentant des Nymphes dansant autour d'une statue de l'Amour. Sur les dessus de portes, des nymphes encore, butinant parmi les fleurs ou dormant au bord d'un étang. Les sculptures des boiseries, les ciselures des bronzes étaient des merveilles, dignes d'être associées aux tapisseries de Beauvais, aux meubles de Riesener et d'Oeben, autrefois faits par les célèbres ébénistes pour une lady Shesbury d'alors, qui avait passé sa jeunesse à la cour de France.

Mais à tout cela, Orietta ne prêta pas attention. Elle s'avança jusqu'à une porte-fenêtre ouverte, pour offrir son front brûlant à l'air humide, rafraîchi par une pluie nocturne.

C'en était fait... elle s'appelait maintenant lady Shesbury. Dans une heure, elle partirait avec lui... Ils seraient seuls tous deux. Jusqu'alors, dans l'incessant mouvement de distractions qui l'entraînait, elle n'avait pas voulu réfléchir à cela; elle s'était même étourdie volontairement, pour n'y point penser. Mais il fallait quand même arriver à ce moment... Seule avec lui!

Elle frissonnait, d'angoisse, de détresse, plus encore que de cette fraîcheur humide qui caressait le cou délicat sur lequel se reflétait le pur orient des perles et pénétrait à travers le brocart de la robe.

Seule! Personne n'aurait le droit de la défendre, de se mettre entre elle et lui—personne, puisque don Alberto, hélas! ne comptait guère plus que s'il eût été déjà un cadavre. Lord Shesbury était maître de la conduire où il voudrait, de lui imposer telle existence qui lui conviendrait.

"Maître? Non, non, non!", pensa-t-elle, soulevée par une tempête de révolte.

Un bruit léger de porte qui s'ouvre la fit se retourner. Elle tressaillit à la vue de Walter, déjà en costume de voyage.

—Quelle imprudence, Orietta! Comment, si peu couverte, vous exposez-vous à cet air très rafraîchi?

—Je n'y faisais pas attention... J'avais trop chaud...

—Raison de plus! Vous risquez de prendre un refroidissement sérieux.

—Je serais désolée de vous donner cet ennui.

Elle mettait dans ses paroles tout ce qu'elle pouvait de froideur ironique, en détournant son regard—car elle avait peur de ses yeux, dont elle venait de rencontrer la flamme ardente, éblouissante.

—Ce serait plus qu'un ennui, vous devez vous en douter.

—Beaucoup plus, en effet... quelque chose de souverainement désagréable. Je le comprends très bien.

—Pourquoi prenez-vous ce ton-là, Orietta? Nous avons eu un différend grave; mais je suis très désireux de vous le faire oublier.

—Ah!... Vous oublierez, vous, lord Shesbury?

Cette fois, elle le regardait, et avec un tel air de défi que Walter eut un frémissement de colère.

—Pourquoi paraissez-vous en douter?

—Parce que vous m'avez dit que vous m'en voudriez toujours.

—Il dépendra de vous de me faire changer d'avis.

—De moi? Comment cela?

—Eh bien tout d'abord, si vous quittez cette attitude de combat qui me rappelle trop certaine petite fille fort désagréable dont je ne voudrais pas retrouver chez ma femme le détestable caractère...

—Il est regrettable pour vous que cette petite fille-là existe toujours en moi, et n'ait pas envie de mourir.

—Il me faudra donc mater ce jeune démon— tâche facile, j'en suis persuadé.

Il s'avancait en parlant ainsi, d'un ton où l'ironie se mêlait à une sourde colère, à une émotion violente qui se reflétait dans son regard.

—A l'aide des procédés d'autrefois? dit Orietta avec une sorte de rire mordant, lequel s'étrangla à demi dans sa gorge.

—Non, ma chère, je ne serais pas si discourtois... bien que, à vrai dire, vous vous conduisiez en ce moment comme une enfant inconsciente. Mais je veux bien faire la part des émotions que vous avez traversées, ainsi que de votre âge et de votre inexpérience. Je veux bien tout oublier, Orietta... pour que nous ne songions plus qu'à nous aimer.

Sa main s'étendait, se posait en un geste d'impérieuse caresse sur la chevelure soyeuse où des perles se mêlaient aux fleurs nuptiales. Mais Orietta s'écarta brusquement, avec un regard de farouche fierté, à laquelle se mêlait une sorte d'épouvante.

—Moi, je n'oublie pas... je n'oublierai jamais! Nous aimer? Mon cœur ne se donne pas ainsi sur commandement... et vous avez fait ce qu'il fallait pour l'éloigner de vous. J'ai désiré loyalement rompre nos fiançailles; vous ne l'avez pas voulu, vous m'avez moralement obligée à ce mariage. Eh bien, sachez que ce que vous m'inspirez maintenant, c'est... c'est de l'éloignement... pire que cela...

Elle reculait encore, tremblante des pieds à la tête, baissant les yeux sous le regard où montait un redoutable orage.

—Prenez garde à vos paroles, Orietta!

Il était devenu très pâle, et dans la face tendue, les yeux avaient un éclat violent, presque insoutenable.

—...Elles sont très graves... et si elles ne dépassent pas votre pensée, notre existence en sera inévitablement changée.

—Elles ne la dépassent pas.

La réponse fut faite d'une voix un peu basse et altérée.

Lord Shesbury se détourna, fit quelques pas dans la pièce et revint à la jeune femme, restée immobile, toujours dressée en son attitude de combat.

—Quelque mauvaise opinion que vous ayez de moi, je ne suis pas homme à me prévaloir de mes droits après les mots que vous venez de prononcer. Mais c'est une insulte nouvelle que vous me faites là, Orietta... et la pire de toutes pour moi. Je vous le dis loyalement, j'en tirerai vengeance... et le jour où vous me crierez miséricorde, ce n'est pas un pardon que je vous accorderai, mais une revanche que je prendrai.

Il tourna les talons, sur ces mots, et quitta la pièce.

Orietta s'appuya au mur, à demi défaillante. Une terreur, un affolement s'emparaient d'elle. Qu'avait-il voulu dire? Quelle vengeance?...

Mais une femme de chambre apparut venant la prévenir que lord Shesbury la priait de se préparer promptement pour le départ. Et d'un énergique effort, Orietta se fit un masque fier, impassible, qu'elle devrait maintenant porter toujours, quels que fussent les déchirements de son cœur.

## XVII

Quelque changement fut apporté par Walter au programme du voyage tel qu'il avait été convenu pendant les fiançailles. Lord et lady Shesbury gagnèrent directement l'Italie et s'arrêtèrent pour quelques jours à Florence.

Walter fit visiter à sa femme les musées et les monuments célèbres; il se montra le cicerone le plus érudit et le plus intéressant, en même temps qu'un compagnon irréprochablement et froidement courtois, comme il l'était depuis le moment où il avait quitté Falsdone-Hall.

Le second jour après leur arrivée, il la mena au théâtre Alfieri. Elle vit et entendit la belle Carlotta Dosi, dont la voix chaude et passionnée s'alliait si bien avec les ardents yeux noirs. Elle vit ces yeux s'arrêter sur la loge de lord Shesbury et sans cesse y revenir, comme attirés par une fascination. Et, jetant un rapide coup d'oeil sur son mari, Orietta s'aperçut qu'il souriait en regardant Carlotta. A l'entracte, il dit à sa femme:

—Remarquable, cette Dosi, n'est-ce pas? Je l'ai connue il y a quelques années; sa voix était déjà fort intéressante, mais elle a pris de l'ampleur et de l'autorité depuis lors. Quant à sa beauté, elle est maintenant dans tout son éclat... Oui, c'est réellement une fort jolie femme.

Orietta eut l'impression d'une petite pointe cruelle qui s'enfonçait dans son cœur. Mais elle ne laissa rien paraître du sentiment pénible qui venait de s'éveiller en elle. Dès qu'elle se trouvait en présence de Walter, elle s'appliquait à garder un air d'indifférence polie, tout en prenant intérêt à sa conversation ou à ce qu'il lui montrait. Tous deux avaient adopté une attitude de correction mondaine dont ils ne se départissaient jamais dans leurs tête-à-tête, d'ailleurs assez rares, en dehors des repas et de la promenade.

Le lendemain de la soirée à l'Alfieri, lord Shesbury, qui devait conduire sa femme aux Cascines, la célèbre promenade de Florence, arriva un peu en retard sur l'heure convenue. Il s'en excusa courtoisement, en ajoutant:

—Je me suis laissé retarder, tandis que je causais avec Carlotta Dosi. Elle a une maison charmante, et son jardin renferme, je crois, les plus beaux rosiers de Florence. Aussi, désirait-elle me les faire admirer.

Orietta ne releva pas ces paroles, qui, pourtant, venaient de faire pénétrer plus profondément la pointe dans son cœur palpitant. Il lui importait peu, vraiment, qu'il allât rendre visite à cette Carlotta, dont il avait loué avec une certaine chaleur la voix et la beauté. Non, rien ne

lui importait de ce qu'il pouvait faire maintenant!

Ce même jour, à la fin du dîner, lord Shesbury demanda à sa femme:

—Voulez-vous venir ce soir à l'Alfieri?

—Non, merci... je me sens un peu fatiguée, répondit-elle avec quelque sécheresse.

Il n'insista pas, et peu après prit congé.

"Il y est allé, pensa-t-elle avec un petit frisson intérieur, tandis qu'elle s'asseyait, solitaire, dans le salon faisant partie de leur appartement. Il veut la voir et l'entendre encore."

Et quoi qu'elle fit pour se distraire de cette hantise pendant les longues heures de la soirée, de la nuit presque sans sommeil, elle revit sans cesse les beaux yeux passionnés de Carlotta, attachés sur lord Shesbury. Vers le matin, elle tomba dans une lourde somnolence, d'où elle fut tirée par la violence d'un cauchemar qui lui représentait Apsara bondissant sur elle, un poignard à la main, une haine meurtrière flambant dans ses prunelles sombres. Près d'elle ricanait Humphrey Barford, qui disait: "Je vous avais prévenue... Il ne vous aimera jamais. Il brise le cœur de toutes celles qui l'aiment, et elles meurent de désespoir."

Longtemps, elle demeura tremblante, après ce terrible rêve, et elle ne put se rendormir.

Quand donc, enfin, tous ces odieux souvenirs la quitteraient-ils? Quand donc aurait-elle calmé sa pauvre âme bouleversée, qui se débattait dans un si étrange chaos de sentiments?

Comme ce jour était un dimanche, elle décida d'assister à la grand-messe à Santa Maria del Fiore. Encore sous l'impression de sa pénible nuit, elle pria avec plus de ferveur qu'elle n'en avait coutume depuis quelque temps. Mais tandis qu'elle suppliait Dieu de lui donner la force pour supporter sa douloureuse existence, elle entendit en elle cette question: "N'es-tu pas coupable, toi, d'abord?"

Aussitôt l'orgueil regimba, à cette pensée. Coupable? Qu'allait-elle imaginer là? Elle avait, il est vrai, cru trop vite aux dires de Barford... mais après tout, lord Shesbury ne lui avait-il pas donné quelques raisons de le faire? Et ensuite, comme il avait été dur... car il l'avait humiliée!

"Tu l'as défié, par ton attitude, par tes paroles", disait la voix. Il avait le droit de se trouver offensé par ta fuite, qui le mettait dans une situation pénible pour son amour-propre, et qui le blessait peut-être profondément au cœur, s'il t'aimait.

Lui, l'aimer? Allons donc! Il s'aimait trop lui-même, le beau Shesbury, l'idole encensée! Elle lui avait plu quelque temps, il s'était amusé à l'éblouir, à la prendre dans ses filets... il aurait voulu surtout réduire sa fierté, faire d'elle une adoratrice aveugle, une esclave sans âme. N'avait-il pas reconnu lui-même que les femmes étaient cela pour lui, pendant l'orageuse explication qu'il avait eue avec sa fiancée, au retour de Rockden-Manor?

"Propos d'homme irrité, qui allaient au-delà de sa pensée", murmura la voix.

Non, non, ce devait être son opinion exacte. Elle ne pouvait donc pas céder un pouce de sa fierté, devant lui. Il fallait qu'elle lui tint tête à quel-

que prix que ce fût... Et elle l'avait fait jusqu'au bout. Elle n'était pas tombée dans le piège qu'il lui tendait en lui offrant une prétendu oubli après lui avoir affirmé quelques jours auparavant qu'il lui en voudrait toujours. Elle l'avait repoussé, et de cela non plus, elle ne se repentait pas.

La voix se tut, étouffée par la violente protestation de l'orgueil. Orietta sortit de l'église sans que son âme eût reçu aucun apaisement. Elle monta dans la voiture qui l'attendait et donna ordre qu'on la ramenât à l'hôtel.

Le superbe équipage—lord Shesbury se faisait toujours suivre, dans ses déplacements, de ses voitures et de ses chevaux préférés—la merveilleuse beauté, l'élégance aristocratique de la jeune femme qui l'occupait excitaient au passage l'attention admirative des promeneurs. Orietta, indifférente, laissait errer autour d'elle un regard de pensive mélancolie. Tout à coup, elle tressaillit. Un cavalier et une amazone venaient de dépasser la voiture. Lui avait salué. Lui... lord Shesbury. L'amazone... Cette taille souple, un peu forte, bien prise dans le costume de drap noir, ces lourds cheveux bruns débordant du petit chapeau... Oui, ce devait être Carlotta Dosi.

"Eh bien, qu'il se promène tant qu'il voudra avec cette femme... Cela m'est vraiment bien indifférent," songea Orietta, dont les tempes battaient sous l'afflux d'une émotion violente.

Quand, ayant changé de robe, elle entra dans le salon quelques minutes avant le déjeuner, elle y trouva lord Shesbury qui lisait des journaux. Il se leva, lui baisa la main et demanda:

—Vous avez été entendre la messe à Santa-Maria del Fiore?

—Oui, et j'y ai eu un très bel office... Vous avez fait une agréable promenade?

—Très agréable. La Dosi est assez bonne écuyère; mais mon fougueux Mahmoud fait peur à son cheval... Je regrette que vous ne l'avez pas entendue hier soir; elle s'est surpassée, au point d'en être étonnée elle-même, comme elle me l'a avoué pendant que nous soupions. Aussi l'enthousiasme de la salle était-il presque délirant.

—Ah! vraiment! dit Orietta, d'un ton de calme indifférence.

Et elle s'assit près d'une table, en ajoutant:

—Voulez-vous me passer un journal, Walter?

...Ils quittèrent Florence quatre jours plus tard pour gagner Pérouse, d'où ils devaient se rendre à Faletti.

Orietta n'avait guère vu Walter qu'aux heures des repas et pendant une courte promenade dans l'après-midi. Il ne lui avait plus offert de la conduire au théâtre et, dès le dîner terminé, prenait congé d'elle. Ces journées avaient paru interminables à la jeune femme; mais elle se répétait avec une farouche énergie que cela était bien ainsi, que la présence de Walter lui était plus intolérable que toute autre chose.

Elle avait écrit à don Alberto pour l'informer de leur prochaine visite. Avec Walter, elle partit en voiture de Pérouse et arriva dans l'après-midi au petit village où s'était écoulée sa première enfance. La voiture passa devant l'humble demeure d'Angiolina. A cette vue, Orietta évoqua avec une émotion profonde les années vécues là, années heureuses, années de paisible insouciance, dans cette pauvre maison où le nécessaire même

manquait parfois. Une bonne et simple paysanne l'avait aimée ici, de tout son cœur. Cela ne valait-il pas mieux que l'opulence où elle vivait maintenant avec une âme meurtrie et révoltée?

Des larmes venaient à ses yeux; mais elle les refoula énergiquement. Ah! que jamais... jamais, surtout "il" ne la vit pleurer!

La voiture s'arrêta devant la villa Farnella. Orietta et Walter passèrent la grille, rouillée, qui restait toujours ouverte. Et ouverte aussi était la porte du logis sur le vestibule délabré. Dans l'ombre fraîche de celui-ci, lord Shesbury et la jeune femme aperçurent le vieux domestique roux, boiteux et voûté qui dormait, étendu à même les dalles.

— Voyons d'abord si don Alberto est dans la même salle où j'ai été reçu l'année dernière, dit lord Shesbury avec un regard de dégoût vers l'homme enveloppé dans un tablier grisâtre, et dont les pieds noirs sortaient à demi de vieilles pantoufles déchirées.

Il ouvrit une porte, et Orietta le suivit, le cœur serré devant ce délabrement, cette ruine des choses qui était peut-être la conséquence des ruines d'une âme.

Don Alberto se trouvait dans la sombre saie, face au jardin couvert d'ombre, qu'on discernait à peine à travers les vitres poussiéreuses. Il appuyait contre un vil orfèvre recouvert d'indienne sa tête aux rares cheveux gris et fermait les paupières sur ses yeux maintenant presque sans regard.

— Qui est là? demanda-t-il.

— Votre fille et votre gendre, don Alberto, répondit Walter.

— Ah! ma fille!... Approchez, je vous prie, mon enfant.

Orietta, péniblement émue, vint à lui et prit la main qu'il lui tendait d'un geste hésitant.

— Je suis bien heureuse de vous connaître, mon père!

Il tressaillit et une lueur passa dans le regard qu'il levait sur la jeune femme.

— La voix de Béatrice!... Comme vous avez sa voix! Quels souvenirs vous me rappelez!

Son maigre visage frémissait.

— Asseyez-vous, mon enfant. Vous aussi, lord Shesbury.

Il serrait la main de Walter entre ses doigts glacés, d'une maigreur squelettique.

Non sans difficulté, lord Shesbury trouva deux sièges où l'on pouvait prendre place sans danger de choir. Don Alberto dit amèrement:

— Cette demeure fut autrefois belle et animée. Mon père me disait: Tu relèveras notre race, Alberto. Hélas! hélas!

Il courba tristement la tête. Pendant un moment, ce fut un silence embarrassant, douloureux, que Walter rompit en parlant de Florence. Don Alberto, par un visible effort, parut s'intéresser à ce qu'il disait. Puis, au bout d'un moment, lord Shesbury se leva, en disant qu'il allait fumer une cigarette dans le jardin.

Orietta se trouvait seule avec son père. Il chercha sa main, la serra faiblement en murmurant:

— Pauvre enfant je n'ai pas rempli mon devoir envers toi! Je n'ai pas eu ce courage!... Dis-moi, es-tu heureuse? Dans la lettre où tu m'annonçais tes fiançailles, tu me parlais de ton bonheur...

— Je ne connaissais pas encore lord Shesbury comme je le connais aujourd'hui!

La voix âpre, douloureuse, fit tressaillir don Alberto.

— Quoi, déjà?... Déjà tu souffres par lui? Toi aussi!... toi aussi tu souffres? Est-il donc comme son père, mon Dieu?

— Son père était bon, et lui ne l'est pas! dit ardemment Orietta. Il a voulu briser ma fierté, me t'aider comme un coupable, a'ors que j'avais seulement le tort d'écouter, de croire ce que disait de lui—avec les apparences de la vérité—un homme honoré de tous. Or, je n'ai pas un caractère à supporter cela... jamais!

— Cette voix!... cette voix! murmura don Alberto. Et "sa" nature aussi...

Il soupira, en serrant plus fort la main d'Orietta, qui frémissait dans la sienne.

— Enfant, tu es la fille de deux grands orgueilleux... Prends garde de ne pas perdre ta vie comme ils l'ont fait... Prends garde, je te le dis, moi qui suis sur le bord de la tombe, et qui me repens...

Un rauque sanglot lui monta à la gorge. Il se tut et tomba dans une sorte d'affaissement, en continuant de tenir la main d'Orietta. Ils formaient ainsi un groupe étrange: lui, le malade, pâle, décharné enveloppé d'une vieille robe de chambre couverte de taches, elle, dans toute sa radieuse beauté, dans toute sa grâce de femme élégante, plus saisissante encore dans le délabrement, la triste pauvreté de cette salle où vivait le dernier des comtes Farnella.

Quand lord Shesbury reparut, il trouva son beau-père et sa femme silencieux, se tenant toujours la main. Une ombre douloureuse couvrait le regard d'Orietta.

Mais à la vue de Walter, la jeune femme domina l'émotion qui l'étreignait encore. Don Alberto dit d'une voix basse et fatiguée:

— Je voudrais vous offrir des rafraîchissements. Mais il n'y a rien, ici...

— Ne vous préoccupez pas de cela, je vous en prie, dit lord Shesbury. Nous allons d'ailleurs reprendre le chemin de Pérouse, car une plus longue visite vous fatiguerait...

Il venait d'un coup d'oeil de constater l'attitude affaîsée du malade.

— Oui, je suis très faible... et cette enfant a éveillé en moi des émotions... des souvenirs...

A ces mots une douceur mélancolique apparut sur la physionomie souffrante et la transforma.

— Orietta, je veux te remettre le portrait de ta mère et le mien. C'est à peu près tout ce que j'ai à te laisser en héritage... Voulez-vous voir dans un tiroir de ce meuble, lord Shesbury?...

Il prit une petite clé dans sa poche et la remit à Walter. Celui-ci, dans un vieux meuble de noyer trouva deux miniatures qu'il apporta à son beau-père.

L'une représentait don Alberto jeune homme: figure maigre, aristocratique, un peu sombre, et dont l'expression annonçait une âme trop concentrée en elle-même. L'autre, montrait Béatrice jeune femme, très simplement vêtue de blanc, avec quelques fleurs couleur de pourpre dans ses cheveux bouclés. Béatrice, souverainement belle, avec un fier sourire sur les lèvres et une orgueil-

leuse mélancolie au fond des yeux magnifiques, d'un bleu sombre d'eau profonde.

—Elle lui ressemble, n'est-ce pas? demanda don Alberto, s'adressant à lord Shesbury, en désignant tour à tour sa fille et le portrait.

—Elle lui ressemble beaucoup, répondit Walter avec une tranquille froideur.

—Elle a ses yeux aussi?

—Mais oui, tout à fait.

Orietta baissait les paupières, comme si elle avait craint de rencontrer le regard de son mari. Mais lord Shesbury, tout en parlant, se détournait pour prendre son chapeau déposé sur un meuble.

—Les yeux de Béatrice... L'âme de Béatrice...

Don Alberto soupira, en tendant les deux portraits à sa fille.

—Prie pour nous, mon enfant... prie pour "elle" qui fut malheureuse, et que je ne sus pas consoler... Adieu, Orietta.

Orietta se leva, et, comprimant le sanglot qui lui montait à la gorge, se pencha pour mettre un baiser sur le front de son père.

—Ne voulez-vous pas, don Alberto, que je vous procure des serviteurs qui vous entoureront de quelque confort? demanda lord Shesbury. Ce serait pour moi un devoir et un plaisir si je pouvais vous être agréable en quelque chose.

—Je vous remercie, mon enfant. Mais il ne faut plus rien à un mourant comme moi.

—Vous pouvez vivre encore assez longtemps, mon père, dit Orietta, et vous êtes ici à peu près abandonné, manquant de tout... Laissez-moi demeurer près de vous pour vous soigner, je vous en prie!

—Non, ma fille, non! Je resterai seul... je mourrai seul. C'est l'expiation... l'expiation...

Ses lèvres ébauchèrent un douloureux sourire. Il leva la main, d'un geste semblable à une bénédiction.

—Adieu... mes enfants... mes enfants.

Orietta et Walter quittèrent la sombre salle. Ils passèrent, dans le vestibule, près du domestique toujours endormi. Lord Shesbury, en franchissant le seuil, déclara:

—Nous allons chez le curé, Orietta. Il faut que, de façon détournée, nous procurions à don Alberto les soins qui lui sont indispensables, dans l'état où il est.

Orietta inclina affirmativement la tête. Il lui aurait été impossible de parler, en ce moment, sans éclater en sanglots.

Le curé de Faletti, jeune prêtre d'allure assez rustique, mais de mine intelligente, accepta volontiers la tâche que lui confiait lord Shesbury, en objectant toutefois qu'il ne répondait pas de réussir, don Alberto étant un esprit fort ombrageux et très arrêté dans ses idées.

—Cela me sera d'autant plus difficile qu'il agit ainsi dans l'intention d'expiation les torts de son existence... car il a eu, et il a toujours, m'a-t-il avoué, des goûts d'ordre et d'élégance. Son âme a dû connaître de terribles tempêtes... et peut-être ne sont-elles pas apaisées encore. C'est une âme douloureuse, conclut le prêtre avec compassion.

Une âme douloureuse... Orietta se répétait cette parole dans la voiture qui ramenait Walter et elle vers Pérouse. Pauvre père, qui se châtiât ru-

dement, avec une héroïque obstination! Quelle affreuse existence, dans ce dénuement, cette solitude!... Si, au moins, il avait accepté qu'elle vint près de lui! Elle aurait partagé sa vie de privations, trop heureuse de le servir, de le soigner, d'adoucir les derniers jours de sa vie. Au moins, elle aurait été utile à quelqu'un, tandis que dans son existence de luxe et de solitude morale... oui, vraiment, à quoi servait-elle?

Si, il y avait Rose, qui l'aimait, qui tenait à elle. Il n'y avait que Rose...

Des sanglots lui gonflaient la poitrine. Elle les refoula difficilement. D'un doigt furtif, elle essuya une larme échappée de ses paupières. Mais lord Shesbury ne la regardait pas. Accoudé à l'appui de velours, il suivait distraitemment des yeux la fuite du paysage, sous le clair soleil. Orietta songea avec une amère tristesse: "Je pourrais, si je ne le connaissais pas, me dire qu'il a été bon pour mon père. Mais je sais qu'il n'agit que par amour-propre, pour ne pas laisser dans cette pauvreté le beau-père du marquis de Shesbury. Aussi ne lui dois-je aucune reconnaissance."

Elle ne chercha, elle aussi, à s'absorber dans la contemplation des douces collines ombriennes; elle chercha à écarter le lourd fardeau des souvenirs, des regrets, des angoisses de l'avenir, que cette visite à don Alberto semblait lui avoir rendu plus pesant encore.

## XVIII

Lord Shesbury et Orietta quittèrent Pérouse le lendemain. Walter avait décidé qu'en raison de la grande chaleur, ils ne pouvaient séjourner à Rome, mais qu'ils passeraient quelques jours à Tivoli, chez un cousin de sa grand-mère, don Leo Alterri, qui chaque année y résidait l'été.

La villa Alterri était une assez belle demeure, où don Leo, en dépit de revenus fort diminués, continuait des traditions d'hospitalité fastueuse. L'entretien de la maison était d'ailleurs en partie à la charge de sa fille, la comtesse Farmente, qui vivait chez lui depuis son veuvage, comme l'apprit lord Shesbury à Orietta en lui faisant part de sa nouvelle décision.

—Le comte Farmente a laissé à sa femme l'usufruit de sa fortune, assez considérable. Mais donna Vittoria a les dents longues. Je pense que le budget doit toujours se boucler difficilement, entre le père et la fille. Heureux encore si la belle Vittoria ne fait pas de dettes, pour payer les nombreuses toilettes dont elle éblouit toujours ses admirateurs, paraît-il, comme il y a cinq ans, lorsque je la connus pendant mon séjour à Rome.

Avec un sourire d'ironie, lord Shesbury ajouta:

—Le pauvre Farmente était un excellent mari... qu'elle ne méritait pas.

Ces appréciations sur leur future hôtesse ne prévenaient pas Orietta en sa faveur. A l'avance, elle sentait de l'antipathie pour cette femme que Walter représentait comme une coquette et une prodigue insouciant.

A la gare de Tivoli, les voyageurs furent reçus par le prince Alterri, vieillard voûté, au pas chancelant, mais dont le regard restait vif et pénétrant. Il fit de grands compliments à Orietta, glissa une fine flatterie à l'adresse de Walter. Il déplut à Orietta, qui le jugea insinuant et sans franchise.

A la villa Alterri, donna Vittoria attendait ses hôtes sur la terrasse dont la pergola disparaissait sous les roses. Lente, souple, serpentine, elle vint au-devant d'eux, montrant dans la pleine lumière de midi son mat visage de brune, ses lourds cheveux sombres, ses yeux d'un gris foncé voilés de cils noirs. Une robe de satin bleu turquois drapait sa taille élégante et, autour du cou onduleux, des topazes jetaient un reflet de feu.

—Quelle joie vous nous donnez, Walter ! dit une voix basse, pénétrante, chargée de sourde allégresse.

Puis le regard de Vittoria se porta sur la jeune lady Shesbury, s'emplit d'un saisissement douloureux, et presque aussitôt de haine. Ce fut, d'ailleurs, un éclair. Aussitôt, une sourire vint aux lèvres longues et fines, légèrement avivées de carmin. La comtesse Farmente adressa à Orietta un délicat compliment et l'embrassa en se déclarant charmée de la connaître. Puis, en tendant à lord Shesbury sa main à baiser, elle répéta avec chaleur :

—Vous nous donnez une grande joie, Walter !

Il sourit, avec une raillerie légère, en la regardant longuement. Et Orietta vit frémir ce beau visage de brune; elle surprit la flamme passionnée qui s'échappait de ses yeux un instant perdus en ceux de Walter. Alors, elle comprit pourquoi lord Shesbury était venu à Tivoli et elle frissonna, saisie d'une poignante douleur, de colère sourde et d'une obscure épouvante de l'avenir.

...Ils passèrent huit jours à la villa Alterri, et donna Vittoria s'ingénia à leur offrir des distractions variées, chose facile en ce lieu de villégiature. Deux soirées, dont l'une dansante, réunirent toute la société aristocratique autour de lord et de lady Shesbury. On remarqua beaucoup l'animation joyeuse de la jeune marquise, dont le charme sans rival était célébré avec enthousiasme par tous ceux qui l'approchaient. Lord Shesbury reçut maints compliments sur sa femme, avec une souriante froideur. Lui aussi montrait un entrain qui ne le cédait pas à celui d'Orietta. On le voyait chaque jour dans les réunions élégantes de Tivoli, soit seul, soit accompagnant sa femme et donna Vittoria. Quand ils ne sortaient pas le soir, la comtesse faisait de la musique avec lui. Assise sur la terrasse, près de don Léo, Orietta se perdait en un rêve hallucinant; elle revoit le Walter des fiançailles—un Walter amoureux, dont la tendresse impérieuse avait sur elle un charme si puissant. Peut-être, si elle avait voulu. Peut-être, quand il lui avait offert d'oublier, était-il sincère?

—Quel musicien que votre mari, donna Orietta ! disait près d'elle la voix douce de don Léo. Il donne de l'âme aux plus simples phrases mélodiques. Combien de bonnes soirées a passées autrefois Vittoria, en l'accompagnant !

Le rêve, brusquement, s'évanouissait. Il ne restait que la réalité: Walter et Vittoria, qui s'étaient autrefois aimés—qui s'aimaient encore aujourd'hui.

Sincère, lui? Quelle naïveté d'avoir seulement cette pensée! Il s'était amusé de sa candide inexpérience, il avait trouvé à son gré la jeune beauté que tous admiraient et avait voulu qu'elle lui appartint. Voilà tout. Par la suite, hélas! il avait

bien montré que son prétendu amour n'existait pas!

—Écoutez, écoutez! disait don Léo, fervent mélomane. Quelle poignante douceur, quelle rêveuse tristesse, tout à coup succédant à la violence de la passion! De la douceur? Du rêve? Penserait-on qu'un homme de son caractère puisse exprimer avec tant de vérité des sentiments qu'il doit ignorer complètement?

Cette réflexion du vieux prince, Orietta se l'était faite autrefois, en écoutant le violon de Walter. Oui, il semblait alors qu'un autre homme se révélât chez lui. Parfois aussi, pendant leurs fiançailles, elle avait cru voir en son changeant regard un reflet de cette douceur mystérieuse, pathétique, de cette rêveuse mélancolie, qui contrastaient si étrangement dans son jeu, avec la fougue, l'ardeur altière, la passion impétueuse. Décevant mirage!... Tout était mirage en lui!

Les derniers sons du violon et du piano s'éteignaient. Des jardins montait un parfum de roses et d'oeillets presque trop fort. Orietta fermait à demi les yeux, en songeant qu'il serait bon de poser tout à l'heure sur l'oreiller son front lourd—si lourd et si las. Le vieux prince parlait des musiciens célèbres qu'il avait connus. Sa voix monotone parvenait comme un rêve aux oreilles de la jeune femme, qui songeait : "Je voudrais m'endormir... ne plus penser..."

Un bruissement de soie, un rire léger se firent entendre. Donna Vittoria et lord Shesbury apparurent au seuil du salon.

—Mon père, savez-vous ce que complotait Walter? dit gaiement la comtesse.

—De vous priver de votre fille pendant quelque temps, don Léo. Elle a promis de venir nous rejoindre à Falsdone-Hall dans trois semaines.

—Eh bien, c'est en effet un complot contre moi!... Mais je suis bon homme et peu disposé à le contrecarrer, riposta plaisamment le vieillard.

Donna Vittoria savançait lentement. Sur le sol de marbre bruissait la courte traîne de sa robe, faite d'un satin couleur d'orange garni de dentelle noire. Elle aimait les couleurs vives, les bijoux somptueux, mais savait choisir ce qui seyait à sa beauté brune, en même temps que son tact de grande dame lui faisait éviter les trop grandes excentricités. On ne pouvait rêver plus parfait contraste entre elle et la jeune femme près de qui elle s'arrêtait en ce moment. La clarté des fortes lampes allumées sur la terrasse tombait en plein sur toutes deux, et dans cette vive lumière, Orietta semblait une saisissante vision, qui rejetait dans l'ombre la belle Romaine. Orietta, vêtue de soie d'un rose très pâle, avec des perles—les célèbres perles des Shesbury—sur la blancheur veloutée de son cou charmant et de précieuses dentelles d'Alençon formant un cadre délicat aux épaules d'un modelé admirable... Lord Shesbury n'avait pas à lui enseigner l'élégance discrète et raffinée qu'il aimait pour lui-même et pour tout ce qui l'entourait; d'instinct, elle ne connaissait que celle-là.

—Oui, chère cousine, je serai bientôt votre hôte...

Donna Vittoria s'asseyait près d'Orietta en lui adressant un amical sourire. Elle se montrait fort aimable, sans paraître s'apercevoir de la froideur polie qui répondait seule à cette affabilité.

— Et je me réjouis tant de connaître Falsdone-Hall!

Elle s'enfonçait dans son fauteuil, avec une indolente souplesse, en tournant vers Orietta son visage souriant, aux lèvres entr'ouvertes sur de petites dents fines. Dans ses cheveux noirs étincelait une grande étoile de rubis. Mais la rose pourpre qui s'y trouvait tout à l'heure, glissée entre les coques satinées, avait maintenant disparu.

— Cette merveille de Falsdone-Hall, remplie de précieux chefs-d'oeuvre!... Mais mon cher Walter, que faites-vous là-bas? Venez fumer une cigarette ici, en écoutant une histoire amusante que j'ai à vous conter.

Lord Shesbury était demeuré au seuil du salon. Il se trouvait là dans la pénombre, avec, sous ses yeux, en pleine lumière, le groupe formé par le vieux prince et les deux jeunes femmes. Il se rapprocha et prit un fauteuil en face d'Orietta et de la comtesse Farmente. Entre ses doigts il tenait une rose rouge avec laquelle il se mit à jouer distraitement, en écoutant sa cousine.

Donna Vittoria était une alerte conteuse des petits potins et faits divers de la société aristocratique. Elle le faisait de façon fort leste, en ne reculant pas devant les récits les plus scandaleux. Mais chaque fois quelle avait abordé ces sujets en présence d'Orietta, lord Shesbury avait aussitôt changé le cours de l'entretien. Il avait une singulière maîtrise pour dominer ses interlocuteurs, quels qu'ils fussent, et le faisait avec une telle aisance qu'ils ne se doutaient même pas de son intention. Cette fois encore, donna Vittoria ne put continuer son "amusante histoire" et se trouva sans savoir comment réduite au silence, écoutant Walter qui narrait des épisodes de son voyage en Orient.

Elle croisait sur ses genoux ses longues mains blanches aux bagues étincelantes, en regardant lord Shesbury entre ses paupières un peu baissées. Orietta le connaissait bien, ce regard demi caché familier à la belle comtesse. On y découvrait, selon le cas, une douceur caressante, une séduisante langueur, de la passion ou la plus froide dureté. Mais il avait ainsi un air de mystère qui ne contribuait pas peu à la séduction de donna Vittoria.

La voix mâle, dont le timbre harmonieux empruntait un nouveau charme à la langue italienne, parlait des antiques monuments de l'Inde, évoquait les fastes des empereurs mogols. Accoudé à son fauteuil, lord Shesbury, tout en parlant, effeuillait la rose rouge dont les pétales, un à un, tombaient à ses pieds. Orietta suivait le geste des doigts fins avec une sorte de fiévreuse attention. Encore un... encore un... Bientôt, il ne resterait plus rien de la belle fleur pourpre.

— Walter, que vous a fait cette pauvre rose? Vous l'avez massacrée!

Ouvrant cette fois complètement les paupières, la comtesse Farmente attachait sur son cousin un regard de caressant reproche.

Il eut un léger rire de raillerie.

— C'est mon habitude quand j'ai une fleur entre les mains, vous le savez bien, ma chère.

— Oui, oui... une très mauvaise habitude... mais qu'on vous pardonne naturellement... Ah! ce n'est pas vous, certes, qui conserveriez de ces pauvres

choses en souvenir, cœur insensible que vous êtes!

Elle parlait d'un ton plaisant, sous lequel, cependant, se devinait une plainte qui n'osait trop s'exprimer.

Sur les lèvres de Walter, le rire se changea en un demi sourire énigmatique. D'un geste indifférent, lord Shesbury jeta au loin la tige de la rose, en répliquant avec une intonation sardonique:

— Comme vous me connaissez bien, Vittoria!

Une vive rougeur venait de monter au visage d'Orietta. Un jour, pendant leurs fiançailles, Walter avait ouvert devant elle un petit portefeuille qu'il conservait toujours sur lui, et elle avait vu là, avec un portrait d'elle au crayon dont il était l'auteur, les oeillets pourprés qu'elle lui avait donnés, près de l'étang des Cygnes.

— Ils ne me quitteront jamais, avait-il dit en la regardant avec cette amoureuse tendresse qui l'éblouissait.

Jeu habile, pour mieux captiver le jeune cœur ardent et naïf? Oui, sans doute... Mais il ne se donnait pas la peine de ces petites comédies sentimentales à l'égard d'une femme comme donna Vittoria, qui le connaissait bien, il venait de le dire lui-même.

Lord Shesbury avait allumé une cigarette, et maintenant restait silencieux, en écoutant don Léo qui rappelait les souvenirs de l'ancienne Rome des papes, des luttes entre les barons romains, parmi lesquels se trouvaient ses ancêtres. On ne sentait pas un souffle dans l'air saturé de chauds parfums. Des phalènes volaient autour des lampes voilées de légère gaze rose. Donna Vittoria, presque renversée dans son fauteuil, agitait lentement un grand éventail de plumes noires. Le satin couleur orange prenait un plus vif éclat sous la lumière, qui faisait fulgurer l'étoile de rubis, la longue chaîne de perles, les bracelets sertis de diamants. Orietta, la tête un peu penchée dans une attitude pensive, accoudait à l'appui de son siège un bras fin, admirable, dont la palpitante blancheur s'ornait au poignet d'un seul cercle d'or où étincelait un incomparable diamant. Aucun joyau ne se mêlait à l'or foncé de sa chevelure, coiffée en boucles légères, qui semblait prendre une teinte plus chaude encore, près des cheveux sombres de donna Vittoria.

Elle n'écoutait plus don Léo. Elle songeait, le cœur serré de poignante souffrance: Qu'en a-t-il fait, de ces oeillets?... Où sont-ils, maintenant? Sans doute les a-t-il jetés... foulés au pied... comme cette rose... comme cette affreuse rose...

Avec une sorte de joie sauvage, elle suivait le mouvement de la fine bottine qui, nonchalamment, piétinait les pétales rouges.

En relevant les yeux, elle vit ceux de Walter fixés sur elle. La chaleur se fit plus vive sur son visage. Elle détourna légèrement la tête, en prenant sur un siège près d'elle son éventail dont elle n'avait pas songé à se servir jusqu'ici.

— Vous trouvez notre pays un peu excessif, en fait de chaleur, ma chère Orietta? demanda la comtesse Farmente.

— Non, elle ne m'incommode pas trop... Je suis de race méridionale, moi aussi.

— Mais l'éventail est une jolie chose aux mains des femmes... Et il leur est parfois fort utile, dit la voix railleuse de lord Shesbury.

—Ah! vous allez dire quelque méchanceté sur nous! s'écria gaiement donna Vittoria. Non, je vous en prie, cher Walter, ne nous gêtez pas cette belle soirée! Soyez bon pour les pauvres femmes, une fois dans votre vie!

—Les pauvres femmes! Vous m'amusez! Elles ne sont à plaindre que quand elles le veulent bien, sachez-le.

—Ah! par exemple!... Vous oseriez soutenir qu'il n'en est pas qui souffrent injustement, de par la faute d'un homme?

Lord Shesbury eut un léger mouvement d'épaules, en se penchant pour secouer la cendre de sa cigarette.

—En effet, n'exagérons rien. Je veux dire qu'il existe dans le monde un certain nombre de femmes qui perdent leur existence par leur propre faute. Elles n'auraient parfois qu'un mot à prononcer, pour que finit leur épreuve.

—Un mot!... C'est bien peu cependant! dit en riant donna Vittoria.

Orietta ferma à demi les yeux. Son cœur défaillait presque, sous la violence de l'émotion. Un mot!... quel mot? Ah! elle le devinait! Ce qu'il voulait, c'était une demande de pardon.

Le pardon, de lui à elle! De lui, par qui elle endurait tant de secrètes humiliations, tant de mystérieux déchirements!... Jamais, jamais cela! Dût-elle souffrir plus encore, elle ne céderait pas à l'orgueilleuse exigence de cet homme qui lui montrait ce qu'une épouse fidèle, aimante, délicate, pouvait attendre de lui.

—Il est tard, et nous partons demain dans la matinée, dit lord Shesbury. Je crois, Orietta, qu'il est temps de dire bonsoir à nos hôtes.

Elle se leva, prononça quelques mots, serra les mains tendues, tout cela machinalement. Elle monta l'escalier près de Walter et, sur le grand palier du premier étage, s'arrêta en lui tendant la main.

—Bonsoir, Walter. J'ai une migraine folle, ce soir, et j'avais hâte de me retirer.

—Vous auriez dû le faire plus tôt. Mes cousins ne sont pas des gens cérémonieux...

Elle tenait les yeux baissés pour ne pas rencontrer les siens, qui les cherchaient—elle le sentait bien.

—Bonsoir, Orietta.

Il se pencha, mit un baiser sur les doigts brûlants, fiévreux—un baiser plus prolongé que de coutume, et dont la frémissante chaleur fit courir un long frisson dans les veines d'Orietta.

Elle retira sa main, presque brusquement, et se détourna pour se diriger vers son appartement. Quand elle fut seule, elle s'affaissa dans un fauteuil avec un sanglot étouffé, en songeant: "Ah! cela... cela, c'est pire que tout!"

## XIX

Lord et lady Shesbury, avant de regagner l'Angleterre, s'arrêtèrent une dizaine de jours à Deauville, où se trouvaient en ce moment les Sanzoff et plusieurs membres des aristocraties anglaise et française connus de Walter. Là encore ils furent fêtés, entourés; là, Orietta connut de nouveaux triomphes dont elle essayait de se griser, pour chercher l'oubli.

Pendant cette période, elle vit très peu Walter. Il la laissait au chaperonnage des dames Sanzoff et

s'en allait de son côté, passant la journée au golf, au polo, ou à bord de son yacht, et, dans la soirée, s'arrangeant pour ne pas se trouver là où devait se rendre sa femme.

—La pauvre enfant!... c'était à prévoir! disait le comte Sanzoff. Mais si tôt!... si tôt, non! Une jeune femme telle que celle-là! Il est fou et criminel, ce Shesbury!

C'était l'avis de tous, car, naturellement, la mésintelligence de ces deux jeunes époux ne pouvait passer inaperçue. On louait la dignité d'attitude, la calme fierté d'Orietta qui, jusqu'alors, contenaient les trop vives admirations prêtes à se manifester envers la jeune femme délaissée.

Cependant, deux jours avant le départ des Shesbury, le baron Parmier, jeune financier parisien, osa écrire un billet où il exhalait toute la chaleur de ses sentiments. Cette missive ne parvint jamais à Orietta. Mais dans la soirée, Parmier reçut la visite de lord Shesbury, qui lui demanda sans préambule:

—Savez-vous boxer, monsieur?

—Mais... non, my lord, balbutia l'autre, stupéfait et effrayé.

—Alors, défendez-vous comme vous pourrez, car je me suis promis de vous défigurer pour quelques jours.

Un quart d'heure plus tard, lord Shesbury reparaisait au Casino, sans qu'un pli semblât dérangé à ses vêtements, ni un cheveu à sa coiffure. Le lendemain, Parmier quittait secrètement Deauville, cachant sa figure tuméfiée, ses yeux horriblement gonflés, sa lèvre fendue, ses belles dents, dont il était si fier, en partie brisées.

Le yacht emmenait non seulement Walter et sa femme, mais encore les Sanzoff, que lord Shesbury tenait, disait-il, à avoir en cette période des chasses qui commençait. Pendant l'absence de son beau-fils, lady Pamela avait fait seule les honneurs de Falsdone-Hall. Mais maintenant que les jeunes châtelains se trouvaient là, d'autres hôtes arrivaient, friands des superbes chasses du marquis de Shesbury, célèbres dans tout le Royaume-Uni. Ainsi, Orietta fit ses débuts de maîtresse de maison en des circonstances qui eussent été particulièrement difficiles pour son inexpérience, si les rouages de cette noble demeure n'avaient été aussi parfaitement montés. Quant aux distractions à offrir aux invités, elle demanda que lady Pamela l'aidât de ses conseils et même continuât d'en assumer la direction, ce à quoi il fut consenti aimablement.

Car lady Pamela, bien qu'elle détestât plus que jamais Orietta, depuis la trahison d'Humphrey Barford, estimait qu'il fallait cacher soigneusement de tels sentiments, maintenant surtout que "cette petite Farnella" était devenue la femme de son tout-puissant beau-fils. Toutefois, elle ne fut pas longue à flairer quelque chose de leur dissentiment, et elle en éprouva une joie secrète, en même temps qu'elle y voyait une perspective de sournoises méchancetés à l'égard de la jeune femme tant haïe, qui venait prendre ici la première place et, par sa triomphante beauté, rejetait dans l'ombre la femme touchée par la quarantaine, mais toujours insatiable d'hommages.

Une dizaine de jours après l'arrivée de lord Shesbury et d'Orietta, la comtesse Farnente apparut à Falsdone-Hall. Rose, la première fois

qu'elle la vit, dit à Orietta quand, un peu après, elle se trouva seule avec elle :

—Vraiment, je ne puis dire comme cette femme me déplaît!

—Ah! répliqua seulement Orietta.

Et elle serra les lèvres, comme pour réprimer les paroles amères qui s'y pressaient.

Rose lui jeta un regard pensif, un peu inquiet. Elle lui avait dit, à son arrivée: "Vous n'avez pas bonne mine, chérie!" Et elle remarquait de nouveau cette altération du charmant visage, ce cerne léger sous les yeux, qui parfois avaient une expression de langueur mélancolique, et à d'autres moments, devenaient sombres, douloureux, comme chargés d'angoissantes pensées.

Mais le plus souvent Orietta semblait gaie, animée; en la voyant prendre part aux plaisirs de Falsdone-Hall, de bons observateurs seuls pouvaient s'apercevoir qu'elle essayait surtout de s'étourdir.

Parmi les hommes qui l'entouraient d'hommages, nul, cependant, n'aurait osé tenter de lui faire la cour. Car la mésaventure du baron Parmier, quelque soin qu'il eût pris de ne la point ébruiter, avait été néanmoins connue, et la crainte d'être châtié par lord Shesbury, qu'on savait imbattable sur n'importe quel terrain, devenait pour tous le commencement de la sagesse.

Naturellement, le désaccord entre sa femme et lui intriguait et intéressait fort ses hôtes. L'apparition de la comtesse Farmente, l'attention que lui accordait lord Shesbury, furent une nouvelle pâture pour ces curiosités mondaines, ces malveillances féminines, ces esprits toujours à l'affût des faits et gestes d'autrui. On guetta avec malignité l'attitude d'Orietta à l'égard de *donna Vittoria*, on nota sa froideur un peu hautaine, ses airs d'indifférence polie, envers la belle Romaine toujours aimable. Il fut reconnu que pour une si jeune femme, elle montrait dans sa situation un tact et une dignité que l'on ne pouvait s'empêcher d'admirer, en blâmant secrètement son mari.

Lord Shesbury semblait fort peu se soucier de l'opinion ou des commentaires de ses hôtes. Il montrait une humeur très fantasque, souvent caustique et froidement mordante, qui n'épargnait pas même *donna Vittoria*. Mais, bien que celle-ci passât pour un caractère peu accommodant, elle lui opposait toujours la même grâce très souriante, la même féline adoration du regard. Elle possédait aussi à fond l'art de la flatterie discrète, subtile, et en usait à l'égard de Walter avec une habileté qui faisait monter dans l'âme d'Orietta un flot de colère et de mépris.

"Je comprends qu'il ne puisse supporter ma franchise, songeait-elle. Ces femmes l'ont tellement habitué à l'adulation, au culte de lui-même!"

Pour elle, Walter gardait la même attitude de courtoisie froide qu'auparavant. Mais depuis la dernière soirée à Eivoli, sa physionomie semblait s'être durcie, et quand il adressait la parole à Orietta, son regard prenait une expression d'ironie provocante, sa voix des intonations sèches, impérieuses, qui excitaient chez la jeune femme une sourde irritation.

Presque chaque matin, lord Shesbury sortait à cheval avec ceux de ses hôtes qu'il conviait à l'accompagner. *Donna Vittoria* était toujours de

ceux-là, bien qu'elle fût assez mauvaise écuyère. Orietta, tout d'abord, se trouvait au nombre de ces promeneurs. Elle montait admirablement, avec une grâce, une adresse et une intrépidité qui faisaient l'admiration de tous—sauf de son mari, sans doute, car il ne semblait pas avoir un regard pour elle et chevauchait presque constamment près de la comtesse Farmente. Bientôt, en dépit de son goût très grand pour l'équitation, elle renonça à ces promenades, sous le prétexte qu'elles la fatiguaient. Elle n'eut d'ailleurs pas à donner d'explication à lord Shesbury, car il ne parut même pas s'apercevoir de son absence.

A la vérité, cette fatigue était réelle, mais provoquée par des causes morales. Quelque grande que fût son énergie, Orietta se sentait à bout de forces.

Sournoisement, lady *Paméla* exploitait la situation. Elle montait une cabale contre la jeune femme délaissée, parmi toutes celles qui la jalouaient, en insinuant que sans doute lord Shesbury ne l'avait pas jugée sans reproche, dans l'affaire *Humphrey-Barford*. Et elle trouvait la plus complaisante des complices pour ces calomnies, en *donna Vittoria*. Ces deux femmes s'étaient prises l'une pour l'autre de vive amitié, tout au moins apparente. L'une pensait ainsi être agréable à son beau-fils et froisser Orietta, l'autre, d'esprit subtil, avait vite reconnu l'animosité secrète de lady *Paméla* contre la jeune lady Shesbury et se disait qu'elle lui serait une aide pour nuire à cette Orietta dont elle redoutait la beauté. Car elle savait trop combien éphémères étaient les caprices de lord Shesbury pour se faire des illusions sur celui dont elle était l'objet. D'ailleurs, plus loyal que son père—plus méprisant aussi—il n'avait jamais trompé une femme sur la valeur et la durée des sentiments qu'elle lui inspirait. "Après cela, si elle continue de m'aimer et persiste à ne pas m'oublier, "c'est son affaire", disait-il ironiquement.

*Donna Vittoria* avait aussi deviné qu'elle n'était qu'un instrument destiné à châtier Orietta, pour un motif dont elle n'avait rien pu pénétrer, car lord Shesbury demeurait sur ce point complètement énigmatique. Cette constatation blessait profondément son amour-propre; mais celui-ci trouvait plus fort que lui dans la passion que lui inspirait Walter, dans la domination qu'il exerçait sur cette femme coquette, frivole, capricieuse, toujours souple et sans volonté devant lui.

Or, étant données les dispositions ainsi présentées chez son cousin, *donna Vittoria* pouvait appréhender une réconciliation entre les deux époux. Voilà ce que, de toutes ses forces, elle eût voulu empêcher. Car elle haïssait Orietta pour sa beauté, pour son charme, pour tous les dons qu'elle possédait—et parce qu'elle était la femme choisie par lord Shesbury. "Qu'il aime n'importe qui d'autre... mais pas elle, pas elle!" songeait-elle âprement. "Ah! si je pouvais les séparer tout à fait!"

Elle avait donc trouvé une complicité à souhai-ter chez lady *Paméla* et toutes deux travaillaient dans l'ombre à ruiner l'honneur d'Orietta.

...Un après-midi, après le lunch, lord Shesbury dit à la comtesse Farmente:

—Je vous emmène tout à l'heure avec lady Grâce et lord Dodswin à Aberly, où je dois présider la cérémonie d'inauguration d'un hôpital. Nous prendrons ensuite le thé là-bas.

Lady Grâce Robsay, jolie blonde très brillante et très coquette, avec laquelle flirtait par làis Walter, applaudit joyeusement.

—Quelle idée charmante, lord Shesbury!

—Charmante! répéta la comtesse Farmente.

Elle était assise près d'une fenêtre, dans la petite bibliothèque, et feuilletait une revue française. Orietta cherchait un livre pour Rose, qui s'amusa à lutiner le lévrier de sa belle-sœur. Lady Grâce, à demi renversée dans son fauteuil, tenait à la main une cigarette que venait d'allumer pour elle lord Shesbury.

Walter se tourna vers sa femme.

—Je suppose, Orietta, que vous ne vous souciez pas d'assister à cette inauguration?

—Non, je ne m'en soucie pas, en effet, répondit-elle sans détourner la tête.

—Ce sera peut-être amusant... Il y a des types de province qui sont quelquefois drôles, dit lady Grâce. Vous ferez un discours, lord Shesbury?

—Quelques mots seulement.

—Il garde son éloquence pour la Chambre des lords, puisqu'il doit y occuper son siège l'hiver prochain, dit en souriant donna Vittoria.

—En effet! Quel fin régal ce sera de vous entendre! Je ne manquerai pas une séance, dans l'espoir que vous prendrez la parole!

—Et moi, je suis capable de venir exprès de Rome! ajouta la comtesse, souriant toujours, mais en glissant vers lord Shesbury la caressante lueur de ses yeux demi clos entre leurs cils sombres.

—Mieux vaudrait en ce cas élire votre domicile à Londres, répliqua Walter d'un ton moqueur.

—Eh! qui sait! L'idée m'en viendra peut-être!

—Quoi! les brumes londoniennes dont la seule idée vous fait horreur?

—Oh! les brumes!... Est-ce que cela compterait! Peut-être les trouverais-je plus radieuses que notre soleil du Midi?

—C'est possible. Les cervelles féminines ont tant d'imagination!

Un petit bruit mar interrompit lord Shesbury. Le livre que tenait Orietta venait de glisser entre ses doigts, sur le tapis.

Walter s'avança pour le ramasser et le lui tendit. La main qui le prit tremblait légèrement. Mais la physionomie de la jeune femme restait calme, un peu tendue par l'effort intérieur.

—Je ne trouve pas ce que vous voulez, Rose, dit-elle avec tranquillité.

—Qu'est-ce? demanda lord Shesbury.

—Les contes de Perrault. Sans doute quelqu'un de nos hôtes les a-t-il en ce moment.

—Oui, j'ai entendu Natacha Sanzoff dire qu'elle aurait plaisir à les relire... J'en ai chez moi une édition de l'époque; je vous la ferai porter, Rosy. Mais prenez-en grand soin, petite fille.

Il lui donna une tape amicale sur la joue, en ajoutant:

—Et ne rêvez pas que vous perdez votre pantoufle, comme Cendrillon.

—Ou votre bague, comme Peau-d'Ane, dit donna Vittoria.

Elle se détournait un peu vers le groupe formé par Walter, sa femme et Rose. Un sourire déteignait ses lèvres—un sourire de subtile ironie qui éveilla l'attention d'Orietta.

—...Chose beaucoup plus facile. Une bague, cela se perd partout. Peau-d'Ane la laissa dans la pâte, volontairement d'ailleurs, pour attirer l'attention du prince... Volontairement, oui...

Entre les cils baissés, un regard de féline méchanceté se glissait vers la main gauche d'Orietta. Là, étincelait le diamant d'une bague que lui avait fait remettre Walter, quelques jours après son retour de Rockden-Manor, pour remplacer l'anneau de fiançailles demeuré chez Mr Barford.

Le sang monta au visage d'Orietta. Que voulait dire cette femme? Oserait-elle insinuer que la bague, perdue—c'était la version officielle—avait été donnée?... donnée par elle, Orietta?

—...Ceci me rappelle un fait assez dramatique qui se passa autrefois dans ma famille. Mon grand oncle don Jacopo Alterri avait remis à sa fiancée une bague de famille, de très grande valeur. Elle n'imagine rien de mieux que de la vendre pour s'enfuir avec un autre jeune seigneur qu'elle aimait, et dont elle devint la femme. Mais don Jacopo les trouva, et, justicier expéditif, les envoya tous deux de vie à trépas.

—Votre grand-oncle était un assassin, donna Vittoria, et la jeune personne une voleuse, dit Orietta avec une froide ironie.

—Fort heureusement, ledit grand-oncle et sa fiancée n'ont jamais existé... que dans l'imagination inépuisable de Vittoria, ajouta lord Shesbury d'un ton de sarcasme.

La comtesse redressa la tête en un mouvement de protestation.

—Walter! Ceci revient à dire que je... mens?

—Quelle est la femme qui ne prend pas ses aises avec la vérité? Il en existe cependant... quelques-unes. Rose, par exemple... et Orietta.

Les paupières de Vittoria battirent, sa main froissa nerveusement la revue ouverte sur ses genoux. Elle dit avec un rire forcé:

—Je vous remercie du compliment que vous me faites.

—Certainement, je vous fais compliment de votre imagination. Le tout est de ne pas la mener trop loin, ce qui pourrait avoir des inconvénients... sérieux... Puis-je vous demander d'être prêtes toutes deux dans une heure, très exactement?

—Certes, nous le serons! dit lady Grâce avec empressement.

Et donna Vittoria acquiesça, d'un signe de tête.

Quand lord Shesbury fut sorti de la pièce Rose demanda à sa belle-sœur de l'accompagner dans le jardin. Elles quittèrent la bibliothèque, suivies du regard par lady Grâce et la comtesse Farmente.

—Où est-ce que cette histoire de bague perdue?... Je l'ai entendue raconter...

Lady Grâce se penchait vers donna Vittoria avec une lueur de vive curiosité dans le regard.

—Je ne puis rien vous en dire... car vous venez d'entendre lord Shesbury? Dans mes paroles, où je ne mettais aucune intention de malveillance, il a vu une allusion à... ladite histoire, et en a été fort mécontent, je l'ai bien compris. Il veut, naturellement, sauvegarder la réputation de la femme qui porte son nom.

—Mais croyez-vous que, vraiment, cette réputation ait reçu quelque atteinte?

Donna Vittoria leva les yeux au ciel, en joignant ses belles mains, un peu grandes, mais très souples et très blanches.

—Je ne veux rien croire... rien croire! N'attendez pas que je vous donne mon avis, chère lady Grâce... car je ne veux nuire à personne, avant toute chose.

—Cependant, s'il avait quelque chose à lui reprocher, je ne puis penser qu'un homme de ce caractère n'eût pas rompu ses fiançailles?

—Et s'il n'a connu que depuis lors quelque fait défavorable?... Ceci expliquerait leur étrange attitude... Mais non, non, je ne veux pas faire de suppositions peu charitables! Allons vite nous habiller, lady Grâce, car lord Shesbury a horreur de l'inexactitude,—encore un défaut dont il fait une spécialité à notre sexe.

Avec un petit rire sec, donna Vittoria ajouta, en se levant:

—Et il nous dirait peut-être aussi que sa femme—et c'est la vérité—est également dépourvue de celui-là.

## XX

Cet après-midi-là, Orietta, en quittant Rose après l'avoir reconduite chez elle, regagna son appartement et fit demander Mrs Thornton, une veuve de bonne famille qui remplissait près d'elle l'office de secrétaire. Car la marquise de Shesbury recevait un courrier considérable consistant en grande partie de demandes de secours, de sollicitations des commerçants désireux d'obtenir sa clientèle ou de gens qui imploraient son appui en leur faveur, près de lord Shesbury très influent à la cour et dans les milieux gouvernementaux. La plupart de ces lettres—sauf celles d'un caractère nettement commercial—lui parvenaient décachetées, enfermées dans une seconde enveloppe, et apportées chez elle par Ram-Sal. Car, quelques jours après leur mariage, Walter lui avait dit:

—Je vous prévient que toutes les lettres qui vous seront adressées passeront par mes mains et que je me réserve le droit d'en prendre connaissance. Ne voyez en cela aucune intention blessante pour vous, mais seulement une précaution que m'oblige de prendre votre grande jeunesse et mon expérience de la vie.

Secrètement froissée d'abord, elle avait, à la réflexion, reconnu que Walter exigeait là une chose raisonnable—en admettant qu'il n'eût, comme il le disait, aucune intention de méfiance ou d'humiliante malveillance contre elle.

Aujourd'hui, elle avait du courrier en retard qu'elle mit à jour avec l'aide de Mrs Thornton. Des secours furent envoyés, des cotisations souscrites pour des œuvres de bienfaisance. L'intendant de lord Shesbury remettait chaque mois à Orietta une somme très considérable, pour sa toilette et ses libéralités, et Walter avait dit à sa femme, une fois pour toutes:

—Si elle ne vous suffit pas, Melton a ordre de vous remettre ce que vous lui demanderez.

Mais elle suffisait toujours. Orietta détestait cet argent, elle ne voulait en user que pour ce qui se rapportait à la situation sociale de celui dont elle portait le nom.

Quant aux lettres sollicitant son intervention, elle les faisait remettre à lord Shesbury, qui jamais ne lui en disait mot.

Il était près de quatre heures quand la secrétaire se retira. Orietta, les bras appuyés contre son bureau, un petit chef-d'œuvre de marqueterie, laissa retomber son visage entre ses mains. Elle songea: "Que vais-je faire maintenant, pour m'occuper?... pour que je ne pense pas... que je ne pense pas!"

Oh! ces pensées!... ces regrets, cette hantise du souvenir!... et cette troublante souffrance d'un cœur qui se débat, meurtri, poignardé chaque jour, et si vivant encore... si terriblement sensible et vivant!

Laisant retomber ses mains, Orietta se leva, fit quelques pas à travers la pièce—le délicieux salon des Nymphes, tout ensoleillé à cette heure de l'après-midi. C'était intolérable!... cela ne pouvait pas durer!

"Je ne veux plus souffrir par lui!... je ne veux plus! Que m'importe! que m'importe tout!... Et lui, qu'est-il pour moi? Rien... rien! Je n'ai qu'à le mépriser, qu'à l'oublier, qu'à... O mon Dieu, est-il possible que ce soit une chose si difficile?"

Elle s'arrêta au seuil d'une fenêtre, les mains crispées l'une contre l'autre. Devant elle s'étendait l'admirable perspective des parterres et des grands bassins de la première terrasse. A gauche, les vitres de l'orangerie flamboyaient sous le soleil. Quelques groupes des hôtes de Falsdone-Hall se promenaient; d'autres en tenue de tennis, se dirigeaient vers les courts. Une impression de vie fastueuse, seigneuriale, de luxe noble, magnifique et délicat se dégageait ici de toutes choses. Une impression dont Orietta avait été grisée, secrètement,—surtout quand elle était devenue la fiancée du maître qui régnait ici en seigneur absolu.

Oui, elle avait péché par orgueil. Sa conscience depuis quelque temps, le lui disait avec une force grandissante. En vain, elle s'était efforcée d'en étouffer le cri, dans le mouvement de plaisirs qui entraînait les invités de Falsdone-Hall. Il fallait bien que se droiture, à la fin, se rendit à l'évidence.

Non sans lutte, certes! En ce moment même elle pensait, frémissante d'irritation, de révolte et de douleur: "Oui... mais lui, lui, alors? Que sont mes torts, près des siens?"

La voix qu'elle avait fait taire naguère, à Santa-Marie del Fiore, lui répondit:

—Tu n'auras pas à répondre devant Dieu de ses torts, mais des tiens.

...Quelques instants plus tard, Orietta entra dans la chapelle du château. Ce charmant sanctuaire, qui datait du seizième siècle, était en ce moment tout embrasé par la lumière du couchant qui traversait les précieuses verrières et répandait sur l'autel, sur le choeur, de somptueuses clartés de pourpre, d'azur et de sinople. Arrivant par un couloir un peu sombre, Orietta fut un moment éblouie. Elle s'agenouilla, mit son front entre ses mains et commença de prier... de crier silencieusement sa détresse, plutôt. Puis elle releva la tête pour regarder l'autel, en joignant les mains, en suppliant tout bas:

—Ayez pitié de moi, Seigneur!... ayez pitié! Mon âme est déchirée...

Ses yeux s'habituèrent à la vive lumière. Ils distinguèrent, au pied de l'autel, un prêtre agenouillé...

Ce prêtre n'était pas le vieux chapelain, malade depuis quelques semaines. Le Père Maxwell était venu de Londres pour le remplacer. On le disait d'une science théologique éprouvée, d'un jugement très sûr, d'une piété fervente. Lord Shesbury avait déclaré, après avoir reçu sa visite, à son arrivée: "C'est un homme intelligent, et qui paraît avoir du tact et de la dignité."

Dans l'esprit désespéré d'Orietta, une pensée venait de surgir: se confier à ce prêtre... lui confier tout, tout ce qui déchirait, enflammerait son âme... Oui, à l'instant, à l'instant! Il lui fallait un conseil... elle ne pouvait plus vivre ainsi...

Elle crispait ses mains à l'accoudoir du prie-Dieu, en regardant la silhouette agenouillée. Ce serait si dur... si difficile à expliquer... Elle-même ne pouvait se reconnaître, dans ce tumulte de sentiments, dans cette orageuse atmosphère de son âme...

Et cependant, il fallait le faire... loyalement, énergiquement.

Le prêtre continuait de prier. Orietta voyait un rayon de pourpre atteindre sa tête grise, courbée en une attitude d'adoration... Et puis, enfin, il s'inclina plus bas, se redressa, se leva, lentement.

Alors Orietta quitta sa place et, résolument, alla vers lui.

\* \* \*

La comtesse Farmente parut ce soir-là au dîner, avec une mine passablement défaite et des yeux lourds de fatigue. Lady Grâce, en riant follement, chuchota aux oreilles de ses amies que lord Shesbury avait fait servir du champagne, et si généreusement que donna Vittoria, qui n'en supportait pas beaucoup, avait été prise d'une crise de gaieté suivie d'abattement, de vertiges et de maux de tête. Le jeune Rodswin, lui, était complètement gris et avait fait à la comtesse les plus grotesques déclarations.

—Il n'est déjà pas bien intelligent à l'ordinaire: vous concevez ce que ce peut être, quand il ne sait plus ce qu'il dit!... Moi, le champagne en excès me rend très gaie, sans plus. Quant à lord Shesbury, je crois bien qu'il s'est contenté d'en verser à ses invités, sans y faire grand honneur personnellement. Il se croisait les bras et nous regardait avec l'air de se moquer de nous. La comtesse Farmente était furieuse—sans trop oser le montrer. Elle a dit à lord Shesbury: "Vous auriez dû m'avertir de ma distraction, mon cher Walter. En écoutant les histoires exotiques que vous nous contiez, je laissais remplir ma coupe, sans m'en apercevoir." Et il lui a répondu avec un air d'ironie tout à fait désagréable: "Mais, ma chère, je ne suis pas chargé de vous surveiller, que je sache?" Aussi la belle Vittoria boudait-elle un peu, ce soir—et surtout, elle a la tête encore lourde de son champagne. Quant à Rodswin, je crois bien qu'il est allé se coucher, car je ne le vois pas.

Pour n'avoir pas fait fête au champagne, lord Shesbury n'en montrait pas moins, ce soir, une gaieté, une verve moqueuse, un entrain vraiment étincelants. Chacun de ses sourires, chacun de ses mots d'esprit ou de ses ironies faisait tressaillir

une fibre dans le cœur d'Orietta. La jeune femme ne parvenait que par le plus violent effort de sa volonté à garder l'attitude habituelle, à s'entretenir avec ses hôtes. La contrainte de son sourire, l'éclat fiévreux de ses yeux frappaient quelques esprits perspicaces, parmi lesquels le bon comte Sanzoff et sa fille Xénia, amis fidèles d'Orietta.

On dansa, ce soir-là, dans les salons de Falsdone-Hall. On se sépara tard, bien que le lendemain il y eût chasse à courre. Seule, donna Vittoria s'était retirée plus tôt, vaincue par le malaise. Mais elle avait eu le temps auparavant de faire amende honorable pour sa mauvaise humeur, près de son cousin. Car elle savait par expérience que les bouderies étaient inutiles et dangereuses, avec un homme tel que lui.

Au moment où Orietta s'appropriait à gagner son appartement, il ne restait dans le salon en ronde que lord Shesbury et les Sanzoff. Natacha, après avoir embrassé la jeune femme, s'en alla serrer la main de son cousin qui s'entretenait avec le comte d'une récente difficulté surgie entre la Russie et la Turquie.

—Walter, est-ce vrai, ce que m'a raconté Mrs Pelam? demanda-t-elle. "Vous avez grisé la comtesse Farmente, lady Grâce, le petit Rodswin?"

—Ils se sont bien grisés sans moi, chère cousine! Je leur racontais des histoires fantastiques recueillies dans mes voyages en Orient. En m'écoutant, ils buvaient sans s'en apercevoir le champagne que leur versait le maître d'hôtel, aussitôt leurs coupes vides.

—Vous ne faisiez pas signe à celui-ci?

—Non, je vous l'affirme. Je me contentais de le laisser faire. Rodswin, d'ailleurs, en redemandait toujours. Quand il s'y met, ce petit innocent, il dépasse les autres!... et je vous assure qu'il nous a défilé une série de bêtises!" ajouta Walter en riant.

—C'est cela qui vous avait tant égayé, ce soir?

—Cela... ou autre chose. Quelle raison, en vérité, aurais-je de ne l'être pas gai?

Il rit de nouveau, d'un rire léger, sardonique, en répétant:

—Oui, quelle raison aurais-je?

## XXI

A l'aube, Orietta n'avait pas fermé les yeux. Elle évoquait ce moment où, dans l'angoisse, les doutes, les tortures de son âme, elle était allée crier au prêtre sa détresse. Il l'avait écoutée presque sans l'interrompre, et puis avec une profonde compassion, il avait dit cette parole terrible:

—Ma pauvre enfant, comme vous l'aimez!

Et elle n'avait pas protesté. A quoi bon essayer de se leurrer? Il fallait se rendre à l'évidence, reconnaître que son cœur saignait des coups portés par cet homme qui l'avait traitée avec tant d'impitoyable orgueil.

Et le prêtre avait dit aussi:

—Sans vouloir nier la part de culpabilité de lord Shesbury dans le cas douloureux que vous m'exposez, je dois vous avouer que la vôtre est grande. Il existe, je le veux bien, des circonstances atténuantes—mais lui peut en invoquer aussi. Songez donc, my lady, à l'injure que représentait pour votre fiancé cette fuite, votre séjour chez Mr Barford et la promesse de mariage que vous faites

à celui-ci? Songez, s'il vous aimait, à ce que tout cela dût être pour lui?

—Il ne m'aimait pas réellement! avait répliqué Orietta avec un sursaut de violence.

—Qu'en savez-vous? Je crois au contraire qu'il vous avait en grande estime et affection, pour avoir tenu à ce mariage, quand même.

—Il a agi par esprit de vengeance — lui-même me l'a bien fait comprendre.

—Soit, pour une part. Mais, mon enfant, il aurait pu se venger d'autre manière, et de façon très sensible aussi pour vous, en rompant ses fiançailles et en vous abandonnant à la malignité du monde. Pensez à ce qu'aurait été votre existence, après qu'un homme de cette situation vous aurait tacitement reconnue coupable, tout au moins de grave inconséquence! En tenant à vous épouser, il a sauvé votre honneur. Voilà une chose dont il faut lui tenir compte.

Elle se l'était déjà dit, et elle avait repoussé orgueilleusement cette pensée, qui lui était insupportable. Oui, il l'avait sauvée... Et auparavant, il avait été bon pour elle, délicat, chevaleresque. Il remplissait très sérieusement son devoir fraternel à l'égard de Faustina, et se montrait maintenant un frère presque affectueux pour Rose. Elle reconnaissait tout ce qui parlait en sa faveur. Mais à côté, que d'ombres!... que d'ombres et d'angoissant mystère chez lui!

Et cette femme, avec laquelle il la narguait?... N'était-ce pas abominable?

—Il est probable qu'elle n'existerait pas pour lui, si vous aviez voulu écouter les paroles de conciliation qu'il vous adressait, le jour de votre mariage, avait répondu le père Maxwell. Mais il se venge, car il est orgueilleux, aussi terriblement orgueilleux que vous, my lady, et souvent l'orgueil rend cruel... Certes, je ne dis pas que vous puissiez être heureuse dans cette union. J'ignore le véritable caractère de lord Shesbury; je ne connais que sa réputation, qui présente certains côtés inquiétants. De plus, vous avez tous deux des natures qui, par quelques points, semblent destinées à se heurter. Il faudrait qu'un grand amour réciproque vous unît... Tout au moins, il faudrait que vous eussiez, my lady, assez de dévouement, d'abnégation, pour supporter courageusement les torts que pourrait avoir votre mari, les défauts de son caractère, et faire pénétrer peu à peu votre influence dans cette âme, pour la transformer. Il semble, d'après ce que vous me dites, posséder une certaine loyauté. Ceci est une qualité précieuse; une âme loyale est toujours plus accessible au bien, à la vérité, plus capable aussi de reconnaître ses torts et de les réparer généreusement, quand l'amour-propre ou quelque autre passion ne l'aveugle plus.

Loyal, elle l'avait cru, en effet, mais elle ne savait plus maintenant... Car, en dépit de tout, le poison de la calomnie, distillé par Barford, avait laissé quelque trace.

Puis le prêtre avait ajouté:

—Vous ne pouvez pas demeurer en cette situation, my lady. Il faut avoir une explication sincère, courageuse, avec lord Shesbury. Je ne doute guère qu'elle n'amène entre vous la réconciliation. Si toutefois, j'en devais être autrement, vous pourriez alors demander à Rome l'annulation de votre mariage.

Une explication! C'est-à-dire reconnaître ses torts et... demander son pardon? A lui... à lui, après tout ce qu'il venait d'infliger à la fierté, à la sensibilité frémissante d'une femme dont lui-même avait reconnu l'innocence? L'âme d'Orietta, à cette pensée, avait bondi de révolte.

—C'est impossible... C'est impossible, mon Père! Pensez donc à tout ce qu'il m'a fait souffrir!... Mais non, vous ne savez pas!... vous ne pouvez pas savoir ce que j'ai souffert! Et il faudrait que j'aie lui dire... lui dire que je me repens... que je lui demande de me pardonner! Ah! j'aimerais beaucoup mieux mourir!

—Il ne s'agit pas de mourir, ma pauvre enfant, mais d'accomplir votre devoir. Je ne nie point qu'il soit en la circonstance très douloureux, et crucifiant pour votre amour-propre. Mais après avoir refusé la tentative de conciliation naguère faite par lord Shesbury, les premiers pas doivent maintenant venir de vous. Mettez à cette démarche toute la dignité nécessaire, soit; mais, en même temps, maîtrisez la révolte de cet orgueil qui a été pour vous bien mauvais conseiller. Lord Shesbury, si comme je l'espère, il a quelque noblesse dans le caractère, ne pourra manquer d'être touché par votre loyauté, par votre courage... Et croyez-en mon expérience des âmes, my lady: votre mari n'a jamais cessé de vous aimer... et il doit souffrir autant que vous.

"Il doit souffrir autant que vous!..." Cette parole, Orietta se la répétait en ce moment, tandis que les premières clartés de l'aube pénétraient dans sa chambre. Et une sorte de rire sourd, d'une amère ironie, venait à ses lèvres. Ah! si le père Maxwell l'avait entendu, quelques heures auparavant!... "Quelle raison, en vérité, aurais-je de n'être pas gai?" Et il l'était, en effet... tout particulièrement ce soir. Certes non, il n'avait jamais souffert autrement que dans son orgueil! Et cette souffrance-là, comme il l'avait cruellement vengée!

Dans ce lit où elle ne pouvait trouver le repos, Orietta tremblait d'une fièvre d'angoisse. Aller à lui... aller à lui, comme une coupable... demander qu'il pardonnât... "Le jour où vous me crierez miséricorde, ce n'est pas un pardon que je vous accorderai..." Il avait dit cela, et elle frissonnait au souvenir de son accent, de son regard. Quelle revanche pour lui, quand il la verrait vaincue... elle, dont il connaissait l'ardente fierté!

—Non, je ne pourrai pas!... je ne pourrai jamais cela! murmura-t-elle farouchement, en enfouissant dans l'oreiller son visage brûlant.

Et cependant... cependant, il faudrait qu'elle se décidât. Il n'y avait plus moyen de vivre ainsi — le père Maxwell l'avait dit lui-même.

Ah! orgueil maudit, qui lui avait fait jeter à la face de Walter de si terribles mots! Orgueil fou qui, dans cette dernière soirée à la villa Artelli, l'avait rendue sourde à un second appel de conciliation!

Car ce jour-là, elle avait compris que, de nouveau, il lui offrait l'oubli... et l'amour.

Oui, par deux fois, il lui avait offert la réconciliation. C'était elle qui l'avait repoussé... Il fallait donc qu'elle allât vers lui, maintenant... Et comment l'accueillerait-il? Ne dirait-il pas: "Il est trop tard?" Ne la repousserait-il pas à son tour?

"Quand vous crierez miséricorde"... Ah! dès ce moment-là, il la voyait vaincue, venant à lui humiliée, avec son cœur pantelant et sa fierté brisée! Dès ce moment-là il devait savoir, lui dont l'esprit était doué d'une telle pénétration, que celle qui le défiait avec tant de fol, d'intraitable orgueil, l'aimait avec toutes les forces de son cœur ardent, où il s'était introduit en maître, et qu'elle se rebellait surtout contre la domination de cet amour par lequel la tiendrait captive celui dont elle avait éprouvé l'humeur impérieuse la froide, implacable volonté—celui qu'à ce moment-là, de toute son âme, elle eût voulu haïr!

Et elle l'aimait... elle l'aimait! Oui, elle osait encore l'aimer, après tout ce qu'elle avait souffert pour lui! C'était affreux, en vérité!... S'il lui avait été indifférent, ou si elle l'avait détesté... eh bien, il aurait été moins terrible d'aller vers lui, de lui dire: "J'ai eu tort..." Oui, moins terrible, certainement!

Mais comment faire taire les tumultueux battements de ce cœur qu'il avait pris si vite, le redoutable enchanteur, et qui ne voulait pas—qui ne pouvait pas lui échapper, en dépit de tous les coups dont il l'avait percé?

Oui, à Florence, à Tivoli... Le Père Maxwell avait dit: "C'est votre faute. Lui est coupable, mais vous avant lui, puisqu'en fait, quoi qu'il en ait dit après votre retour de Rockden-Manor, il était prêt à vous pardonner. Vous ne l'avez pas voulu. Le châtement a été dur; reconnaissez pourtant—et ceci je le dis sans vouloir le moins du monde excuser lord Shesbury, car il ne peut l'être quant à la forme qu'il lui donne—reconnaissez qu'il ne fut pas entièrement immérité."

Soit! Mais qu'on ne lui dise pas, alors, que Walter l'aimait! On ne fait pas ainsi souffrir, quand on aime!

"Et toi", murmurait sa conscience. "Toi qui l'aimais, ne l'as-tu pas abandonné sur la seule parole d'Humphrey Barford? Ne l'as-tu pas repoussé avec colère, avec un farouche ressentiment, quand il te disait—lui l'orgueilleux, lui, l'offensé: "Oublions... et aimons-nous". Cependant tu as reçu de sérieux principes moraux, tu étais une chrétienne fervente, tandis que lui, dès l'enfance, a été entouré de flatteries, adulé par tous—et par son père le premier. Jeune homme, il a connu tous les enivres de l'orgueil. Toi-même, en voyant quelle idole on a fait de lui, tu as pensé parfois que ses défauts avaient des excuses, et qu'il était même étrange qu'ils ne fussent pas pires. Dès lors pourquoi voudrais-tu qu'en cette circonstance, où son amour-propre a été si profondément blessé, il se montrât meilleur que toi?"

C'était vrai!... c'était vrai! Elle devait lui donner l'exemple... Ou, cela, elle le reconnaissait. Elle était prête à le faire désormais...

Ah! si seulement elle était sûre qu'il l'aimât! Dans sa fiévreuse angoisse, elle évoquait le souvenir de la brûlante admiration qu'elle avait lue dans ses yeux, plus d'une fois. Un jour, il lui avait dit: "Mon Orietta n'a pas à craindre de rivales en charme ni en beauté. Mais je crois aussi qu'elle a un cœur incomparable." Puis aussitôt il avait souri, avec une légère ironie, en ajoutant: "Il faudra que je le ménage beaucoup, n'est-ce

pas, ce cœur impétueux, exigeant, qui se donne à moi?"

Elle ne savait... non, en vérité, elle ne pouvait savoir ce qu'elle avait à attendre de lui! Mais il faudrait, quand même, qu'elle fit cette démarche... cette terrible démarche dont la seule pensée la faisait frémir d'humiliation, de révolte et de détresse.

"Jamais, jamais!... je ne pourrai jamais!" songea-t-elle désespérément.

## XXII

Ce jour-là, vers la fin de l'après-midi, lord Shesbury vint dans la bibliothèque prendre connaissance de son courrier que le secrétaire y avait déposé. La lecture d'une courte lettre amena sur sa physionomie une violente expression de colère. Il sonna pour donner l'ordre d'aller prévenir Nortley qu'il l'attendait. Et il se mit à marcher de long en large, les sourcils rapprochés, les lèvres serrées, en froissant nerveusement la lettre entre ses doigts.

Quand Nortley entra, il lui fit face en disant brusquement:

—Tenez, lisez cela!

—Une lettre anonyme! dit le jeune homme avec mépris, après avoir parcouru les quelques lignes. C'est odieux!... Mais il n'y a qu'à la jeter au feu, my lord!

—Et à en connaître l'auteur, répliqua lord Shesbury, les dents serrées. Car je ne laisserai pas sans châtement cette attaque contre l'honneur de ma femme. Serions-nous en face d'une manœuvre de Barford? Qu'en pensez-vous, Nortley!

—Je pense, my lord, que Mr Barford ne doit pas se hasarder à vous braver ainsi.

—Qui, alors?

—Ah! voilà le difficile!... Je dois vous dire cependant, my lord, que des bruits fâcheux semblent circuler en ce moment contre lady Orietta. Hier, lady Gâce m'a fait une question assez insidieuse, au sujet de ce qu'on appelle "l'étrange aventure de lady Shesbury", et peu après, ce fut le tour de sir Arthur Fenwall.

—On vous a fait des questions? Cela laisse supposer, en effet, que la source de ces bruits se trouve ici... Mais il faut que nous la trouvions, Nortley... et sans tarder!

En laissant retomber son poing sur une table placée près de lui, lord Shesbury répéta, avec une sourde violence:

—Sans tarder, Nortley! Moi, rien ne pourra me faire douter de l'innocence et de l'entière sincérité de ma femme; mais je ne veux pas qu'd'autres aient un soupçon sur elle. Il faut donc couper ces bruits à leur racine. Surveillez, enquêtez discrètement. Vous m'avez été d'une grande aide pour démasquer Barford; je ne doute pas que vous mettiez à cette nouvelle recherche le même zèle, la même habileté.

—Et le même dévouement, my lord, ajouta Nortley. J'espère, dans peu de temps, vous apporter quelques précisions.

—Le plus tôt possible, car je veux écraser les vipères, quelles qu'elles soient.

—Oui, je crois qu'elles seront bien écrasées, s'il les tient! pensa Nortley en se retirant.

Demeuré seul, lord Shesbury s'assit devant une table et prit son front entre ses mains. Il de-

meura ainsi longtemps, jusqu'à ce que la sonnerie de l'horloge le fit sursauter.

—Ah! j'oublie l'heure! murmura-t-il.

Il gagna son appartement et s'habilla pour le dîner. Son front plissé, son air distrahit indiquaient une profonde préoccupation. Mais il n'en paraissait plus rien quand il entra dans les salons où commençaient d'arriver ses hôtes. Lady Grâce vint à lui, vive, éblouissante, le regard chargé de passion provocante. Pendant la chasse à courre, ce matin, il avait délaissé pour elle, excellente écuyère, la piètre amazone qu'était donna Vittoria. Elle voulait profiter de son avantage, supplanter la belle Romaine. Lord Shesbury parut se prêter à son désir. Il s'assit près d'elle, écouta en riant les anecdotes drôles qu'elle lui contait, un peu penchée vers lui, les yeux dans ses yeux. Et ce fut ainsi que les vit Orietta, quand elle entra à son tour.

Elle s'était fait excuser ce matin de ne point paraître, car elle se trouvait brisée moralement et physiquement. Rose était venue la voir, et les jeunes comtesses Sanzoff aussi. Lord Shesbury avait fait demander de ses nouvelles par Ram-Sal, au cours de l'après-midi, et elle avait répondu qu'elle espérait pouvoir paraître au dîner. Elle s'y était forcée, en effet. Et elle entra, vêtue de soie bleu pâle brochée d'argent, avec des opales—les merveilleuses opales qui avaient paré la Reine de la nuit—parmi ses cheveux et son corsage. Dans son visage un peu pâli, un peu creusé, les yeux profonds, pleins de langueur, gardaient un reflet des pensées douloureuses, des luttes déchirantes de l'âme. Jamais, peut-être, elle n'avait été aussi admirablement, aussi pathétiquement belle. Telle fut l'opinion à peu près unanime de ceux qui se trouvaient là.

Avec un sourire à peine esquissé, d'une séduction infinie, elle remerciait ses hôtes qui s'empressaient, demandant des nouvelles de sa santé. Mais oui, il fallait sourire—quand même. Il fallait paraître sans tourment, sans souci, devant ces regards étrangers—devant "son" regard, à lui, quand par hasard il en effleurait sa femme, rapidement, indifféremment.

Beaucoup plus intéressantes, de toute évidence, lui semblaient la comtesse Farmente ou la blonde, brillante et audacieuse lady Grâce.

Et il faudrait aller lui dire...

Non, non, elle ne voulait pas penser à cela, maintenant. Plus tard, oui... mais pas maintenant—pas devant ces femmes dont la vue soulevait en elle une tempête de révolte.

Et elle continua de causer, de sourire, tandis que des frissons légers lui parcouraient le corps et que son cœur battait si vite, si vite qu'il l'étauftait.

\*  
\*\*

Quatre jours plus tard, Ram-Sal introduisait Herbert Nortley dans la salle des Cygnes où lord Shesbury examinait d'antiques manuscrits trouvés dans les archives du château.

—Vous avez du nouveau à m'apprendre, cher? demanda aussitôt Walter.

—Je tiens toute l'affaire, my lord. Celles qui ont donné le branle, insinué la calomnie, sont... lady Paméla et la comtesse Farmente.

—Ah! dit seulement lord Shesbury.

Mais une redoutable lueur avait passé dans ses yeux.

—La lettre a été écrite par la femme de chambre française de lady Paméla—naturellement sous la dictée de sa maîtresse. Et quelqu'un—je ne sais qui—s'est chargé de la mettre à la poste, à Londres... Voilà tout ce que j'ai pu apprendre. Mais je crois que c'est suffisant?

—Très suffisant. Merci, mon cher Nortley. J'ai là tous les éléments pour agir. Quant à vous, ayez soin de réfuter énergiquement les propos fâcheux que vous pourriez entendre.

—Je n'y manquerai certes pas! Outre mon dévouement pour vous, my lord, je suis indigné du tort injuste que l'on fait ainsi à lady Shesbury. Et vraiment, je ne sais comment on ose s'attaquer ainsi à elle, du moment où vous l'avez trouvée toujours digne de lui donner votre nom!

—On suppose probablement que depuis lors j'ai changé d'avis sur elle, dit lord Shesbury d'une voix un peu âpre. Certaines choses, dans ma façon d'agir, ont pu le donner à penser. Mais je vous autorise, Nortley, à démentir formellement cela. Le... dissentiment qui existe entre ma femme et moi n'a aucun rapport avec le sujet de ces misérables calomnies.

Sur ces mots, lord Shesbury congédia Herbert Nortley. Celui-ci, en se rendant peu après au tennis, fut abordé par Mrs Pelham, une quinquagénaire assez bonne personne, mais très curieuse, qui, après quelques circonlocutions, en arriva à cette question:

—Serait-il vrai, comme je l'ai entendu dire, que lord Shesbury est brouillé avec sa femme, et qu'il songerait à se séparer complètement d'elle, parce qu'il a connu qu'elle n'était pas sans torts graves, dans son escapade avec Mr Barford?

—La personne qui vous a dit cela a menti, Mrs Pelham! répliqua Nortley avec indignation. Lord Shesbury n'a jamais eu de semblables idées, et il n'a cessé—lui-même me l'a dit expressément—de conserver à lady Orietta sa plus entière estime.

—Cependant il semble la délaïsser... Une jeune femme si parfaitement belle, séduisante, on ne la délaïsse pas après quelques semaines de mariage pour une comtesse Farmente ou une lady Grâce, fût-on même aussi inconstant que l'on prétend lord Shesbury.

—Il existe en effet un dissentiment, j'ignore lequel. Mais ce que je sais bien, c'est qu'il ne faut pas l'attribuer à un démérite quelconque de lady Orietta... Et je vous engage beaucoup, Mrs Pelham, dans votre intérêt même, à ne pas propager ce bruit. Quand il viendra aux oreilles de lord Shesbury—et cela ne peut manquer—celui-ci concevra une telle indignation de voir ainsi toucher à la réputation de sa femme que... je ne souhaite pas à mon pire ennemi d'être l'objet de la vengeance qu'il en tirera. Or, Mrs Pelham, vos fils occupent des situations auxquelles, très facilement, peut nuire un homme comme lui.

—Oh! je ne répéterai certainement rien de ces mensonges, de ces méchancetés! dit Mrs Pelham, visiblement effrayée. Non, cher Mr Nortley, pas un mot ne sortira de mes lèvres sur ce sujet-là!

—Bon! pensa Nortley. Le mieux est de leur faire peur. Et, de fait, je pense que la belle-mère et la belle Farmente vont passer un agréable quart d'heure, si j'en juge par l'expression de sa phy-

sionomie, quand j'ai prononcé leurs noms. Elles ne l'auront d'ailleurs pas volé, ces odieuses calomniatrices... Mais, à la vérité, l'attitude de lord Shesbury envers sa femme semblait donner crédit à leurs mensonges. Je n'ai pas osé le lui dire... mais Mrs Pelham avait raison; on ne délaïsse pas pour rien une adorable créature comme lady Orietta, dont il semblait si épris pendant ses fiançailles, et avec laquelle aucune femme, ici, ne peut rivaliser, sous le rapport de la beauté, du charme, de la vive et profonde intelligence. Alors? Que répondre, quand on me fera de nouveau cette objection?"

## XXIII

Il bruina un peu, le lendemain matin, quand lord Shesbury et la comtesse Farmente quittèrent le château. La veille, au moment où elle prenait congé à la fin de la soirée, il lui avait dit:

—Promenez-vous que nous fassions demain une promenade à cheval?

Et elle avait acquiescé aussitôt, d'autant plus heureuse que pendant toute cette journée, Walter avait paru l'ignorer à peu près complètement. A vrai dire, ce matin, il ne semblait pas beaucoup plus aimable. Il gardait un air d'altière froideur et répondait tout juste autant que l'exigeait la politesse aux propos de donna Vittoria. Mais celle-ci savait par expérience qu'il était, avec les femmes, d'humeur capricieuse et hautaine. C'était, disait-il ironiquement, le moyen de leur enlever leurs propres armes et de s'en servir contre elles pour les soumettre à la suprématie masculine.

Elle ne s'inquiétait donc pas de cette attitude, quelque pénible qu'elle lui fût. D'ailleurs, quand elle était à cheval, la crainte lui faisait oublier momentanément toute autre chose. Car elle avait peur—surtout quand elle chevauchait près de ce magnifique alezan doré qui avait les préférences de lord Shesbury. La bête ardente, difficile, dont son maître domptait seul le caractère intraitable, effrayait le cheval de donna Vittoria, et plus encore l'écurière peu habile. Mais pour rien au monde, elle n'eût voulu refuser de prendre part à ces promenades, et elle supportait héroïquement ce supplice quand il plaisait à lord Shesbury de le lui imposer.

Aujourd'hui, l'alezan paraissait d'une fougue particulièrement violente. Vittoria, tout en admirant l'aisance avec laquelle le contenait Walter, se sentait fort mal à l'aise. Elle le fut plus encore quand lord Shesbury fit prendre un très vif galop à son cheval, en disant:

—Nous marchons comme de véritables tortues!

La monture de la comtesse suivit au grand effroi de la jeune femme. Les promeneurs arrivèrent ainsi à la forêt, s'engagèrent dans une allée. Walter restait silencieux, et il avait maintenant aux lèvres un mauvais sourire que remarquait Vittoria. Elle songea avec un peu d'angoisse: "Qu'a-t-il donc?. Est-ce contre moi?"

La bruine avait cessé; mais le sol restait boueux et les chevaux y enfonçaient profondément leurs sabots. Le comtesse fit observer avec hésitation:

—Ne croyez-vous pas que nous marchons trop vite, ici?

—Trop vite? Allons donc! Pas assez, voulez-vous dire? Mahmoud va vous montrer ce que c'est que d'aller vite!

Ce fut, dès lors, une course folle. Le cheval de Vittoria suivait l'alezan, qui presque aussitôt le dépassa. La comtesse se cramponnait, blême de terreur, ne sachant comment retenir sa monture, qui allait sur les traces de Mahmoud. Ainsi prit-elle un sentier, pour déboucher sur le bord de la rivière torrentueuse qui traversait la forêt.

La bête, emportée par son élan, serait tombée dans l'eau si lord Shesbury, arrêté là, ne l'avait saisie au passage et maintenue d'une poigne de fer. Ce fut un de ces tours de force dont il était coutumier et qui ne semblaient pas plus lui coûter qu'à d'autres une bagatelle. Mahmoud se cabra; mais quelques énergiques pressions contre ses flancs le calmèrent aussitôt.

Vittoria, décoiffée, livide, semblait à demi morte de terreur. Elle balbutia d'une voix éteinte:

—Ah! vous m'avez sauvée, cher!... cher!

—Moi, je vous ai sauvée? J'en serais bien fâché! Non, j'ai voulu éviter à ce cheval une chute dans laquelle il aurait pu se briser un membre. Mais vous, Vittoria Farmente... vous, que m'importe?

Elle attachait sur lui des yeux hagards, stupéfaits, qui rencontraient un regard de colère sourde, de lourd mépris.

—Ah! vous avez eu peur? Mais vous n'avez pas tremblé quand, lâchement, vous avez semé la calomnie contre l'honneur d'une femme... de ma femme!

—Quoi?... Que... que voulez-vous dire? bégaya la comtesse.

—Ne cherchez pas à mentir. Vous savez qu'avec moi c'est inutile. Mais je vous chasse de ma demeure, entendez-vous? Cet après-midi même, vous partirez—et prenez garde que je n'entende plus parler de vous!

—Walter!... c'est abominable!... Walter!

Elle tendait vers lui une main suppliante.

—Me traiter ainsi, moi qui vous aime... vous qui m'avez aimée...

Un rire sarcastique s'échappa des lèvres de Walter.

—Ah! oui, je vous ai aimée!... Tout juste ce que vous méritiez, comtesse Farmente. Et quant au mépris dont vous êtes digne, la dose s'en augmente quelque peu aujourd'hui, voilà tout!

Vittoria, les mains crispées sur les rênes, le regardait avec une sorte d'épouvante. Sa voix tremblante tenta de protester encore:

—C'est atroce!... c'est...

—Assez! interrompit durement Walter. Vous avez essayé de ternir la réputation d'une femme innocente, par basse jalousie—d'une femme innocente dont vous n'êtes pas digne de baiser la trace des pas. Je vous en punis comme vous le méritez... Et estimez-vous heureuse d'en être quitte de cette manière, car un homme à votre place aurait déjà fait connaissance avec ceci.

D'un geste violent, il leva sa cravache.

—Vous pouvez le dire à vos complices. Les hommes, ma cravache; les femmes, l'expulsion de ma demeure. Ainsi seront traités ceux qui s'attaqueront à lady Orietta Shesbury... Et maintenant, retournons.

Fort heureusement pour donna Vittoria, son cheval la conduisit sagement jusqu'au château sur les pas de Mahmoud, car elle aurait été incapable de le diriger. La rage, le désespoir, l'humiliation avaient amené chez elle un complet effondrement, et elle suivait lord Shesbury avec la mine d'une bête domptée.

Un peu avant d'atteindre la grille, les promeneurs croisèrent un poney-chaïse où se trouvaient Orietta et Rose. L'élégante petite voiture et ses deux charmants poneys étaient un présent de Walter à sa soeur. Orietta conduisait ce matin. Elle répondit par une brève inclination de tête au salut de son mari, tandis que Rose souriait à celui-ci en lui adressant de la main un geste affectueux.

— Elle a une drôle de tête, donna Vittoria! fit observer la fillette. Quelle mine! Défaite, absolument!... Et c'est à peine si elle a salué!

Les lèvres frémissantes de la jeune femme se serrèrent nerveusement. Après la lutte soutenue depuis quatre jours, contre son orgueil révolté, contre son cœur torturé, la rencontre de Walter et de la comtesse Farmente soulevait de nouveau en elle une tempête de colère et de souffrance.

Lady Rose l'observait du coin de l'oeil. Elle pensait: "Qu'y a-t-il donc entre Walter et elle? Je vois bien qu'elle souffre, ma pauvre chère Orietta. Et c'est par sa faute, à lui... Cette Vittoria que je déteste, n'est-elle pas pour quelque chose là-dedans?"

Au retour de la promenade, Orietta alla changer de toilette pour le lunch, puis jeta un coup d'oeil sur le courrier déposé dans le salon des Nymphes, où elle se tenait le plus habituellement. Elle commença d'ouvrir quelques-unes des lettres, assez nombreuses ce matin; mais sa première femme de chambre vint l'interrompre pour lui présenter des échantillons envoyés par une grande maison de couture parisienne. Après cela, elle gagna les salons pour le lunch, où ne parut pas la comtesse Farmente. Lady Pamela s'y montra fardée plus que de coutume, pour dissimuler les ravages produits par une violente émotion—par la peur, la terrible peur qui l'avait envahie, depuis que donna Vittoria, hagarde et à demi folle, était entrée chez elle en disant:

— Il me chasse! Il sait que nous avons dit quelque mal de sa femme. Prenez garde à vous, car il sera sans pitié! C'est un démon, quand il se venge!

Tremblante, n'osant lever les yeux sur son beau-fils, elle répondit à ceux qui l'interrogeaient sur la comtesse Farmente que celle-ci venait d'être appelée subitement près de son père malade.

Lord Shesbury dit avec indifférence:

— Ah! en effet.

Et il se tourna vers un de ses hôtes pour lui adresser une question au sujet d'un événement diplomatique récemment survenu.

Quant à Orietta, elle éprouva une sensation de soulagement, à l'annonce de ce départ. Donna Vittoria avait été pour elle une cause de si profondes souffrances, depuis quelques semaines, que sa seule vue excitait en son âme la plus douloureuse irritation.

Mais, hélas! il n'en restait pas moins le même, ce redoutable, cet énigmatique Shesbury. Pendant ces quatre derniers jours, il venait de se

montrer pour elle particulièrement glacial, indifférent, avec une physionomie dure et fermée, plus que jamais. Et cependant, il fallait... il fallait qu'elle allât à lui!

Demain... oui, demain matin, après une longue et fervente prière pour demander à Dieu le courage, avec la force de dompter les révoltes de son âme...

Cette après-midi-là, Orietta fit avec une partie de ses hôtes une promenade en mail jusqu'aux ruines d'un château-fort, à quelques milles de Falsdone-Hall. Lord Shesbury conduisait une des voitures et, près de lui, avait pris place lady Grâce, vêtue de rose, fraîche, radieuse, plus brillante que jamais. Orietta, avec un déchirement de cœur, revit en pensée le jour de cette promenade à Aberly, où elle était assise à son côté, dans le rapide phaéton... et cette terrasse d'hôtel où ils avaient pris le thé. Quelle ardeur contenue, quelle éblouissante caresse dans les yeux qui s'attachaient si souvent sur elle! Et comme il s'était montré discrètement attentif, en lui donnant l'impression délicate, enivrante, qu'elle existait seule pour lui!

Hélas! hélas!... C'était aujourd'hui lady Grâce qu'il regardait sans doute ainsi... et hier, c'était donna Vittoria. Non, non, mieux valait écarter toutes ces réminiscences d'un bonheur passé, qui jamais plus ne reviendrait. Jamais plus, quelle que fût la réponse de Walter à la démarche qu'elle ferait près de lui.

Les promeneurs rentrèrent assez tard, et Orietta se fit habiller aussitôt pour le dîner, avec l'intention de finir ensuite le dépouillement de son courrier. Elle alla s'asseoir devant son bureau, prit une des lettres, au hasard. L'enveloppe ne portait pas de timbre, et elle n'était pas décachetée—preuve qu'elle n'avait pas passé par les mains de Walter. Orietta l'ouvrit, et déplia un feuillet et lut:

"My lady,

"Votre coupable intrigue avec Mr Barford est maintenant connue de tous, Lord Shesbury ne l'ignore pas non plus et s'apprête à vous chasser de sa demeure. Si vous voulez éviter cette humiliation terrible, partez... partez avant. Je vous donne ce conseil par pitié pour votre jeunesse et votre inexpérience, car les vengeances de lord Shesbury sont terribles.

"Une femme qui a souffert ce que vous souffrez."

La feuille s'échappa des mains d'Orietta. Le visage, d'abord envahi par une rougeur brûlante, devint très pâle. Pendant un moment, la jeune femme, déjà éprouvée par tant d'émotions, crut défaillir sous ce nouveau coup.

Mais elle se redressa, dans un sursaut d'énergie. Qui avait écrit cela?... cet horrible mensonge, qui n'était pas signé! Quel lâche se cachait sous l'anonymat?

Oui, un mensonge, d'un bout à l'autre. Car elle était bien certaine que lord Shesbury...

Cependant cette attitude plus froide encore, depuis quelques jours... ce regard qui semblait éviter de se porter sur elle...

"Oh! mon Dieu, mon Dieu, ce n'était donc pas assez? Je n'étais donc pas assez punie?" gémit-elle

en pressant entre ses mains son visage frémissant. Cela... cela, c'était affreux, vraiment! Surtout s'il le croyait, lui...

Il avait cependant—peu de jours auparavant—reconnu tacitement la parfaite sincérité de sa femme, en présence de donna Vittoria, de lady Grâce et de Rose. Oui, précisément à la suite d'une sorte d'insinuation faite par la comtesse Faramente, au sujet d'une bague perdue...

Une insinuation... Oui, oui, maintenant, elle comprenait... elle comprenait! Ah! quelle expiation!... quelle expiation pour sa folie!

Elle sanglotait tout bas, le front sur ses mains brûlantes. La douce lumière des lampes voilées de rose éclairait l'or foncé de ses cheveux, la frémissante blancheur des épaules, des beaux bras tremblants, la soie de la robe, aux pâles reflets d'argent. Le lévrier, couché à quelques pas de là, se leva et vint appuyer sa tête sur les genoux de la jeune femme. Elle l'écarta doucement, en relevant la tête, et essuya ses larmes. C'était fini de pleurer. Il fallait avoir le courage d'agir. Plus que jamais maintenant une explication décisive était nécessaire entre Walter et elle.

Après avoir été passer un peu d'eau sur ses yeux, elle se dirigea vers la bibliothèque. Naguère, lord Shesbury avait coutume d'y demeurer un moment pour jeter un coup d'oeil sur le courrier du soir, avant de rejoindre ses hôtes.

Mais il ne s'y trouvait pas aujourd'hui. Orietta songea: "Je puis peut-être l'attendre... Mais s'il ne vient pas?... Il m'est impossible de retarder... Je ne puis plus supporter cette torture!"

Alors, se rendre dans son appartement?... Il n'y avait que cela à faire, quoi qu'il lui en coûtât.

Elle longea la galerie des Portraits, atteignit la porte cintrée qui la terminait. Ses jambes vacillaient un peu. Son coeur, semblait-il, allait s'arrêter sous la violence de l'émotion.

Là, derrière, se trouvait la salle des Cygnes, où elle savait que se tenait plus volontiers lord Shesbury.

Elle frappa, et la voix brève bien connue répondit:

—Entrez!

#### XXIV

Lord Shesbury, à demi étendu dans un fauteuil, fumait en parcourant son courrier. Il se détourna avec un mouvement d'impatience et, pendant quelques secondes, demeura immobile, les yeux attachés sur la jeune femme debout au seuil de la porte. Puis il se leva, déposa sa cigarette et fit quelques pas vers elle en demandant avec une froideur courtoise:

—Vous désirez me parler, Orietta?

—Oui, je... Il fallait que je vous communique une lettre que j'ai reçue... Je pensais vous trouver dans la bibliothèque...

Les mots passaient difficilement entre les lèvres tremblantes. De toute son énergie, cependant, Orietta contenait les tumultueuses émotions de son âme pour garder une attitude calme, digne et fière sans bravade. Mais elle ne pouvait empêcher que le sang montât à son visage, ni que sa voix tremblât.

—Dans la bibliothèque ou ici, peu importe. Je

suis toujours prêt à vous recevoir, dit Walter avec la même courtoisie glacée.

Il lui avança un siège et reprit celui qu'il venait de quitter. Du lustre de Venise où toutes les bougies étaient allumées, ce soir, une vive lumière se répandait sur la salle entière, éclairait les tapisseries de Bruxelles où des cygnes voguaient sur des étangs d'azur, les meubles précieux aux incrustations d'écaille et d'ivoire, toutes les merveilleuses choses disposées en cette pièce, et qu'Orietta, un jour, avait admirées près de son fiancé. A la senteur du tabac d'Orient se mêlait le capiteux parfum de fleurs rares disposées dans des vases précieux et d'antiques petites urnes de marbre.

Sans mot dire, Orietta avait tendu la lettre à Walter. Il la parcourut d'un coup d'oeil. Une fugitive contraction des lèvres, un frémissement du visage furent les seuls signes d'émotion que surprit la jeune femme, qui, elle, se contenait pour ne pas trembler convulsivement. D'un geste sec, il déchira la feuille et la jeta au loin. Puis il tourna son regard vers Orietta.

—Vous désirez sans doute que je vous renouvelle l'assurance de ma confiance en vous... et que je démente tout ce qui est contenu dans cette infamie?

Quelle froideur dans son accent!... quelle terrible froideur!

—Oui, je désire cela", dit-elle avec une apparente fermeté.

—Je le fais volontiers. Rien n'est changé dans mes sentiments à votre égard.

Rien!... Non, rien, rien, hélas!

—Je vous remercie... Mais qui donc peut... oser écrire cela?

—Il ne manque pas de misérables âmes, de par le monde! Mais ne vous en inquiétez pas. Je saurai défendre comme il convient l'honneur de la femme qui porte mon nom.

Un silence... un oppressant, un lourd silence. Lord Shesbury, du bout des doigts, frappait des coups légers sur un petit volume à reliure ancienne placé sur la table, près de lui. Il ne regardait plus sa femme—il ne voyait plus ce visage frémissant, un peu creusé par la souffrance, ces lèvres qui tremblaient légèrement, ces yeux d'un bleu profond, si beaux sous leur fiévreux éclat.

—Je ne suis pas venue seulement pour cela, Walter... Le Père Maxwell, à qui j'ai demandé conseil, m'a dit que nous ne pouvions rester dans cette situation. Il m'a démontré que j'avais eu des torts à votre égard... et que je devais les réparer.

La voix un peu basse, hésitante, oppressée, se brisa légèrement à ces derniers mots.

—Si je comprends bien, vous venez à moi par devoir... uniquement? Vous conservez sans doute certaines préventions, certaines... rancunes?

Il parlait d'un ton bref, toujours sans la regarder.

—Je viens par devoir", dit-elle faiblement.

—Vous ne répondez pas à ma seconde question.

—J'y répondrai si vous y tenez... mais vous feriez mieux de ne pas insister là-dessus!

—Pourquoi donc?

Cette fois, leurs yeux se rencontraient. Orietta, dans le regard étincelant de Walter, crut lire un

orgueilleux triomphe, un défi altier. En un impétueux mouvement de douleur, de fierté déchirée, de suprême révolte enfin, elle se leva, frémissante, les yeux pleins d'éclairs.

—Pourquoi? Vous devez le savoir, vous qui avez si cruellement poursuivi votre revanche... vous qui m'avez tant humiliée... Au moins, contentez-vous aujourd'hui de me voir vaincue par le devoir... et ne me demandez pas autre chose...

Au seuil d'une porte ouverte sur le parterre, à cet instant, surgit une silhouette d'homme. Orietta vit un bras qui se tendait, une lueur d'acier. D'un élan, elle fut devant Walter, les bras étendus. Une détonation retentit. Presque à la même seconde, du dehors, un corps souple bondissait sur l'agresseur, lui enfonçait un poignard entre les épaules. Il y eut un cri sourd, le corps de l'homme oscilla, puis tomba la face contre terre au seuil du salon.

Walter, debout, entourait de ses bras Orietta.

—Vous a-t-il blessée? Mon Orietta, mon amour, vous sentez-vous blessée?

Elle murmura:

—Je... ne crois pas.

Puis elle s'affaissa dans ces bras qui la retenaient.

—Ram-Sal, enlève ce corps, que lady Shesbury ne le voie pas quand elle reprendra connaissance! cria Walter à l'Hindou.

Il s'était assis et tenait la jeune femme pressée contre lui, en baisant les paupières closes, qu'il sentit bientôt frémir sous ses lèvres.

—Bien-aimée, regarde-moi. Je suis celui qui vous a toujours aimée... celui qui vous a fait souffrir et que, pour vengeance, vous avez voulu sauver au prix de votre vie...

Orietta ouvrait les yeux. Elle vit, penché vers elle, un ardent visage au regard chargé d'amour. Et elle eut ce mot d'amour—ce mot frémissant de passion:

—Ah! s'il vous avait tué!

—Vous m'aimez donc—quand même?

—Je ne devrais pas... je ne devrais pas.

Elle referma les yeux. De grands frissons la secouaient. Elle murmura:

—L'homme?... Il n'y a plus rien à craindre?

—Non, ma chérie, non!... Ram-Sal!

L'Hindou, dont on apercevait la silhouette au dehors, vint sur le seuil de la porte.

—Il est mort?

—Oui, my lord.

—Qui est-ce?

—Mr Barford, my lord.

—Lui!... lui!

Orietta se soulevait un peu, avec un regard d'épouvante.

Les bras qui l'enveloppaient se resserrèrent, tandis que Walter disait:

—Calmez-vous, mon Orietta! Maintenant, il ne pourra plus nuire à personne. Ram-Sal, ferme cette porte et va chercher quelqu'un pour emporter ce corps, que tu feras déposer dans un des pavillons. Puis tu iras dire à Mr Nortley de m'attendre dans la bibliothèque... Orietta, vous êtes sûre de n'être pas blessée? Vous ne sentez rien?

—Rien, rien!

—Il n'y a que la commotion produite par le saisissement. Nous verrons un peu plus tard si le

médecin est utile. Mais j'ai la prétention d'être plus habile que lui, en la circonstance.

Il souriait, en la regardant amoureusement.

—...Ne suffira-t-il pas pour cela de sentir que vous êtes aimée?... uniquement, ardemment aimée?

—Uniquement? répéta-t-elle.

Et ses lèvres tremblèrent, son regard refléta l'angoisse, l'incrédulité.

—Uniquement... sans réserves, Orietta. Je vous le prouverai, car jusque-là vous avez le droit de douter de moi.

—J'ai peur! dit-elle tout bas.

—Tu as peur? De quoi? De fantômes...

Il parlait en italien maintenant, sans doute, pour donner plus de charmeuse douceur à sa voix chaude, si ardente.

—...De fantômes, de passantes qui furent pour moi si peu, si peu de chose! De tout cela, il ne reste rien... qu'un peu de remords, parfois. Car deux femmes moururent de m'avoir trop aimé.

Il appuya son visage contre la chevelure d'Orietta, dont il sentait le corps frissonner longuement.

—...Mieux vaut que je t'en parle, puisque le misérable Barford a jeté en toi le poison du doute. La ranié Parvâti, pour me voir plus souvent, commit des imprudences, et dans mon égoïsme d'homme j'eus tort de ne pas m'en préoccuper. Ainsi fut-elle victime du fanatisme de ses sujets... Quant à l'autre... Apsâra était une âme violente, passionnée, qui avait pour moi des servilités d'esclaves, mais en qui je sentais la bête fauve toujours prête à se déchaîner. Elle avait en outre un esprit fin et clairvoyant qui lui permit de deviner que l'amour avait surgi dans ma vie. Elle t'aperçut le jour où l'accident de Rose t'amena dans le pavillon et dut sans doute être fixée dès ce jour-là sur celle qui occupait mon cœur. Cependant, jamais rien chez elle ne put me le faire soupçonner—jusqu'à ce soir où, tandis qu'elle dansait, je surpris ses regards dirigés vers toi. Regards de haine et de menace. Comme je la connaissais, je craignis aussitôt pour toi. J'ordonnai à Ram-Sal de ne pas la perdre de vue—ce qu'il fit heureusement! Après l'agression, elle rentra au pavillon et, certaine de ma colère, farouchement désespérée, elle s'enfonça un poignard dans le cœur. Je la trouvai morte quand j'arrivai, prêt à la chasser. Voilà toute la vérité sur ces deux épisodes de ma vie, Orietta... Me crois-tu?

—Oui... ouï!

Elle levait sur lui des yeux éclairés d'ardente confiance.

—...Et je regrette tant d'avoir douté... d'avoir écouté ce... Oh! Walter, je vous demande par...

La fin du mot fut étouffée sous un baiser.

—Pas de cela entre nous, ma bien-aimée! Nous eûmes tous deux des torts; mais si quelqu'un doit solliciter son pardon, c'est moi, d'abord. Mon orgueil a exigé impérieusement sa revanche, et pour cela, j'ai marché sur ton cœur—et sur le mien. Ah! si tu avais voulu, quand, par deux fois, l'amour l'emportant sur tout, j'étais prêt à t'ouvrir mes bras! Si tu avais voulu, Orietta, au lieu de me braver, de te raidir dans ta rancune!

—Oui, j'ai été folle!... folle! dit-elle en cachant

son visage contre l'épaule de Walter. Mais je l'ai payé bien cher!

—Quelles souffrances tu nous aurais épargnées, ma pauvre chère! Ah! ces derniers jours surtout, quand tu me voyais si froid pour toi, et que j'affectais une gaieté bien loin de moi, pourtant!... Quel effort pour maintenir cette attitude, alors que tout mon être t'appelait, criait vers toi! Mais c'est fini, maintenant; plus d'orgueil entre nous. Des explications loyales, s'il surgit quelque sujet sur lequel nous ne soyons pas d'accord... et puis, notre amour. Le veux-tu?

—Oui, je le veux!

D'un élan, elle entourait de ses bras le cou de Walter.

—...Mon cœur vous appartient. Je vous ai dit un jour combien il était exigeant...

—Et qu'il fallait que je t'aime à la manière de ton chien Nino...

Il souriait en la couvrant d'un regard dont la caresse ardente l'éblouissait.

—...Que je montre les dents à quiconque paraîtrait malintentionné à ton égard, que je morde cruellement, de façon qu'ils s'en souviennent toujours, ceux qui tenteraient de te nuire... que je te chérisse exclusivement, jalousement, jusqu'à mon dernier jour. C'est beaucoup demander à un cœur humain, Orietta. Et cependant, je me sens de force à te le promettre—et à tenir cette promesse.

Il rapprocha de ses lèvres le visage de la jeune femme, en ajoutant à mi-voix:

—Personne ne me connaît bien. On me croit un jouisseur, un dur orgueilleux, un sceptique, incapable d'attachement. Oui, pour une part, j'ai été cela. Mais je puis être autre chose. Tu peux faire de moi autre chose, Orietta, si tu m'aimes comme je le désire—comme personne avant toi n'a su m'aimer.

## XXV

Les hôtes de Falsdone-Hall apprirent le lendemain avec stupéfaction par la bouche d'Herbert Nortley, la tentative de meurtre de Barford contre lord Shesbury, et l'élan courageux de lady Shesbury qui s'était jetée devant son mari pour le protéger. Il s'en était fallu de peu qu'elle fût atteinte, car on avait retrouvé la balle dans un pli de sa robe.

La justice, prévenue, faisait l'enquête nécessaire, après quoi le corps du misérable serait transporté à Rockden-Manor et enterré obscurément dans le cimetière du village, lord Shesbury ne voulant pas que la sépulture des Falsdone fût souillée par sa présence.

Nortley ajouta que la jeune lady Shesbury, très ébranlée par cet événement, ne quitterait pas son appartement pendant quelques jours, et que lord Shesbury s'excusait près de ses hôtes, car il tiendrait, durant ce temps, compagnie à sa femme.

On en conclut que le dissentiment avait cessé entre les deux époux. Il se trouva cependant des gens pour insinuer que peut-être y avait-il dans cet incident des dessous plus dramatiques encore. Lord Shesbury avait gardé de son adolescence une réputation de violence. N'aurait-il pas, dans quelque accès de colère et de jalousie, tué Barford et lady Orietta?

Mais ces imaginations se trouvèrent réduites à néant, quand quelqu'un rapporta avoir aperçu lord Shesbury en voiture avec sa femme, dans une allée de la forêt.

Orietta, d'ailleurs, reçut Rose et Faustina, puis les demoiselles Sanzoff qui lui trouvèrent une mine admirable et l'air le plus radieux du monde.

Ce fut l'avis de ses hôtes, quand elle reparut au milieu d'eux. Walter ne s'était pas vanté en disant qu'il serait, en l'occurrence, plus habile médecin que tous ceux de la Faculté. Lui-même, d'ailleurs, semblait tout particulièrement gai et d'une affabilité charmante. Mais ce fut en vain que lady Grâce essaya ses plus provocantes coquetteries. Dès le premier moment, il sut montrer à tous, de façon discrète et décisive, que seule sa femme comptait à ses yeux.

—Allons, l'infâme Barford leur a au moins—sans le vouloir—rendu ce service de les rapprocher! dit le comte Sanzoff à Nortley.

—Oui, grâce au ciel! répondit le jeune homme avec émotion.

Mais quelqu'un, à Falsdone-Hall, endurait en ce moment de terribles affres. Lady Paméla s'attendait, chaque jour, à se voir traduite au tribunal de son beau-fils. Car elle ne doutait guère qu'il connût le rôle joué par elle dans la campagne calomnieuse engagée contre Orietta. D'ailleurs, pour s'en convaincre, il suffisait de remarquer sa froideur méprisante, si accentuée, et cet air de raillerie glaciale qu'il prenait en la regardant, avec certain petit sourire, à peine esquissé, qui faisait courir un frisson de terreur dans les veines de lady Paméla. car il lui donnait l'impression que Walter, par une cruauté raffinée, jouait avec son angoisse comme un fauve avec la proie qu'il sait ne pouvoir lui échapper.

De plus, le dernier crime de Barford, et sa mort, l'avaient profondément frappée. Elle semblait tout à coup vieillie, en dépit des artifices de sa toilette, et parvenait à grand-peine à dissimuler aux yeux de ses hôtes les tourments qui la tenaillaient.

Enfin, dix jours après l'agression de Barford—dix jours pendant lesquels le sommeil l'avait fuie—lord Shesbury lui fit savoir qu'il avait à lui parler.

Il la reçut dans la salle des Cygnes et dit sans préambule:

—Vous vous doutez, naturellement, du motif de cette convocation? Je n'ai donc qu'à vous faire connaître ma décision à votre sujet.

—Mais, Walter... mais... non, je ne comprends pas!

—Vous comprenez parfaitement. Je vous vois trembler, lady Paméla. Comme je l'ai dit à une autre, voici quelques jours, vous n'avez pas tremblé ni reculé devant la tâche entreprise de calomnier une jeune femme innocente. A ce moment-là, vous pensiez que l'on pouvait impunément s'attaquer à elle, parce que je semblais la délaïsser. Erreur grave, dont vous allez porter la peine. Car il est une chose au monde que je ne pardonnerai à personne, et à vous moins qu'à toute autre: c'est de s'attaquer à ma femme.

—Mais je vous jure... je vous jure!...

Sans paraître l'entendre, lord Shesbury continua, du même ton net, inexorable:

—J'ai dit à la comtesse Farmente que tous ceux-là, quels qu'ils soient, seraient punis : les hommes par un châtement infligé de ma main, les femmes par l'expulsion de ma demeure. Je tiens parole. Vous quitterez demain Falsdone-Hall, et je vous supprime les revenus que vous receviez de moi.

—Walter!... Walter! Non, non!

Lady Paméla, blême, tremblante, tendait les mains vers son beau-fils, dans un geste de supplication.

—...Ce n'est pas possible ! Vous ne ferez pas cela... Pardonnez-moi...! Pardonnez!

Elle tombait à genoux, en se tordant convulsivement les mains.

—...Ayez pitié! Ayez pitié!

—Avez-vous eu pitié d'Orietta, pendant son enfance, et depuis lors ? Avez-vous eu pitié, quand vous tentiez de la salir aux yeux de tous ?

—Je ne savais ce que je faisais!... Je me repens! Au nom de Rose, pitié! Elle mourra, si vous la chassez d'ici.

—Moi, chasser ma soeur ? Je n'en ai aucune idée. Elle demeurera chez moi, et je vous autoriserai à la voir quelquefois dans l'année.

—Vous me sépareriez de ma fille? Ah! cela, non! Vous n'en avez pas le droit!

—A votre guise. Mais en ce cas, si Rose vit avec vous, je ne me charge plus de son entretien.

—Vous savez bien que je ne peux pas!... que je n'ai pas de quoi vivre moi-même!

—Ceci n'est pas mon affaire. Je vous pose mes conditions: acceptez-les ou refusez-les, comme il vous plaira.

—Non, ce n'est pas possible! Vous ne feriez pas cela!... Ayez pitié!... au nom d'Orietta!

—Au nom d'Orietta!... Ah! lâche!... lâche!

Un regard de lourd, sardonique mépris s'abaissait vers la femme agenouillée.

—...Vous savez qu'elle est bonne, généreuse — tout ce que vous n'êtes pas. Et vous espérez que par son intercession, vous obtiendrez que je pardonne. Mais moi, je vous défends de vous adresser à elle. Et maintenant, retirez-vous. Tout ce que vous pourriez dire de plus sera inutile, et je ne l'écouterai même pas.

Lady Paméla se releva et, en chancelant, gagna la porte. Walter lui jeta un dernier regard de mépris en songeant: "Au fond, elle était presque digne de Barford!"

Puis il sortit dans le parterre et se dirigea vers le grand bassin de marbre. Orietta, debout sur le bord, considérait les évolutions des cygnes. Un grand manteau de satin blanc, la protégeait contre la fraîcheur de cet après-midi. Elle tourna la tête en entendant un bruit de pas et sourit, en tendant ses mains à Walter.

—Vous voilà, cher! Vous en avez fini avec lady Paméla?

—Oui, l'exécution est faite.

—Vous n'avez pas été trop... dur?

—J'ai été ce qu'il fallait, ma chérie.

—Que va dire Rose?

—Elle n'a pas une très forte affection pour sa mère, qui l'a gâtée à outrance et n'a pas su se faire aimer d'elle. J'espère qu'elle ne souffrira pas beaucoup de cette séparation—surtout avec vous pour l'en consoler. Peut-être le plus dur sera-t-il pour elle, d'apprendre que des calomnies contre

vous sont la raison de ce châtement. Mais je ne puis éviter de le lui dire—d'autant moins qu'elle a un esprit fin et perspicace, qui ne se laisserait pas leurrer. Puis je me doute qu'elle connaît bien sa mère—et que là est surtout la raison de la froideur qu'elle lui montre.

—Hélas! pauvre petite!... Mais, Walter, peut-être la punition est-elle trop forte ? Peut-être pourriez-vous?...

Il mit vivement sa main sur la bouche de la jeune femme.

—Taisez-vous! Je ne veux pas que vous intercédez pour elle... Tout ce que vous voudrez, bien chère, mais pas cela!

—Walter, ne prenez pas votre ton de maître ! Vous savez bien que je vous obéis toujours!

Elle riait en penchant la tête sur son épaule et en le regardant avec une tendresse malicieuse.

—Toujours, oui... Parce que je cède à tous les désirs de ma bien-aimée.

Les bras de Walter entouraient la jeune femme, son regard la contemplait passionnément.

—...Vous êtes le beau cygne des Shesbury, le fier oiseau de notre blason. Vous êtes mon Orietta, ma vie, mon amour. Croyez-vous maintenant que je saurai vous aimer comme vous le voulez?

Elle dit ardemment:

—Oh! oui!... Oh! oui!

Et les beaux yeux couleurent d'eau profonde complétèrent la réponse avec une chaude éloquence.

## XXVI

—Ceux qui aiment les événements dramatiques et surprenants auront été bien servis cette année à Falsdone-Hall! dit quelques jours plus tard le comte Sanzoff, tandis que l'on commentait en sa présence le départ de lady Paméla.

Départ qui avait excité la stupéfaction chez tous —et la crainte chez ceux dont la malveillance, la jalousie, ou simplement le goût du scandale, avaient accueilli trop facilement les insinuations de lady Paméla et de la comtesse Farmente. Car lord Shesbury avait fait connaître le motif pour lequel sa belle-mère encourait sa disgrâce. Mais il se contenta de faire froide mine à ceux de ses hôtes qui avaient cru ou feint de croire les deux calomniatrices et de les rayer pour l'avenir de ses listes d'invitation. Seule, fut renvoyée Mrs Rockton dont, en questionnant Faustina, il avait connu les surnoises intrigues contre Orietta.

Rose était venue intercéder pour sa mère—par devoir plus que par affection. Mais Walter, tout en l'accueillant avec bonté, lui opposa d'abord un refus catégorique. Puis, devant son insistance, il déclara:

—Tout ce que je vous permets, ma petite Rosy, c'est d'aider votre mère sur les revenus que je vous fais, et que j'ai l'intention d'augmenter maintenant que vous voilà presque jeune fille. Je fermerai les yeux là-dessus, par affection pour vous. Ne me demandez pas davantage.

C'était une concession que Rose apprécia à sa valeur, car elle savait que son frère était généralement implacable dans ses décisions. Et elle pensa—fort justement—que l'influence d'Orietta ne devait pas être étrangère à cette indulgence relative.

...Comme finissait la saison des chasses, un mot du curé de Faletti vint apprendre à Orietta que son père se mourait. Quand Walter et elle arrivèrent, tout était fini. Don Alberto fut conduit à la sépulture des Farnella par sa fille, et son gendre qui, aussitôt après, quittèrent Faletti pour gagner la France. Ils devaient passer deux mois dans cette propriété de Neuilly acquise par Walter et dont il avait fait une merveille d'élégance raffinée. Le grand deuil d'Orietta les dispensant d'obligation mondaines, ils vécurent là très retirés, se suffisant à eux-mêmes, sans regret pour des plaisirs qui les eussent distraits de leur amoureux bonheur.

Puis ils s'installèrent à Londres pour le reste de l'hiver. A la Chambre haute, où il occupait son siège de pair, lord Shesbury fit plusieurs fois des exposés clairs et concis sur la politique coloniale, et sa documentation précise, son éloquence ferme, persuasive et brillante furent très remarquées. On le recherchait plus que jamais, on le comblait de flatteries. Mais il s'en souciait peu, tout aux joies que lui réservait son foyer, où dans quelques mois prendrait place un nouvel hôte.

—Je crois que je serai un très bon père, disait-il en souriant. Mais j'élèverai mes fils avec quelque sévérité, car je ne veux pas qu'ils soient comme moi livrés aux caprices de leur nature. Ils n'auraient pas la chance de trouver pour les transformer une Orietta—puisque'il n'en existe certainement qu'une au monde.

Au printemps fut célébré le mariage de Faustina et de sir Piers Melville—celui-ci à demi consolé. En quoi, déclara Walter, il avait de la chance, car lui ne se serait jamais consolé si Orietta l'avait refusé.

—Heureusement pour vous, je n'ai pas été si cruelle! riposta-t-elle gaiement à cette réflexion. Et puis, vous m'avez si bien prise... Oui, vous aviez la manière—que n'a pas ce bon sir Piers.

FIN

Ne manquez pas de lire dans le numéro  
de SEPTEMBRE de

**La Revue  
Populaire**

LE ROMAN COMPLET

qui a pour titre :

**Le Fiancé Inconnu**

Par EVELINE LE MAIRE

Retenez d'avance votre prochain numéro  
chez les dépositaires.

## LE CONTINENT PERDU

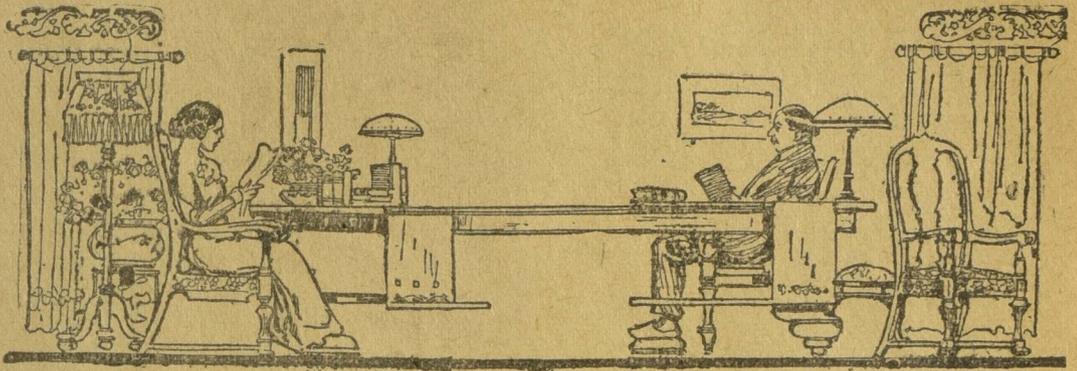
Un officier anglais, le lieutenant-colonel Churchward, vient de faire une très intéressante communication concernant les origines de l'humanité. Il aurait découvert, dans les Indes anglaises, des inscriptions qu'il aurait pu traduire avec l'aide de savants Bouddhistes. De ces inscriptions, il résulterait que l'humanité serait originaire d'un vaste continent, plus grand que l'Amérique du Nord, qui était connu sous le nom de Mu et qui, il y a 13,000 ans, avait disparu dans les profondeurs du Grand Océan. C'est dans ce continent et non en Asie ou en Asie Mineure, que le Paradis terrestre était situé, il y a 50,000 ans.

Le colonel Churchward affirme que la civilisation dans la terre de Mu était plus avancée que n'importe laquelle de celles des peuples qui depuis ont affirmé leur puissance.

Les habitants de Mu possédaient le secret des grandes inventions qui se sont perdues au cours des siècles. S'il faut croire les inscriptions déchiffrées, les armées, dans ces temps lointains, possédaient des navires aériens qui pouvaient transporter 20 hommes.

Ces navires aériens étaient actionnés par des appareils usant de forces naturelles qu'on s'efforce d'employer aujourd'hui. Une partie des inscriptions relate un voyage qui a été fait à bord d'un de ces navires par un général, nommé Ramchanda et qui serait allé de Ceylan aux Indes septentrionales. Ses contemporains se servaient déjà du canon et de la poudre. C'est après deux tremblements de terre extrêmement puissants que la terre du Mu a disparu dans l'Océan.

De ce continent, il ne resterait plus que les îles Hawaï.



## BIBLIOGRAPHIE CANADIENNE

Par JEAN CHAUVIN

### GRAND-LOUIS L'INNOCENT

Par MARIE LE FRANC

Voilà encore un livre écrit au Canada qui est très beau,—mais qui n'est pas nôtre! Son auteur, Marie Le Franc, est française, habitant le Canada depuis plusieurs années. Nous connaissions jusqu'ici Mlle Le Franc comme poétesse, comme une grande poétesse, célèbre en France où son dernier recueil de poésies, "Les voix de misère et d'allégresse", édité chez Grès, à Paris, fut l'objet, dans *Le Mercure*, d'une exceptionnelle critique, par André Fontainas. Cette fois, c'est d'un roman qu'il s'agit, intitulé: *Grand-Louis l'Innocent*.

Un roman d'une analyse psychologique extrêmement minutieuse, intelligente et sensible. Le style charme par la beauté et l'abondance des images, par l'harmonie et la soudaineté de ses rythmes poétiques. Il y a entre ce poème du Morbihan qu'écrivit Marie Le Franc et ce poème de la Brière du romancier moderne Alphonse de Chateaubriand des analogies frappantes. Le plus bel éloge qu'on puisse faire de chacun, c'est que le premier sent la lande et l'autre la tourbière.

Une femme d'un âge assez vague, Eve, que les pêcheurs appellent simplement: la Demoiselle du Landier, vit seule, loin du monde, dans une maisonnette, sur le promontoire de la lande de Port-Navalo, dans le golfe du Morbihan, en Bretagne. Un soir que penchée sur une feuille blanche, elle cherche en vain l'inspiration et qu'au dehors souffle le vent, rugit la mer et tombe la pluie, entre Grand-Louis l'Innocent. C'est un doux vagabond, un simple d'esprit, vivant de ses pêches. Personne à Port-Navalo ou à Saint-Gildas ne le connaît, ne sait d'où il vient. Il entra dans le village, vers le milieu de la guerre, revêtu seulement de cette sorte de pyjama épais que portaient les soldats convalescents dans les hôpitaux de France et d'une

capote militaire. Il était fou, ou, ainsi qu'on dit dans les landes bretonnes, innocent.

Eve, prise de pitié, le recueille, l'installe dans son grenier. Puis, s'intéressant au sort de ce pauvre bonhomme, elle tente l'oeuvre de sa rééducation;—lentement, sa mémoire se réveille, sa raison ressuscite, et, un jour, elle se surprend à l'aimer. Pour retrouver le calme de son coeur, Eve se réfugie à Paris, chez une amie. Là lui revient le souvenir d'un homme qu'elle aima dans un pays étranger, un pays où vivent des hommes assez pareils à ceux de Bretagne, aux hommes du Nord, et qui l'abandonna pour aller dans la zone arctique faire le commerce de la pelleterie. Voici maintenant années qu'elle n'a de ses nouvelles.

Une voisine de la lande lui écrit à Paris que Grand-Louis est malade. Eve accourt. Le médecin qui le soigne découvre une large cicatrice à la tête de Grand-Louis. Ce ne peut être qu'un blessé de guerre, un trépané. Il guérit et dans la nuit de Noël, quand la neige tombe mollement sur le petit village breton, Grand-Louis se souvient! Eve a retrouvé l'homme qu'elle aima dans ce pays étranger...

### DIX FONDATRICES CANADIENNES

*Profil Mystiques*

Par MARIE-CLAIRE DAVELUY

La petite brochure de Mlle Daveluy de qui nous connaissons déjà un livre charmant, intitulé: *Perrine et Charlot*, est consacrée à dix fondatrices canadiennes de communautés religieuses. Elle est faite d'une causerie que l'auteur donna au CHEZ NOUS, foyer de jeunes filles, rue Saint-Hubert, Montréal.

Sur 92 communautés de femmes existant au Canada, 27 sont d'origines canadiennes. Plusieurs

biographies manquant, Mlle Daveluy n'en put exposer qu'une dizaine. Ce travail bien bâti et écrit en un style fort agréable est partagé en dix chapitres portant chacun le nom d'une fondatrice et orné chacun d'un portrait:

- 1o. La vénérable Marguerite Bourgeoys, de la Congrégation Notre-Dame (1657).
- 2o. La Mère d'Youville, des Soeurs de charité de Ville-Marie (dites Soeurs Grises) 1737.
- 3o. La Mère Gamelin, des Soeurs de Charité de la Providence (1844).
- 4o. La Mère Marie-Rose, de la Congrégation des Saints Noms de Jésus et de Marie (1844).
- 5o. La Mère de la Nativité des Seurs de la Miséricorde (1845).
- 6o. La Mère Marie-Anne, des Soeurs de Sainte-Anne (1850).
- 7o. La Mère Marie du Sacré-Coeur du Bon-Pasteur de Québec (1850).
- 8o. La Mère Saint-Joseph des Soeurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge, (1853).
- 9o. La Mère Catherine-Aurélie du Précieux-Sang, des Soeurs du Précieux-Sang (1861).

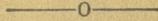
10o. La Mère Marie Léonie, des Petites Soeurs de la Sainte-Famille (1880).

R. P. LECOMPTE, S. J. (A) Les Anciennes Missions de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France (1611-1800). (B) Les Missions modernes de la Compagnie de Jésus au Canada (1842-1924). Imprimerie du Messager, 1300, rue Bordeaux, Montréal.

NOTRE LEGENDE DOREE, (3 séries : extraits biographiques) par un frère Mariste.

L'ACADIE. Ses Missionnaires, jésuites, récollets, capucins, prêtres des Missions étrangères, sulpiciens. Ce dernier chapitre est traité par M. l'abbé Olivier Maurault, p.s.s.

YVONNE COUET. De ci de ça—Croquis—Librairie Granger Frères, Montréal.



## CE QU'IL EN COÛTE POUR FAIRE UNE CANTATRICE



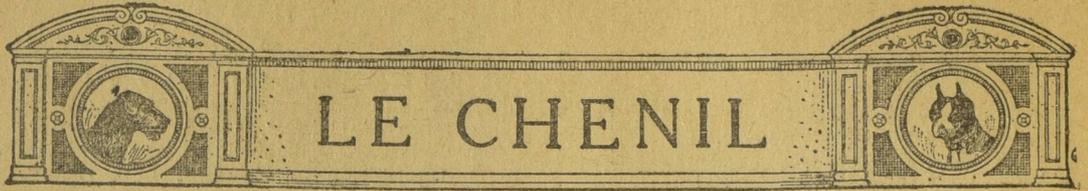
C'est le propre des petites jeunes filles, et plus particulièrement chez nous, pays où fleurit l'amateurisme, de croire qu'il suffit d'aimer à rêver théâtre, opéra et cinéma pour être magiquement artiste dramatique, cantatrice et étoile! C'est que, dans la réalité, il en va tout

autrement. On n'arrive pas sans frais ni sans talent à la gloire.

Anna Case, célèbre chanteuse du Métropolitain de New-York, estime, en se basant sur son expérience personnelle et les chiffres à elle fournis par diverses agences musicales, que la gloire, dans le chant, peut coûter jusqu'à \$60,000. Peut-être exagère-t-on, dans ce New-York où l'or et l'argent coulent à flots, comme dans le Pactole, entre les berges escarpées

des gratte-ciel; peut-être aussi n'est-on pas très loin de la vérité. Voyons voir!

Trois années d'étude:	
Trois leçons de chant par semaine à \$20 la leçon .....	\$600.00
Trois leçons particulières (pour examens) à \$20 .....	60.00
Deux leçons de langage et d'art dramatique à \$10 .....	20.00
	<hr/>
	\$140.00
\$140 par semaine, ou \$7,280 par année, pendant 3 ans .....	\$21,840
Première année de concert:	
Etudes, comme avant .....	\$7,280
Location d'une salle pour premier récital .....	\$225
Impressions .....	75
Annonces dans les journaux .....	400
Accompagnateur et faux frais .....	200
Commission de l'impressario .....	\$5,000
Impressions .....	1,500
Annonces .....	5,000
Déficits sur les concerts .....	1,000
	<hr/>
	\$20,680
Les trois années suivantes de concerts, avec déficits allant en diminuant chaque année .....	
	\$10,340
	5,170
	2,685
	<hr/>
	\$18,195
	<hr/>
	\$60,715



# LE CHENIL

## L'EXPOSITION DU 28, 29 ET 30 MAI

Comme d'habitude, le Montreal Kennels Association a tenu son exposition du printemps, au Coliseum de la rue Guy. Là nous avons pu admirer plus de 200 spécimens de la race canine.

Les classes les mieux représentées étaient les Terriers. L'Ormsly Kennels de James Strachan avait inscrit tous ses meilleurs chiens, mais en exhibition seulement.

Les Airedales, la plupart de très bonne qualité, étaient en grand nombre. Les classes de Bergers comprenaient des collies de l'élevage de M. Paul Lachapelle, de St-Paul l'Ermite. Les Groenendaels comprenaient Cap de Belgique du docteur Bédard de St-Hyacinthe, Lierreau du Belgium Kennels, ainsi que quelques autres spécimens.

Les Malinois, au nombre de trois dont Vengo du Tigre Royal du Belgium Kennels, qui remporta tous les honneurs de sa race.

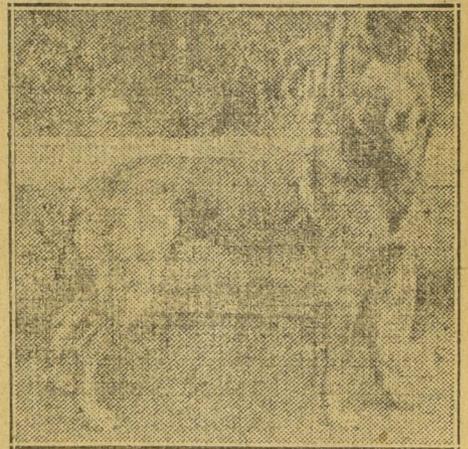
Bronco, à M. F. Mitchell, un autre spécimen de bonne qualité, a fait honneur à sa race. Central Rex à M. Solsberg, a aussi très bien figuré.

Les Alsaciens en plus grand nombre étaient représentés par Flora Van Hilltal du Belgium Kennels, Lurda von Naschtentrebe, de madame Bennett, Loup von Ludendorf, de M. Aitken, Asta of Dundas à madame Dickinson, Hilda von Lindenham, à M. Solsberg et Fugo of Carnegy à MM. Domus et Huets. Dans les cockers mesdames A.

Trudeau et J. H. Enright ont remporté tous les honneurs.

Les Irish Setters ont été chaleureusement applaudis. Signalons en passant Sonora Elbo à M. A. Trudeau, Wild Irish Barney à M. Doyle, Appreciation Gaby à M. Paul Lachapelle et plusieurs autres.

Les Setters anglais au nombre de trois seulement étaient de belle qualité. Lady Mona au Révérend M. A. Martin promet beaucoup.



*BRONCO, Malinois importé, un des primés de l'Exposition du 28 mai. Propriété de M. F. Mitchell, Montréal.*

Les Bouledogues anglais en très grand nombre et bonne qualité font honneur aux éleveurs de cette race, les Terrenewes au nombre de deux dont Starbeck Viscount et un de ses fils.

Les Poméraniens avaient une grosse entrée, la plupart du Pomena Ken-



De gauche à droite rangée du haut. 1—Vengo du Tigre Royal, Malinois. Propriété de William Anderson, Chapleau, Ont., vainqueur de sa classe. 2—Galopin, Groenendael, propriété du Belgium Kennels, Montréal. Au bas de la page, Flora, chienne A.sacienne qui a pris part à l'exposition du 28 mai. Propriété du Belgium Kennels.

nels de madame Béland, de Pointe-Claire, Qué., l'éloge de ce chenil n'est plus à faire car il est universellement connu.

Les Pékinois parmi lesquels on a remarqué Hadzi of Chinatown à M. F. Mitchell, spécimen de toute beauté, ont aussi été à la hauteur de leur race. Dans les Boston Terriers on n'a qu'à mentionner les noms de MM. J. R. Constantineau et L. B. Seguin qui veulent dire beauté et qualité réunies.

En somme, l'exposition avait réuni l'élite des races canines, dont le public a su apprécier la valeur par sa nombreuse assistance.



*IUNON, chiens Bouvier des Flandres, Belge. Cette bête a remporté les premiers prix de sa classe au mois de septembre dernier; elle est la propriété de M. Wilfrid Barrière, 88 Parc Georges Etienne Cartier, Montréal.*

Quelques mots sur les jugements rendus ne seront certainement pas de trop, étant donné que les erreurs du juge ont été multiples, et il est à souhaiter, et ce, dans l'intérêt général de l'élevage du chien, que le Montreal Kennels Ass. abandonne l'habitude qu'il a prise depuis quelques années d'engager des juges dont l'American Kennel Club a révoqué la licence. Ce sont pour la plupart des "jacks of all trades but masters of none" supposés connaisseurs de toutes les races qu'on

croit être des surhommes ou des génies, mais qui, lorsqu'ils exercent leurs fonctions, accumulent bévues sur bévues.

Albert PLEAU.

## DOIT-ON COUPER LES OREILLES AUX CHIENS

Il se fait en ce moment aux Etats-Unis, une campagne sans précédent, contre la coutume de couper les oreilles ou la queue des chiens.

La société américaine pour la protection des animaux vient de faire parvenir une demande aux autorités de l'American Kennel Club, afin de faire bannir des expositions tenues sous leur juridiction tous les chiens ayant subi une amputation quelconque, soit de la queue ou des oreilles, afin de forcer les amateurs à abandonner cette coutume qui, d'après eux, est un retour à la barbarie.

Le sentiment qui anime ces messieurs est jusqu'à un certain point très louable, mais les races de chiens affectées par cette censure seront très certainement délaissées par les amateurs, car ces races qui avec les oreilles ou la queue coupées, sont d'une apparence attrayante, et d'un port imposant, seront abandonnées et disparaîtront.

La raison invoquée par la société américaine de protection aux animaux, est la souffrance infligée aux chiens par l'opération. On semble ignorer qu'avec les méthodes moderne d'anesthésie, ces petites opérations ne causent aucune douleur appréciable à ces charmants toutous. Il y a environ 80 ans, le Kennel Club d'Angleterre passait une résolution refusant l'entrée aux expositions

aux chiens ayant subi l'amputation des oreilles ou de la queue.

Le résultat obtenu a été une diminution très considérable de l'élevage du grand Danois, et la disparition presque totale du Bull Terrier anglais, une des plus belles races de Terrier, ainsi que le Manchester Terrier.

Il est à souhaiter que pareilles résolutions ne soient acceptées par l'American Kennel Club, car nous en serons grandement affectés, nos relations avec les amateurs américains nous forçant à adopter les mêmes mesures, ce qui serait pour nos amateurs de grand Danois, Fox Terrier, Boston Terrier, Airedales, Bouviers des Flandres, Doberman Pinscher, Wire Hairred Schawzer, Bull Terrier et Manchester Terrier la ruine complète.

#### NOTES DE L'ELEVAGE

La chienne Bella, Groenendael, propriété de Mr. Harold, de Toronto, a été saillie par Lierreau du Belgium Kennels.

\* \* \*

La chienne "Flic" à M. J. Boulton, de Montréal, a été saillie par Galopin du même chenil.

\* \* \*

La chienne Alsacienne Blasenberga of Bendish de M. W. Hooper a été saillie par Fugo of Carnagey, du même chenil.

\* \* \*

Les classes de dressage du Belgium Kennels sont presque remplies; parmi les sujets au dressage on remarque deux fils à Galopin, il y en a même de New-York. Nous invitons nos lecteurs à visiter le chenil qui est situé dans un endroit idéal et facile d'accès, 421 avenue Maplewood, Montréal.

#### LE LIVRE FRANÇAIS À L'ÉTRANGER

"L'Association des Amis du Livre Français à l'Étranger", fondée récemment à Paris sous le patronage d'un groupe d'éminents écrivains français, tels que: André Gide, Abel Hermant, Henri Régnier, de l'Académie Française, Raoul Ponchon de l'Académie Goncourt, etc., et qui a pour but la diffusion de la pensée française, en dehors de toute intention de propagande et sans aucune visée politique, s'adressa à tous ceux qui s'intéressent à la littérature française et veulent la mieux connaître, soit pour compléter leur culture générale, soit pour acquérir des connaissances spéciales dans un but pratique. L'Association, qui publie un Bulletin Bibliographique, leur offre son concours le plus large pour tout ce qui concerne le choix et l'acquisition des livres (romans, manuels, publications scientifiques, etc), et correspond directement avec ceux qui s'adressent à elle dans ce but, aux bureaux de l'Association: 206, boulevard Raspail, Paris, XIVe.

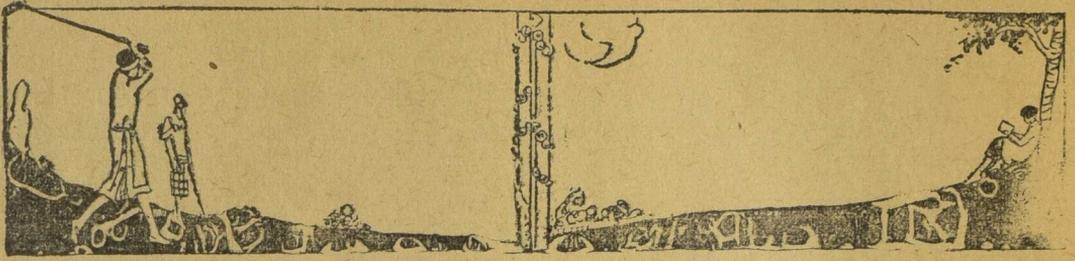
— 0 —

#### AVIS AUX INTÉRESSÉS

Le Chenil répondra à toutes demandes d'informations sur les races canines, ainsi que sur les maladies du chien. Prière d'envoyer un timbre si on désire une réponse personnelle. Adressez:

LA REVUE POPULAIRE,  
Dépt. du Chenil, 131 Cadieux, Montréal.

Vient de paraître "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour l'exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix: \$1.25. En vente dans toutes les librairies ou chez l'auteur, Albert Pleau, St-Vincent de Paul, Qué.



## CHRONIQUE FEMININE

Par FRANCINE

### LA PUERICULTURE

La puériculture est l'ensemble des moyens propres à assurer la naissance et le développements d'enfants sains et vigoureux.

Il se donne à Paris et dans toutes les grandes villes de France des cours de puériculture où les dames et les jeunes filles peuvent s'instruire de ce qui doit être, logiquement, leur rôle primordial: élever des enfants, entretenir une race saine et forte.

C'est là une question de toute première importance et dont, chez nous, on devrait se préoccuper davantage, dans les couvents, les universités, dans la famille. La mortalité des enfants en bas âge est considérable; on cherche partout les moyens les plus propres à la restreindre, la puériculture en est un et excellent.

Nous le répétons, la puériculture devrait faire partie de l'éducation de toutes les jeunes filles. Hélas! on arrive, bien souvent, pas mieux préparé à la maternité qu'au mariage! Combien de jeunes femmes attendent leur premier bébé pour faire, sur lui, leur apprentissage de maman, sans qu'aucune notion préalable leur vienne en

aide! Le résultat de cet état de choses est souvent déplorable, car l'amour, l'instinct maternel, sur lesquels on compte généralement, ne suffisent pas pour donner aux bébés, en toutes circonstances, les soins complexes que leur santé exige.

Un hygiéniste français, M. Pernelle, conseille aux mères de famille, là où n'existe aucun cours de puériculture, de réunir elles-mêmes, une fois par semaine, ou tous les quinze jours, les jeunes filles désireuses de s'instruire sur ce sujet et de leur faire un cours, ou plus simplement des causeries.

"Je ne doute pas, écrit-il, que cette initiative obtiendrait le succès qu'elle mérite, car il est bien rare qu'une jeune fille, aux abords de la vingtième année, reste indifférente à cette question, si l'on prend soin d'orienter vers elle son esprit.

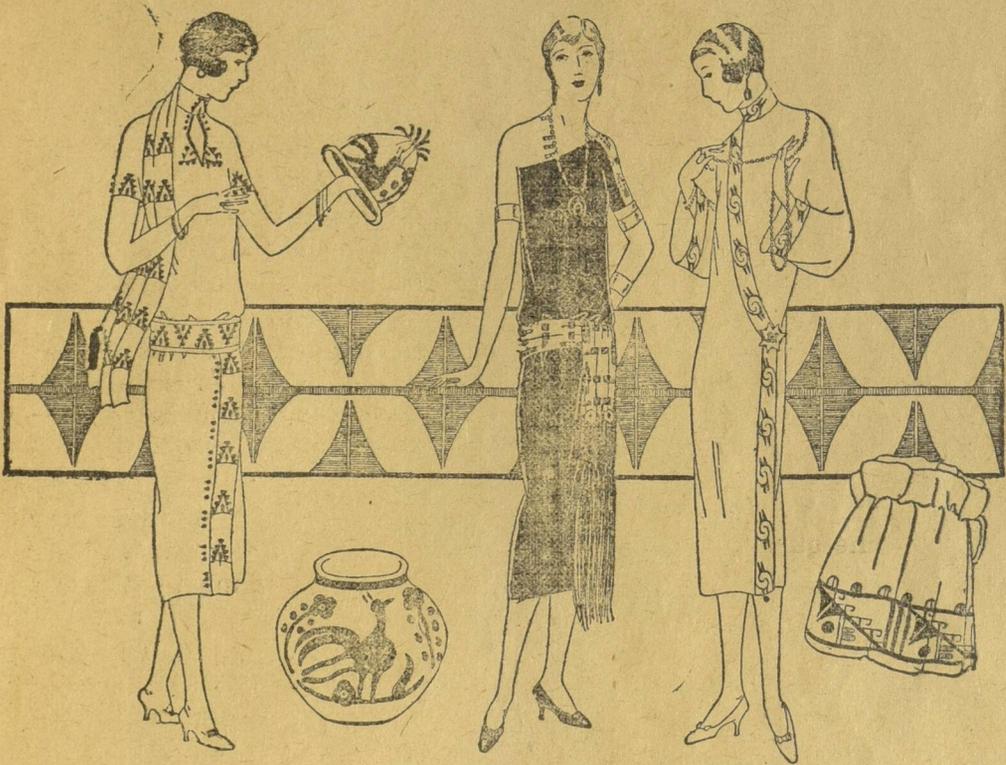
Pour se rendre compte de ce que peuvent faire l'hygiène et les soins intelligents donnés à l'enfance, il suffit de se rappeler les chiffres cités par le docteur Bertillon: en 1825, il mourait à Paris, 157 enfants de 0 à 4 ans sur mille. Cent ans plus tard, il en meurt 55 seulement. C'est encore trop, il est

vrai, mais ce résultat doit encourager ceux qui tenteront le même effort de vulgarisation scientifique."

### LES MODES INDIENNES

Les couturiers américains s'inspirent, depuis quelques mois, pour certaines toilettes, de l'art indien. Les sauvages — ainsi que l'on sait — ne manquaient pas de coquetterie, bien

On connaît peu, généralement, le costume indien. Qu'il soit Mohawk ou Huron, un sauvage est vite paré de quelques plumes, d'une tunique de peau, de mocassins et le voilà vêtu ! En vérité, les indiens et les indiennes avaient des toilettes plus savantes et plus compliquées. Le soin qu'ils donnaient à leur coiffure était infiniment plus grand que celui que nous accordons à nos "bobbed hair" et les robes



au contraire. Ils se paraient avec éclat. On connaît des tuniques indiennes pour femmes qui sont exquises de couleurs et d'ornementation. Les motifs dont ils se servaient sont reproduits ici sur des robes modernes, dans les mêmes couleurs. Le modèle du centre porte un collier imitant le "wampum" indien, ces sortes de colliers à grains de porcelaine multicolores.

des femmes s'ornaient de couleurs, et d'une multitude de motifs perlés d'un bel effet. Ceux de nos lecteurs et lectrices qui habitent Montréal peuvent admirer tout à leur aise, au Château de Ramezay, une tunique de femme indienne qui édifie véritablement sur la coquetterie et— il faut bien l'avouer—le bon goût de ces squaws. On pourra voir aussi, au même endroit, des colliers, des cein-

tures, des plumes servant à la toilette, ainsi que des poteries comme celle qui se trouve entre les deux mannequins de gauche, sur le croquis ci-dessus.

### LES MODES DU DIX-HUITIEME SIECLE

C'est partout un retour au passé, ici aux modes indiennes, en France

goûts des robes à traîne que les marquises portaient à Versailles.

A gauche, un délicieux costume d'amazone de la même époque.

C'est sous Louis XIV et Louis XV que la France donna un moment le ton pour le beau costume, et un peu aussi sous la Révolution. Il est vrai que pour les modes féminines, si ce n'est pour celles masculines, la France a



au dix-huitième siècle. On a commencé, l'hiver dernier, par la perruque blanche, qui est encore beaucoup portée le soir. De grands couturiers ont imaginé des robes de bal, pour convenir à la perruque, et qui, tout en n'épousant pas la ligne droite, ne prendraient pas non plus les proportions extravagantes et peu conformes à nos

gardé l'avantage, ses couturiers et couturières de Paris dictant leurs arêts au monde entier.

Mais jamais peut-être ne pourra être égalée la splendeur des costumes qu'hommes et femmes portaient au dix-huitième siècle, la belle époque des dames en grand panier, des dames coiffées à la Victoire, des dé-

# CIGARETTES

# Guinea Gold

Douces et Extra Fines

12 pour 15<sup>c</sup> 20 pour 25<sup>c</sup>

OGDEN'S LIVERPOOL

## LE FILM

*Magazine de vues animées*

*est le seul Magazine de Vues  
Animées, en français, en  
relations directes avec les  
grands studios.*

Dans le mois d'Août, une quantité d'articles abondamment illustrés. Citons entre autres :

Comment on fait la tempête dans les studios. — Chez Mack Sennett. — Le directeur Alf. Goulding. — Un article spécial sur Harold Lloyd. — La cinématographie en couleurs, etc. De superbes photos de Marjorie Daw, Norma Talmadge, Rod La Rocque, Edmund Burns, Helene D'Algy, Phyllis Haver. Un Courrier de renseignements gratuit pour tout le monde. — Une histoire complète dans ce numéro.

Cet intéressant Magazine, édité sur beau papier est un vrai tour de force de bon marché. Il ne vous coûte en effet que

10 CENTS LE NUMERO Chez tous les dépositaires.

*Retenez le mois d'Août sans tarder.*



*Deux toilettes de sport pour jeunes filles*

shabillés à la Suzanne, des perruques tails éclatants et des belles épaules  
et des mouches coquettes, des éven- rondes.

*Toujours de bonne humeur!*      *Toujours de mauvaise humeur*

JE MANGE TOUT CE  
QUE JE VEUX PUIS  
JE PRENDS UN  
COMPRIME  
"SATURAL"!

Un  
Comprimé  
SATURAL

JE MANGE  
PEU ET JE SOUFFRE  
LE MARTYRE!

Après les  
Repas fait  
**Toute la différence au Monde!...**

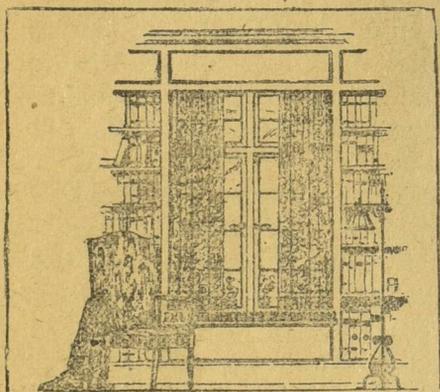
Madame! Mangez tout ce que vous voudrez et tant que vous voudrez  
—les indigestions, la dyspepsie ne sont plus à craindre. Prenez un  
COMPRIME SATURAL après les repas et vous n'aurez plus de malaises,  
plus de brûlements d'estomac, plus de gaz.  
Les COMPRIMÉS SATURAL se vendent, partout, 50cts la boîte de 50.

Adressez-nous ce coupon avec 10cts pour traitement d'essai.

PHARMACIE LACHANCE - 454, rue Ste-Catherine Est, Montréal  
Messieurs:—Ci-inclus 10cts en paiement de 10 Comprimés Satural que vous  
voudrez bien expédier poste payée à

M \_\_\_\_\_

## LA BIBLIOTHEQUE DE MONSIEUR

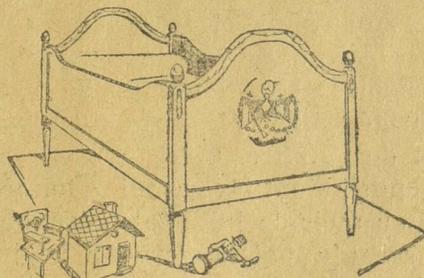


Riche idée d'une bibliothèque où les tablettes encadrent de toute sa hauteur la fenêtre de l'appartement.

## LA CHAMBRE DE BEBE

Il faut créer dans la chambre des enfants tout un petit monde imaginaire. Ce monde dépend des objets

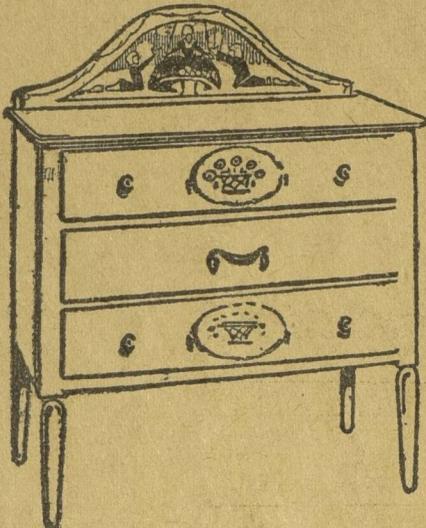
qui l'ornent, de la décoration murale, des meubles, du tapis, d'une cheminée, d'une glace. Mais le plus facile est d'exciter la curiosité de l'enfant, d'éveiller et de faire travailler son imagination, de former élémentairement son goût par les papiers peints ou tenture murale et aussi par les meubles.



Un coq enluminé est aux yeux des enfants riche de pensées et d'images, à la façon d'un drapeau; une ferme ensoleillée avec tout son joyeux tin-

tamarra. Les cônes verts qui, géométriquement, se répètent le long de la frise, ce sont à leurs yeux de vrais pins embaumés de résine.

Ce qui importe surtout, ce sont les meubles, des meubles gais, laqués de blanc, par exemple. Dans les couleurs



claires. Il faut que ces meubles semblent être les compagnons de jeux du petit maître.

On peut acheter des meubles de bois blanc à bon marché et les vernir et décorer soi-même.



### UNE BELLE REVUE PEDAGOGIQUE

Une nouvelle et très intéressante revue, patronisée par la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal, et dirigée par M. Eugène Achard, vient de paraître. C'est "L'Ecole Canadienne" dont le premier numéro, sorti au mois de juin, fut présenté en une savante préface par M. le juge Eugène Lafontaine. Cette revue est éditée spécialement pour le bénéfice des instituteurs et des institutrices de la métropole.

### LE TELESTEREOGRAPHE

Il y a une quinzaine d'années que M. Edouard Belin imagina et construisit un appareil pour la transmission télégraphique des dessins et des photographies. L'appareil s'est depuis répandu en se perfectionnant. La transmission est effectuée maintenant de la façon suivante : La photographie à transmettre est tirée sur papier au charbon épais et l'épreuve est reportée directement sur un cylindre de cuivre, où elle présente, après développement et séchage, une image en relief dont les hauteurs sont proportionnelles aux valeurs lumineuses de l'original. Le cylindre est alors placé sur un appareil transmetteur qui lui donne un mouvement de rotation en même temps qu'un mouvement longitudinal; il se déplace donc comme un cylindre de phonographe. Une pointe placée sur un support fixe l'explore suivant une hélice, et elle est impressionnée par les variations de relief qu'elle transmet à la plaque vibrante d'un microphone. Ce microphone module sur une ligne télégraphique toutes les variations de teintes de l'original. A l'autre bout du fil fonctionne un appareil récepteur approprié. Ce dispositif suppose l'emploi du courant continu, mais il existe également un appareil de reportage, dit portatif, qui utilise le courant alternatif et qu'on peut donc employer sur les lignes téléphoniques. M. Belin a également réalisé la transmission "sans fil" des dessins et des photographies, c'est ainsi que l'on a pu transmettre d'Amérique, par T. S. F., le portrait du président Coolidge. Cette découverte est très appréciée de la police, car elle permet le signalement et l'identification rapide des voleurs internationaux.

## LA RESPIRATION ARTIFICIELLE

Un article que tous nos lecteurs et lectrices devraient se faire un devoir de lire avant de partir pour la campagne.

C'est là une chose qu'il est si utile de connaître qu'on devrait l'apprendre aux enfants, à l'école même. Dans notre pays surtout où tout le monde va à la campagne (la campagne étant si près de la ville) et où tout le monde se baigne, ne serait-ce qu'au cours d'un pique-nique. Cependant, bien peu de gens savent pratiquer sur un asphyxié, sur une personne qu'on vient de sortir de l'eau, privée de sa connaissance et morte apparemment, la respiration artificielle.

L'urgence de la respiration artificielle se pose chaque fois qu'on se trouve devant un asphyxié. Nous allons vous rappeler brièvement les différents temps de la méthode, car en les possédant bien, et avec un peu d'esprit de décision, vous pouvez sauver l'existence d'un malheureux.

Tout d'abord, il faut agir vite et savoir ce que l'on fait. Assurez-vous d'abord que rien n'obstrue l'entrée des voies respiratoires et pour cela nettoyez la bouche avec votre doigt. Puis, saisissant la langue dans une pince ou avec votre mouchoir, sortez-la au dehors. Desserrez les vêtements et placez en arrière des épaules du malade un coussin, une couverture, un habit, une planche, ce que vous aurez sous la main, de façon à ce qu'étant couché sur le dos, il ait la poitrine développée et libre.

## Mon traitement vous offre la santé

Femme, j'ai subi comme vous maux de tête, maux de reins, constipation, attaques de nerfs et insomnies. L'expérience et l'étude m'ont enseigné les remèdes à ces maux. Je puis maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi simplement des détails sur votre compte et je vous expédierai absolument gratuit, un traitement d'essai de dix jours. Je suis venue en aide à des centaines de femmes. 25F

MME. M. SUMMERS  
BOITE 37 WINDSOR, ONT.



*"Avoir des  
souliers cirés c'est être  
bien chaussé"*

Toutes les femmes peuvent, de nos jours, garder leurs souliers "chic". Les Crèmes pour chaussures "2 dans 1" sont absolument ce qui convient à toutes les jolies couleurs à la mode — c'est un cirage supérieur à tout ce qui s'est fait jusqu'ici.

Pour tous les cuirs de chevreau, demandez Crème pour chaussures (Shoe Cream) "2 dans 1" — pour suède et cuirs polis demandez Bâton de Suède (Suede Stick) "2 dans 1". Toutes les couleurs à la mode.

Envoyez 10c pour notre intéressante brochure, "Empreintes de l'Histoire" — contenant des conseils pour le soin des chaussures. Écrivez à —

F. F. DALLEY CO.,  
of Canada, Limited  
53 James St. S.  
Hamilton, Ont.

CIRAGE  
POUR  
CHAUS-  
SURES



Alors saisissez les deux bras et repliez les avant-bras du malade. C'est le premier temps. Dans le second temps, prenez dans votre main les deux coudes de l'asphyxié et appuyez fortement ses deux bras contre sa poitrine afin de la comprimer et d'en faire sortir l'air. Puis attirez (troisième temps) vivement les deux bras et portez-les au-dessus de sa tête en les maintenant ainsi pendant deux ou trois secondes. Enfin (dernier temps), ramenez les bras du malade en avant le long du corps et recommencez.

Répétez ces mouvements 15 à 18 fois par minute. Ne vous laissez pas. Si vous avez deux aides, employez-les. Que l'un comprime avec ses mains la poitrine pour faciliter l'expiration et que l'autre tire sur la langue avec le même rythme que celui des mouvements que vous provoquez. Qu'il n'hésite pas à tirer la langue à fond.

Si vous voyez la poitrine du malade se soulever ou si vous entendez un léger hoquet respiratoire, continuez avec énergie pendant une heure, deux heures même. Ne cessez votre intervention que si le médecin qu'on aura été chercher vous dit de la cesser.

A ces premières indications qui, étant connues de tout le monde, pourraient ranimer, chaque année, une multitude de malheureux que l'on croyait perdus, nous ajouterons certains renseignements, fort précieux, donnés par Albert Rose, le célèbre sauveteur de la plage de Long Island, lequel sauva dans sa carrière plus de 809 noyés.

Que chacun lise ces lignes attentivement et en fasse son profit. Imaginez un moment l'état dans lequel vous seriez si ayant à pratiquer la respiration artificielle sur une personne qui vous est chère, une épouse, un enfant,

une mère, vous ne puissiez le faire par ignorance. Combien vous reprocherez-vous, n'est-ce pas, cette ignorance coupable!

Rose, malgré toutes les confessions qui lui furent faites par les personnes nombreuses qu'il ramena à la vie, ne sait trop encore quoi penser de cette théorie qui veut que l'asphyxie soit la plus douce des morts.

Plusieurs femmes lui ont déclaré n'avoir pas souffert avant de perdre connaissance. Elles éprouvèrent la même sensation que l'on a, sur un fauteuil de dentiste, quand on nous endort au gaz. C'était comme si elles voyageaient dans l'éther à une vitesse vertigineuse.

Mais, en revanche, des hommes solides, aux larges épaules et aux puissantes poitrines, ont dit avoir beaucoup souffert dans cet état de demi-conscience qui se produit dans la dernière phase de la lutte contre la mort.

Rose aime mieux sauver une femme qu'un homme—et il n'avoue pas seulement cette préférence pour être galant—mais parce que la tâche est plus facile. Un homme lutte comme un démon contre son sauveteur. Il essaie de l'étreindre à la taille et de s'enrouler autour de vos jambes. Plusieurs sauveteurs croient bon dans ces cas de frapper l'homme pour lui faire perdre connaissance. Rose n'a eu recours qu'une fois à cette tactique, pour maîtriser un homme de près de trois cents livres. Il croit que le coup que le coup que l'on porte ainsi peut avoir de fâcheuses conséquences. Sauver une femme est chose plus simple. D'ordinaire, elle saute au cou de son sauveur—geste très féminin, évidemment, qu'on ne pourrait trouver désagréable sur la terre ferme mais qui, dans l'occurrence, est une menace

aussi bien pour cette femme que pour le sauveteur. Mais, il est facile de rompre cette étreinte et de la renverser délicatement sur le dos. Vous la saisissez alors par le haut de son costume de bain, de la main gauche, et vous la ramenez à bord, nageant de la main droite et des jambes.

Maintenant, ces derniers conseils:

Quoi faire si vous êtes saisi de crampes dans l'eau ou que vous vous y trouviez en danger, pour une raison ou pour une autre:

Avant tout—essayez de conserver votre sang-froid.

Tournez-vous sur le dos et flotez, faites la planche. Et pour faire la planche, il n'y a qu'à plonger vos deux mains dans l'eau, sous votre corps, les doigts étendus, les paumes en bas.

Et si quelqu'un se présente pour vous tirer de cette mauvaise situation, n'essayez pas de vous accrocher à lui; ne frétillez pas comme un poisson qui a sauté hors de son bocal; laissez-le faire sa besogne.

— 0 —

### L'AGE DES MARECHAUX DE FRANCE

On a fêté, le 12 janvier, le 73<sup>e</sup> anniversaire de la naissance du maréchal Joffre. Mais, quoique doyen d'ancienneté, le maréchal Joffre n'est pas le doyen d'âge des maréchaux de France. Le maréchal Foch, en effet, est son aîné, puisqu'il aura 74 ans le 2 octobre prochain.

Viennent ensuite : le maréchal Fayolle, qui aura 73 ans le 14 mai prochain; le maréchal Lyautey, 71 ans le 17 novembre. Le maréchal Pétain atteindra ses 69 ans le 24 avril, et le maréchal Franchet d'Esperey le 25 mai.

**Donne Bonne Bouche !**



La Saveur Dure

**WRIGLEY'S**  
MINT  
SUGAR COATED

Après avoir mangé ou fumé, la gomme WRIGLEY rafraîchit la bouche et parfume l'haleine.  
Plus qu'une friandise — elle procure un bénéfice absolu.

**WRIGLEY'S**  
"Après Chaque Repas" 1925

FUMEZ

## Le Cigare 1924

EN VENTE PARTOUT :

**5 CENTS**

Tel. Clairval 1160

## CRISES

arrêtées de façon permanente par le remède Trench contre Epilepsie et Crises. Simple traitement à domicile. Plus de 35 années de succès. Des milliers de témoignages de toutes les parties du monde. Faites venir la brochure gratuite donnant détails complets. Ecrivez tout de suite à :

TRENCH'S REMEDIES LIMITED  
47 ST. JAMES' CHAMBERS, 79 rue Adelaïde Est  
Toronto, Canada.

(Découpez ceci.)

## QUEL EST LE TRAVAIL LE PLUS LUCRATIF ?

**Voulez-vous gagner beaucoup d'argent? Renseignez-vous d'abord sur les besognes payantes.**

En Amérique, les travailleurs qui commandent les plus gros salaires peuvent être classés dans l'ordre suivant: sportifs, artistes du cinéma, chanteurs et chanteuses d'opéra, hommes d'affaires salariés, auteurs de pièces de théâtre, de comédies musicales ou de romans à sensation, directeurs d'orchestre de jazz, hommes politiques.

Tenons-nous-en aux statistiques fournies par le gouvernement américain, dont le recensement est clos depuis plusieurs mois, le rapport de notre gouvernement sur les taxes de revenu n'étant pas terminé.

Voici tout d'abord des chiffres sur les moyens d'existence des citoyens américains:

402,076 vivent de \$1000 et moins; 12,000 de \$50,000 à \$100,000 et soixante-dix-sept sur un pied d'un million par année.

Les revenus variant de \$2000 à \$4000 sont les plus communs. Près de 5,000,000 des 6,787,000 hommes et femmes qui payent des taxes sur leurs revenus, nourrissent leur famille, payent leur maison et conduisent leur automobile avec des gains de deux mille, trois ou quatre mille dollars.

Les taxes les plus élevées ont été payées par quelques millionnaires, enrichis dans l'industrie, le commerce et la finance, un boxeur et quatre artistes du cinéma.

Le sport fait vivre son homme. En 1921, Jack Dempsey retira de son combat avec Carpentier et de divers droits perçus sur des reproductions d'articles, des projections de films, la somme de \$1,000,000. En 1923, le combat Firpo-Dempsey rapporta à ce dernier une bourse de \$500,000.

Babe Ruth, l'as du base-ball, touche un salaire de \$52,000, pour chaque saison de jeu. Et chaque fois qu'il frappe un coup de circuit, il reçoit un boni de \$500, ce qui représente un surplus certain de \$15,000, car ce frappeur extraordinaire ne réussit pas moins de trente de ces coups chaque année.

Il a suffi d'une dizaine de films tout au plus, moins pour Douglas Fairbanks, aux plus riches artistes de l'écran pour se constituer une fortune solide. Certaines étoiles sont payées jusqu'à \$20,000 par semaine.

Et les chanteurs? Caruso n'a jamais gagné moins de \$300,000 par année. Il reçut certaines fois un cachet de \$3,000 pour une seule soirée à l'opéra, et ses tournées ne lui rapportaient jamais moins de cinq à dix mille dollars.

Pour un seul disque de phonographe, McCormack, le ténor léger irlandais, reçut \$10,000 et Chaliapine, le baryton russe, est payé habituellement \$4500 par soirée.

Directeurs, gérants, ingénieurs spécialisés, d'un mérite exceptionnel, commandent aussi de forts traitements. Un ingénieur des mines, John Hays Hammond, signa un contrat avec

les Guggenheims qui lui garantit \$200,000 par année, pendant cinq ans.

L'un des plus célèbres avocats de New-York, Samuel Untermyer, a un chiffre d'affaires de près de deux millions par année. Dans des causes sensationnelles, on a vu des criminalistes exiger jusqu'à \$130,000 de leurs clients!

Au théâtre, les comédies musicales et les comédies ordinaires, rapportent à leur auteur des cachets qu'ignorent bien souvent de grands auteurs dramatiques français.

C'est ainsi qu'Ann Nichol, l'auteur de "Abie's Irish Rose", toucha pour ses droits la somme de \$1,200,000, l'automne dernier, et recevra certainement, chaque année, tant que la pièce aura du succès, un minimum de \$500,000.

Quatre pièces qu'il faisait jouer simultanément sur Broadway rapportèrent à Avery Hopwood \$56,000 par semaine.

Paul Whiteman, compositeur de musique ultra-moderne et directeur de l'orchestre de jazz le plus célèbre au monde, reçut près d'un demi-million l'an dernier et dans les premiers mois de cette année pour une tournée de concerts, aux Etats-Unis, au Canada et dans deux pays d'Europe.

Quant aux politiciens américains, ils se plaignent, plus qu'au Canada, de ne pas toucher des traitements proportionnés à la richesse du pays et à l'importance de leurs fonctions. En fait, ils sont moins bien payés qu'au Canada, qu'en Angleterre et en France.

Le traitement d'un député est de \$4,000, celui d'un ministre de \$12,000, celui d'un juge de la Cour Suprême, interprète de la Constitution, \$14,500. Quant au président, son

## BEAUTE DES YEUX

PRODUITS IMPORTÉS DE LA GRANDE  
MAISON BICHARA DE PARIS.

Vous pouvez maintenant vous procurer le secret du charme des yeux en employant le

### MOKOHEUL BICHARA

qui donne aux yeux un éclat diamanté. Employé par les plus grandes artistes du monde et les beautés européennes.

PRIX : \$2.00

### CILLANA BICHARA

Produit pour rendre les cils et les sourcils abondants et les maintenir droits, aussi pour leur donner une couleur attrayante.

CHATAIN — pour les blondes  
NOIR — pour les brunes

PRIX : \$2.00

## PARFUMS

Les parfums Bichara sont incontestablement les meilleurs parfums de nos jours et jouissent d'une réputation européenne sans rival.

ROSE-ROSE — YAVOHNA — CABRIA  
NIRVANA — SYRIANA — AMBRE

Petit flacon : \$1.00

Fournisseur de la Cour Royale d'Espagne.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS  
ET PARFUMEURS.

Expédié franco par la maille sur réception du prix.

## PRODUITS BICHARA

502, RUE SAINTE-CATHERINE EST

Suite 111 - 113 - 115 Tél.: Est 3200

MONTREAL, Can.

Geo. Latourrelle, agent pour le Canada.

## FUMEZ

# LE CIGARE "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT :

# 10 cts

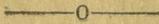
Tel. Clairval 1160

traitement est de \$75,000, plus \$25,000 pour ses frais de déplacement et de représentation.

En Angleterre, certains ministres, tels que le président de la Chambre, le ministre de la Marine, et quelques autres, reçoivent \$25,000 et le premier a ses appartements à 10 Downing street.

En France, le président du Sénat reçoit \$20,000, plus diverses bonifications et une superbe résidence entretenue par l'Etat. Le traitement du président de la République est de \$125,000; il habite le Palais de l'Élysée et, durant l'été, les châteaux de Fontainebleau et de Compiègne.

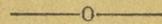
Naturellement, parmi les travailleurs intellectuels, là comme partout ailleurs, ce sont les professeurs qui sont le plus mal rémunérés, le traitement d'un professeur d'université étant de \$3,000.



### LES ELEPHANTS BUCHERONS

L'éléphant est un parfait animal domestique: malgré les progrès du machinisme moderne il est encore couramment employé aux Indes à de multiples travaux, notamment dans les exploitations forestières. A la fois docile et puissant, c'est à l'aide de sa trompe qu'il accomplit la majeure partie de sa besogne, depuis l'arrachage des arbres et des souches jusqu'au portage des poutres et des madriers sur les quais des ports. Le travail le plus curieux à voir est celui du rangement en tas des grosses poutres équarries. L'éléphant sait fort bien les ramasser à terre au point d'équilibre, les soulève en s'aidant de sa trompe et

de ses défenses, puis les porte jusqu'au chantier où il les aligne avec la facilité apparente et la précision d'une grue à vapeur. A ces détails empruntés à "Sciences et voyages", nous ajouterons un cas typique indiqué par l'"Illustration". "Au Laos siamois (Indo-Chine), les fleuves sont mis à contribution pour le transport, par cabotage, des billes de tecks, bois extrêmement dur, dit "bois de fer". Les billes sont amenées par des éléphants, en hiver, dans le lit à sec des affluents, du Mékong ou du Menam: aux hautes eaux, elles sont charriées soit sur Saïgon par le Mekong, soit sur Bangkok par le Menam. Or, il arriva que, l'été dernier, le pont Rasada, à Lampang (Siam), arrêta des billes de tecks qui s'accumulèrent par centaines de milliers, abstruant le cours du fleuve et menaçant par suite d'inondation la ville d'Uméa. On fit alors descendre dans la rivière quelques éléphants bûcherons. Prenant l'une après l'autre les billes enchevêtrées, ils les remirent dans le courant qui, au delà du pont de Lampang, les entraîna plus loin.



### LA PLUS ANCIENNE LIBRAIRIE DU MONDE

Quelle est la plus ancienne librairie du monde?

Il semble bien que ce soit celle de M. Grey, qui est établie à Cambridge. Celui-ci, qui demande à ses confrères s'ils lui contestent cette supériorité, a retrouvé les noms de tous les libraires qui l'ont précédé dans son magasin jusqu'à l'année 1584.

Ce serait curieux de savoir combien de livres ont été vendus depuis ce temps.

# GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS  
AVEC LE

## Réformateur Myrriam Dubreuil

### ETES - VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme, de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le *secret* du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourrures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie femme*, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.

Le Réformateur Myrriam Dubreuil mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.



### VOUS AVEZ UNE AMIE !

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

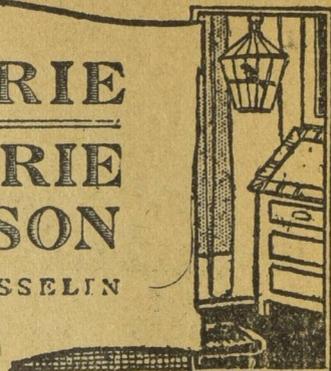
Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

☞ **TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE**  
Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 230 Parc Lafontaine, Montréal  
DEPARTEMENT 1 — BOITE POSTALE 2353



# MENUISERIE ET EBENISTERIE A LA MAISON PAR EDOUARD GOSSELIN



J'ai accepté avec un grand plaisir, chers lecteurs, de continuer mon cours de Menuiserie dans cette Revue. Nous commencerons donc une 2ème série dont je vous donnerai le programme un peu plus loin. J'espère que vous avez bien réussi les morceaux déjà faits et je vous souhaite pour l'avenir tout le succès que méritent votre assiduité à suivre le cours et votre bonne attention. Vous aurez à faire dans la 2ème série de véritables morceaux d'ameublement dont vous serez fiers de dire: "C'est mon ouvrage!"

Voici mon programme:

1er mois—Octobre: Une jolie Horloge (genre Mission) à laquelle vous pourrez facilement adapter le mouvement d'un réveil-matin.

2ème mois—Novembre: Une paire de chandeliers (genre Mission) pour appareiller l'horloge.

3ème mois—Décembre: Une jolie petite chaise (style Romain) pour chambre à coucher.

4ème mois—Janvier: Une lampe boudoir d'un genre tout à fait nouveau (hauteur 5 pieds), avec deux abat-jour.

5ème mois—Février: Les deux abat-jour, pour la lampe boudoir du mois précédent.

6ème mois—Mars: Un joli petit Bazinet pour enfant, avec de jolis appliques sur les montants qui fera la joie des enfants; une fois démonté, prendra 4 pieds et 1/2 de long par 8 pouces carrés.

7ème mois—Avril: Un joli secrétaire (style nouveau genre) avec appliqué qui fera un très beau morceau pour votre boudoir.

Et en plus deux chroniques supplémentaires. Ces deux chroniques que vous aurez à lire seront spécialement écrites sur un ART d'un genre nouveau dont je suis le seul possesseur et qui saura plaire à tous les lecteurs et lectrices de *La Revue*. Ce nouveau travail de fantaisie pourra être fait par n'importe quels lecteurs ou lectrices, même par des écoliers ou écolières, car il ne demande aucune connaissance de dessin ou du travail du bois. A l'aide de ce travail vous pourrez faire de jolies choses, ornements tels que fleurs pour coussins, centre de table, paysages, etc. Donc, chers lecteurs, n'oubliez pas de lire *La Revue Populaire* de chaque mois à partir du mois d'octobre.

Voici le résultat de mon enquête que j'ai faite au moyen du coupon que vous aviez à remplir: les 5 premières villes ou campagnes qui ont eu plus de lecteurs à mon chapitre, sont les suivantes:

Montréal et banlieue. Québec et banlieue.  
Woonsocket, R. I. (U. S. A.)

Shawinigan Falls.  
Trois-Rivières.

Edmunston, (N. B.)  
Jacksonboro (Ont.)

## REVUE DE LA PREMIERE SERIE

Le premier article donné à faire au mois de décembre dernier fut un joli tabouret forme hexagone;

Le deuxième article, une jolie table Jardinière (genre mission);

Le troisième article, un cabinet à médicaments;

Le quatrième article, articles découpés: un porte-pipes à trois pipes et un autre à six pipes, puis un porte-balai;

Le cinquième article, un cabaret avec fond en marqueterie;

Le sixième article, jolie lampe-boudoir combinée;

Le septième article, un joli cabinet combiné pour fumeurs.

Les lecteurs qui n'ont pu se procurer les épures (ou blue-print), grandeur naturelle, des morceaux pourront se procurer l'épure voulue en indiquant par X une croix le morceau désiré, sur le coupon ci-dessous.

Vous êtes priés de me faire parvenir ce coupon avant la fin de ma première série, car lorsque la deuxième série sera commencée je ne publierai plus d'épures de la première.

### COUPON

M. Edouard Gosselin,  
2354 Christophe-Colomb, Montréal.

J'inclus la somme indiquée par une croix au-devant de chaque Epure (ou Blue Print) désirée, — en grandeur naturelle — poste payée.

No 1  Tabouret, forme hexagone, prix 35 cents.

No 2  Table Jardinière, prix 45 cents.

No 3  Cabinet pour Médicaments, prix 55 cents.

No 4  Porte-pipes, 3 pipes, prix 25 cents.

No 5  Porte-balai, prix 25 cents.

No 6  Porte-pipes, 6 pipes, prix 25 cents.

No 7  Cabaret avec fond en Marqueterie, prix 40 cents.

No 8  Lampe de boudoir combinée, prix 50 cents.

No 9  Cabinet combiné pour Fumeur, prix 60 cents.

(Revue de la première série, page 128)

## NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec—

### Le Traitement Médical Guy

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, *les reins* ou *les aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomacs*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes*, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

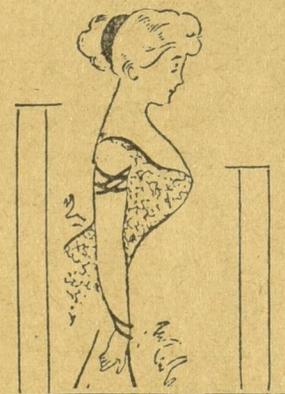
Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 230 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUÉ.  
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25.

## BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

### TRAITEMENT DENISE ROY EN TRENTE JOURS



Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

*Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.*

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET : \$1.00  
(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres)

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, B. P. 2740, 313 Amherst. Tel. Est 9252J, MONTREAL.

*LA Revue Populaire*  
COMPLÉTION DU DANIEL ART DE LA POÉSIE EN  
DIX-SEPT TOME

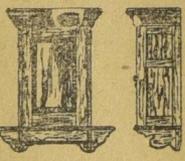
**REVUE**      **SÉRIE**



**TABOURET**  
N° 1 MAI



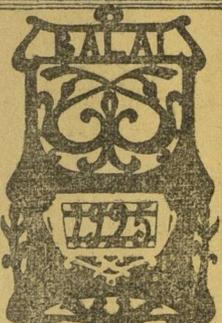
**TABLE JARDINIÈRE**  
N° 2 JUIN



**CABINET MÉDICAMENTS**  
N° 3 MARS



**PORTE 6 PIRES**  
N° 4 AVRIL



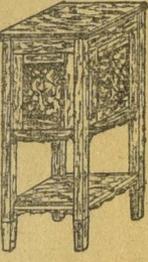
**PORTE BALAI**  
N° 5 MARS



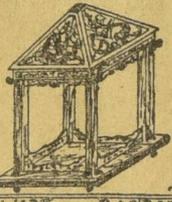
**PORTE 3 PIRES**  
N° 6 AVRIL



**CABARET**  
N° 7 MAI



**CABINET FUMEUR**  
N° 8 JUIN



**LAMPE POUR BOUDOIR**  
N° 9 JUIN

# Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré  
LITTÉRAIRE — MUSICAL  
HUMORISTIQUE

## COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour  
1 an ou \$2.00 pour 6 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour  
1 an ou \$2.50 pour 6 mois) d'abonnement au  
magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

# La Revue Populaire

La seule revue mensuelle  
illustrée qui instruit et  
amuse en même temps.

## COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou  
75c pour 6 mois d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

# LE FILM

est le seul Magazine de Vues  
Animées, en français, en  
relations directes avec les  
grands studios.

## COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour  
1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au FILM.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

# UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

### 10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant nuit et jour qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

#### RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent— M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao, sans frais, pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

#### JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

#### EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de revitaliser les muscles.

Deuxièmement: Adhérant de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

#### ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats. C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

#### LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD que couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En

même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"E" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

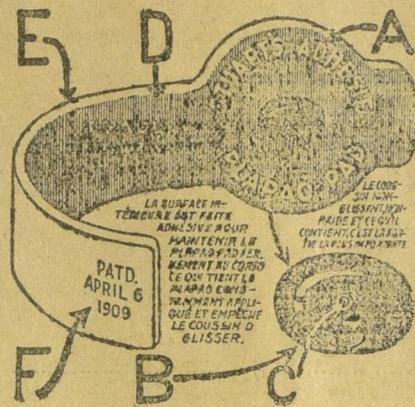
#### FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et GRATUIT signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi C.O.D. ou un essai douteux.

#### ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet Essai gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.



#### COUPON

PLAPAO LABORATORIES Inc.,  
2667 Stuart Building., St-Louis,  
Missouri, U. S. A.

Monsieur. — Veuillez m'envoyer PLAPAO à l'essai et le livre de M. STUART absolument GRATIS.

Nom .....  
Adresse .....

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.

---

---

# Grande Innovation!

CHAQUE SEMAINE  
NOUS PUBLIONS DANS

## *Le Samedi*

AU PRIX ORDINAIRE DE 10 SOUS

DE LA

# MUSIQUE DES GRANDS MAITRES

Mozart, Bach, Rachmaninoff, Haendel,  
Fauré, Delibes, Wachs et plusieurs autres.

Chaque morceau de musique, complet, publié dans  
*Le Samedi* se vend en magasin de \$1.00 à \$2.00.

— 0 —

NOTE. — Cette série de morceaux de musique a commencé dans le numéro  
du 27 juin. On peut se procurer ces morceaux en s'adressant au  
"Samedi", 131, rue Cadieux, Montréal, P. Q.

---

---

# Le Charme Naturel de l'Enfance

Faites-le durer malgré les  
années, en suivant dès  
maintenant ce régime de soins  
convenables



**L**E PALMOLIVE, et jamais d'autre savon, telle est la règle dans des milliers de foyers où grandissent de jeunes enfants... car ses caressantes huiles de palme et d'olive sont scientifiquement mélangées en vue de protéger le teint aux âges où il demande le plus de protection.

### *La méthode infallible à suivre*

Veillez à ce que le teint soit tenu propre, les pores ouverts et libres. Veillez à n'employer aucune méthode de nettoyage irritante. Le Palmolive adoucit en nettoyant. Ses ingrédients sont doux et agréables; son action pareille à celle d'une lotion. Il protège contre l'irritation dangereuse.

\* \* \*

Lavez-vous soigneusement la figure avec le caressant Palmolive. Puis massez-le délicatement dans la peau. Rincez comme il faut avec de l'eau froide. De cette simple manière, la beauté et le charme se conservent et la jeunesse se prolonge.

Il n'est besoin d'aucun médicament. Enlevez simplement les impuretés, l'huile et la transpiration accumulées durant le jour, et la Nature vous sera favorable. Le teint de votre enfant sera d'une jolie texture et ses couleurs seront bonnes.

### *Evitez cette erreur*

N'employez pas de savons ordinaires dans le traitement donné ci-haut. N'allez pas croire que n'importe quel savon vert ou prétendu fait avec des huiles de palme et d'olive soit la même chose que le Palmolive. Le Palmolive est un émoullent du teint sous forme de savon.

Et il ne coûte que 10c le morceau! —si peu cher que des milliers de personnes l'emploient aussi bien pour le corps que pour la figure. Procurez-vous-en un morceau aujourd'hui. Puis notez la différence étonnante apportée par une semaine.

### *Savon provenant des Arbres!*

Les seules huiles qui composent le Savon Palmolive sont les caressantes huiles de beauté de l'olivier, du palmier africain et du cocotier — sans aucune autre matière grasse.

Voilà ce qui explique la couleur naturelle du Savon Palmolive—car ce sont les huiles de palme et d'olive, rien d'autre, qui donnent au Palmolive sa couleur verte naturelle.

Le seul secret du Palmolive réside dans son mélange *exclusif*—et ce mélange est un des plus grands secrets de la beauté au monde.

*Le Savon Palmolive ne subit le contact d'aucune main, jusqu'au moment où vous brisez son enveloppe — sans laquelle il ne doit jamais être vendu.*

FABRIQUE AU CANADA

